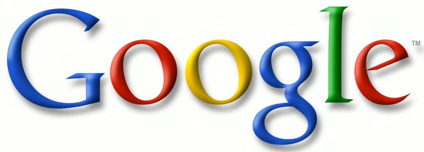
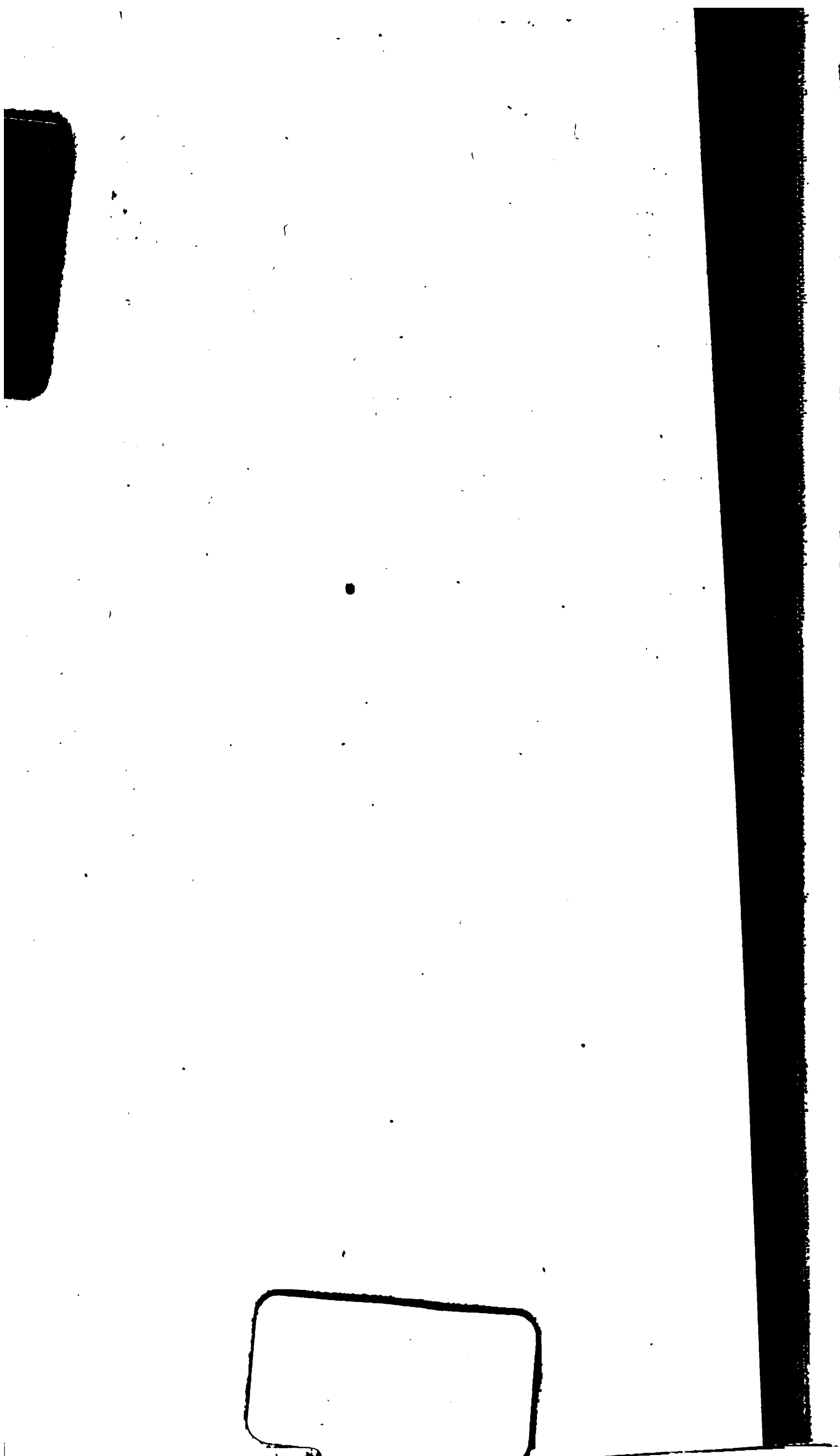



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036941 7



# BIBLIOTHÈQUE

## UNIVERSELLE

# DES VOYAGES.

TOME XXII.

*On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :*

| | |
|---|---|
| LYON. . . . . . . . | A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5. |
| ROUEN. . . . . . . . | François, libraire, Grand'Rue, n° 33. |
| CAEN. . . . . . . . | Manoury, libraire. |
| MARSEILLE. . . . | Camoin, libraire. |
| MONTPELLIER. . | Patras, libraire. |
| NANCY. . . . . . . | Georges Grimblot, libraire. |
| AGEN. . . . . . . . | Bertrand, libraire. |
| LUNÉVILLE. . . . | Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23. |
| BÉZIERS. . . . . . | Pagcot, libraire. |
| TOULOUSE. . . . | Dagallier, libraire, rue de la Pomme. |
| ORLÉANS. . . . . | Garnier, libraire. |
| CHARTRES. . . . | Garnier fils, imprimeur-libraire. |
| DIJON. . . . . . . | Gaulard, libraire. |
| ABBEVILLE. . . . | Gavois-Grare, libraire. |
| AVIGNON. . . . . | Fructus, libraire. |
| SÉDAN. . . . . . . | Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18. |
| NARBONNE. . . . | Delsol, libraire. |
| STRASBOURG. . . | Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10. |
| LILLE. . . . . . . | Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire. |
| TOULON. . . . . . | Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6. |
| CLERMONT-Fᴿᴰ. . | A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14. |
| BESANÇON. . . . | Bintot, libraire. |
| GRENOBLE. . . . | Prud'homme, libraire. |

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cᵉ, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

# BIBLIOTHÈQUE
## UNIVERSELLE
# DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

**DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,**

DEPUIS

**LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES**

**JUSQU'A NOS JOURS;**

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

**PAR M. ALBERT-MONTÉMONT;**

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.





**PARIS.**

**ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,**

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.

# VOYAGES
# EN AFRIQUE.

## VOYAGES ANTÉRIEURS AU XIX[e] SIÈCLE.

### PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EFFECTUÉS DEPUIS LA FIN DU XV[e] SIÈCLE JUSQUE VERS LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE.

—

### PRÉLIMINAIRE.

L'Afrique, cette patrie des nègres et des autruches, des girafes et des hippopotames, des brûlans déserts et des fleuves mystérieux, est une région immense dont les trois quarts se trouvent compris entre les deux tropiques ou autrement dans la zone torride. Baignée de tous côtés par la mer, elle tient au continent de l'Asie par une langue de terre d'environ dix-huit lieues, nommée l'*isthme de Suez*. Elle forme aussi une grande presqu'île développée sur soixante-douze degrés en latitude et soixante-dix en longitude. Coupée inégalement par l'équateur, elle s'étend au midi jusque vers le trente-cinquième degré et au nord jusqu'au trente-septième

# VOYAGES
# EN AFRIQUE.

## VOYAGES ANTÉRIEURS AU XIX^e SIÈCLE.

### PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EFFECTUÉS DEPUIS LA FIN DU XV^e SIÈCLE JUSQUE VERS LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE.

—

#### PRÉLIMINAIRE.

L'Afrique, cette patrie des nègres et des autruches, des girafes et des hippopotames, des brûlans déserts et des fleuves mystérieux, est une région immense dont les trois quarts se trouvent compris entre les deux tropiques ou autrement dans la zone torride. Baignée de tous côtés par la mer, elle tient au continent de l'Asie par une langue de terre d'environ dix-huit lieues, nommée l'*isthme de Suez*. Elle forme aussi une grande presqu'île développée sur soixante-douze degrés en latitude et soixante-dix en longitude. Coupée inégalement par l'équateur, elle s'étend au midi jusque vers le trente-cinquième degré et au nord jusqu'au trente-septième

Les côtes d'Afrique ont été visitées avec plus de soin, et en premier lieu la côte orientale qui regarde l'Inde et qui est voisine de la mer Rouge, ce golfe dont la situation géographique, en séparant deux vastes continens comme l'Asie et l'Afrique, semble si propre à être le centre d'un grand commerce, ainsi qu'elle l'a été dans les temps de la splendeur de Tyr, d'Alexandrie et de Carthage. C'est de la mer Rouge que partirent ces navigateurs phéniciens qui, selon le rapport d'Hérodote, achevèrent en trois ans le tour de l'Afrique, et revinrent en Égypte par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée; voyage, toutefois, que plusieurs érudits ont révoqué en doute. On prétend que les Carthaginois Hannon et Himilcon firent aussi le même circuit depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la mer Rouge. Mais cette route, depuis si facile et si commune pour les Européens, était alors très difficile et très pénible pour les anciens, qui ne pouvaient que longer les côtes. Toute la partie occidentale d'Afrique depuis le cap Noun, situé sous le 29e degré de latitude nord, jusqu'à l'extrémité méridionale appelée *cap de Bonne-Espérance*, n'a été bien connue qu'après les découvertes des Portugais, dont nous allons retracer quelques traits, pour nous occuper ensuite de celles des autres nations, notamment des Anglais et des Français. Donnons encore auparavant, et par complément à ce qui

précède, quelques généralités géographiques sur la partie du monde qui va être sillonnée par un si grand nombre de voyageurs, depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. Ces généralités ne seront pas inutiles pour les explications ou descriptions ultérieures.

Nous avons déjà indiqué les dimensions et les limites du continent africain. Il n'a point de mers qui lui appartiennent exclusivement, puisque la Méditerranée le sépare de l'Europe et de l'Asie, et que la mer Rouge se trouve de même entre l'Asie et l'Afrique; la mer Rouge est une dépendance de l'océan Indien, comme la Méditerranée est une branche de l'océan Atlantique. Le détroit de Gibraltar qui ouvre la Méditerranée appartient à l'Europe aussi bien qu'à l'Afrique, et le détroit de Bab-el-Mandeb forme l'entrée de la mer Rouge. Quant au détroit de Mozambique ce n'est qu'un bras de mer ou canal maritime entre la partie orientale du continent africain et l'île de Madagascar. Le cap Spartel se trouve à l'entrée du détroit de Gibraltar; le cap Blanc près Bizerte, dans l'État de Tunis; le cap Noun, le cap Bojador et un autre cap Blanc, près d'Arguin sur la côte du Sahara; le cap Vert sur la côte de Sénégambie, dépendent de la mer Atlantique; le cap de Bonne-Espérance termine au sud la côte occidentale, et le cap des Aiguilles la côte australe, comme le cap Gardafuy

la côte nord-est. L'Afrique n'a point de presqu'île proprement dite; elle n'offre que de petites péninsules qui se rattachent plutôt aux descriptions géographiques. Parmi ses fleuves on cite le Nil qui débouche dans la Méditerranée; le Sénégal et la Gambie qui se jettent dans l'Atlantique, de même que le Niger, fleuve du Soudan, qui dans la partie inférieure de son cours porte le nom de *Kouara;* le Couango ou Zaïre et le Couanza, tous deux fleuves du Congo, tandis que le Sénégal et la Gambie appartiennent à la Sénégambie. Il est un autre fleuve appelé le *fleuve Orange*, qui parcourt l'Hottentotie dans l'Afrique australe. Le Nil coule au nord, et les autres fleuves que nous venons de nommer coulent à l'ouest. Ceux qui se jettent dans l'océan Indien sont notamment le Zambèze ou Couama et le Zébi que l'on dit franchir de grands espaces dans l'Afrique orientale. On connaît aussi une sorte de mer intérieure appelée le *lac Tchad*, dans laquelle se rendent deux autres fleuves, savoir le Yeou, qui vient du Soudan, et le Chari, qui arrose l'empire de Bornou. On cite également une espèce de mer Morte appelée le *lac Kouffoua*, découverte récemment dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale.

Quant aux îles qui se rattachent au continent africain, on peut citer dans l'océan Atlantique, le groupe de Madère et l'archipel du cap Vert qui ap-

partiennent aux Portugais; l'archipel des Canaries qui appartient aux Espagnols; l'île de Gorée qui, près de la Sénégambie, appartient aux Français; les îles Fernando-Po, de l'Ascension et de Sainte-Hélène, qui appartiennent aux Anglais. Il y a dans l'océan Indien l'île de Madagascar qui est une des plus grandes îles du monde; l'Ile-de-France ou l'île Maurice, l'île Bourbon et quelques autres.

Pour ce qui est des montagnes, on peut nommer d'abord celle de l'Atlas, qui sépare l'empire maroquin et la Barbarie du grand désert ou Sahara; puis les montagnes de Kong, qui forment ligne de faîte et de partage des eaux entre la Sénégambie et le Soudan; les monts de la Lune, qui couronnent le vaste plateau de l'Abyssinie; et les monts qui établissent l'écoulement des eaux vers l'océan Indien à l'est, et vers l'Atlantique à l'ouest.

Nous avons déjà dit que l'Afrique se distingue surtout des autres parties du monde par l'étendue de ses déserts, et nous venons encore de nommer le Sahara. Sans excepter le Gobi ou Chamo en Asie, c'est le plus grand de tous les déserts de la terre; il commence cette immense zone de sables et de roches nues qui des rivages de l'Atlantique se prolonge jusqu'à ceux du Nil. Il en est d'autres entre ce fleuve et la mer Rouge, en Nubie, en Égypte, vers Alger et sur la côte d'Ajan et celle des Cimbebas. Presque toutes ces arides solitudes

sont peuplées par les bêtes féroces ou sauvages, comme le lion, la panthère, le chacal, l'autruche, l'antilope, la haute girafe, l'hippopotame informe, tandis que les fleuves sont remplis de crocodiles.

Après ce peu de mots sommaires nous allons passer aux découvertes des Portugais en Afrique, pour ensuite donner celles des Anglais et des Français, depuis la fin du XV^e siècle jusque vers la fin du XVIII^e.

## DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS.

Dès le milieu du XIV^e siècle, c'est-à-dire vers l'an 1364, plus de cent ans avant les premières découvertes des Portugais, il paraît que plusieurs marchands français de Dieppe allèrent en longeant les côtes depuis Gibraltar jusqu'en Guinée, et formèrent des établissemens sur la côte de Malaguette. Il est certain que d'autres Français, dès l'année 1626, étaient déjà en possession et pour la seconde fois de l'embouchure du Sénégal. Nous aurons vraisemblablement l'occasion de revenir plus tard sur ces premiers essais de colonisations françaises antérieurs aux premières expéditions portugaises.

Ce fut en 1415 que les Portugais, sous le règne de Jean I^er, se rendirent maîtres de Ceuta, forteresse de l'empire de Maroc, sur le détroit de Gibraltar. Bientôt, Henri, troisième prince de Portugal, saisi de la soif des découvertes, conduisit une expédi-

tion jusque vers le cap de Bojador, à soixante lieues au-delà du cap Noun, à cette époque le terme de la navigation. Le nom de Bojador vient du mot espagnol *bojar*, parce que, comme le dit le savant Walckenaer dans son *Histoire générale des Voyages*, il faut faire un circuit pour passer ce cap qui s'avance près de quarante lieues vers l'occident et forme à sa pointe un courant d'environ six lieues, lequel s'enfle beaucoup en se brisant contre les sables. Le prince Henri, effrayé d'abord de cet obstacle, comprit ensuite qu'il serait facile de l'éluder en prenant le large. En effet, ce cap fut doublé trois ans après par deux gentilshommes de la maison de ce même prince, lesquels, après avoir essuyé une affreuse tempête, découvrirent peu loin de la côte africaine une petite île qui reçut d'eux le nom de *Puerto-Santo*. Cette découverte causa une vive joie au prince Henri qui, l'année suivante, expédia trois autres vaisseaux pour cette destination, et fit prendre de la semence de toutes sortes de graines avec des bestiaux pour cultiver l'île de Puerto-Santo.

En 1419, une autre expédition portugaise découvrit une île couverte de toutes sortes d'arbres, à laquelle fut donné le nom de *Madeïra*, qui en Portugais signifie *bois de charpente*. Cette île, un peu au sud de Puerto-Santo, abonde en divers genres de productions et jouit d'une température

très douce. On trouva près du rivage une chapelle avec un tombeau élevé par l'Anglais Macham, qui, se sauvant d'Angleterre en Espagne, accompagné d'une femme qu'il aimait, avait été jeté sur cette île par une tempête, vers l'an 1354. L'île de Madère était entièrement couverte de bois; on y mit le feu pour la livrer à la culture, mais l'incendie fit des progrès si rapides, qu'on put à peine soustraire quelques bouquets d'arbres à la flamme. Le prince Henri y fit apporter de Sicile des cannes à sucre dont bientôt le produit devint considérable.

Maître de ces deux îles, le prince Henri songea naturellement à étendre ses conquêtes. Il fit partir un vaisseau qui s'avança trente lieues au-delà du cap Vert, où l'équipage découvrit les indigènes sur la côte. C'étaient des Maures, avec lesquels on eut plusieurs engagemens. On s'avança ensuite jusqu'à l'embouchure d'une rivière où l'on tua un grand nombre de loups marins. Les provisions de l'équipage étant épuisées, on revint en Portugal. Mais six années plus tard le prince renvoya un bâtiment sur les mêmes parages. Ce bâtiment était commandé par Gonzalez, lequel, au moyen d'un interprète arabe qu'il avait à bord, se mit en relation avec les naturels du rivage africain. Ce fut pour la première fois que les Nègres firent briller aux yeux des Portugais cette poudre d'or qui allait exciter si vivement l'ambition de ces derniers. Le vaisseau

reparut devant Lisbonne chargé de cette poudre précieuse, de peaux de buffles et de quelques œufs d'autruche. Un nouveau voyage procura la découverte de l'île d'Adeger, une de celles d'Arguin. En 1445, un an plus tard, le Portugais Fernandez passa l'embouchure de la rivière de Sanaga [1] ou le Sénégal, et pénétrant plus loin il découvrit à l'extrémité occidentale de l'Afrique le cap Vert, ainsi nommé à cause des beaux arbres qui le couvraient. En 1447 un autre Portugais aborda aux côtes de Guinée, après avoir touché aux îles de Gomera et Palma, qui appartiennent aux groupes des Canaries. Ce groupe avait été découvert en 1395 pour Henri III, roi d'Espagne, et vingt-deux ans plus tard, c'est-à-dire en 1417, Jean de Béthencourt, gentilhomme français, en fit la conquête pour Jean II, roi de Castille. Les Canaries sont depuis restées à l'Espagne.

Nunno-Tristan pressé par les ordres du prince Henri, s'avança un peu au sud du cap de Mastos, à soixante lieues du cap Vert, et jeta l'ancre à l'embouchure d'une grande rivière qu'il nomma pour cette raison *Rio-Grande*. Il la remonta dans sa chaloupe et fut attaqué par les Nègres qui lui lancèrent des flèches empoisonnées, ce qui l'obligea de revenir à son vaisseau. Il s'avança ensuite jusqu'à la

[1] C'était le nom d'un Maure qui avait été pris dans le voisinage.

rivière de Tabites, à cent milles au sud de Rio-Nunno.

Dès l'année 1456, Cà-da-Mosto, Vénitien de naissance au service du Portugal, et le premier qui ait donné des renseignemens sur Tomboctou, avait découvert les îles du cap Vert.

Un traité entre l'Espagne et le Portugal régla ensuite le commerce de la Guinée et de la côte occidentale d'Afrique. En 1484, Diégo-Cam passa le cap Sainte-Catherine, et s'avança jusqu'à la rivière de Congo, nommée *Zaïre* par les habitans.

Deux ans après une autre expédition, commandée par Barthélemi-Diaz fit de nouvelles découvertes sur la côte occidentale d'Afrique, notamment la grande rivière des Poissons, et s'avança environ 7 degrés à l'est du cap des Aiguilles, ayant ainsi doublé la pointe méridionale de l'Afrique, où il avait essuyé plusieurs tempêtes, qui l'engagèrent à donner à cette pointe le nom de *cap des Tempêtes,* lequel fut changé par une heureuse inspiration du roi Jean en celui de cap de Bonne-Espérance.

Nous passerons sous silence les expéditions portugaises qui après cette découverte furent tentées dans le but d'arriver aux Indes orientales, où Gama, en effet, toucha vers l'année 1498. Nous devons ici nous borner aux découvertes en Afrique. Gama découvrit l'île de Mozambique, vers 15 degrés de latitude sud; il y trouva un excellent port et des provi-

sions en abondance. Les habitans, qui sont des Maures, entretenaient des relations avec la mer Rouge et avec l'Inde. Le navigateur portugais vit ensuite l'île Mombassa, située par 43 degrés de latitude sud, et séparée seulement du continent africain par les bras d'une rivière qui se jette dans l'Océan Indien. Cette île, d'environ quatorze milles de circonférence, avec un sol élevé et peu fertile et des havres très beaux, procura aux Portugais des provisions en abondance, surtout des moutons qui n'ont point de queue. Les habitans, qui sont des Maures, les uns blancs les autres basanés, excellent à monter à cheval. La parure des femmes est très riche; elle consiste en habits chargés d'or et de pierres précieuses.

De cette île Gama se rendit à Mélinde, port situé à dix-huit lieues plus loin, dans l'endroit le plus uni d'une côte pierreuse. Les Portugais admirèrent dans Mélinde la beauté des rues, la splendeur des maisons en pierre à plusieurs étages, avec des plates-formes et des terrasses au sommet; ils admirèrent aussi les environs embellis de palmiers et d'une infinité d'arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue l'oranger. Les habitans de cette ville sont tous gauchers; jamais on ne les voit sans leurs arcs et leurs flèches, et le tir est un de leurs amusemens favoris. Les femmes de Mélinde sont renommées pour leur beauté et leur coquetterie. Gama ouvrit

des relations avec le souverain de cette ville, et en obtint un pilote pour se rendre sur la côte d'Asie à Calecut.

Il revint à Mélinde l'année suivante, c'est-à-dire en 1499, et de là en Portugal, d'où Cabral repartit en 1500 pour Calecut, afin d'y continuer l'œuvre de Gama. Celui-ci reparut à son tour dans l'Inde pour ajouter encore à sa gloire immortelle. Albuquerque le suivit de près en rivalisant avec lui de bravoure et de renommée, ainsi que d'Almeyde qui fut le premier vice-roi portugais des Indes orientales. Ce dernier s'empara de Quilloa et de Mombassa sur la côte africaine, et revint en Europe d'où Tristan de Cunha repartit en 1508 avec treize vaisseaux et mille trois cents hommes.

Le vent les poussa jusqu'à la vue de Saint-Augustin au Brésil, et dans l'espace immense qu'ils eurent à franchir pour atteindre ensuite le cap de Bonne-Espérance, le navigateur portugais fut entraîné si avant vers le sud que plusieurs de ses gens y périrent de froid. Il découvrit dans cette route les îles qui ont depuis gardé son nom de Tristan de Cunha. Durant cette traversée une affreuse tempête avait séparé ses vaisseaux qui se rejoignirent dans le canal de Mozambique, entre l'île de Madagascar et le continent africain. Cunha s'avança jusqu'au cap Guardafuy, à l'entrée de la mer Rouge, et s'empara de l'île de Socotora, située vers cette

même entrée de la mer Rouge, à environ cinquante lieues de la côte d'Arabie et trente lieues du cap Guardafuy. Les Portugais y trouvèrent le culte des Chrétiens jacobites, tel qu'il est pratiqué chez les Abyssins. Les hommes y portent tous le nom d'un apôtre, et presque toutes les femmes celui de Marie. Ils adorent la croix et ont ce signe sur leurs habits; ils font trois fois par jour la prière en langage chaldéen. Quoiqu'ils détestent la polygamie, usitée chez les Arabes leurs voisins, ils pratiquent la circoncision.

Les femmes y sont courageuses comme des amazones, et aiment à se livrer aux étrangers qui arrivent dans l'île, pour en avoir des enfans, lorsqu'elles n'en ont point de leurs maris. Il y eut un affreux carnage avant que les Portugais pussent se rendre maîtres de Socotora.

Ces Portugais venaient ainsi d'achever la conquête de tout le littoral d'Afrique. Les lieux de ce littoral qu'ils fréquentèrent le plus dans leurs voyages vers les grandes Indes, furent l'île Saint-Thomas sur la côte occidentale; et sur la côte orientale, Mélinde, Mombassa, Quilloa, l'île Querimba, Sofala, Mozambique, les îles d'Angoxa au sud de Mozambique, et l'île Saint-Laurent ou de Madagascar.

Nous allons maintenant suivre les principales découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Le pre-

mier voyageur qui se présente sur la ligne est le Vénitien Cà-da-Mosto, lequel se trouvait, comme nous l'avons dit, au service portugais. Il pénétra le premier dans le pays des Nègres de la Basse-Éthiopie. C'était un homme d'esprit et de résolution. Il toucha d'abord à l'île Puerto-Santo, éloignée de six cents milles au sud du cap Saint-Vincent, il se rendit ensuite à l'île de Madère, à quarante milles de Puerto-Santo, deux îles qui par un temps clair peuvent se voir l'une de l'autre. De Madère il passa aux îles Canaries qui en sont à trois cent vingt milles. Il monta sur le pic de Ténériffe, une des plus hautes îles du monde, et qui se découvre fort loin en mer. Ayant remis à la voile il continua sa course vers l'Éthiopie, et arriva au cap Blanc qui est à quatre cent dix milles des Canaries. Le nom de ce cap vient de la blancheur de son sable, où l'on n'aperçoit aucune sorte d'arbres ni de plantes. Les trois pointes qu'il présente sont à un mille de distance l'une de l'autre. On trouve sur cette côte une prodigieuse quantité de gros poissons excellens. Ce cap Blanc est situé au sud-ouest du cap Cantin. On est ici près du golfe d'Arguin qui est très profond dans toute son étendue, plein de rochers ou d'écueils, et traversé par des courans.

Cà-da-Mosto trouva sur la côte au-delà du cap Blanc la nation des Azanaghis, portant autour de la tête une sorte de mouchoir qui leur couvre les

yeux, le nez et la bouche, ce peuple regardant les yeux, le nez et la bouche comme des canaux fort sales, et ne découvrant la bouche que pour manger. Càda-Mosto recueillit des renseignemens sur divers États de l'intérieur de l'Afrique, entre autres sur la ville de Tomboctou. On lui parla de grandes troupes de sauterelles jaunes et rouges qui forment dans l'air des nuées capables d'obscurcir le soleil, et de douze ou quinze milles d'étendue, insectes dont les visites tous les trois ou quatre ans devenaient la terreur des pays qui en étaient l'objet. Notre voyageur parvint ensuite à l'embouchure de la rivière du Sénégal, et se mit en rapport avec les naturels, c'est-à-dire les Jalofs, nègres qui allaient tout nus, à l'exception des grands et des riches qui portaient des chemises de coton; les femmes étaient absolument nues depuis la tête jusqu'à la ceinture. Il trouva ces peuples grands parleurs, menteurs et trompeurs.

Càda-Mosto continua de faire voile le long de la côte jusqu'au pays de Budomel, à cinquante milles au-delà du Sénégal, pays dont le souverain lui fit présent d'une jeune fille de douze ans pour le servir dans sa cabane. On lui donna aussi d'abondantes provisions, et surtout du vin de palmier. Notre voyageur rencontra beaucoup de serpens venimeux, sur lesquels les Nègres exerçaient toutes sortes d'enchantemens. Il trouva les négresses fort gaies,

très passionnées pour le chant et les danses lascives.

Résolu de faire de nouvelles découvertes, Cà-dà-Mosto doubla le cap Vert, ainsi nommé parce que les Portugais qui l'avaient aperçu les premiers, l'avaient trouvé, comme nous l'avons dit, paré d'arbres toujours verts. Il arriva au Sénégal, mais se défiant des naturels il revint sur ses pas.

Dans un second voyage il découvrit l'embouchure de la rivière de Gambra ou Gambie. Il passa ensuite au Rio-Grande, visita plusieurs îles qu'il découvrit à trente milles du continent ( c'était l'archipel des Bissagots ), et repartit de là pour l'Europe, afin d'y rédiger ses voyages qui furent bientôt traduits de l'italien en français et produisirent une véritable sensation, en excitant l'ardeur de nouveaux émules, ardeur qui allait être prochainement éclipsée par une autre nation, laquelle doit maintenant figurer sur la scène des voyages et y jeter le plus brillant éclat : c'est d'avance indiquer la nation britannique.

## DÉCOUVERTES DES ANGLAIS.

Venise était devenue souveraine du commerce, elle avait mérité le surnom de *Dominante.* Maîtresse de l'Adriatique, de la Morée, de Candie, de Nègrepont, de Corfou, de Céfalonie, de Zante, elle exerçait le monopole de toutes les productions de l'Asie

par ses liaisons avec toute l'Égypte et ses comptoirs à Constantinople, à Trébisonde et sur les côtes intermédiaires entre l'Italie et l'embouchure du Tanaïs, tandis que ces agens arrivaient même par le Wolga jusque sur la mer Caspienne. Ces vaisseaux, franchissant le détroit de Gibraltar, se montraient sur toutes les côtes européennes de l'Océan, comme ils avaient paru dans les ports principaux de la Méditerranée.

Mais quand les Portugais eurent par le cap de Bonne-Espérance trouvé le chemin des Grandes-Indes, Venise comprit que du haut de sa splendeur il lui faudrait bientôt descendre au rang des villes ordinaires, et céder la puissance commerciale à un autre peuple. Ce peuple fut quelque temps le Portugal, qui à son tour, après un siècle de grandeur et de richesses, vit s'élever une nation rivale, et partir des eaux de la Tamise une succession de vaisseaux destinés à jeter les fondemens d'une domination plus vaste encore et de plus longue durée que la domination lusitanienne.

Vers le mois de mai 1652 Windham, ce père de la navigation anglaise, fit voile pour la côte occidentale d'Afrique et toucha au port de Zafia ou d'Asafi, situé par le 32e degré de latitude nord, et en revint avec des marchandises en échange de celles qu'il y avait déposées. L'année suivante il fut mis à la tête d'une nouvelle expédition pour la côte

de Guinée, avec un Portugais nommé *Pinteado*, qui lui apprit le chemin de ces plages, mais qui en fut récompensé par d'odieux traitemens de la part de ce même Windham.

En 1654 trois vaisseaux sous le commandement de Lok sortirent de la Tamise pour un long voyage aux côtes de Guinée, qu'ils atteignirent sans accident, et d'où ils revinrent avec une cargaison de poudre d'or et de dents d'éléphans. D'autres voyages succédèrent à celui-là, et ne furent pas moins heureux.

Cependant ce n'était jusqu'ici de la part des Anglais que des navigations d'essai; ils conçurent bientôt le désir et l'espoir de pénétrer en Asie comme les Portugais par la voie du cap de Bonne-Espérance. Le premier voyage de ce genre fut celui de Thomas Stephens, en 1579. Comme ce voyage n'a point rapport à l'Afrique spécialement, nous ne nous y arrêterons autrement que pour dire qu'il donna bientôt naissance à plusieurs autres expéditions de la même nature, notamment celle de Drake, qui partit de Plymouth en avril 1587, et qui obtint des succès remarquables.

L'année suivante un autre voyage eut lieu à Benin. Il fut bientôt suivi de celui du comte de Cumberland aux îles Açores, qui en 1591 virent arriver sir Richard Greenwill, lequel eut pour émule à son tour le capitaine Flicke, explorateur du même ar-

chipel. Vers le même temps fut entrepris le premier voyage des Anglais à Mozambique, à Zanzibar et aux Indes-Orientales, sous le commandement de Lancaster. Celui-ci fut bien accueilli par les habitans de l'île Comore, située au nord-est de Mozambique. Il reçut le même accueil au port de Zanzibar. Ce port peut recevoir des bâtimens de cinq cents tonneaux et les mettre à couvert de toutes sortes de dangers; il se trouve d'excellente eau sur la côte, avec une grande abondance de bestiaux, de volailles et de fruits. C'est de là que Lancaster partit pour les Grandes-Indes, où nous ne le suivrons pas.

La reine Élisabeth encourageait les découvertes et les voyages sur mer. Elle accorda des lettres patentes au capitaine Raynolds, qui se rendit au cap Vert en 1591. L'année suivante elle fit partir le chevalier Jean-Burrough, dont l'expédition eut pour résultat quelques succès partiels sur les Portugais. En 1593 eut lieu un second voyage de Cumberland, qui opéra également plusieurs prises sur les Portugais.

Mais ces expéditions diverses des Anglais ne furent guère pour le continent africain autre chose que des courses aventureuses qui devaient avoir un résultat plus important vers les Grandes-Indes, où elles allaient bientôt jeter les bases de la domination anglaise.

Une connaissance plus détaillée et plus appro-

fondie des plages occidentales d'Afrique nous sera procurée par une autre nation, les Français, dont les premières navigations sur ces mêmes parages réclament ici un exposé sommaire.

## DÉCOUVERTES DES FRANÇAIS.

Il paraît hors de doute que les Français avaient précédé les Anglais sur les côtes d'Afrique. Plusieurs expéditions étaient parties du port de Dieppe dès l'année 1364, et avaient établi un commerce à Rufisque, et le long de cette côte jusque bien au-delà de l'embouchure de la rivière de Sierra-Leone. Il paraît qu'en 1382 une compagnie de marchands normands avait bâti le fort de la Mine-d'Or, sur la côte de Guinée, ainsi que les forts d'Accara et de Cormantin. On dit que le commerce que ces marchands avaient créé fut plus tard et tout à coup arrêté par les guerres civiles, à la suite de l'accident funeste arrivé au roi Charles VI. Il ne fut guère repris qu'au bout de deux ou trois siècles par une compagnie de marchands de Rouen, qui s'établit à l'embouchure du Sénégal vers l'année 1626. Une autre société se forma en 1681 sous le titre de Compagnie de Guinée ; une autre en 1694 sous celui de Compagnie du Sénégal ; une autre encore en 1709 sous celui de Marchands de Rouen, qui en 1717 vendit à la Compagnie française des Indes

occidentales ou du Mississipi le commerce des côtes d'Afrique pour 1,600,000 livres tournois.

Les établissemens français sur les parages africains, entre le cap Blanc et la rivière de Sierra-Leone, donnèrent lieu à plusieurs voyages que nous allons citer. Le premier fut effectué au cap Vert par deux capucins, Alexis de Saint-Lo et Bernardin de Renouard, dans l'année 1635. Partis de la rade de Dieppe le 11 octobre, ils abordèrent le 3 novembre suivant au Sénégal, d'où ils revinrent en 1636. Trois ans après fut exécuté le second voyage des Français en Afrique, sous la direction de Claude Jannequin, sieur de Rochefort. Il se mit en rapport avec le *damel* ou roi de Cayor, entendit parler de Tomboctou, et revint au port de Dieppe avec une cargaison de marchandises.

Le 12 avril 1682, une compagnie expédia de Brest le capitaine Lemaire pour les îles Canaries et le Sénégal Le vaisseau arriva le 20 mai suivant à Gorée, île d'un quart de lieue de tour, qui s'étend du nord au sud, à la distance d'une lieue du continent africain; île qui n'est proprement qu'un roc escarpé, lequel n'a qu'une ouverture étroite par où les vaisseaux puissent aborder. Lemaire se rendit de là au Sénégal, en passant d'abord à Rufisque, ville à trois lieues de Gorée sur la côte. Au bout de six jours on arriva au port de Bieurt, à l'embouchure du Sénégal. On remonta ensuite la rivière

pour se rendre à l'île Saint-Louis, située à cinq lieues de Bieurt, au milieu du même fleuve, île qui n'a qu'une lieue de circonférence, et où les Nègres apportent aux Français des cuirs, de l'ivoire et de l'ambre gris, pendant que la gomme arabique leur vient des Maures. De Saint-Louis, Lemaire fit voile pour la Gambra ou Gambie, d'où il revint en France.

C'est alors que Brue entreprit son premier voyage au long des côtes occidentales d'Afrique. Il arriva au Sénégal en 1697, et y resta cinq ans avec le titre de directeur de la Compagnie française. Les intérêts de cette compagnie le rappelèrent en France, et il y rapporta de précieux détails sur ses différentes excursions dans l'intérieur, notamment sur le roi de Cayor; sur la ville, le gouvernement, le climat, sur les productions de Rufisque; sur la rivière du Sénégal et les différentes îles qui se trouvent à son embouchure; enfin sur la nation et le gouvernement des Foulés ou Foulis. Brue avait fait pendant son séjour au Sénégal plusieurs tentatives pour remonter le fleuve. Il le remonta effectivement en 1698 jusqu'au royaume de Galam, et il y établit des relations commerciales avec les indigènes.

Le royaume de Galam, situé à l'est du pays des Foulés ou du Siratique, commence à deux cent quarante-deux lieues de la barre du Sénégal; son

étendue de l'ouest à l'est en remontant la rivière est de quarante-cinq lieues; il se termine au rocher de Félou, où le fleuve du Sénégal, ayant comme forcé le passage entre deux montagnes, se précipite d'environ quarante brasses de hauteur. Au nord et au nord-ouest il est borné par le Sahara, ou le désert des Maures, et à l'est par le royaume de Cassou ou Casson. Les habitans portent le nom de *Seracolets*, tiré sans doute du lieu même de leur habitation, parce qu'en langage du pays, *colez* signifie *rivière.* Le pays de Galam comprend aussi des peuples appelés *Mandingues.* Des cataractes de Félou jusqu'à celles de Govina, qui sont encore plus hautes et plus inaccessibles, la distance est d'environ quarante lieues. Quoique ces cataractes rendent le passage de la rivière difficile, elles n'empêchent pas le commerce de se faire, puisque les indigènes ont des bœufs et des chevaux ainsi que des chameaux pour le transport des marchandises.

Du Sénégal Brue se rendit en 1698 sur la rivière de la Gambie, et se mit en rapport avec le gouverneur anglais qui demeurait au fort Saint-Jacques ou James-Fort. Il visita successivement Albreda et Cacheo, comptoirs où il laissa des facteurs français. Cacheo est une ville et une colonie portugaises, située sur la rive méridionale du Rio-San-Domingo, à vingt lieues de son embouchure. C'est le prin-

cipal établissement des Portugais dans ce pays. La ville a un rempart bien palissadé et est environnée de marais, avec quelques petits cantons de terres labourables, où l'on recueille un peu de maïs. Les maisons sont de terre glaise blanchie, et n'ont qu'un étage. Pendant la saison des pluies elles sont couvertes de feuilles de lataniers, mais dans les temps secs on ne les couvre que d'une simple toile qui suffit pour garantir du soleil et de la rosée, toujours très abondante. La rivière devant Cacheo a plus d'un quart de lieue de largeur. Elle est assez profonde pour recevoir des bâtimens de la première grandeur, si les dangers de la barre ne les arrêtaient à l'embouchure. Les deux rives sont couvertes de beaux arbres. La marée remonte au-dessus de Cacheo. Il y pleut avec abondance.

Brue fit aussi un voyage aux îles de Bissao et des Bissagots, situées dans les mêmes parages, et occupées également par les Portugais. L'objet de son expédition était de recueillir des observations sur les ressources du pays, et d'établir des relations commerciales avec les indigènes. Voici quelques-uns des renseignemens colligés par les voyageurs.

L'île de Bissao a trente-cinq ou quarante lieues de circonférence. Elle s'élève insensiblement jusqu'au centre, où l'on découvre plusieurs hauteurs qui sont moins des montagnes que des collines, entre lesquelles il se trouve des vallées et des sour-

ces d'eau abondantes qui fertilisent toutes les parties de l'île. Aussi est-elle entièrement cultivée, avec un mélange de petits bois de palmiers qui servent d'abri contre la chaleur. Les orangers sont en grand nombre ainsi que les autres espèces d'arbres qui sont propres au climat. Il y a peu de cabanes qui ne soient environnées de bananiers et de goyaviers. Le territoire est tellement riche, qu'à la grandeur du riz et du maïs on prendrait les tiges de ces céréales pour des arbustes. Les bœufs et les vaches sont d'une grosseur extraordinaire. Le lait et le vin de palmier abondent. Il y a une grande quantité de chèvres, mais on manque de moutons et de chevaux. On prétend même que les chevaux meurent aussitôt qu'ils ont goûté de l'herbe de l'île. On n'y voit pas de porcs.

L'île de Bissao est fort peuplée, et les habitans sont Papels. Cette nation occupe une partie des îles et des côtes voisines, surtout au sud de Cacheo. Elle est mal disposée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté bon nombre de leurs usages. Les femmes des Papels ne portent pour habillement qu'un pagne de coton, avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles sont entièrement nues. Si leur naissance est distinguée on leur tatoue la peau, ce qui la fait ressembler à du satin travaillé. Les seigneurs ont une peau de chèvre passée entre les jambes, qui leur couvre le derrière et le devant du

corps. Ils portent à la main un sabre nu et deux grosses barres de fer. Les nègres de Bissao passent pour les plus habiles rameurs de toute la côte. Ils sont idolâtres, et regardent certains arbres consacrés, sinon comme des dieux, du moins comme l'habitation de quelque dieu. Ils leur sacrifient des chiens, des coqs, des bœufs, dont le sang arrose les branches et le pied de l'arbre. On met ensuite en pièces les victimes, dont l'empereur et les grands du peuple ont chacun leur part.

Lorsque l'empereur veut porter la guerre chez ses voisins, il fait sonner le bombalou, qui est une espèce de trompette marine, et ce signal rassemble en certain lieu les officiers et les soldats. Ils y trouvent la flotte royale, qui est ordinairement de trente canots, et chaque canot reçoit vingt hommes. La moitié du butin appartient à l'empereur; le reste se divise entre ceux qui l'ont enlevé. On vend les esclaves aux Européens. Si l'entreprise est malheureuse, les prisonniers sont quelquefois sacrifiés. C'est alors que les femmes, qui sont les principales actrices de la pompe funèbre, s'arrachent les cheveux, se déchirent la peau, et poussent de grands cris. On leur donne du vin de palmier en abondance pour leur fournir une nouvelle source de larmes jusqu'à ce que le corps ait été enseveli.

L'empereur de Bissao, qui jouit d'une autorité tout-à-fait despotique, s'enrichit aux dépens de ses

sujets sans qu'il lui en coûte jamais rien, au moyen de ce qu'un nègre lui fait cadeau de la maison de son voisin. Celui-ci, quand la chose arrive, est obligé de racheter sa maison ou d'en bâtir une autre. Si le nègre dépouillé, et voulant se venger, donne à son tour la maison du donateur, le prince alors gagne deux maisons pour une.

A la mort de l'empereur, les femmes qu'il a aimées le plus tendrement et ses esclaves les plus familiers doivent perdre la vie, et recevoir la sépulture près de leur maître pour le servir dans un autre monde, car les Nègres y croient. Quelquefois même on enterre des esclaves vivans avec le monarque mort.

Brue visita aussi l'île de Boulam, voisine de celle des Bissagots, mais il n'en donne aucune particularité remarquable. Quant aux Bissagots, il dit que ce sont des Nègres grands et robustes, idolâtres et d'une cruauté extrême. Ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres; ils emportent cette proie pour l'écorcher, et faisant sécher la peau du crâne avec la chevelure, ils en ornent leurs maisons comme d'un trophée, à la manière des Nouveaux-Zélandais. Au moindre sujet de chagrin ils se pendent, ils se noient, ils se jettent dans le premier précipice. Leurs héros se poignardent. Ces insulaires sont très passionnés pour l'eau-de-vie.

Après d'autres excursions plus ou moins impor-

tantes, Brue revint au Sénégal, et en repartit en 1714 pour découvrir le lac de Cayor. Il le trouva à cinquante lieues du fort Saint-Louis, c'est-à-dire de l'embouchure du Sénégal. Il est formé par les inondations de cette rivière, au nord de laquelle il est situé; mais lorsque les flots se retirent, il demeure à sec dans une grande partie de son étendue; et les Maures ou les Nègres qui habitent ses bords y font leurs plantations de millet et de riz, qui réussissent à merveille dans un terrain engraissé par les eaux du fleuve.

Dans la même année 1714, Brue fit un cinquième voyage sur le Sénégal. Il voulut connaître à fond le commerce des gommes, à cause des fraudes qui s'y commettaient; il se rendit au désert, marché ordinaire de ces gommes qui y sont apportées par les Maures, et il se mit en relation avec le *brac* ou roi du pays. Il eut occasion d'observer les indigènes. Ils n'ont pour habits que des peaux de chèvres autour des reins, et des sandales de cuir de bœuf. Leurs armes sont de longues piques, des arcs et des flèches, avec un long couteau attaché à leur ceinture. Leurs femmes, qui sont portées sur le dos des chameaux, ont par-dessus une pièce d'étoffe rayée en forme de jupe ou d'écharpe. Une partie de leurs cheveux est relevée sur la tête; le reste est lié par-derrière et leur tombe jusqu'à la ceinture. Les filles ne portent qu'une pièce d'étoffe rayée au-

tour des épaules, et plus bas une jupe de peau assez courte, coupée en plusieurs bandes, qui les couvre assez bien lorsqu'elles sont en repos ou dans un temps calme; mais le moindre mouvement, le souffle du vent, révèle tout à coup bien des choses curieuses. Ces Mauresques ont le teint olivâtre, les traits réguliers, de grands yeux noirs et très brillans, la bouche petite et les dents d'une blancheur éblouissante. Quoiqu'elles aient l'air fort vives, elles ont plus de retenue que les femmes des Nègres.

A l'arrivée du voyageur Brue, qui avait le titre de général, on lui présenta une jeune négresse d'une fort jolie figure, pour le servir dans l'intérieur et lui blanchir son linge; il l'accepta comme blanchisseuse, mais la dispensa du reste. Il reçut bientôt la visite de la principale femme du brac, qui en espérait davantage, car elle était d'une beauté singulière; mais le général, après lui avoir fait le plus gracieux accueil, et avoir fumé la pipe avec elle, se contenta des plus doux entretiens, et ne voulut point donner trop de jalousie à son royal époux. Une autre princesse du désert vint également le voir et reçut le même accueil. Invité à dîner chez le brac, notre voyageur y vit toutes les femmes du roi avec ses sœurs et ses filles, auxquelles il fit de petits présens qui les charmèrent beaucoup. Il repartit du désert le 1er juin 1715,

avec plus de 700 quintaux de gomme, qu'il rapporta au fort de Saint-Louis.

La gomme du Sénégal ou gomme arabique, ainsi nommée, parce qu'avant que les Français eussent des comptoirs au Sénégal elle ne venait que de l'Arabie, est un spécifique souvent employé en médecine. Elle épaissit les humeurs séreuses et les empêche d'entrer dans la masse du sang pour le corrompre ; elle est excellente pour le rhume, surtout lorsqu'elle est mêlée avec le sucre d'orge. On lui attribue quantité d'autres effets. Les Maures, qui l'apportent au marché, n'ont pas d'autre nourriture, et ils la trouvent délicieuse après l'avoir adoucie par le mélange d'un peu d'eau. Elle leur donne de la force, de la santé. Enfin, par sa simplicité et ses autres vertus, les Maures la regardent comme une diète excellente.

On fait un grand usage de la gomme du Sénégal dans plusieurs manufactures, particulièrement dans celles de laine et de soie. Les teinturiers s'en servent beaucoup aussi. L'arbre qui la porte, en Afrique aussi bien qu'en Arabie, est une sorte d'acacia assez petit et toujours vert, chargé de branches et de pointes avec des feuilles longues, mais étroites et rudes. Il porte une petite fleur blanche en forme de vase. La semence dont il est rempli est dure et blanchâtre. Il existe entre le Sénégal et le fort d'Arguin trois forêts qui ont

quantité de ces arbres. La récolte se fait deux fois chaque année, en mars et en décembre.

Brue donne sur les Maures, qui habitent le désert des bords du Sénégal, quelques détails dont voici la substance :

La religion de ces Maures est le mahométisme, quoiqu'ils n'aient pas de mosquées ni de lieux fixes pour leurs cultes. Ils prient dans leurs tentes ou dans tels endroits qu'ils se trouvent, aux temps marqués pour la prière, après s'être lavés d'eau s'ils en ont, ou s'être frottés de terre ou de sable si l'eau leur manque. Ils sont graves et scrupuleux en apparence, mais hypocrites et cruels en réalité. Le moindre espoir de gain les engage dans de longs voyages. Les tribus maures, qui se tiennent entre le cap Blanc et le Sénégal, ne reconnaissent pas de souverains ; chacune forme une petite république gouvernée par un chef qui est ordinairement le plus riche et le plus considéré de la tribu. On trouve, parmi ces Maures, des chevaux barbes d'une beauté admirable. Ils nourrissent également beaucoup de chameaux, de moutons et de chèvres. Les armes ordinaires sont le sabre et la sagaie. Ils ont quelques mousquets et quelques pistolets de poche. Les tentes et les cabanes ont toutes la forme d'un cône. Les premières se composent d'une toile grossière de poils de chèvre et de chameau, que la pluie pénètre difficilement.

Les femmes des Maures ne paraissent jamais sans un long voile qui leur couvre le visage et les mains. Elles sont modestes et fidèles, parce que, dit Brue, les occasions de galanterie leur manquent. Elles ne sont jamais seules, et l'habitude des hommes est de détourner le visage lorsqu'ils rencontrent une femme. Ils se rendent même le bon office de veiller mutuellement sur les femmes et les filles l'un de l'autre, et le mari peut seul entrer dans la tente des femmes. Un Maure qui n'aurait qu'une seule tente recevrait ses visites à la porte, plutôt que de laisser entrer même ses parens. Ce privilége n'est accordé qu'à leurs chevaux ou plutôt à leurs jumens, dont les poulains courent librement avec elles sous la tente, pour s'étendre par terre et servir d'oreillers aux enfans sans leur faire aucun mal.

Les Maures ont un habillement simple : c'est une grande casaque sans bouton, liée d'une ceinture qui leur fait plusieurs fois le tour du corps ; cette robe, qu'ils nomment *caftan*, est en drap ou en serge de laine, ou de coton bleu ou noir. Les manches en sont longues et étroites. Dans la ceinture ils passent un fourreau qui contient une baïonnette. Leur bourse, petit sac de soie ou de coton, ou de cuir, y est également suspendue, ainsi qu'un mouchoir de coton qui sert à essuyer les mains. Les plus galans en ont deux, avec des bottines de cuir

pour monter à cheval. Les femmes ont des chemises et des hauts-de-chausses forts longs. Les manches de la chemise sont très larges. Les pendans d'oreilles sont plus grands et plus longs à proportion de leurs richesses. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets aux jointures du bras, des chaînes à la cheville du pied, et d'autres ornemens.

Un certain nombre de tentes et de cabanes se nomme un *adouar*, que forme soit une famille, soit une tribu. On range ordinairement les tentes près l'une de l'autre. Il y a toujours une sentinelle pour garantir l'habitation de toute surprise des voleurs ou des bêtes féroces. Au moindre danger la sentinelle donne l'alarme, les chiens aboient, et tout le monde est sur pied. Ces adouars sont mobiles et se transportent d'autant plus aisément, que les Maures ayant peu de meubles et d'ustensiles domestiques, chargent en un instant le tout sur leurs bœufs et leurs chameaux. Les femmes sont placées dans leurs paniers, sur le dos de ces animaux.

Les Maures n'ont pas d'autres liqueurs que l'eau et le lait. Leur pain est de farine de millet. Ils se servent quelquefois de riz. Ils ont des moulins portatifs. Leur pain se cuit sous la cendre, et leur usage est de le manger chaud. Leurs doigts leur servent de cuillers; mais ils ne mangent que de la main droite, l'autre étant réservée pour des exercices qui ont moins de propreté. Aussi ne se lavent-

ils jamais la main gauche. Ils coupent leurs viandes en petits morceaux avant d'être cuites, pour éviter de se servir de couteaux à table. Ils mangent assis à terre et les jambes croisées, autour d'un cercle de cuir rouge ou d'une natte de palmier, sur laquelle on sert les alimens dans des plats de bois ou dans des bassins de cuivre. Ils mangent successivement leur pain et leur viande, et jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas, au moment de se laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. On fait deux repas dans le jour, et ils sont courts et silencieux. La conversation ne s'engage que lorsque l'on commence à fumer ou à boire.

Les Maures n'ont pas de médecins, et ils jouissent d'une santé généralement bonne, vu que l'air du Sahara est très sain. S'ils ont quelques maladies, ils s'en guérissent avec des simples. Ils aiment passionnément leurs enfans, et les mères ont des amulettes composées de quelques versets du Coran pour les garantir de tout sortilége. Les enfans mâles sont circoncis à treize ou quatorze ans, et se marient dès qu'ils peuvent acheter une femme, au moyen de chameaux, chevaux, bœufs ou chèvres, qu'ils donnent au père de l'épousée. Si le mari ne la trouve pas de son goût lorsqu'elle arrive chez lui, il peut la renvoyer; mais il perd ce qu'il a donné pour l'obtenir.

Lorsqu'un Maure a rendu le dernier soupir, sa

femme ou quelques parens de la famille poussent à la porte de la tente un cri lamentable. A ce signal tout le monde crie de même; l'adouar est averti de l'événement, on accourt, on se presse; mais il n'est pas un seul des assistans qui ne soit aussi prêt à rire qu'à pleurer. On lave le corps, on l'habille, on le transporte dans quelque lieu élevé pour l'enterrer, le visage élevé à l'est. La fosse est recouverte de pierre, afin que le cadavre soit garanti des bêtes sauvages.

Les marabouts sont les prêtres ou savans des Maures; ils sont presque les seuls qui sachent lire l'arabe, car tout le reste du peuple est enseveli dans l'ignorance. Ces marabouts sont adroits et trompeurs, et ils composent des amulettes pour les vendre aux crédules.

Les Maures aiment beaucoup les œufs d'autruches. On sait que ces gros oiseaux du désert multiplient prodigieusement; en plaçant seulement leurs œufs au soleil, la chaleur les fait éclore; et les jeunes n'ont pas plus tôt vu le jour, qu'ils cherchent leur nourriture. Un œuf d'autruche pèse jusqu'à quinze livres, et il suffit pour rassasier sept personnes, car il est fort nutritif. L'autruche a, d'ailleurs, ses plumes qui sont très recherchées. On sait que cet animal est d'une voracité extrême; il dévore tout ce qu'il rencontre, herbe, blé, ossemens, jusqu'aux pierres et au fer;

mais les corps durs s'altèrent peu en passant dans le sien.

Telle est à peu près la substance des notions recueillies par le voyageur Brue sur les pays qu'il avait parcourus avec tant d'avantages pour le commerce français. Il en ajouta de nouveaux en 1718, par ses relations avec le royaume de Galam et par l'établissement d'un comptoir à Macanet, sur la limite de cet état, vers le Sénégal. Brue peut être regardé comme ayant fondé véritablement le commerce français en Afrique, et il mérite le premier rang parmi les administrateurs du Sénégal. Rappelons les progrès que les Anglais faisaient vers le même temps sur la Gambie.

### SUITE DES ÉTABLISSEMENS ANGLAIS.

Nous avons, plus haut, fait connaître les premiers voyages des Anglais sur la côte africaine; ils datent du règne d'Élisabeth. Cette nation entreprenante éleva bientôt des comptoirs, notamment à l'embouchure de la Gambie et de la Sierra-Leone. Le principal de ces établissemens sur la Gambie est le fort de James ou James-Fort, dans une île du même nom, espèce de roc plat situé presque au milieu de la rivière, laquelle n'a pas moins de sept milles de largeur en cet endroit, qui se trouve à environ douze milles de l'embouchure du fleuve.

Ce fort commande entièrement le commerce de la rivière, et il y existe plusieurs beaux édifices avec des appartemens commodes. L'île est garnie de grosse artillerie.

Le second établissement anglais est près de la Gambie sur la rivière de Cabata, dans le royaume de Combo; le seul objet de ce comptoir est de fournir des provisions à la garnison de James-Fort. Le troisième établissement est Gilfray ou Gillefrée, à l'opposite de l'île de James, sur la rive nord de la Gambie, un peu à l'est du comptoir français d'Albreda. C'est le lieu où l'on paie les droits au roi de Bara. Il existe une douzaine d'autres comptoirs sur le fleuve ou sur les affluens de la Gambie; mais il n'entre pas dans notre sujet de les énumérer.

En 1620, un capitaine anglais, Richard Jobson, entreprit un voyage pour la découverte de la rivière de Gambie. Il pénétra dans l'intérieur jusqu'à Tenda. Il trouva la Gambie pleine de crocodiles; il visita plusieurs princes nègres et revint en Angleterre avec des notions plus ou moins précises sur les lieux qu'il avait parcourus. Quatre ans après un autre de ses compatriotes, le capitaine Stibbs, alla explorer les mêmes contrées, et pénétra encore plus loin, et six années plus tard il eut pour émule François Moore, qui fit plusieurs excursions assez intéressantes à Joar, principale ville de la Gambie, et la plus célèbre pour le commerce; à

Cassan, petite ville à trois milles de Joar, sur la rive nord de la Gambie; à Fatatenda, dernier comptoir anglais au nord de la même rivière, dans le royaume de Woolli, et à divers autres lieux. Il était de retour à James-Fort en avril 1735, et en Angleterre au mois de juillet suivant, après une absence de cinq ans.

Quatre autres voyageurs, William Finch en 1607, Villault de Bellefond en 1666, Barbot en 1678, et Atkins en 1721, explorèrent successivement le pays de Sierra de los Leones vulgairement appelé *Sierra-Leone,* c'est-à-dire la montagne du Lion. Voici la substance de leurs principales remarques.

D'après Finch, la baie qui porte le nom de Sierra-Leone n'a pas moins de trois lieues de large. Au sud la terre est haute et couverte d'arbres jusqu'au rivage. On y aperçoit plusieurs petits enfoncemens, où la pêche est très abondante. Le roi du pays fait sa résidence au fond de la baie; il a le pouvoir de vendre ses sujets pour l'esclavage. Ils vont tout-à-fait nus, sauf une ceinture attachée autour des reins. Les deux sexes ont le corps tatoué. L'usage est de se limer les dents en pointes, comme aussi de s'arracher entièrement les sourcils, tout en conservant leur barbe intacte. Les hommes sont très jaloux de leurs femmes. Ils sont circoncis; le vol parmi eux est sur-le-champ puni de mort. Les fruits sont innombrables dans leurs bois, ils

ont des forêts entières de limoniers. La boisson ordinaire est l'eau; cependant les hommes sont très passionnés pour le vin de palmier. On cultive les patates, le coton et le poivre. On récolte la noix de kola, qui ressemble à la châtaigne de la plus grosse espèce, et dont la coque est moins dure. Parmi les Nègres, on fait tant de cas de cette noix amère, que dix noix de kola sont un présent digne des plus grands rois. Après en avoir mâché, l'eau la plus commune prend le goût du vin blanc et paraît mêlée de sucre.

Finch dit que la baie de Sierra-Leone produit beaucoup d'huîtres qui s'attachent sur le rivage au pied de certains arbres ayant la forme du saule. La même baie abonde en poissons de toutes les espèces. La côte n'est pas moins abondante en toutes sortes d'oiseaux, parmi lesquels on voit des pélicans blancs de la grosseur de nos cygnes. On trouve dans l'intérieur des terres un grand nombre de perroquets, et les montagnes renferment des lions, des tigres et des léopards.

D'après Bellefond, les Maures donnent au pays de Sierra-Leone le nom de *Bulombel*, ou *Baster*, ou grande contrée. Les Portugais n'ont pas eu d'autres raisons que la hauteur des montagnes et la multitude de lions qu'elle renferme pour la nommer Sierra-Leone. Le pays produit beaucoup de riz, de millet, de maïs et une sorte de blé de Turquie. Les

habitans font de ce blé leur pain; quelques-uns mangent le riz cru. Les alimens communs sont le poisson et les fruits. Les singes sont très nombreux et font toujours de grands dégâts dans les champs cultivés.

Suivant Bellefond, les femmes connaissent peu la modestie; un homme en prend le nombre qu'il désire, et les prostitue aux étrangers comme il le juge à propos. La femme néanmoins qui tient le premier rang et qui porte le titre d'épouse, est gardée avec beaucoup de précautions; toutes les autres ne passent que pour des concubines. Ces Nègres parlent tous la langue portugaise. La crainte de s'enivrer fait qu'ils boivent peu de liqueurs fortes, surtout lorsqu'ils sont avec les Européens. Le commerce à Sierra-Leone produit près de cent pour cent.

La rivière, qui est connue sous le nom de Sierra-Leone, porte aussi ceux de *Mitomba* et *Tagrin*. Elle vient de fort loin dans les terres, et vers son embouchure elle n'a pas moins de trois lieues de largeur; mais à quatorze ou quinze lieues de la mer elle se resserre beaucoup. Cette rivière est bordée d'arbres nommés *mangles*, dont les branches ne s'étendent jamais plus loin l'une que l'autre, mais qui, se recourbant, prennent racine par la pointe dès qu'elle a touché terre, et forment des haies très épaisses.

D'après Barbot, le nom de Sierra-Leone peut venir soit de la présence des lions, soit du bruit de la mer, dont les battemens sur un rivage couvert de rocs ressemblent au rugissement des lions.

La chaleur du jour est très grande, et c'est une région fort malsaine pour les Européens. La pluie et le tonnerre y règnent continuellement pendant six mois. Les naturels ne sont pas d'un noir aussi brillant que ceux du cap Vert, et n'ont pas le nez aussi plat. Les deux sexes vont nus jusqu'à l'âge d'environ quinze ans, où ils commencent à se mettre une ceinture autour des reins. Les filles sont envoyées dans une maison commune pour y apprendre à danser et à chanter; le jeune homme qui veut se marier y va choisir celle qu'il aime le mieux sans aucun égard pour la naissance ou la fortune; il doit seulement faire un cadeau aux parens de sa future.

Suivant Atkins, les alligators dont la rivière de Sierra-Leone est remplie, ressemblent entièrement aux crocodiles du Nil. Les requins infestent l'embouchure de cette rivière, et sont ordinairement accompagnés de deux ou trois petits poissons de la grosseur d'un hareng, auxquels on a donné le nom de *pilote*. Ils s'approchent familièrement du monstre, et l'on suppose que servant à lui faire trouver sa proie et à l'avertir des dangers qui le

menacent, il les protége et les nourrit. La voracité du requin surpasse toute idée.

Les hommes et les femmes de Sierra-Leone se frottent chaque jour le corps avec de l'huile de palmier ou de civette, qui communique une odeur forte et désagréable.

Les assemblées publiques ou palavers, se composent des plus vieux Nègres et des principaux de la nation. Les conseillers se saluent en courbant les bras et en portant la main au visage. Après avoir entendu les raisons de chaque partie, ils rendent leur sentence à la pluralité des voix. Dans les cas de fornication, le coupable, homme ou femme, est vendu pour l'esclavage. Un blanc qui couche avec l'esclave d'un autre doit l'acheter au prix courant. Dans les accusations de meurtre ou d'adultère, les prévenus sont forcés de boire d'une eau rouge préparée par les juges, et qui s'appelle *eau de purgation*. Si l'accusé a eu des sujets de haine contre le mort, les juges rendent la boisson assez forte pour lui ôter la vie; mais s'il s'est bien conduit, on lui fait prendre un breuvage plus doux.

La danse est l'amusement le plus général des Nègres; hommes et femmes s'y livrent tous les soirs au son du tambour. Les gris-gris ou charmes sont parmi eux en grande vénération.

Après avoir présenté cette rapide esquisse des observations faites par les premiers voyageurs le

long des côtes d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'à Sierra-Leone, il ne sera peut-être pas inutile de résumer l'ensemble des renseignemens recueillis sur ces contrées. Nous ne nous attacherons qu'à ce qui a trait plus spécialement aux mœurs et usages.

### RÉSUMÉ DES NOTIONS RECUEILLIES PAR LES PREMIERS VOYAGEURS SUR LA SÉNÉGAMBIE.

Les principaux habitans de la Sénégambie sont les Jalofs ou Oualofs, les Foulis ou Foulahs, et les Mandingues. Les Foulis habitent les deux bords du Sénégal au nord et à l'est; les Jalofs sont situés, partie au sud des Foulis et partie à l'ouest, au long de l'Océan, et de ce dernier côté ils occupent en deux ou trois endroits tout l'espace compris entre le Sénégal et la Gambie. Les Mandingues sont au sud et à l'est des Jalofs, des deux côtés de la Gambie, depuis sa source jusqu'à la mer.

Les Jalofs sont plus noirs que les Mandingues, et n'ont pas le nez large ni les grosses lèvres de ces derniers. Ils ont les habitudes guerrières; ils marchent pieds nus, et acquièrent autant d'adresse dans cette partie que nous en avons aux mains; ils ramassent de leur pied jusqu'à une épingle à terre. S'ils y voient un morceau de fer, des ciseaux ou toute autre chose, ils s'en approchent, ils tournent

le dos à la proie qu'ils ont en vue, ils vous regardent en tenant les mains ouvertes; pendant ce temps-là, ils saisissent l'instrument avec le gros orteil, et pliant le genou ils lèvent le pied par-derrière jusqu'à leur pagne, où avec la main ils cachent aussitôt le vol, car le vol est une de leurs passions les plus prononcées, à l'exception peut-être de leur avidité qui les porte jusqu'à se vendre les uns les autres, le père son fils, le fils son père, sa mère, le tout pour amasser du gain. Ce peuple est du reste fort livré à la sorcellerie, sous la direction de ses prêtres, qui s'attribuent le pouvoir de commander aux serpens et aux monstres. Ce même peuple n'a aucune notion sur la restitution des objets volés, ni la moindre teinture des devoirs civils. Son ignorance est extrême, et la seule vertu qu'on puisse lui attribuer est l'hospitalité. Il ne laisse jamais sortir un étranger sans l'avoir fait manger et boire, en lui cachant toutefois l'eau-de-vie qui pourrait se trouver dans une hutte, car on aurait honte de ne point en offrir.

La pauvreté des Jalofs est proverbiale; ils ont pour tout bien quelques bestiaux; et malgré leur avidité, il est rare que les riches possèdent de l'or pour la valeur de plus de douze pistoles.

Dans le Cayor, le roi porte le titre de *damel*, et l'hérédité existe dans l'ordre des neveux par les sœurs. Dans d'autres pays Jalofs la couronne est héréditaire

par les frères; dans quelques autres elle est élective. Aussitôt qu'un Nègre est revêtu de l'autorité royale, tous les autres le regardent avec une profonde vénération; et de son côté il prend un air de hauteur et d'empire qui devient une véritable tyrannie. Dans le royaume de Barsalli, le roi seul avec sa famille a le droit de coucher sous une étoffe qui garantit de la piqûre des mosquites. L'infraction de cette loi est punie de l'esclavage. Un Jalof qui aurait la hardiesse de s'asseoir sur la même natte que la famille royale est sujet au même châtiment. Les sujets du damel n'approchent de lui qu'avec beaucoup de circonspection. Un grand de sa cour ne peut lui parler qu'à genoux, et nu de la tête aux reins, le front baissé et tenant de chaque main une poignée de sable dont il se couvre la chevelure et le visage.

L'usage veut qu'on fasse des présens aux rois nègres, lorsqu'on reçoit leurs visites. Les princes Jalofs des environs du Sénégal sont les plus importuns, et joignent souvent l'adresse à l'impudence.

Les Jalofs ont une sorte de noblesse qui a, pour ainsi dire, le monopole de la magistrature. L'exécution des jugemens qu'elle rend suit immédiatement la sentence. Un Nègre accusé sans pouvoir être convaincu est obligé, dans certaines localités, de lécher trois fois un fer brûlant : s'il résiste à cette épreuve, on le déclare innocent.

Les rois nègres entreprennent la guerre sur les moindres prétextes. Les armes de la cavalerie sont la sagaie, sorte de javeline fort longue, et trois ou quatre dards analogues à des flèches, qui déchirent la blessure lorsqu'on les retire après le coup. Tous les cavaliers sont tellement chargés de gris-gris, qu'ils ne peuvent faire quatre pas s'ils sont démontés. Ils ont aussi un cimeterre, un couteau et un bouclier. L'infanterie porte à peu près les mêmes armes. Le combat est toujours acharné; mais lorsque l'on commence à se lasser de répandre du sang, les deux partis belligérans s'envoient des marabouts pour négocier la paix, qui est jurée sur le Koran. Il n'y a jamais de composition pour les prisonniers; ceux qui ont le malheur d'être pris deviennent les esclaves de celui qui les a touchés le premier.

Les Foulis ou Foulahs du Sénégal occupent un pays fort étendu sous le gouvernement d'un roi qui leur est propre; mais ceux qui habitent les bords de la Gambie vivent dans la dépendance des Mandingues. Les Foulis de la Gambie sont d'une couleur basanée; leurs femmes ont la taille d'une beauté extraordinaire, et les traits du visage fort réguliers; les hommes ne sont pas généralement aussi bien faits. Les Foulis soignent leurs troupeaux, qui sont leur principale richesse. Bien qu'ils aient quelques habitations fixes, la plupart mènent une vie errante avec leurs bestiaux. Ils ont des

chefs qui les gouvernent avec douceur, et ils sont hospitaliers. Si un Fouli tombe dans l'esclavage, tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté. Comme ils ont des alimens en abondance, ils ne laissent jamais un homme de leur nation dans le besoin. Ils prennent soin des vieillards, des aveugles et des boiteux ou estropiés. Les querelles entre eux sont extrêmement rares; et cependant, quoique très doux, il n'y a point de nation plus brave, ni qui sache mieux repousser une insulte. Les Jalofs même n'osent les attaquer.

Leur industrie est tellement reconnue pour élever et nourrir des bestiaux, que les Mandingues leur abandonnent le soin de leurs troupeaux. Ces Mandingues seraient souvent exposés à mourir de faim sans le secours des Foulis, de qui ils tirent par des échanges une partie de leurs provisions. Enfin, pour leur habillement, les Foulis n'emploient pas d'autres étoffes que celles de leurs propres manufactures, étoffes qui sont de coton blanc, et que leurs femmes entretiennent avec beaucoup de propreté. La même propreté règne dans l'intérieur des cabanes.

Les Mandingues forment la plus nombreuse de toutes les nations qui habitent les bords de la Gambie. Ce sont des Nègres vifs et enjoués qui passeraient des jours entiers à danser au son de leurs bufalos ou tambours, en faisant les contorsions les

plus bizarres. Leur inclination les porte aux disputes et aux querelles, ce qu'ils appellent combattre; et si quelqu'un d'entre eux en maltraite vivement un autre par des paroles injurieuses, ils en parlent comme d'une grande bataille. Il est rare qu'ils en viennent aux coups; cependant, si cela arrive, on se jette les uns sur les autres, et la lutte finit ordinairement par la mort. Le meurtrier se sauve dans un royaume voisin.

La plupart des Mandingues portent une épée sur l'épaule droite. D'autres n'ont que leur sagaie, ou un dard long de trois pieds. Plusieurs se contentent de l'arc et des flèches; mais tous ont un couteau suspendu à leur ceinture. Les Mandingues sont les plus zélés mahométans parmi les Nègres, et les moins arriérés en civilisation dans cette contrée de l'Afrique. Le principal commerce du pays est entre leurs mains. Ils sont industrieux, entendus pour la culture des terres comme pour l'entretien des bestiaux. On leur voit continuellement une pipe à la bouche. Ils ont, sur le point d'honneur et sur la naissance, le faible de plusieurs autres nations, et portent cette délicatesse à l'excès.

Les Mandingues se saluent en se prenant la main et en se la secouant. Si c'est une femme que l'on salue, au lieu de lui secouer la main, on l'approche deux fois de son nez comme pour la flairer par le dos. Saluer de la main gauche serait parmi eux

une grande insulte. Lorsqu'un mari rentre dans sa maison, après une absence de deux ou trois jours, sa femme se met à genoux pour le saluer. Elle prend la même posture pour lui servir à boire.

Chez les Mandingues lorsqu'un enfant est venu au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour, puis après l'avoir fait sécher on le frotte d'huile de palmier. Il va entièrement nu jusqu'à l'âge de huit à neuf ans. En naissant il est olivâtre, et il ne devient noir qu'un ou deux mois après. Il est sujet à des maladies, telles que la petite-vérole, les écrouelles, les fièvres, les maux de tête et les vers, qui sortent des jambes ou d'autres parties du corps. Le seul remède qu'ils connaissent à ces maladies est d'appliquer des gris-gris sur la partie du corps affligée. Cette superstition s'étend jusqu'aux chevaux.

Un prince Mandingue n'a presque rien dans sa parure qui le distingue de ses sujets. Il est chargé seulement d'un plus grand nombre de gris-gris. Mais pour la pompe il a souvent près de lui deux de ses femmes qui le grattent ou le chatouillent doucement, caresses qui lui plaisent beaucoup. La loi lui accorde sept femmes, avec lesquelles il est lié par un mariage formel, et dont le devoir est de s'occuper uniquement de ses plaisirs. Il peut en outre avoir autant de concubines qu'il en désire, et il lui en faut toujours un bon nombre, car lors-

qu'une de ses femmes est enceinte, il ne peut plus en approcher jusqu'à ce que l'enfant soit sevré. D'ailleurs, l'interdiction du commerce du mari avec la femme enceinte repose sur ce que les Nègres sont des mâles si puissans qu'ils l'estropieraient dans son état de grossesse.

L'accès auprès d'un roi Nègre de la part de ses sujets n'est point sans beaucoup de formalités et de précautions. Un courtisan met d'abord un genou en terre avec de grandes marques de respect. Ensuite s'avançant vers Sa Majesté, qui est assise sur une natte, il baisse la main jusqu'à terre, d'où il la porte au sommet de la tête; enfin il touche la jambe du roi, après quoi il fait quelques pas en arrière pour s'éloigner de sa personne. A la cour de quelques princes on se met plusieurs fois de la poussière sur la tête avant de leur toucher la jambe. S'il se trouve un marabout dans la salle, tout le monde se met à genoux tandis qu'il prie pour la prospérité du roi.

Dans le royaume de Baol, quand il s'agit de délibérer sur quelque affaire importante, le roi fait assembler son conseil à l'endroit le plus épais d'une forêt. Là, on creuse dans la terre un grand trou sur les bords duquel tous les conseillers prennent séance, et la tête baissée vers le fond, ils écoutent ce que le roi leur propose. Les avis se recueillent, et les résolutions se prennent dans la même situation.

Lorsque le conseil est fini on rebouche soigneusement le trou de la même terre qu'on en a tirée, pour signifier que tous les discours qu'on y a tenus y demeurent ensevelis. Aussi la moindre indiscrétion est-elle punie de mort. Cette méthode d'assurer les secrets rend les plus grands desseins tellement impénétrables, qu'il n'y a jamais que l'exécution qui les révèle.

Aux usages que nous venons de rapporter sur les trois principaux peuples de la Sénégambie, nous ajouterons quelques détails également fournis par les premiers voyageurs qui ont exploré cette vaste contrée.

Suivant Jobson, l'habillement ordinaire du peuple consiste en une chemise et des hauts-de-chausses. La chemise est de coton bleu ou blanc, elle tombe jusqu'aux genoux. Les manches en sont fort larges, mais on les relève sur les épaules quand on veut faire usage des bras. Les jambes sont nues. On a pour chaussure une semelle de cuir boutonnée autour du gros orteil et au-dessus du talon. La tête et presque tout le corps sont chargés de gris-gris. Les femmes n'ont pour tout habillement qu'un pagne ou une pièce de coton qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux; toute la partie supérieure du corps est nue; le dos est peint de diverses couleurs. Beaucoup de gens du peuple marchent pieds nus.

Les hommes et les femmes ont les jambes et les bras ornés de bracelets. Jusqu'à l'âge de douze ans les garçons et les filles vont entièrement nus.

Les femmes qui veulent passer pour riches ont un paquet de petites clefs à leur ceinture. La boisson est le vin de palmier et l'eau. Le couscous est l'aliment le plus ordinaire; il se compose de viande hachée et de farine délayée.

Tout le monde mange malproprement et couché par terre. Les rois, qui mangent également par terre, n'admettent à leur table, c'est-à-dire à leur natte, que le grand marabout et rarement les seigneurs.

Les mariages ont ordinairement lieu par enlèvement. La jeune fille enlevée pour devenir épouse reste plusieurs mois couverte d'un voile qui lui cache toute la tête, à l'exception d'un œil. Les veuves qui se remarient doivent acheter un homme, de la même manière qu'elles ont été achetées pour leur premier mariage. La virginité est toujours constatée par la trace qui doit en paraître sur le drap de coton blanc qui a reçu les deux époux. Ce drap, montré à l'assemblée, est porté en procession au bruit des instrumens et des louanges en l'honneur de la jeune femme et de ses plaisirs. Si la virginité n'est pas prouvée, le père est obligé de reprendre sa fille et de rendre le cadeau que lui a fait son gendre. Au reste, le malheur d'une fille

qui se trouve dans ce cas n'est point irréparable, car si elle ne peut demeurer femme de celui qui l'avait épousée, elle devient la concubine d'un autre, et le père est toujours sûr de trouver des marchands qui la recherchent.

En plusieurs contrées le mari reçoit sa femme nue des mains du père, et se rend avec elle devant un marabout, qui leur fait avaler un peu de sable et leur ordonne de consommer le mariage sur une peau de bouc blanc : si les marques de la virginité ne se montrent pas, le mari peut sur-le-champ répudier sa femme.

Les Nègres sont très jaloux de leurs femmes ; s'ils en surprenaient une dans l'acte ouvert de l'infidélité avec un autre Nègre, ils le tueraient et la répudieraient immédiatement. Toutefois, en beaucoup d'endroits ils ne sont pas aussi sévères, puisqu'ils poussent l'indifférence jusqu'à souffrir que l'on passe la nuit avec leurs compagnes. Presque tous les Nègres se trouvent même honorés que les blancs couchent avec leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles. Ils les offrent souvent aux principaux officiers des comptoirs, et d'ailleurs les Négresses sont elles-mêmes très passionnées pour les caresses des blancs, tout en exigeant le prix de leurs faveurs.

La facilité des Négresses à se délivrer de leur fruit dans l'accouchement paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les voyageurs. Elles ne

jettent pas un cri et ne poussent pas même un soupir. Après le travail elles se lavent long-temps. Le nouveau-né est nettoyé avec le même soin. On l'enveloppe dans une pagne sans aucun lange qui le serre, et dès le quinzième jour de sa naissance, sa mère commence à le porter sur son dos pour ne plus le quitter que quand il sera en état de marcher. On voit ordinairement les femmes sortir le même jour ou le lendemain de leur délivrance. La tendresse des mères pour leurs enfans est extrême, et elles ne leur épargnent aucune attention.

A la mort d'un Nègre, sa famille et ses voisins poussent des cris aigus et des lamentations qui attirent la foule autour de la cabane. Un marabout vient laver le corps et le couvrir des meilleurs habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parens adressent au défunt plusieurs questions; ils lui demandent s'il n'était pas content de vivre avec eux et quel tort lui a été fait; s'il n'était pas assez riche; s'il n'avait pas d'assez belles femmes, etc. Ne recevant, bien entendu, aucune réponse, chacun se retire, pendant que les *guiriots* ou bouffons chantent les louanges du mort. L'usage général est de faire un *folgar,* c'est-à-dire un bal ou une fête pour toute l'assemblée. Après la fête, on ôte le toit de la cabane où le mort doit être enterré. Si c'est un garçon qui meurt, l'éloge funèbre est chanté par les jeunes femmes et les jeunes filles. Pour un

homme du peuple le deuil n'est que de huit jours, il est d'un mois pour un prince ou un grand.

Après la mort d'un Nègre, si le roi n'a pris aucune mesure pour s'emparer de son bien, l'héritage reste à ses parens. Les guiriots ne sont pas enterrés; on jette leur corps dans le trou de quelques arbres creux, pour être moins long-temps à pourrir. La raison de cette conduite est, que les guiriots passent pour vivre dans un commerce familier avec le diable.

La musique et la danse sont les principaux amusemens des Nègres, dont les postures ou attitudes sont ordinairement fort lascives. La lutte est aussi un de leurs exercices familiers, et les combattans sont toujours nus. On aime aussi beaucoup la pêche et la chasse.

Les Nègres n'ont pas d'autres ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie, tels que des forgerons, des tisserands et des potiers de terre. Les barres de fer sont une des principales marchandises qui servent au commerce.

Les trois peuples, Jalofs, Foulis et Mandingues, dont nous avons parlé, ont chacun leur langue propre. Les Mandingues ont en outre un jargon mystérieux ignoré des femmes. Les Foulis, pour la plupart, savent l'arabe et le parlent avec facilité.

Nous avons déjà dit que le mahométisme est la religion la plus répandue parmi les Nègres; mais on y a mêlé beaucoup de superstitions. Ils n'oseraient, par exemple, tuer un lézard près de leurs cabanes, parce que c'est l'âme d'un de leurs parens qui rôde ainsi autour de leurs habitations pour le folgar, c'est-à-dire pour s'amuser. Si un Nègre en assassine un autre, ils croient que c'est Dieu qui est l'auteur du meurtre; cependant ils se saisissent du meurtrier et le vendent pour l'esclavage. En général les Nègres n'ont pas de mosquée ni de jours réglés de dévotion; mais la plupart observent le ramadhan ou carême des mahométans, qui dure un mois, au bout duquel vient le baïram, ou moment de réjouissance et toujours de débauches.

La circoncision est une pratique rigoureusement observée parmi les mahométans nègres. Elle se fait aux mâles vers l'âge de quatorze ou quinze ans, et habituellement sur un certain nombre d'adultes en même temps. Ces adultes, une fois opérés, peuvent, jusqu'à leur complète guérison, se permettre toutes les privautés avec les filles, excepté l'acte même; elles n'évitent leurs poursuites et leurs outrages qu'en leur donnant en abondance du lait, du couscou et du chevreau. Lorsqu'ils sont rétablis de leur blessure, ils s'assemblent pour courir dans tous les villages et lever des contributions en forme

de présens; ils ne reviennent jamais les mains vides. Chez les Mandingues, les femmes subissent également la circoncision; des personnes de leur sexe remplissent alors les fonctions de prêtresses. L'usage n'est point universel.

Ici se termine le résumé que nous avions l'intention de présenter des premiers voyages en Afrique. Nous suivrons maintenant chacun des principaux voyageurs, en offrant la substance de leurs découvertes ou observations, et en suivant autant que possible l'ordre chronologique de leur publication, quels que soient les pays qu'ils auront parcourus. Le premier qui appelle nos regards est le célèbre Adanson; c'est donc de lui que nous allons parler.

## ADANSON.

VOYAGE EN SÉNÉGAMBIE.

(1749-1754.)

Michel Adanson est un des voyageurs les plus justement célèbres qui aient exploré la Sénégambie; il est regrettable seulement qu'il n'ait pas pénétré plus avant dans ce pays; la science eût recueilli un demi-siècle plus tôt les notions qu'elle possède aujourd'hui sur les mêmes contrées. Adanson naquit à Aix en Provence, le 7 avril 1727; il fit de brillantes études et manifesta de bonne heure des dispositions extraordinaires pour l'histoire naturelle. Il s'était formé à l'école de Bernard de Jussieu et de Réaumur. A vingt-et-un ans il se rendit au Sénégal, parce que cette contrée insalubre semblait avoir été jusque là inaccessible aux naturalistes. Après un séjour de cinq ans au Sénégal, de 1749 à 1754, il revint en France avec une riche moisson de produits des trois règnes. C'est alors qu'il forma le projet d'embrasser la description de toute la nature, et il s'en occupa sans relâche depuis ce moment jusqu'à l'âge de près de quatre-vingts ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, qui arriva le 3 août 1806. Nous allons présenter la substance de son voyage et des résultats qu'il nous a valus.

Parti du port de Lorient le 3 mars 1749, Adanson arriva le 25 avril suivant en vue du Sénégal, et y débarqua le 10 mai. A peine arrivé, il se rendit au village de Sor, et se mit en relation avec les naturels. A son retour il profita d'un bateau qui allait chercher des bœufs à l'escale des Maringuoins, éloignée de treize lieues nord-quart-est de l'île du Sénégal. Il y prit terre le même jour, et entra en pourparler avec les Maures dont il visita les tentes. Il se mit à herboriser et à chasser, et après avoir fait une petite collection, il revint au Sénégal le 23 juin. Il se remit en route immédiatement pour le comptoir français de Podor, distant de soixante lieues de l'île Saint-Louis du Sénégal. A cet effet il remonta le fleuve, et les vents lui furent si favorables, qu'il arriva en trois jours à Podor, ayant trouvé le fleuve partout navigable et d'une profondeur de vingt à trente pieds. L'eau de la mer qui y remonte année commune jusqu'au-dessus du marigot des Maringouins, à quinze lieues environ de son embouchure, avait gagné cette année jusqu'au désert, c'est-à-dire à plus de trente lieues, terme à peu près où s'arrêtent les eaux salées, quoique le flux et le reflux de la mer se fassent sentir jusqu'au-dessus de Podor.

Le fort de Podor est bâti sur la rive méridionale du Sénégal dans un lieu jadis couvert de bois, que l'on a coupé jusqu'à la distance d'une

petite demi-lieue. La forêt voisine a des tamariniers de la plus belle taille, des gommiers rouges, des acacias et autres espèces d'arbres. Adanson trouva à Podor un degré de chaleur de plus qu'il n'avait eu sur l'île du Sénégal, le thermomètre marquait depuis 30 jusqu'à 31 degrés. Il revint le 15 juillet au Sénégal, pendant les pluies qui durent ordinairement trois mois, de juin à septembre, tandis que la saison sèche est beaucoup plus longue.

Adanson retourna le 9 août à l'île de Sor. Les habitans le menèrent à la chasse des gazelles; mais il ne pensa plus à chasser dès qu'il eut aperçu un arbre dont la grosseur prodigieuse attira toute son attention; c'était un calebassier, autrement appelé *pain de singe* ou *baobab*, et que les Jalofs nomment *goui*. Il n'avait guère qu'environ soixante pieds de hauteur, mais son tronc était d'une grosseur démesurée, puisque sa circonférence était de soixante-cinq pieds, ce qui par conséquent lui donnait un diamètre de près de vingt-deux pieds. Du tronc de vingt-deux pieds de diamètre sur huit à douze pieds de hauteur, partaient plusieurs branches dont quelques-unes s'étendaient horizontalement et touchaient la terre par leurs extrémités. Elles avaient depuis quarante-cinq jusqu'à cinquante-cinq pieds de longueur. Chacune de ces branches aurait pu égaler en grosseur un des arbres mons-

trueux de l'Europe. Enfin ce baobab ou pain de *singe* paraissait moins former un seul arbre qu'une forêt. Un peu plus loin Adanson vit un second baobab qui avait aussi soixante-cinq pieds de circonférence, mais une racine qui, découverte pour la plus grande partie par les eaux d'une rivière voisine, comptait jusqu'à cent dix pieds de longueur sans y comprendre la partie cachée sous les eaux de cette rivière. Les Nègres assurèrent au voyageur qu'il existait beaucoup d'arbres du même volume dans le voisinage.

Les eaux du Sénégal, parvenues à leur plus haut point d'accroissement, inondaient tous les environs de Saint-Louis. Adanson ne pouvant dès lors employer en ce lieu le long intervalle de temps que devait durer l'inondation, partit le 27 août 1749 pour l'île de Gorée et le cap Vert. Les rochers de Gorée et leurs coquillages occupèrent un moment le voyageur, qui se rendit ensuite à Portudale, escale que les Nègres appellent Sali, et qui se trouve à neuf lieues au sud de l'île de Gorée. Adanson y recueillit une multitude d'oiseaux remarquables et de limaçons. Les Français n'ont pas de comptoir à Portudale, mais lorsqu'ils vont en traite ils descendent chez *l'alquier* ou le gouverneur du village, qui possède un grand nombre de cases. C'est dans l'une d'elles que logea notre voyageur, lequel, après différentes excursions,

revint au Sénégal le 12 octobre, afin de retourner à Podor.

Cette fois, Adanson qui n'avait encore vu de crocodiles qu'à l'île du Sénégal, commença à en apercevoir au-dessus de l'escale des Maringuoins. Il vit des hippopotames ou chevaux marins, l'animal le plus grand des amphibies, qui hennit d'une manière peu différente du cheval, mais avec une si grande force qu'on l'entend à la distance d'un bon quart de lieue. Adanson vit aussi des éléphans, en approchant de Podor, et il faillit tomber sous le bond d'un tigre en traversant une petite forêt.

A Podor ou Galam, au lieu d'une plaine sèche et stérile, comme il l'avait vue la première fois, il trouva une campagne agréable entrecoupée de marais entre lesquels le riz croissait naturellement sans avoir été semé. Il découvrit dans le voisinage beaucoup d'arbres nouveaux et d'une grande beauté. Il repartit de Podor, le 17 décembre et au bout de cinq jours il fut de retour à l'île du Sénégal, tandis qu'il en avait employé dix-neuf à monter de cette île à Podor.

Adanson tournant ses regards vers la Gambie, se rendit au comptoir français d'Albreïda situé sur ce fleuve, à sept lieues de son embouchure et à cinquante lieues de l'île de Gorée. Il eut occasion d'admirer les mangliers si abondans sur les rives de la Gambie, et d'y voir les huîtres des rochers sus-

pendues aux branches des arbres, lorsque partout ailleurs on les détache des rochers. Le voyageur eut aussi occasion de connaître ici les ravages que causent les sauterelles. Le troisième jour de son arrivée, un nuage épais obscurcit l'air et intercepta tout à coup les rayons du soleil; ce nuage, qui ne pouvait être causé par l'atmosphère puisque dans cette saison elle est si rarement chargée de nuages, provenait d'une nuée de sauterelles élevées d'environ vingt ou trente toises au-dessus de la terre et couvrant un espace de plusieurs lieues de pays, où elles répandaient comme une pluie de ces insectes qui y passaient en se reposant, puis reprenaient leur vol. Ce nuage était apporté par un vent d'est assez fort qui heureusement le poussa dans la mer. Les sauterelles avaient consumé toute la végétation et même jusqu'aux roseaux secs des couvertures des cases. Cependant la sève des arbres répara bientôt les pertes qu'ils avaient faites. Ce qui ne fut pas un moindre sujet d'étonnement pour le voyageur, il apprit que les naturels se nourrissaient parfois de cet insecte ravageur.

Les circonstances et les embarras du comptoir d'Albreda empêchèrent Adanson de prolonger son voyage sur la Gambie. Il revint à Gorée, et de Gorée au Sénégal. On était en 1750. Il visita Rufisque, village situé à trois lieues en ligne directe de Gorée, et qui passe pour avoir été le premier endroit où

les Européens aient débarqué vers le XIV^e siècle. Dans le voisinage il rencontra des loups et des lions et même des tigres, avec lesquels il ne se soucia point de faire connaissance, car il revint promptement au Sénégal pour faire de nouvelles promenades dans les environs de cette île, promenades qui durèrent encore près d'une année.

En 1752 il alla visiter le quartier de la Chaux, lieu auquel on a donné ce nom à cause de la chaux qu'on y fait avec des coquilles qui y sont en grande abondance. Ce lieu est situé sur le bord d'une petite rivière qui communique avec le Sénégal; on y va facilement par eau en partant de l'île Saint-Louis. Ce canton se compose de grandes plaines, d'agréables vallées, de pâturages excellens pour le gros et le menu bétail, et de petites rivières dont les bords sont couverts de mangliers et d'autres arbres toujours verts.

La principale de ces rivières, le marigot de la Chaux abonde en grosses anguilles, et en machoirans, dernier poisson qui a sur la nageoire du dos un dard pointu et venimeux qu'il faut avoir soin d'éviter quand on pêche ce poisson, car les blessures qu'il fait guérissent difficilement. Adanson ne resta que peu de jours à la Chaux; il rentra dans son quartier-général de l'île Saint-Louis pour assister à la fête du Tabaské, célébrée par les Nègres sectateurs de la religion de Mahomet, et qui con-

siste en un grand bal où tout le monde se livre à la gaîté et à la danse.

Après quelques autres promenades aux mêmes lieux qu'il avait déjà vus, Adanson s'occupa enfin de son retour en France. Il partit en effet de la rade du Sénégal le 6 septembre 1753, et après une relâche aux îles Açores, il rentra à Brest le 4 janvier 1754, rapportant avec lui ces riches collections d'histoire naturelle qui allaient agrandir le domaine de la science dont il s'était plus spécialement occupé, au détriment peut-être de la géographie proprement dite.

## GOLBERRY.

### VOYAGE AU SÉNÉGAL.

(1785-1787.)

Dix années environ après le retour d'Adanson en France, l'abbé Demanet, en 1763, fut envoyé à Gorée et au comptoir d'Albreda pour y porter des secours spirituels. Il fit quelques excursions dans l'intérieur et put composer un voyage qui contient des observations utiles sur divers états ou royaumes nègres, tels que ceux de Baol, de Baour-Salum et autres. Vingt ans après, c'est-à-dire en 1784, eut lieu le voyage de De Lajaille au Sénégal, à la Gambie, à Sierra-Leone et à l'archipel des Bissagots, voyage qui ajouta quelques notions à celles que l'on possédait déjà sur ces contrées. De 1779 à 1789 s'était effectué celui de Lamiral sur la rivière du Sénégal et à Galam; et celui de Durand, en 1785, au Sénégal; celui de Rubault à Galam, en 1786, et par terre, quand les autres voyages s'étaient réalisés par eau sur le fleuve. Tous ces voyages avaient eu des résultats plus ou moins avantageux pour la science et le commerce, mais ils allaient être éclipsés vers le même temps par celui de Golberry, qui de tous

ses devanciers paraît avoir le mieux décrit les mœurs, les habitudes et le caractère des Nègres de la Sénégambie. Nous extrairons de ce voyage les faits propres à corroborer ou compléter ceux que nous avons précédemment consignés sur les mêmes peuples. Nous dirons auparavant un mot du voyageur lui-même.

Parti en 1785 avec M. de Boufflers, nouveau gouverneur des possessions françaises au Sénégal, Golberry, chargé d'exercer les fonctions d'ingénieur en chef et de faire la reconnaissance des contrées occidentales et maritimes qui dépendaient de ce gouvernement, eut occasion d'effectuer plusieurs voyages qui lui permirent de rassembler une foule de matériaux sur la contrée et sur les habitans. Il visita Gorée et le cap Vert; le pays de Salum, Albreda et le royaume de Barra; explora la rivière de Sierra-Leone et l'île de Gambie, fit une excursion au désert où Brue s'était rendu près d'un siècle auparavant, fut à Galam et dans quelques autres pays voisins, et revint au Sénégal, mettre en ordre les fruits de ses différentes courses.

Suivant ce voyageur, les Nègres de la Sénégambie sont doués d'une insouciance que rien n'égale, d'une extrême légèreté, d'une indolence, d'une paresse incroyables, et d'une grande sobriété. Ils vivent dans la plus douce apathie, sans connaître l'inquiétude du désir, ni le chagrin des privations.

Pour eux le nécessaire est peu de chose, parce que leurs besoins physiques sont en petit nombre et que leurs besoins moraux sont nuls. La chaleur du climat sous lequel vit le Nègre le dispense de songer à son habillement et de se fatiguer beaucoup à construire la demeure qu'il doit habiter. Une demi-aune de toile compose tout son vêtement, et quelques pièces de bois avec de la paille ou des feuilles, sa maison. Si le feu ou quelque ouragan la détruit, il s'en met peu en peine, et au bout de huit jours il en a une autre.

Les Nègres se nourrissent en général de mil, de riz, de maïs, de patates, d'ignames et de manioc. Ces alimens sont cuits à la vapeur de l'eau et assaisonnés du jus de quelques feuilles bouillies, de beurre, d'huile de palmier ou de cocotier. Sur les côtes et sur les bords des rivières, des lacs et des marigots, leur nourriture est plus variée, à cause du poisson qu'ils y mêlent. Près des forêts, ils ajoutent du gibier à leurs alimens ordinaires. Presque partout ils ont aussi des poules, des pigeons, des pintades. Ils mangent encore avec délices de l'éléphant, de l'hippopotame et du lézard. Dans les contrées fertiles, couvertes de bois et de pâturages, on élève des troupeaux de chèvres et de moutons. Peu de jours suffisent à la culture des champs. L'indigo et le coton croissent sans culture. Le coton se tisse en toile et l'indigo lui sert de teinture. L'eau est la

boisson ordinaire, le vin de palmier est réservé pour les occasions de fête.

Le Nègre est de bonne heure désireux d'une compagne. La première femme qu'il prend garde le premier rang dans sa maison; il y joint d'ordinaire un nombre de concubines proportionné à sa fortune. Les passions violentes lui sont presque inconnues; son fatalisme fait qu'il ne craint et n'espère aucun événement, et que sans murmure il se soumet à tout, passant sa vie dans une voluptueuse nonchalance dont il se fait le bonheur suprême.

Les palavers ou palabres sont des assemblées que les Nègres forment sous les rameaux touffus de quelques arbres du village, ou sous une grande halle qu'ils nomment le *bentaba*. On s'y range en cercle; les plus anciens commencent les récits des plus grands événemens de la veille. Bientôt paraît la pipe et tout le monde fume. Le jeu arrive à son tour; le sable tient lieu d'échiquier. Les femmes apportent le couscous et le riz. Le jour se passe à babiller, et la soirée à danser en plein air pendant la saison sèche, et sous le bentaba dans la saison des pluies; la moitié de la nuit est à peu près consacrée à la danse, et cette danse se distingue souvent par des attitudes lascives.

Tous les Nègres qui habitent les bords de l'océan Atlantique, et ceux qui demeurent près des grandes rivières, sont d'excellens nageurs. Ce talent est com-

mun aux hommes, aux femmes et aux enfans. C'est un spectacle très amusant que de voir se baigner dans la mer ou les fleuves les jeunes Négresses de dix à douze ans. Les Nègres, d'ailleurs, ont la faculté de rester long-temps entre deux eaux; mais ils en profitent quelquefois pour se livrer au vol.

Le seul avantage que les blancs retirent de cette faculté au Sénégal, est celui-ci : Quand la mer est mauvaise et que les lames se brisent avec violence sur la barre du fleuve, il est impossible de se hasarder sur cette barre et d'approcher du rivage, même en pirogue. Il est pourtant quelquefois besoin d'envoyer un ordre en rade ou de recevoir quelques nouvelles d'un vaisseau qu'on y a vu arriver, et qu'on a reconnu pour venir de France. On renferme alors la lettre dans une bouteille bien bouchée; un Nègre l'attache à son cou, se met tout nu, se précipite au sein des vagues furieuses qui le couvrent de trente pieds d'eau, ne reparaît qu'au bout d'un quart-d'heure et fort loin du rivage, se dirigeant sur le navire qu'on lui a désigné. Il l'atteint, remet sa dépêche, et repart pour s'exposer aux mêmes dangers, et rapporte la réponse de son message. Douze francs sont le salaire de cette action audacieuse.

On prétend que ce sont les Européens qui ont communiqué aux Nègres la syphilis. Cependant l'existence de ce fléau est très ancienne dans la Sénégam-

bie, et même dans les contrées les plus centrales de l'Afrique; il n'est pas rare de voir arriver de l'intérieur, sur la côte, beaucoup d'esclaves infectés du virus. Le remède à cette maladie consiste en des infusions de plantes; et d'ailleurs la maladie est moins puissante, à cause de l'abondance de la transpiration et de la sobriété des malades. Toutes les Négresses, libres et riches, et toutes les mulâtresses, se font appeler *signares;* cet usage est assez général depuis le Sénégal jusqu'au cap des Palmes; il date de l'arrivée des Portugais en Afrique. Celles de ces signares, qui sont encore filles, contractent volontiers avec des Européens des mariages momentanés; s'il leur vient des enfans, elles leur font hardiment porter le nom du père. Voilà pourquoi, au Sénégal et sur la Gambie, on rencontre beaucoup de mulâtres et de Nègres portant des noms français, anglais et portugais.

La mélodie des chants des Nègres est monotone et mélancolique, parfois cependant tendre et agréable; mais toujours d'un mouvement très lent. Quelquefois des villages, éloignés l'un de l'autre d'une demi-lieue, exécutent le même chant et répondent alternativement. Cette communication de voix dure souvent plusieurs heures de suite.

L'âge de treize à quatorze ans est l'époque de la beauté et de la plus brillante fraîcheur des Négresses. Un rose sanguin transpire au travers de

la couleur noire, le sang et la vie l'animent; et quand une jeune Négresse éprouve une émotion vive ou tendre, on distingue parfaitement la rougeur qui se répand sur ses joues, et l'embellit d'un vif incarnat. Une belle Jalof, une belle Foulah ou une jolie Mandingue, grande et svelte, surtout quand elle n'a qu'un embonpoint naturel, offre un genre de beauté inconnu en Europe. Les jeunes Négresses, jolies, ont la bouche d'une belle forme et d'une grandeur moyenne; les dents petites et blanches, le cou droit et bien rond, le sein bien dessiné, bien rond et bien ferme, l'œil vif et agaçant, voilà le portrait d'une Négresse de douze à quatorze ans.

Dans la Sénégambie les seuls hommes qui demandent l'aumône sont les aveugles, réunis en troupe de huit ou dix, tenant chacun un grand bâton à la main et vêtus très proprement de pagnes blancs; aux portes des enclos ils chantent des passages du Koran ou les louanges du propriétaire, et le malheur de la cécité qui est souvent peint d'une manière touchante. On leur accorde toujours largement ce dont ils ont besoin.

Entre la rivière de Sierra-Leone et le cap de Monte, il existe cinq peuplades de Foulahs-Sousous, qui forment entre elles une république fédérative. Chaque peuplade a ses magistrats particuliers, son gouvernement local; mais elles sont toutes

soumises à une institution que ces Nègres nomment *purrah*. C'est une association ou confédération de guerriers, analogue à l'institution jadis célèbre en Allemagne sous le nom de *tribunal secret*, et analogue aussi à l'ancienne imitation égyptienne, à cause de ses mystères et de ses épreuves. Chacune des cinq peuplades a ses chefs et son tribunal, et c'est proprement le tribunal qui se nomme *purrah;* mais des cinq purrahs de cantons se forme le grand purrah qui commande aux cinq peuplades.

Pour être admis à un purrah de canton, il faut avoir atteint l'âge de trente ans, et il faut être âgé de cinquante ans pour arriver au grand purrah. On est puni de mort si l'on fléchit dans les épreuves, ou si, après avoir été admis, l'on trahit les secrets de l'association. La réception a toujours lieu dans un bois où l'on garde plusieurs mois le candidat, lequel est servi par des hommes masqués, sans pouvoir leur parler ni s'éloigner de l'enclos qui lui est assigné; s'il tente de pénétrer dans la forêt qui l'environne, il est frappé de mort. Au bout de quelques mois de préparation il passe aux épreuves, où l'on dit que figurent des lions et des léopards enchaînés. Tout profane qui oserait s'introduire dans le bois serait immédiatement puni de mort.

Les épreuves terminées, le candidat reçoit l'initiation, jure de garder tous les secrets qui lui ont été confiés, et promet d'exécuter sans délai toutes

les décisions du purrah. La moindre indiscrétion ou hésitation est punie de mort. Au moment où le coupable s'y attend le moins, se présente un guerrier déguisé, masqué et armé, qui lui dit: «Le grand purrah t'envoie la mort.» A ces mots chacun recule et la victime est immolée jusque dans le sein de sa propre famille.

En cas de guerre entre ces peuplades, le grand purrah s'assemble dans un canton neutre, et commande aux cantons belligérans de cesser le combat. Il punit ensuite la peuplade reconnue coupable de provocation; ce sont les guerriers masqués, armés de torches et de poignards, et divisés en bande de quarante ou cinquante qui exécutent l'arrêt du grand purrah.

Telle est cette institution mystérieuse et redoutable qui couvre d'un voile impénétrable ses délibérations et ses mystères. Les Nègres de Sierra-Leone n'en parlent jamais qu'avec réserve et avec crainte.

Golberry rassembla dans ses voyages quelques renseignemens sur le royaume de Bambouk. Ceux qui concernent les habitans offrent encore pour la plupart un intérêt de nouveauté. Les Bamboukains, dit-il, sont très voluptueux sans être jaloux; leurs femmes et leurs filles sont très galantes et se livrent pour bien peu de chose aux désirs de ceux qui les sollicitent. Aucune honte ne suit même l'abandon

des filles. Cependant, lorsqu'un adultère a fait de l'éclat, le mari outragé répudie sa femme et garde les enfans; le suborneur paie une amende, et ce mari a le droit de piller pendant un mois le galant de sa femme.

Ce n'est qu'après la circoncision que les jeunes gens des deux sexes ont la permission de se marier, et c'est un grand crime de goûter les plaisirs de l'amour avant de l'avoir subie. Les filles sont nubiles dès l'âge de dix ans. La circoncision n'a pourtant lieu que vers celui de douze. Elle devient l'occasion d'une des plus grandes fêtes du Bambouk; les jeunes garçons et les jeunes filles y sont préparés par la retraite et l'abstinence. Le jour de la fête tout le village est orné de feuillages et de fleurs; l'air retentit des chants de l'allégresse, et la cérémonie a lieu sous un bentaba, pour se terminer ensuite en un festin et en des danses qui se prolongent fort avant dans la nuit.

## GEOFFROY.

VOYAGE PARMI LES MAURES DE LA SÉNÉGAMBIE.

(1785-1788.)

Après Golberry, on s'accorde à reconnaître que Geoffroy de Villeneuve est un des voyageurs qui a le mieux observé les Maures et les Nègres de la Sénégambie. Nous passerons sous silence son voyage au cap Vert, à Cayor et autres lieux, pour offrir sur-le-champ la substance de ses remarques sur les Maures du désert de la Sénégambie; ces remarques serviront de complément ou de développement à celles de Brue, que nous avons déjà données.

Les tribus des Trarzats, des Bracnats et des Darmancouts sont en possession de la rive nord du Sénégal. Elles paraissent avoir des établissemens fixes dans sept oasis, où l'on trouve des palmiers, des dattiers et des pâturages qui conservent toujours leur verdure; mais qui, trop limités pour la nourriture annuelle de la horde, sont réservés comme ressource dans les temps de sécheresse ou de grandes pluies. Au milieu de ces tribus, depuis le cap Bojador jusque sur les bords du Sénégal, est une peuplade vagabonde, celle des Azounas, qui elle-même s'appelle *tribu des voleurs ;* elle ne vit,

en effet, que de brigandage et de rapine. Une autre tribu, celle des Mouselemines, dans le voisinage du cap Nun, a des mœurs analogues; mais les Bracnats et les Trarzats sont les plus influens de ces nomades.

Un chef maure ne visite les blancs que pour affaire de commerce ou pour réparation d'une injure prétendue, et ce sont toujours des présens qu'il faut lui donner, d'abord à lui, ensuite aux gens de sa troupe, chacun suivant son rang. Tous ces cadeaux se partagent ensuite lorsqu'on est de retour à l'adouar ou au camp, et quelquefois le chef est obligé de se déshabiller pour satisfaire à toutes les exigences, sauf à redemander un supplément aux blancs. Les gens de son escorte ne le perdent jamais de vue quand ils sont chez les blancs, afin qu'il ne soustraye aucun article à leur rapacité. Ces Maures ne cessent d'importuner les voyageurs et de les rançonner.

Néanmoins, le chef de chacune des tribus maures exerce, généralement parlant, une juridiction absolue sur la horde, tout en conservant le niveau de l'égalité dans le cours ordinaire de la vie, au point que le chef et son chamelier mangent souvent au même plat et couchent sur la même natte.

Les Maures possèdent une excellente race de chevaux; mais leurs bêtes de somme ordinaire

sont le chameau et le bœuf. Avec les Nègres qu'ils enlèvent dans leurs incursions chez les peuples de l'intérieur, et qu'ils vendent aux Européens, ils se procurent de ceux-ci des armes et de la poudre. Ce commerce avait lieu principalement avec les blancs du Sénégal. La seule manufacture établie parmi ces Maures consiste en un camelot de poil de chèvre grossier, avec lequel ils couvrent leurs tentes; et relativement à cette partie de l'économie domestique comme pour toutes les autres, les Maures ressemblent, par leurs usages, leurs mœurs et leurs habitudes, aux Arabes du désert. D'un autre côté, fiers de l'avantage que leur donne sur les Nègres quelque teinture des lettres, ils sont le peuple de la terre le plus vain, le plus orgueilleux, et peut-être le plus superstitieux, le plus féroce et le plus intolérant. A la superstition aveugle du Nègre, ils joignent toute la cruauté et la perfidie de l'Arabe. On se rappelle les mauvais traitemens qu'éprouvèrent le major Houghton et Mungo-Park, lorsqu'ils furent retenus captifs parmi les Maures; le major Houghton périt dans cette captivité, et Mungo-Park ne dut la vie qu'à l'humanité d'une femme maure, qui lui facilita les moyens d'évasion.

Les Maures, en général, sont forts et vigoureux, ont les cheveux hérissés, la barbe longue, le regard férocè, de grandes oreilles pendantes et les ongles aussi longs que des griffes, dont ils se font une

arme dangereuse. La tribu des Ouadelims répand la terreur partout où elle passe.

Ces peuplades vivent sous des tentes qu'ils transportent à volonté. Ces tentes sont de forme ronde, avec le sommet conique; elles sont couvertes d'une étoffe de poil de chameau, si bien tissue et si serrée, que la pluie ne la pénètre jamais. L'ameublement sous les tentes consiste en de grands sacs de cuir, où l'on renferme quelques mauvais haillons et des morceaux de fer. On y joint parfois de petits coffres qui deviennent un objet de grande convoitise pour la peuplade. Le lait et l'eau se gardent dans des outres de peaux de bouc. On a un peu de terre pour faire cuire le lait ou le grain, deux grosses pierres pour moudre l'orge, une autre pour enfoncer les piquets des tentes. Le lit est une natte de brins de jonc, recouverte d'un cuir tanné. Les oreillers sont de la grandeur et de la forme d'un porte-manteau. Quelques tapis grossiers pour se couvrir et une petite chaudière de cuir, sont les meubles par lesquels les riches sont distingués des pauvres.

Chargées des soins du ménage, les femmes préparent le mil, apprêtent les viandes, portent l'eau, soignent le bétail et les chevaux qui logent toujours sous la même tente. Rien de plus arrogant qu'un Maure avec sa femme. Elle lui présente l'étrier quand il monte à cheval, elle n'est point admise à ses repas, elle se tient à l'écart jusqu'à ce qu'il

l'appelle pour lui en donner les restes. Elle est en quelque sorte sa propriété, car un Maure ne se marie que quand il a le moyen d'acheter une femme. Les pères vendent leurs filles, et celui qui en a le plus grand nombre passe pour le plus riche. Le mari peut répudier la femme qu'il a ainsi achetée; mais on ne lui rend pas ce qu'il a donné. Les mauvais traitemens du mari n'empêchent pas cependant ces femmes en général de lui être fidèles; il est rare qu'elles enfreignent la foi conjugale, et si elles le font, non-seulement le mari les chasse de sa tente, mais les parens de la coupable vengent dans son sang l'outrage qu'ils en ont reçu. Tout cela n'empêche point les Maures de regarder les femmes comme d'une espèce inférieure à la leur. D'un autre côté, ils ne font cas que de la corpulence : la femme qui n'a besoin que de deux esclaves pour la soutenir dans sa marche, n'est jugée digne que d'un rang secondaire; celle au contraire que l'on est obligé de porter sur des chameaux, est regardée comme une beauté parfaite, surtout si elle a des dents assez longues pour lui sortir de la bouche. Aussi les jeunes filles se gorgent-elles de couscous et de lait de chameau pour devenir massives et acquérir ce degré d'embonpoint qui, aux yeux des Maures, est le comble de la perfection.

C'est à peu près tout le soin que l'on prend des jeunes filles; mais les garcons apprennent à lire et

à écrire l'arabe. Dès qu'ils peuvent agir, ils ont droit au respect des femmes; leur mère même ne mange plus avec eux. Ils apprennent de bonne heure à manier le poignard, à déchirer avec leurs ongles les entrailles de leurs adversaires, et à mentir avec adresse. Du reste, ils peuvent avoir autant de femmes que leur fortune leur permet d'en nourrir, et elles vivent ensemble dans la même tente sans montrer entre elles aucune jalousie. Cependant la première femme tient ordinairement le rang d'épouse légitime, et toutes, malgré la brutalité des Maures, doivent à leur mari souvent de riches parures. Il paraît difficile de concilier de tels soins avec la rigueur presque toujours révoltante que le despote emploie à leur égard.

Il n'est rien de comparable à la joie des parens lorsqu'il naît un garçon. Quant à la mère, étendue sur le sable ou sur une natte, elle s'accouche elle-même, dépose son enfant, et boit un peu de lait pour se fortifier. Si le nouveau-né est un garçon, elles se barbouillent le visage de noir pendant quarante jours pour témoigner son allégresse; si c'est une fille, elle ne se noircit que la moitié de la face, et pendant vingt jours seulement.

L'habillement des Maures consiste en caleçons et en pagnes, en une chemise de coton bleu, avec un trou au milieu pour y passer la tête; au moindre vent ils n'ont plus rien du tout sur le corps. Plu-

sieurs Maures, du milieu du désert, ne sont vêtus que de peaux de chèvres. A la ceinture est suspendu le poignard ou coutelas, ainsi que le mouchoir dont il s'essuie le visage et les mains. La plupart vont la tête, les jambes et les pieds nus. Les cheveux sont naturellement abondans et bouclés. On ne porte de sabre qu'à la guerre. A cheval, on a des bottines. Les jeunes filles vont absolument nues jusqu'à l'âge de la nubilité. L'habillement des femmes est à peu près le même que celui des hommes; quant aux cheveux, ils sont ordinairement tressés. Les mœurs dépravées des hommes font qu'une femme est déjà flétrie à vingt ans.

La langue parlée est un arabe grossier, dont la rudesse tient plus à la prononciation qu'à la corruption de l'idiome lui-même. La religion est l'islamisme, accompagné de ridicules superstitions. La circoncision n'a lieu qu'après l'âge de douze ans. Dans le désert, comme il n'y a point de mosquée, la prière se fait en plein air, et cinq fois par jour. Faute d'eau, on fait les ablutions avec du sable. Les prêtres ou *talbés* sont reconnaissables à leur longue barbe, et à une bande d'étoffe de laine moitié blanche, moitié rouge, qu'ils laissent flotter autour du corps. Le chapelet est d'une grosseur énorme. Chaque talbé est à la fois prêtre et maître d'école. Il apprend aux enfans à lire et à écrire des versets du Koran, par une sorte d'enseignement mutuel,

et en les initiant aux principes de la religion mahométane, il n'oublie pas de leur inspirer une aversion extrême pour les chrétiens, au point de leur persuader qu'il n'y a pas plus de mal à tuer un Européen qu'un chien. Ces mêmes talbés, qui forment parmi les Maures une classe importante, sont très vicieux, très corrompus et très féroces. Ils ont des amulettes pour toutes les circonstances et pour toutes les parties du corps.

Les Maures sont généralement pasteurs et commerçans; ils élèvent des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres, des chameaux et des chevaux, surtout des jumens. Ils voyagent avec leurs troupeaux qu'ils vont vendre souvent très loin, et ils manquent rarement de piller les Nègres qu'ils peuvent rencontrer. Leur vie, du reste, est extrêmement frugale. Ils ne tuent d'animal que dans les grandes fêtes et les jours de réjouissance. Ils ne font par jour que deux légers repas; ils boivent un peu de lait le matin et le soir. La religion les astreint à des jeûnes fréquens et rigoureux. En voyage ou à la guerre, ils sont quelquefois trois et quatre jours sans manger; alors ils se serrent le ventre avec un pagne, et tous les jours un peu plus fort [1]. Dès qu'ils trouvent à manger, ils peuvent dévorer un mouton à deux; il y en a même qui le mangeraient

[1] Ceci rappelle l'usage des Buschimens de l'Afrique méridionale et des aborigènes de l'Australie.

seuls. Ils l'étouffent pour n'en pas perdre le sang, l'entourent de braise et le retirent du feu à moitié cuit, pour le manger avec la peau et les intestins non vidés, en buvant chacun jusqu'à six pintes d'eau mêlée avec de la mélasse. C'est ainsi qu'ils passent d'un excès d'abstinence à une gloutonnerie extrême, sans cependant en être incommodés.

Malgré leurs vices, les Maures pratiquent volontiers l'hospitalité. C'est toujours le plus riche de la tribu qui en fait les honneurs à l'étranger. Mais le repas n'est jamais servi que tard dans la soirée, lors même que l'étranger serait arrivé de grand matin, car les Maures n'offrent rien que la nuit, à la clarté de la lune ou d'un grand feu : on en allume presque en toute saison. Le voyageur part le lendemain de son arrivée ; s'il restait davantage il serait importun ; on le lui ferait sentir en lui diminuant progressivement sa ration, jusqu'à la réduire à presque rien.

Il n'existe chez les Maures ni loi ni coutumes écrites, par conséquent nulle justice régulière. Un voleur pris en flagrant délit est exécuté sur-le-champ. S'il est étranger, on lui coupe le cou comme à un mouton ; si c'est un homme de la tribu, on se contente de le rouer de coups, en le forçant à la restitution, et le lendemain on le vole à son tour si l'on peut. Chaque individu se venge comme il lui convient des outrages qu'il a reçus ; toutefois il tue

rarement son adversaire, dans la crainte que ce meurtre ne rejaillisse ensuite sur sa famille et sur ses amis. On voit souvent quelques-uns de ces Maures se disputer ensemble le poignard à la main avec une fureur qui semble tenir du délire; on croit qu'ils vont s'exterminer; il n'en est rien, car l'instant d'après ils sont meilleurs amis qu'auparavant.

Ces tribus sont très souvent en guerre les unes contre les autres, et cela pour quelques bestiaux ou pour venger un meurtre; mais les attaques ne sont jamais que des escarmouches d'homme à homme. Les combattans, montés sur des chevaux, tirent deux à trois coups de fusils, reprennent le galop et se perdent dans un tourbillon de sable pour aller se rallier à une ou deux lieues du champ de bataille. Le chameau dont la marche est lourde et le pas allongé, n'est guère moins utile que le cheval; animé par les hurlemens de son cavalier, il s'élance dans la foule, et sa morsure fait encore plus de ravage que la mousqueterie. La plus grande prouesse pour un Maure est de terrasser son adversaire, de lui enlever ses armes et sa monture et de s'enfuir avec ce double trophée. On ne fait point de prisonniers; si un soldat tombe entre les mains des Maures ils l'égorgent; si c'est un chef on l'aide à fuir; s'il ne peut s'échapper on le tue. Du reste, on rend de grands honneurs aux guerriers de la

peuplade qui sont morts avec gloire, on leur élève des tombeaux après avoir chanté leurs louanges. Les femmes sont ordinairement chargées de négocier la paix entre les tribus.

En résumé, les Maures sont généralement perfides et lâches, incapables de compassion ni de pitié, capables au contraire de tous les crimes ou des plus affreuses cruautés. Ils n'ont aucun principe de sociabilité, ils paraissent étrangers à toute notion du droit des gens, et ils ne suivent d'autres impulsions que celles de leurs mauvais penchans. Il faut donc plaindre les Européens que le naufrage peut jeter sur la côte, ou que le goût des voyages conduit dans le grand désert africain; Saugnier, Brisson, Adams, Riley, Cochelet et une foule d'autres sont de bien tristes témoignages de la férocité des Maures du Sahara.

Franchissons ce désert à sa partie occidentale, et transportons-nous du sud au nord, c'est-à-dire de la Sénégambie à l'empire de Maroc, où d'autres voyageurs réclament leur place dans notre collection pérégrinante. Nous pourrons ensuite arriver à d'autres contrées du continent qui nous occupe, et desquels nous n'avons pu encore parler. Le premier voyage qui, par son intérêt comme par sa date, appelle maintenant notre attention est celui de Lemprière.

## LEMPRIÈRE.

VOYAGE DANS L'EMPIRE DE MAROC.

(1790-1791.)

Au mois de septembre 1789 le consul anglais à Tanger fit connaître au général qui commandait à Gibraltar, que l'empereur de Maroc désirait un médecin européen pour examiner son fils menacé de perdre la vue. La proposition impériale fut communiquée à Lemprière, alors à Gibraltar, et il l'accepta. Il va nous présenter lui-même la relation de son voyage, qu'au surplus nous avons réduite à de moindres proportions, en conservant le récit à la première personne.

Je partis de Gibraltar, dit-il, le 14 septembre 1789, à bord d'un petit bâtiment qui me transporta en six heures à Tanger sur la côte africaine. J'appris alors que le prince impérial se trouvait à Tarudant, c'est-à-dire presque à l'extrémité méridionale de l'empire, vers la limite du Sahara. C'est donc là que je dus me rendre, en suivant la côte. C'est ce que je fis, en me mettant en route le 30 septembre, escorté de deux soldats nègres, avec un interprète juif, deux mulets pour nous monter, et deux mules que conduisait à pied un muletier

arabe. J'arrivai au bout de deux jours à Arzilla, où se trouve encore un château en ruines. Lorsque cette ville appartenait aux Portugais avec son petit port sur l'océan Atlantique, c'était une des barrières de l'empire de Maroc; les fortifications aujourd'hui sont entièrement détruites, et la misère a remplacé la puissance qui régnait jadis en ce lieu.

Je le quittai le 2 octobre pour aller à Larache, qui n'est qu'à trente-deux milles d'Arzilla; j'y arrivai le même jour à quatre heures après midi : le chemin que je fis, sans perdre de vue la mer, ne m'offrit rien de remarquable. Avant d'entrer à Larache, j'eus à passer la rivière de Lucos, qui dans cet endroit peut avoir un demi-mille de large. Le cours de cette rivière est tortueux, et son embouchure dans l'Océan se trouve à Larache même.

Larache était anciennement sous la domination espagnole. Cette ville est d'une moyenne grandeur et passablement bien bâtie, sur une pente douce. Les circuits agréables de la rivière de Lucos qui la baigne, les masses de dattiers et de toutes sortes d'arbres plantés irrégulièrement, forment le coup d'œil le plus pittoresque. La nature, qui n'est là ni contrariée ni défigurée, ne peut manquer de paraître dans toute sa beauté. Quoique la ville ne soit point régulièrement fortifiée, elle est assez bien défendue par un fort et des batteries de canon. Ses rues sont pavées; la place, entourée de portiques de pierre,

est assez belle. Si j'excepte Mogadore, c'est la ville de l'empire la plus propre et la mieux policée. Les vaisseaux ont l'avantage de pouvoir être radoubés à Larache et d'y avoir leurs magasins; mais le port manque de bassins pour la construction des bâtimens. La profondeur de la rivière y fait mettre les vaisseaux de l'empereur à l'abri pendant l'hiver: c'est le seul port de l'empire où ils puissent être en sûreté dans les mauvais temps. Mais le sable a déjà formé à son entrée un banc qui, comme à Tanger, augmente sensiblement.

Le 4 octobre je quittai Larache à six heures du matin, et passai à dix heures la rivière de Clough. En allant de Larache à Mamora, je traversai plusieurs plaines agréables, et vis le long du chemin plusieurs lacs dont les bords étaient occupés par des camps arabes, tandis que leur surface était couverte d'une multitude d'oiseaux aquatiques. Vers le soir, j'arrivai sur le bord d'un de ces grands lacs et fis placer ma tente au milieu d'un camp arabe. Je fus bien accueilli par ces indigènes, et je pus prendre une idée de leurs usages. Chaque camp est sous la direction d'un *saik,* chargé de rendre la justice. Il décide du châtiment des coupables, il peut même infliger la peine de mort. C'est l'empereur qui le nomme et qui choisit ordinairement un riche propriétaire pour remplir cette place. La tente sert de mosquée pour l'usage du

culte; elle sert également aux voyageurs qui veulent s'y retirer pour passer la nuit. Ceux qui s'y arrêtent y trouvent un bon souper que supporte la tribu entière. L'inconstance de ce peuple presque sauvage lui a fait donner le nom de peuple errant. Lorsque l'endroit où il s'est fixé devient moins productif, et que les bestiaux n'y trouvent plus de nourriture, il déménage pour aller s'établir dans un lieu plus fertile. Au surplus, dans l'empire de Maroc personne n'a de propriété, tout le territoire en général appartient à l'empereur.

L'habillement de ces Arabes n'est autre qu'un froc grossier, tissu de laine, qu'ils s'attachent autour du corps avec une courroie. Ils appellent *cashove* la partie de leur vêtement qui descend au-dessus des reins. Ils portent aussi un *haick*, qui est une espèce de camisole faite de laine ou de coton. Lorsqu'ils sortent de leurs demeures, ils prennent un grand manteau, qu'ils jettent négligemment sur leurs épaules. Ce manteau peut servir aussi à leur couvrir la tête. Leurs cheveux sont courts, et entièrement enveloppés d'un réseau; ils ne font point usage de turbans, de bonnets, ni de bas. Il est rare de les voir se servir de sandales, qui est la chaussure ordinaire du pays.

L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes; il ne diffère que parce qu'elles ont l'adresse de former avec leur *cashove*

une espèce de sac sur leur dos, qui sert à porter leurs enfans; par ce moyen elles peuvent vaquer à toutes les affaires du ménage, sans se séparer de leur nourrisson. Leurs cheveux sont artistement arrangés et couverts d'un mouchoir, dont elles s'entourent la tête. La grande passion qu'elles ont pour les colifichets d'or ou d'argent leur fait mettre tout en usage pour s'en procurer : il n'y en a aucune qui ne soit parée d'un collier de perles.

Les enfans vont tout-à-fait nus jusqu'à l'âge de neuf à dix ans; alors on les habille, et on commence à les former aux travaux de la campagne. La nourriture des Arabes errans n'a aucune différence avec celle des Maures qui habitent les villes. Le *cuscasou,* autrement dit couscous, est le mets favori des uns et des autres. Ils mangent aussi du chameau et du renard : les chats sont en recommandation dans leurs repas. Ils mangent du pain d'orge cuit sans levain, en forme de gâteaux.

La couleur de leur peau est basanée, tirant sur l'olive. La vie active qu'ils mènent donne à leurs traits plus d'expression que n'en ont ceux des habitans des villes, qui paraissent efféminés. Leurs yeux sont noirs : ils ont généralement les dents blanches et bien rangées.

L'étroite union qui règne dans ces petites sociétés, en fait de mauvais voisins. Chaque tribu hait les autres tribus, et les traite avec mépris. Ces que-

relles occasionent souvent des scènes tragiques, qui ne se termineraient jamais sans qu'il y eût du sang répandu, si l'empereur n'interposait son autorité. Quand il veut rétablir la paix parmi eux, il ne s'informe pas qui a tort ou raison : il parle en maître absolu, et le calme renaît, du moins pour quelques instans. L'empereur fait payer cher sa médiation aux deux partis, car indépendamment d'une punition corporelle, il les condamne à de fortes amendes. On ne saurait s'empêcher de convenir que c'est un moyen excellent de rendre traitables les gens difficiles à vivre.

Outre le grand produit que l'empereur retire d'une justice aussi lucrative, les Arabes lui paient encore le dixième de leur revenu; quelquefois il exige un impôt extraordinaire de la valeur du quarantième des denrées du pays. Cette taxe est destinée à l'entretien des troupes. Ce malheureux peuple est donc exposé à toutes les vexations que le caprice du despote peut lui suggérer, pour des besoins réels ou imaginaires.

La première imposition (le dixième) est perçue indifféremment en blé, en bétail ou en argent; les autres impôts se paient toujours en bétail ou en blé.

Les moyens que l'empereur emploie pour tirer de l'argent de ses sujets sont simples et expéditifs. Il fait passer ses ordres au bacha, ou gouverneur

de la province, pour lui payer dans un temps limité la somme dont il a besoin. Le bacha fait contribuer aussitôt les villes et les champs qui sont sous son commandement; et pour se récompenser de la peine que cela lui donne, il ne manque guère de doubler l'impôt. Son exemple est suivi par une foule de subalternes, qui gaspillent chacun de leur côté. Ainsi, au moyen de cette chaîne de despotes, qui va depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses agens, le malheureux peuple paie quatre fois plus qu'il ne devrait payer.

L'oppression est quelquefois si violente, que les Arabes osent fréquemment se refuser aux demandes de l'empereur, qui, pour les mettre à la raison, est obligé de faire marcher ses troupes contre ses propres sujets. Quand il en vient à cette extrémité, les soldats ne manquent jamais de donner carrière à leurs brigandages.

Quoique les Arabes s'occupent particulièrement à cultiver les terres qui avoisinent leurs champs, cela ne les empêche pas de tirer parti des terrains éloignés des lacs, auxquels ils ne donnent qu'un seul labour par an avec une charrue armée seulement d'un soc de bois. Cette simple culture, faite sans autres engrais que les chaumes brûlés à la fin de l'automne, ne laisse pas de produire de bonnes récoltes d'orge et de froment. Elles sont assez considérables pour fournir non-seulement à la con-

sommation des Arabes, mais encore pour les mettre en état d'en vendre une partie dans les marchés voisins. Près des lacs et dans les marais, les troupeaux de vaches et de moutons trouvent une nourriture abondante. J'en ai vu des quantités prodigieuses qui offraient le plus agréable coup d'œil.

Ils ont des lieux de rassemblement pour leurs marchés, où ils vont, en peu d'heures de leurs habitations, une fois par semaine. Les Arabes y portent du blé, des fruits et des volailles; ils y mènent aussi leurs bestiaux pour les vendre à des marchands maures, qui viennent exprès de la ville pour les acheter.

Si l'empereur leur permettait la libre exportation du blé avec des droits modérés, et si ceux qui feraient ce commerce ne payaient que l'impôt fixé par le Koran, qui est d'un dixième sur chaque article, les sujets s'enrichiraient et le souverain triplerait son revenu. Le sol est si fertile, qu'un grain de blé en peut produire cent. Mais faute d'encouragement pour le débit de cette denrée, dont les Maures pourraient approvisionner les autres nations, ils en sèment à peine ce qui leur en faut pour vivre.

Les seuls gardiens de leurs habitations sont des chiens d'une grande taille et d'une espèce très vigoureuse. Aussitôt que ces sentinelles aperçoivent un étranger qui approche de leur camp, elles cou-

rent sur lui, et il serait en danger d'être mis en pièces, si leurs maîtres ne les rappelaient promptement. Ces chiens aboient pendant toute la nuit; ce qui est fort utile pour empêcher les bêtes féroces d'approcher : d'un autre côté, leur désagréable aboiement est bien incommode au voyageur qui a besoin de repos.

Le 5 octobre, à six heures du matin, je quittai les Arabes hospitaliers pour me rendre à Mamora, où j'arrivai le même jour à sept heures du soir. Cette journée n'offrit rien de plus à ma curiosité, que ce que j'avais vu la veille.

En approchant de Mamora, j'aperçus sur les bords d'un lac plusieurs tombeaux de s aints arabes. Ces tombeaux étaient bâtis en pierre de taille d'environ dix verges carrées; ils avaient une coupole assez bien ordonnée, et renfermaient le corps de quelque saint personnage.

Chez toutes les nations on a de la vénération pour les hommes d'une piété exemplaire : mais la loi mahométane commande encore plus particulièrement cette espèce de respect religieux qu'on porte à des dévots fanatiques. Notre croyance, à nous, lui fait donner le nom de *superstition.* L'unité de Dieu, à laquelle nous sommes fortement attachés, ne nous permet pas de faire participer de chétives créatures aux hommages qui ne sont dus qu'à la

Divinité ; mais les peuples peu éclairés conservent toujours un peu d'idolâtrie.

Lorsqu'un mahométan, réputé saint, vient à mourir, on l'enterre avec la plus grande solennité; on lui bâtit une chapelle qui lui sert de sépulture: ce lieu devient plus sacré que les mosquées mêmes.

Si un criminel, quelque coupable qu'il soit, se réfugie dans une de ces chapelles, il y est fort en sûreté. L'empereur, qui ne se fait pas scrupule de violer toutes les lois lorsqu'elles gênent son autorité, respecte le privilége de tous ces sanctuaires. Un mahométan qui a quelques peines de corps ou d'esprit vole au sanctuaire le plus voisin de sa demeure, pour demander à Dieu les grâces dont il a besoin. Cette pieuse démarche rétablit le calme dans son âme, et il s'en retourne l'esprit beaucoup plus tranquille, ne doutant pas que ses vœux ne soient bientôt exaucés. La confiance de ce peuple est si grande pour les chapelles où reposent les cendres des saints musulmans, qu'il les regarde comme sa dernière ressource dans les cas désespérés.

Il y a deux sortes de saints en Barbarie. Les plus réservés sont ceux qui, par de fréquentes ablutions, de ferventes prières et d'autres actes de dévotion, ont acquis une réputation extraordinaire de piété. Ce masque religieux cache beaucoup d'hypocrites. Cependant on en voit qui prient de bonne foi: ceux-

là prennent soin des malades, assistent les pauvres et consolent les affligés. Une conduite aussi respectable imposera toujours silence à l'esprit philosophique, disposé à détruire les préjugés qui dirigent les hommes.

Des idiots et des fous forment la seconde classe des saints. Tous les peuples ont cru que les malheureux qui avaient l'esprit aliéné étaient protégés par les dieux. Sans cette opinion, les oracles et les prophètes païens n'auraient pas été aussi célèbres. Ces idées se conservent même en Europe, chez les gens peu instruits : elles sont si naturelles à l'homme ignorant, qu'il ne faut pas s'étonner que les Maures voient dans ces pauvres insensés des êtres privilégiés, et même inspirés par la Divinité.

La superstition qui règne à Maroc est peut-être, à bien des égards, utile à l'humanité. Sans les préjugés qu'elle enfante, les malheureux privés de la raison seraient sans protection et sans amis. L'intérêt qu'ils inspirent les fait nourrir et habiller gratuitement. On pourvoit à tous leurs besoins, et souvent on leur fait des présens.

Il y aurait moins de danger pour un Maure de faire une insulte à l'empereur, que de mettre en courroux un de ces faux prophètes. Concluons de tout ceci que les opinions religieuses, quelque bizarres qu'elles soient, ne font pas toujours le malheur des nations.

Indépendamment de l'espèce de licence que les préjugés populaires autorisent, et dont abusent ces hypocrites insensés, ils profitent de la vénération qu'on leur accorde pour commettre impunément toutes sortes de crimes. Il n'y a pas long-temps qu'on voyait à Maroc un saint, dont l'amusement ordinaire était de blesser, même de tuer les personnes qui avaient le malheur de se trouver sur son chemin : cependant, malgré les conséquences funestes de la frénésie, on le laissait en liberté. Sa méchanceté était telle, que pendant qu'on faisait les prières, il épiait le moment de pouvoir passer une corde autour du cou de la première personne qu'il pouvait atteindre, afin de l'étrangler.

Pendant mon séjour à Maroc, j'ai été à portée de me convaincre par moi-même du danger qu'il y avait de s'approcher de ces saints en démence. J'ai vu que leurs plus grands plaisirs étaient d'insulter les chrétiens.

Je ne dois pas oublier les marabouts, qui sont les premiers saints de Maroc. Cette classe d'imposteurs prétend être fort habile en magie : elle jouit d'une grande considération parmi les Maures du pays. Les marabouts mènent une vie de fainéans, vendent des sortiléges, et s'enrichissent aux dépens du peuple.

Il y a encore des montagnards ambulans qui se disent les favoris de Mahomet. Aucune bête veni-

meuse n'oserait les attaquer. Les plus singuliers de ces gens-ci sont les *Sidinasir,* ou mangeurs de serpens, qui se présentent en public les jours de marché. Le peuple se porte en foule pour leur voir avaler des serpens vivans. J'ai pris ma part de cet horrible spectacle. Je vis un homme qui, en moins de deux heures, avala un serpent en vie de plus de quatre pieds de long. Il dansa tout le temps de ce repas dégoûtant, au son d'une musique vocale et instrumentale, dans un cercle que formaient les spectateurs. Avant d'attaquer son serpent, il fit une courte prière, qui fut répétée par tous les assistans. Il commença à manger l'animal par la queue, et les curieux ne s'en furent que quand il l'eut entièrement dévoré.

J'arrivai de bonne heure, dans la soirée du 5 octobre, à Mamora, qui est à soixante milles de Larache. Cette ville est située sur une colline, à l'embouchure de la rivière de *Saboe* ou *Sebou*, qui se jette en cet endroit dans l'océan Atlantique, et forme un havre pour les petits bâtimens. Mamora a beaucoup de ressemblance avec les autres villes de l'empire de Maroc, c'est-à-dire qu'elle n'a rien de curieux. Pendant qu'elle appartenait aux Portugais, elle était entourée d'une double enceinte de murailles, dont on voit encore les ruines. Elle avait dans ce temps-là quelques fortifications, qui sont également détruites. La seule défense qui lui reste

à présent consiste dans un petit fort sur le bord de la mer.

J'ai déjà parlé des lacs, des belles plantations et des pâturages qu'on rencontre sur cette route. Tout cela se trouve réuni à Mamora; ce qui en rend les abords enchanteurs. Ce serait le pays le plus délicieux de la terre, si on n'y vivait pas sous un gouvernement oppressif.

Le 6 octobre à huit heures du matin je me remis en marche pour aller à Salé, où j'arrivai à six heures après midi. Le chemin de Mamora à Salé est très beau. Il passe entre deux montagnes qui se terminent en pente douce sur les côtés de la route.

A un quart de mille de Salé, je vis un ancien aquéduc que les gens du pays disent avoir été fait par les Maures; mais je le croirais plutôt des Romains. J'y ai reconnu le goût de leur architecture. Le mur de cet aquéduc, qui est fort élevé et d'une épaisseur prodigieuse, a environ un demi-mille de long. On y voit trois grandes arches. Je passai sous une de ces arches avant d'arriver à Salé. Quoique le temps ait fait sentir sa main destructive à quelques parties de cet aquéduc, cela ne l'empêche pas de servir encore à apporter de l'eau excellente à Salé.

La ville de Salé a été si fameuse autrefois, que plusieurs romanciers en ont parlé dans des contes

agréables; mais ce qui l'a rendue plus célèbre, ce sont ces terribles pirates qui partaient de son port pour balayer la mer, et qui n'étaient que trop connus par les noms de *pirates de Salé*.

Quoique la ville de Salé soit grande, elle n'a rien qui puisse satisfaire la curiosité du voyageur. Elle est défendue par une batterie de vingt pièces de canon, qui fait face à la mer. Il y a aussi une assez bonne redoute à l'embouchure de la rivière.

La ville de Rabat est située sur la rive opposée. Ces deux cités étaient réunies anciennement pour commettre toutes sortes de brigandages. On les confondait généralement ensemble. Dans le temps où les villes de Salé et Rabat se faisaient craindre par leurs pirateries, elles étaient indépendantes; elles payaient seulement un mince tribut à l'empereur, qu'elles voulaient bien reconnaître pour leur souverain. Cet état d'indépendance dont jouissaient des aventuriers audacieux n'était dû qu'à leur courage extraordinaire. Peu d'hommes se souciaient de courir d'aussi grands dangers pour acquérir une si grande liberté, qui ne procure aucun bien réel, et qu'il n'est pas même possible de conserver.

L'empereur finit par subjuguer ces deux villes, et les réunit à son empire. Ce fut un coup mortel pour ces pirates, quand ils perdirent l'espoir de jouir tranquillement des captures qu'ils faisaient

L'empereur a mis fin à ces horreurs en les réprimant avec sévérité, et en les dénonçant à toute l'Europe.

Depuis que les brigands de Salé sont rentrés dans le devoir, le port s'est comblé de telle sorte, que quand même les habitans recouvreraient leur ancienne indépendance, il leur serait impossible de reprendre, avec quelque succès, leur métier de pirates.

La ville de Rabat est entourée d'une grande muraille, et défendue par trois forts qu'un renégat anglais a fait construire. Ces forts sont garnis de canons qui y ont été apportés de Gibraltar. Les maisons de cette ville sont en général bien bâties. On y trouve quelques habitans riches. Les Juifs, qui sont très nombreux dans cette place, jouissent d'un meilleur sort que ceux de Larache et de Tanger. Leurs femmes sont beaucoup plus jolies que celles que j'ai vues dans toutes les autres villes de Barbarie.

On dit qu'un ancien château en ruines qui se trouve à Rabat a été bâti par Jacob Almonzor, un des premiers empereurs de Maroc : il n'en reste que les quatre murailles, dont on a tiré parti pour faire un magasin à poudre et y garder quelques autres munitions de guerre. En dehors du château est une tour carrée bâtie en belles pierres de taille. Les Maures la nomment la tour de Kassen, à cause

de son extrême grandeur. Leur admiration pour ce nouvel édifice, qui n'a rien que de fort ordinaire, prouve combien ils ont dégénéré de leur ancienne splendeur, et perdu le goût de la belle architecture.

Je pris le chemin de Darbeyda [1], qui était la première ville par où je devais passer pour me rendre à Mogadore. Le beau temps que j'avais eu jusqu'à ce moment cessa tout à coup. Nous arrivions à la saison des pluies, et quand il en tombe une demi-heure dans ce pays-là, on est plus mouillé que si l'on était exposé à un orage de tout un jour en Angleterre. Le temps avait été trop sec au commencement de mon voyage; il est vrai que j'avais été fort incommodé par la chaleur; mais l'air devenait très froid après le coucher du soleil; je respirais à mon aise, et sous un si beau ciel, que cela me faisait oublier les souffrances de quelques heures. Les melons délicieux et les grenades qu'on trouve en abondance sur le chemin de Rabat à Mogadore, consolent un peu de l'ennui de cette route. J'en mangeais sans cesse pour étancher ma soif. Ces excellens fruits viennent en plein champ. Je payais deux *blanquis* (trois sous anglais) un melon assez gros pour six personnes.

Qui n'admirerait la Providence, en voyant cette

[1] Ou mieux *Dar-el-Beida*, c'est-à-dire *maison blanche*. On donne aussi à cette ville le nom d'*Anafé*.

qualité de fruits fondans qu'elle a placés à côté des habitans des climats brûlans! Le plus grand nombre des pauvres de ce pays vit de ces fruits et d'un peu de pain noir. En sortant de Rabat, la sérénité du ciel semblait me promettre une continuation de beau temps; mais il ne dura que pour me laisser passer sans embarras trois ruisseaux que les Maures appellent *Hicrumb*, *Sherrat* et *Bornica*. Ces petits courans deviennent des rivières profondes et rapides après les grandes pluies; il arrive même souvent que, pendant un certain temps de l'année, on ne peut les traverser qu'en bateau ou sur des radeaux, qui sont fort en usage dans l'empire de Maroc, à cause de la rareté des ponts.

A cinq heures du soir, nous commençâmes à voir de gros nuages qui nous annonçaient l'orage dont nous fûmes bientôt inondés. Il éclata par un vent impétueux, accompagné de tonnerre et d'éclairs. La nuit qui survint nous jeta dans un grand embarras pour trouver un endroit où placer notre tente. Je pressais ma chétive monture de toutes mes forces; mais le fouet et l'éperon ne la faisaient point avancer. Dans cette triste situation, je pris le parti d'arrêter, et d'attendre que la violence de l'orage fût passée pour continuer ma route. J'eus le bonheur d'apercevoir, à quelques pas de moi, deux tentes arabes qui étaient au milieu de la campagne. Quoique cette position ne fût pas fort com-

mode, je me trouvai trop heureux de pouvoir m'y établir jusqu'au lendemain.

La pluie n'ayant cessé qu'au jour, il ne me fut pas possible de me remettre en marche avant dix heures du matin, ayant été obligé de faire sécher ma tente qui était toute trempée; elle aurait été trop pesante en cet état pour mes pauvres mulets, qui étaient déjà bien chargés de mes autres bagages. Cependant je partis encore assez tôt pour arriver avant midi près des ruines de Mensouria. C'était autrefois un vieux château dont il ne subsiste plus que quelques pans de muraille et une vieille tour à moitié détruite. Les soldats de mon escorte m'apprirent qu'un prince rebelle du sang royal y avait fait anciennement sa résidence, et qu'il en avait été chassé pour cause de rébellion. L'empereur qui régnait alors fit raser cette forteresse. Les environs en sont habités actuellement par quelques Nègres, qui n'ont que de misérables huttes pour domicile; ils ont été envoyés dans ce triste séjour par Sidi-Mahomet, dont ils avaient encouru la disgrace.

Dans un pays où les droits au trône sont nuls, s'ils ne sont appuyés par l'armée, le prince qui gouverne regarde les châteaux de ses sujets comme des places de sûreté pour ses ennemis beaucoup plus qu'il ne les croit utiles à la conservation de son autorité; c'est pourquoi il ne les fait point réparer et les laisse tomber en ruines. J'ai vu dans toutes

les villes où je suis passé des exemples frappans de cette politique barbare.

Je m'éloignai bientôt de Mensouria [1] pour aller à Fadala, où j'arrivai le soir après avoir traversé à gué la rivière d'Inféfit [2]. Les ouvrages commencés à Fadala en différens temps, et jamais finis, sont un monument éternel de l'esprit insouciant du dernier empereur. La ville de Fadala est entourée d'une vieille fortification. On y voit une mosquée; c'est le seul bâtiment qui ait été achevé. Les habitans, pauvres comme ceux de Mensouria, vivent dans de misérables cabanes. A droite de Fadala, je remarquai une espèce de palais que fit bâtir Sidi-Mahomet, qui y couchait lorsqu'il voyageait sur cette route.

A six heures du soir, j'entrai dans la triste ville de Darbeyda. Le pont que je passai sur la rivière a deux arches; c'est le seul que j'aie vu en Barbarie d'une construction moderne, et il a été construit sous le règne de Sidi-Mahomet. La distance de Rabat à Darbeyda est d'environ quarante milles. Tout le pays qu'on parcourt entre ces deux villes est inculte et couvert de rochers.

Darbeyda est un petit port de mer de peu d'importance; cependant il a une baie où des vaisseaux

[1] Ou Mansura, suivant Graberg de Hemso, qui écrit également Fedala ou Feid-Allah, le nom de la ville qui vient ensuite.

[2] Ou El-Millah.

considérables et chargés peuvent mouiller sans danger, excepté pendant les gros vents du nord-ouest; alors ils courraient risque d'être jetés à la côte [1].

Le 10 octobre je partis pour Azamore, qui est à cinquante-six milles de Darbeyda. A la fin de la seconde journée, j'eus à traverser la rivière de Morbeya [2], avant d'entrer dans la ville. Azamore est située à l'embouchure de cette rivière, du côté du sud; elle est si large et si profonde en cet endroit, qu'on ne peut la passer qu'en bateau. Le chemin de Darbeyda à Azamore n'offrait à ma vue que des terres stériles et une chaîne perpétuelle de rochers. Quiconque a voyagé dans un pareil pays, conviendra que rien n'est plus fatigant et plus ennuyeux.

Azamore a un port de mer sur l'océan Atlantique, à l'embouchure du Morbeya. Quoique cette ville soit assez considérable, on n'y remarque aucun bâtiment public, et je n'ai rien appris de son histoire qui mérite d'être conservé. Sa situation n'est point agréable, et ses habitans paraissent misérables [3].

[1] Suivant Graberg de Hemso, les Espagnols avaient encore, il y a peu d'années, une factorerie pour les grains à Darbeyda, ville qui ne compte plus guère aujourd'hui, en 1835, que mille habitans.

[2] Ou Omm'-er-r'bie'h.

[3] Azamore ou Azamor est une ville ancienne, dont le nom si-

Le 13 octobre, après avoir pris congé de mon Juif, je partis à huit heures du matin pour aller à Saffy [1], où j'arrivai le 15 au soir. Le pays que je traversai ne valait pas mieux que ceux que j'avais déjà vus; il était inculte et rempli de pierres.

En sortant d'Azamore, j'avais aperçu la ville de Mazagan [2], sur la droite du chemin. C'est une place que le dernier empereur, Sidi-Mahomet, avait enlevée aux Portugais.

Le jour de mon arrivée à Saffy, je passai près des ruines de Muley-Ocom-Monsor, appelées à présent *Dyn-Medina-Rabacra.* C'était autrefois une ville considérable. Elle avait été bâtie par un des empereurs de Maroc. A la place qu'occupait cette cité, on ne trouve plus que des jardins et quelques cabanes habitées par des soldats nègres invalides. Ces décombres sont encore occupées d'un rempart fort épais.

Saffy, située au bas d'une montagne escarpée, a

gnifie *olive.* Elle se trouve à un mille et demi de la mer, non loin de l'embouchure de la rivière Omm'-er-r'bie'h. Elle a un marché très fréquenté, et compte environ trois mille habitans. Les campagnes qui l'entourent sont d'une fertilité extraordinaire, et la rivière est très poissonneuse.

[1] Ou Asafi, ou Asfi, et anciennement Sofia ou Safia. Cette ville fut bâtie par les Carthaginois près le cap Constantin ou Cantin, entre deux collines et dans une vallée exposée aux inondations. La rade est excellente, et la population d'environ douze mille âmes, y compris trois mille Juifs misérables. (*Specchio dell' impero di Marocco.*)

[2] Ou Mazighan, place forte peuplée de deux mille âmes. (*Ibid.*)

un port de mer. La ville est petite, et n'est remarquable que par un palais d'une assez belle ordonnance, qui est quelquefois habité par les fils de l'empereur; elle est défendue par un fort qu'on a placé près de la ville du côté du nord. Ses environs sont hérissés de montagnes et couverts de bois. Saffy faisait un grand commerce avec l'Europe, avant que l'empereur Sidi-Mahomet eût forcéles négocians européens à s'établir à Mogadore. Sa rade est sûre, excepté par les vents d'ouest trop violens; alors les vaisseaux risquent d'être jetés à la côte.

Le 16 octobre je quittai Saffy pour me rendre à Mogadore, où je ne pus arriver que le lendemain au soir. La distance entre ces deux villes est d'environ soixante milles.

Presque en sortant de Saffy, je rencontrai une grande montagne fort difficile à monter, à cause des rochers escarpés dont elle est remplie. Les précipices qui m'environnaient de toutes parts étaient bien capables de frapper mon esprit de crainte et de terreur. Après avoir passé cette montagne, qui est d'une élévation prodigieuse, j'entrai dans une forêt de chênes nains, longue de six milles. Cette forêt est formée au sud par la rivière de Tensifi, dont le courant augmente considérablement pendant les grandes pluies et lorsque la marée monte.

J'arrivai enfin à Mogadore, ou Mogodore, ainsi

nommée par les Européens, et Suéra par les Maures, grande ville bâtie avec régularité; elle est à trois cent cinquante milles de Tanger, sur le bord de l'océan Atlantique. Les environs en sont tristes et couverts de sable : elle a été commencée sous le règne de l'empereur Sidi-Mahomet qui, à son avénement au trône, ordonna à tous les négocians européens qui étaient dans ses états de s'établir à Mogadore.

Le comptoir de Mogadore est composé d'une douzaine de maisons de différens pays. Les négocians ne sont point troublés par leurs spéculations commerciales. Il est vrai que la tranquillité dont on les laisse jouir leur coûte cher. Ils ont soin de se tenir à une grande distance des Maures. Ils exportent les mulets de l'Amérique, et envoient en Europe du cuir de Maroc, toutes sortes de peaux, de la gomme arabique et de la sandaraque, des plumes d'autruche, du cuivre, de la cire, de la laine, des dents d'éléphant, des dattes, des figues, des raisins, des olives, des huiles, de belles nattes et de superbes tapis, etc., etc. Ils échangent ces marchandises pour des bois de construction, de la poudre, des canons, des draps, des toiles, du plomb, du fer en barre, toutes sortes de quincaillerie et de colifichets, comme miroirs, tabatières, montres, petits couteaux, etc., etc.; du thé, du sucre, des épices, et autres objets que cet empire ne produit point.

Les Maures ne se bornent pas seulement à commercer avec les Européens, ils trafiquent avec la Guinée, Alger, Tunis, Tripoli, le Grand-Caire et la Mecque, par le moyen de leurs caravanes.

La ville de Mogadore est bien fortifiée du côté de la mer. Elle n'a, du côté de terre, que quelques batteries de canon pour se garantir des incursions des Arabes du midi, qui ne sont jamais tranquilles, et qui, avec la connaissance qu'ils ont des richesses renfermées dans Mogadore, seraient fort aises de la piller. On n'entre dans cette ville qu'en passant sous de grandes voûtes de pierre, où les portes sont construites; la place du marché est entourée de portiques; elle est régulière et bien bâtie; la douane et les magasins sont de beaux bâtimens sur le port. Outre ces édifices, l'empereur a dans la ville un palais qu'il occupe rarement : il est d'une architecture moderne, mais trop petit pour un souverain. Les rues de Mogadore sont alignées au cordeau, mais elles sont trop étroites. Les maisons, bien différentes de celles des autres villes de Maroc, sont fort élevées. La baie n'est pas sûre, les vaisseaux y souffrent beaucoup par le vent du nord-ouest, n'étant abrités que par une petite île qu'on aperçoit à un quart de mille du bord de la mer. Cette baie est défendue par un fort bien garni de canons.

Les négocians établis à Mogadore me procurèrent

une occasion favorable de bien m'instruire du pays et d'en connaître toutes les productions. Les instructions que j'ai recueillies sur ces différens objets m'ont mis en état d'en rendre un compte exact et véridique.

L'empire de Maroc est situé entre le 29e et le 36e degré de latitude nord. Il a environ cinq cent cinquante milles de large. Il est borné au nord par le détroit de Gibraltar et la mer Méditerranée; à l'est par le royaume de Tremecen, avoisinant celui d'Alger; au sud par la rivière de Suz et le pays de Tafilet, et à l'ouest par l'océan Atlantique. Cet empire est composé de plusieurs provinces qui, comme beaucoup d'autres parties du globe qu'on a réunies pour faire un seul état, étaient anciennement de petits royaumes séparés.

Le climat, quoique très chaud pendant les mois de juin, juillet et août dans les provinces méridionales, est en général fort sain, non-seulement pour les naturels du pays, mais encore pour les Européens. La chaleur qui se fait sentir dans le nord est à peu près la même que celle de l'Espagne et du Portugal; les pluies du printemps et de l'automne se ressemblent aussi : elles sont beaucoup moins abondantes dans la partie méridionale. C'est sans doute par cette raison que la chaleur y est insupportable.

La plupart des villes où l'on a permis aux Euro-

péens de s'établir sont situées sur la côte; ce qui est d'un grand avantage pour jouir des brises de la mer qui rafraîchissent l'air. La ville de Mogadore, quoique tout-à-fait au midi, n'est point désagréable à habiter. Le vent du nord-ouest, qui y souffle constamment pendant l'été, en rend la situation pareille aux climats les plus tempérés de l'Europe.

Maroc et Tarudant sont dans l'intérieur du pays. Aussi ces deux villes, quoique au même degré de latitude de Maroc, sont exposées à la chaleur la plus incommode; cependant elle est un peu tempérée par le voisinage de l'Atlas, dont la cime, couverte de neige toute l'année, ne laisse pas de rafraîchir l'atmosphère.

Le sol de l'empire de Maroc est généralement très fertile. Avec une culture convenable, il produirait des récoltes aussi abondantes que les terres situées à l'est et à l'ouest de l'Europe. Cependant les bords de la mer et les grandes montagnes qui sont très communes dans ce pays-là, produisent peu de choses, parce que le fond en est sablonneux; mais partout où il y a de la plaine, comme entre Larache et Mamora, les environs de Maroc et de Tarudant, les récoltes sont excellentes. Je pourrais assurer, d'après les meilleures autorités, qu'à Tafilet et dans les parties intérieures de l'empire, la fertilité du sol passe tout ce qu'on peut imaginer.

Telle est encore l'ignorance des Maures en agriculture, qu'ils se contentent, pour fumer leurs terres, de brûler les chaumes dans les champs avant les pluies d'automne; après quoi ils labourent à six pouces de profondeur. Cette culture, toute médiocre qu'elle est, suffit à leurs terres pour leur faire rapporter de bonnes récoltes en froment, orge, pois, fèves, chanvre et lin. Elles produisent aussi abondamment des oranges, des citrons, des limons, et toutes sortes de fruits qui viennent dans les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal.

Les fermiers arabes conservent leurs grains dans des *matamores*, qui sont de grands trous faits dans la terre et recouverts de paille. Ils ont l'attention de choisir, à cet effet, un lieu élevé, qui ait la forme d'un pain de sucre. Sans cette précaution, l'eau pourrait pénétrer dans ces fosses et gâter le blé. On a vu ces *matamores* garder cinq à six et même vingt ans, le blé sans qu'il en souffrît aucune altération considérable.

Le peu d'encouragement accordé à l'industrie des fermiers est cause que les fruits n'acquièrent point ce degré de saveur et de bonté qu'on leur a donné en Europe. Si le goût de l'agriculture et du commerce était provoqué dans ces contrées par de meilleures lois, l'habitant ne tarderait pas à s'enrichir, et les coffres de l'empereur se ressentiraient bientôt de son opulence.

L'empire de Maroc, par son heureuse situation et la fertilité de son sol, pourrait être d'une grande importance politique et commerciale, n'ayant d'autres inconvéniens que ses mauvais ports; et encore ai-je été informé qu'il y avait à Valedia un bassin formé par la nature, capable de contenir un grand nombre de vaisseaux. D'ailleurs, il n'est pas douteux qu'on parviendrait, avec peu de travail, à réparer les ports que la négligence a mis hors d'état de servir.

En traversant un si beau pays, on est vraiment affligé de voir tant de terres incultes qui ne demandent que des hommes laborieux pour produire des trésors inépuisables. Malgré les terrains en friche, l'abondance du blé est assez considérable pour en exporter beaucoup dans les provinces méridionales de l'Espagne. On a de la peine à concevoir comment le souverain de cet état consent à faire des présens à l'empereur de Maroc, pour qu'il permette à ses sujets d'apporter du blé dans ses ports, ainsi que beaucoup d'autres provisions qui viennent en Espagne par Tanger et Tetuan.

A quoi peut-on attribuer cette étonnante nécessité? Est-ce que Maroc serait plus fertile que l'Espagne, et qu'il aurait du superflu, malgré sa mauvaise culture? Ne serait-ce pas plutôt que la paresse et l'indolence espagnoles sont encore plus fortes que celles des Maures?

Les Juifs font du vin dans presque toutes les parties de l'empire; mais soit que leur raisin soit de mauvaise qualité, ou qu'ils s'y prennent mal pour le faire, toujours est-il certain qu'il est fort médiocre.

Il croît dans les environs de Mequinez une espèce de tabac, dont la bonté n'est guère inférieure au macoubac.

J'ai observé qu'il y avait dans les forêts de petits chênes nains qui portaient du gland d'une grosseur remarquable, qui n'avait pas l'amertume de celui des chênes qui viennent en Europe.

Dans le sud de Maroc, j'ai trouvé des palmiers et des dattiers portant des amandes dont les Maures extraient une grande quantité d'huile qu'ils exportent chez l'étranger. J'ai vu aussi une variété infinie d'arbrisseaux et de plantes de toute espèce, qui croissent également en Espagne et en Portugal.

Le mont Atlas renferme dans son sein beaucoup de mines de fer, dont les Maures ne profitent point, parce qu'ils ne savent pas la manière de les exploiter. Leur ignorance, à cet égard, les met dans la nécessité de venir chercher du fer en Europe. On a découvert des mines de cuivre dans les environs de Tarudant; il passe même pour constant qu'il en existe d'or et d'argent au mont Atlas.

Les animaux domestiques de Maroc sont les mêmes que ceux que nous voyons en Europe, à

l'exception des chameaux, dont on fait grand usage dans cette partie du monde. La fatigue qu'il est en état de soutenir, et le peu de nourriture dont il a besoin, le font grandement estimer. Les chameaux servent à tous les travaux de la campagne et du commerce; ils sont très multipliés en Barbarie. On m'a assuré que les dromadaires étaient indigènes dans le pays; mais je n'en ai aucune preuve certaine. Ceux que j'ai vus, et qui appartenaient à l'empereur, venaient de la côte de Guinée. La vitesse du dromadaire est surprenante. Il va avec une telle rapidité, que le cavalier qui le monte serait en danger de perdre haleine s'il ne prenait des précautions pour conserver sa respiration. Il est aussi obligé de se couvrir le visage, à l'exception des yeux, pour éviter la douleur qu'il éprouverait en fendant l'air aussi rapidement. Dans un beau chemin, le dromadaire peut faire cinq cents milles dans quatre jours.

Les bœufs et les moutons de Maroc sont petits: leur viande est excellente. Le cuir des uns et la laine des autres sont deux objets considérables de commerce. Les chevaux, par le peu de soin qu'on a pris à conserver les belles races, ont beaucoup perdu des qualités qui les faisaient rechercher autrefois: cependant on en trouve encore de très bons dans le pays. La volaille et les pigeons sont extraordinairement abondans dans l'empire de Maroc.

Les canards y sont rares. Je n'y ai point vu d'oies, ni de dindons. La perdrix rouge y est très commune. Dans une certaine saison de l'année on y trouve le frankolin, qui est une espèce de perdrix. La famille des cigognes est très nombreuse, et n'est jamais molestée par les Maures; ils croiraient commettre un crime de les détruire.

Parmi les bêtes féroces se trouvent les loups et les sangliers qui sont répandus dans l'empire. Les lions, les tigres et les serpens monstrueux ne se voient que dans les provinces méridionales.

Beaucoup de manufacturiers de l'empire s'attachent particulièrement à fabriquer des *haïck*, espèce de longue robe tissue de laine et de coton, ou même de soie, au lieu de laine. Ce vêtement les habille mal, mais fort commodément. Ce n'est qu'à Tez qu'on fait des mouchoirs en soie et coton d'une espèce particulière.

L'art de faire le verre leur est pareillement inconnu; il ne leur serait pas fort utile, n'ayant pas de fenêtres à leurs maisons.

La manière dont ils font le beurre ne fait pas plus d'honneur à leur industrie. La crème se met dans une peau de bouc qu'on agite jusqu'à ce qu'elle se change en beurre, et s'attache aux côtés de cette espèce de sac : lorsqu'on veut en manger, on le trouve toujours plein de poils; son goût est insipide. Leur fromage ne vaut pas mieux ; toute la

préparation consiste à faire sécher de mauvaises caillebottes.

N'ayant aucune connaissance de l'invention des pompes, et les fontaines étant fort rares, il y a une quantité de gens du peuple occupés à porter de l'eau qu'ils vont chercher dans des réservoirs ou à la rivière la plus prochaine. L'eau se transporte dans des outres de peaux : la nécessité de goudronner ces peaux pour empêcher l'eau de couler, lui donne presque toujours un goût désagréable.

Les charrues, les outils de menuisier et de charpentier, leurs métiers de tisserand, même leurs forges, sont encore aussi grossièrement travaillés que dans les premiers temps où l'on en fit usage en Europe. Leurs ouvrages ont assez de solidité, mais ils sont faits sans goût; c'est le malheur de tous les peuples dans l'enfance de la civilisation, de ne savoir rien perfectionner.

Les Maures ne se servent point de voitures; ils transportent tout à dos de mulet ou sur leurs chameaux. Leurs bâtimens sont construits sans aucune règle d'architecture; ils n'ont que le mérite d'être faits avec beaucoup de solidité. La façon de préparer le *tabby*, dont ils font usage pour leurs plus beaux édifices, est le seul talent qui leur soit resté en fait de maçonnerie : c'est un mélange de mortier et de petites pierres. Quand on a fait cet amal-

game, et que l'air l'a bien séché, il devient un ciment aussi dur que le roc.

Leurs appartemens sont encore plus incommodes, s'il est possible, que ceux de leurs voisins les Espagnols : ce n'est pas qu'on y voit des lambris sculptés et travaillés avec autant de soin qu'on pourrait le faire en Europe. Telle est la bizarrerie qu'on remarque chez les nations barbares, des talens qui étonnent, à côté de l'ignorance et du mauvais goût.

Ils ne pensent point à faire des chemins, négligent même de réparer les anciens ; ils s'en embarrassent si peu, qu'ils les ont laissés dans l'état où ils les trouvèrent lorsqu'ils s'emparèrent du pays. On chercherait en vain de l'ordre et de l'arrangement dans les jardins; ce ne sont que de simples vergers clos d'une palissade. Ils ont si peu de ponts sur les rivières, qu'on serait tenté de croire qu'ils n'entendent rien à la construction des arches, pour suppléer à ce qui leur manque.

L'usage établi à Maroc parmi les gens riches, de n'aller jamais à pied dans les villes, me fit donner un cheval qui était assurément le plus mauvais de l'écurie du prince impérial; je l'acceptai sans murmurer, quoiqu'au fond je fusse humilié du peu d'égards qu'on avait pour le médecin du fils chéri de l'empereur. Ma triste monture me servit à parcourir les environs de Tarudant : je n'y ai rien ob-

servé de curieux; cependant je crois devoir rendre compte de tout ce que j'ai vu dans mes différentes courses autour de la ville.

Tarudant, qui n'est plus que la capitale d'une province, était autrefois, c'est-à-dire dans le temps où l'empire de Maroc était divisé en petits États, la capitale du royaume. Elle est située dans une vaste plaine presque inculte, à vingt milles au sud du mont Atlas; elle est regardée comme ville frontière des États de Maroc. La vieille muraille qui entourait Tarudant est à moitié détruite; les maisons qui n'occupent plus qu'une partie de son enceinte sont de terre; elles ne s'élèvent qu'à la hauteur du rez-de-chaussée; chaque habitant a un jardin à sa maison; par ce moyen elles sont assez éloignées les unes des autres; ce qui donne à cette ville plutôt l'air d'un grand et beau village que d'une cité. Ce doit être l'idée de tout étranger qui y entre pour la première fois, en voyant de tous côtés des dattiers et des palmiers plus hauts que les maisons. Les appartemens sont bas et incommodes; il est vrai qu'ils ne sont guère occupés que par des ouvriers et des artisans. Les gens de distinction ne demeurent point dans la ville; ils habitent le château, et par cette raison, ne sont point regardés comme citoyens de Tarudant. La grande distance qu'il y a d'une maison à l'autre, et le peu de régularité qu'on observe en les bâtissant, rendent très diffi-

cile de juger combien cette ville contient d'habitans. Ce qui paraît certain, c'est qu'à raison de sa grandeur, elle est une des plus peuplées des États de Maroc. On y fabrique de beaux haïcks qui font son principal commerce; il y a aussi beaucoup d'ouvriers employés à travailler le cuivre. Tarudant a par semaine deux marchés qui fournissent aux habitans tout ce dont ils ont besoin.

Je quittai Tarudant le 30 novembre à huit heures du matin, et j'arrivai le soir au pied du mont Atlas, qui n'en est éloigné que de vingt milles. L'Atlas est une chaîne de montagnes fort élevées et entrecoupées de vallées profondes; il s'étend de l'est à l'ouest, et est divisé en deux parties appelées, celle de l'ouest *le Grand-Atlas*, et celle de l'est *le Petit-Atlas*. L'élévation de ces montagnes est si grande, surtout du côté de la ville de Maroc, que malgré leur situation au midi d'un pays très-chaud, leurs sommets sont couverts de neige pendant toute l'année. l'Atlas est rempli de lions, de tigres, de loups, de sangliers et de serpens monstrueux. Tous ces animaux féroces ou malfaisans ne quittent leurs repaires que quand la faim les presse.

J'ai vu tuer un gros tigre tout près de Tarudant. Les Arabes qui demeurent près des bois allument de grands feux pendant la nuit pour éloigner ces animaux.

Le 7 décembre j'avais franchi les vallées de l'Atlas,

et j'entrais dans la plaine où repose la ville de Maroc, dans laquelle j'arrivai le lendemain. Cette capitale n'a de remarquable que son étendue et le palais impérial. Elle est entourée d'une forte muraille dont la circonférence est de près de huit milles. Le palais est lui-même entouré d'un mur si élevé qu'il faut être dans son enceinte pour apercevoir tous les bâtimens qu'il renferme. On y entre en passant sous des voûtes gothiques, faites en pierres de taille. Le pavillon occupé par l'empereur et ses femmes a une étendue très considérable.

Je passai plus d'un mois à Maroc sans que l'empereur eût paru songer à moi. Enfin j'obtins de Sa Majesté une audience, et bientôt je fus admis dans son harem pour y soigner une de ses femmes, dont cependant je ne pus voir la figure, mais seulement la langue à travers le trou d'une tapisserie de paravent. Elle me donna aussi la main pour lui tâter le pouls, et de cette manière je parvins à lui procurer quelque soulagement. Enfin je repris bientôt la route de Tanger; et je me retrouvai dans cette ville, satisfait, sinon de l'empereur, du moins des résultats de mon voyage. J'ajouterai en terminant quelques mots sur les Maures.

Ils sont plutôt grands que petits, et plutôt maigres que gras. Leur teint est pâle dans le nord de l'empire, et très rembruni dans les parties du sud. Les traits sont fortement prononcés, les yeux noirs

et gros, le nez aquilin et les dents belles. La chemise qu'ils portent est très courte et a de très longues manches. Le caleçon est de toile blanche, et l'on met par-dessus un grand pantalon de drap, de même qu'on a par-dessus la chemise un gilet boutonné. Une ceinture de soie entoure le milieu du corps, où pend à gauche un sabre ou un coutelas. Le haïck ou manteau complète l'habillement. On ne porte ni bas ni souliers, on a des sandales de maroquin jaune. Un chapelet est suspendu à la ceinture, et on le leur voit toujours à la main. Le pantalon du peuple est de grosse toile. Les pauvres n'ont qu'un froc lié autour du corps avec une ceinture de cuir.

Lorsqu'on fait une visite à un Maure, il faut s'attendre à être arrêté d'abord dans une salle qui est toujours en avant de la cour. Les étrangers ne passent point cette première salle, avant qu'on n'ait eu le temps de renfermer les femmes du maître de la maison.

La grande politesse étant d'offrir du thé à la personne qui va visiter un de ses amis, on n'a aucun égard à l'heure : le thé est toujours apporté; il est servi sur une table dont les pieds sont très courts. On le fait à Maroc en y mêlant des feuilles de menthe et de tanaisie. Lorsque cette mixtion est bien infusée, on la verse dans de superbes tasses de porcelaine des Indes, d'une petitesse remar-

quable. Elle est présentée sans lait ni crème à la compagnie, avec quelques gâteaux de confitures sèches. La petite quantité que l'on sert à la fois de cette boisson fait voir tout le cas que les Maures en font. Un régal de thé dure au moins deux heures; il n'y a que les gens riches qui puissent en boire, à cause de la rareté dont il est en Barbarie.

Ils prennent un grand plaisir à fumer : leurs pipes ont ordinairement quatre pieds de long; la tête est de terre cuite. L'empereur et les princes brillent par la magnificence de leurs pipes, dont la tête est d'or massif.

Au lieu d'opium, que ces peuples aiment passionnément, et dont ils ne peuvent faire un usage habituel à cause des droits énormes qui le portent à un prix excessif, ils prennent de *l'achicha* infusé dans l'eau. Les Maures assurent qu'il procure des sensations délicieuses; il enivre quand on en boit avec excès. Lorsqu'ils ne peuvent avoir de *l'achicha*, ils mêlent avec leur tabac une herbe qu'on nomme dans le pays *khaf;* la fumée qui en sort leur donne des idées fort agréables. Le vin et les liqueurs spiritueuses sont expressément défendus par le Koran; malgré cela, il y a peu de Maures qui n'en boive lorsqu'il en trouve l'occasion.

Les heures du repas sont réglées, et s'observent exactement; ils déjeunent à la pointe du jour : les hommes et les femmes mangent séparément; les

enfans ne sont point admis à la table de leurs parens. Ils n'ont que celle des domestiques, et, à bien des égards, ils ne sont guère mieux traités que des esclaves.

On cuit le dîner d'un homme du commun dans un pot de terre; il est servi dans un plat de bois au milieu des personnes qui doivent le manger, et qui sont assises en cercle sur le plancher, ayant les jambes croisées à la manière des tailleurs. Avant de toucher au dîner, on doit s'être lavé les mains; l'usage en est général parmi les Maures. Aussitôt qu'ils ont rempli cet acte de propreté, ils attaquent vigoureusement ce qu'il y a dans le plat. Ils dînent à midi, ainsi que l'empereur.

Le peuple n'a point d'autre nourriture que le cuscasou, ou couscous.

On ne connaît point l'usage des chaises, des tables, des couteaux et des fourchettes. Les Maures ont donc recours à leurs doigts pour donner le plus violent assaut à un plat détestable.

Dans les maisons aisées, un domestique présente de l'eau pour se laver les mains avant de se mettre à table. Il n'est pas rare de voir trois ou quatre convives déchirer ensemble avec leurs doigts le même morceau de viande, et prendre à poignée leur pâte de cuscasou. La malpropreté avec laquelle ils mangent était pour moi si dégoûtante, que, quoique le cuscasou soit à peu près passable, j'avais

de la peine à me déterminer à en accepter lorsqu'ils m'en offraient. Au coucher du soleil, ils font leur troisième repas, qui m'a paru être le meilleur de toute la journée.

Telle est la vie ordinaire des Maures habitans des villes. La dernière classe du peuple, qui subsiste d'aumônes, ne mange que du pain et du fruit; elle n'a aucun asile et couche dans la rue. Si ce sort paraît malheureux pour les gens qui restent tout le jour à ne rien faire, on plaindra encore davantage ces hommes d'un courage extraordinaire qui font le métier de courrier dans l'empire. Leur existence est aussi misérable que possible. Cependant, c'est après avoir dormi quelques heures sur un mauvais pavé, qu'ils partent pour aller porter les dépêches du gouvernement et les lettres particulières à trois et quatre cents milles, à raison de trente à quarante milles par jour, ne prenant d'autre nourriture en chemin qu'un peu de pain et quelques figues, buvant de l'eau et couchant sous un arbre. Qui ne serait étonné de leur voir entreprendre ces courses difficiles dans toutes les saisons de l'année? Les commissionnaires dont je parle sont connus pour être fort exacts. L'habitude qu'ils ont de faire quatre milles à l'heure, leur adresse à franchir les montagnes et à trouver des sentiers qui ne seraient point praticables à cheval, me font assurer, sans crainte d'être démenti, qu'il

ne saurait y avoir dans ce pays des messagers plus expéditifs : on en trouve dans toutes les villes. Ces courriers vont de Maroc à Tanger en six jours; la distance d'une ville à l'autre est d'environ trois cent trente ou trois cent cinquante milles, ou cent dix lieues de France.

Il n'y a que le peuple qui aille à pied. Dès qu'on a le moyen d'avoir un cheval ou un mulet, on ne fait plus usage de ses membres.

La loi de Mahomet proscrivant toute espèce de peinture, on n'en voit aucune dans les maisons des Maures. Ils couchent sur un matelas ou une simple natte étendue par terre.

Lorsque deux Maures se rencontrent, ils se saluent de la manière suivante : si ce sont des égaux, ils se secouent vivement la main; si un homme du peuple passe à côté d'un militaire d'un rang distingué, d'un juge ou d'un gouverneur de province, il baise le bout de sa manche; quand il veut donner une plus grande marque de respect à la personne qu'il salue, il lui baise les pieds.

Pour saluer l'empereur et les princes du sang, on ôte son bonnet ou son turban, et l'on se prosterne le visage contre terre. Si deux parens ou deux amis se retrouvent après une longue absence, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et se baisent le visage et la barbe, en se demandant de leurs nouvelles et de celles de leurs familles. Ces com-

plimens d'usage se font si rapidement, qu'on n'a pas le temps d'y répondre.

Le goût que les Maures ont pour les chevaux ne les empêche pas de les maltraiter. Ils les mènent à toutes jambes, en leur enfonçant dans les flancs d'énormes éperons, et ils les arrêtent tout court au milieu de leur course. J'avouerai que les Maures ont pour ce tour de force une adresse extraordinaire. Leurs mors de bride sont faits de manière que, par leur pression sur la langue du cheval et sur ses bords, ils remplissent sa bouche de sang dès que le cavalier donne la moindre saccade, et s'il n'y prend garde, il le renverse sur lui.

La bride n'a qu'une seule rêne; elle est assez longue pour servir de fouet. Leurs selles sont à peu près pareilles à celles des Espagnols; le pommeau en est seulement plus élevé et moins arrondi. Les étriers, qu'ils portent très courts, couvrent entièrement le pied. Ils sont dorés ou plaqués d'argent, suivant la qualité ou l'opulence du cavalier. Les selles sont couvertes de drap écarlate, quelquefois de satin ou de velours, quand elles appartiennent à des gens riches. Les sangles ressemblent à celles dont on se sert en Europe. Le poitrail est une longe de cuir fort large, qui entoure les épaules du cheval.

On voit souvent des jeunes gens maures prendre plaisir à pousser un cheval aussi vite qu'il peut

aller, en le dirigeant contre un mur. L'étranger qui les regarde faire, imagine qu'il leur est impossible d'éviter d'être mis en pièces. Cependant, au moment où la tête du cheval va toucher le mur, ils l'arrêtent sans qu'il arrive aucun accident. On ne saurait donner une plus grande marque de bienveillance aux personnes qu'on rencontre dans le chemin, soit à pied, soit à cheval, que de venir sur elles au grand galop, comme si on avait le projet de les écraser, arrêter tout court, et leur tirer un coup de mousquet dans le nez. Les Maures exercent quelquefois cette politesse envers un étranger.

---

Afin de compléter autant que possible les notions que renferme le voyage de Lemprière, nous ajouterons ici quelques détails nouveaux recueillis par un autre voyageur anglais, M. Washington, qui, au commencement de 1830, fut chargé d'une mission diplomatique auprès de l'empereur de Maroc. Voici la traduction substantielle de la relation inédite de ce voyageur. Nous l'offrons à la suite du voyage de Lemprière, et sous le titre de ce dernier, en regrettant que l'abondance des matières et le défaut d'espace nous prive de l'avantage d'extraire aussi quelques fragmens du voyage de Grey-Jackson dans les mêmes contrées, dont M. Graberg de Hemso

vient également de publier une description développée [1] que par les mêmes motifs nous ne pouvons pas non plus analyser, cette description rentrant, d'ailleurs, dans le domaine de la géographie pure.

Les personnes destinées à composer la mission anglaise à Maroc, s'étaient réunies, en novembre 1829, au consulat britannique à *Tanger* (la *Tingis* des Romains). Cette ville, située par 35 degrés 47 minutes 54 secondes latitude nord, 5 degrés 48 minutes de longitude ouest du méridien de Greenwich, sur une pente escarpée au bord de la mer, découvre sa face orientale et pittoresque à une baie d'environ trois milles de large, à l'est du cap Spartel et à l'ouest de Ceuta. Elle est ceinte de murailles en ruines, de tours rondes et carrées à chaque soixante pas, et compte trois portes fortifiées. Ses moyens de défense, du côté de la mer, sont deux batteries, l'une au-dessus de l'autre, à la partie sud de la porte de mer. Sur le front de la place, et au-dessus des murailles vers les terres, sont placées douze pièces de canon; au nord, et en une batterie circulaire commandant la baie, se voient vingt autres pièces de tous les calibres, montées sur de grossiers chariots mauresques, lesquelles ne soutiendraient pas le feu l'espace de dix minutes; et cou-

[1] Cette description a paru sous le titre de *Speechio geographico e statistico dell' impero di Marocco, del cavaliere conte Jacopo Graberg di Hemso.* Genova, 1834, 1 vol. in-8.

ronnant le tout, se montre vers le nord un antique et vaste château, appelé *la Kasauba* ou *l'Kassbah,* servant de résidence au gouverneur ou bacha, dont le territoire s'étend à vingt-cinq milles vers le midi. Du côté de la terre, des murailles délabrées et un fossé sont les uniques protections défensives. Les portes se ferment au coucher du soleil, et une garde s'y tient pendant la nuit.

La principale mosquée de Tanger est grande et assez belle. Sa tour est haute et travaillée en marqueterie colorée, de même que le pavé de ce temple, autour duquel règne une colonnade de piliers peu élevés, avec une fontaine au centre.

Les rues, à l'exception de la principale, qui traverse la ville irrégulièrement de la porte de mer à la porte de terre, sont étroites et tortueuses; les maisons sont basses avec des toits plats, excepté celles des consuls européens, dont la plupart assez convenables [1].

Dans un espace ouvert, à environ moitié de la rue principale, est un marché de fruits et de légumes. Mais c'est le dimanche que se tient le principal marché, au dehors de la ville, près de la porte orientale; il abonde en volaille, gibier, légumes, dattes, fruits, etc. La viande est bonne et à prix modéré.

[1] Les murs sont communément blanchis à l'extérieur. Le plancher des appartemens est simplement de terre battue. Les maisons, dit Lemprière, n'ont point de second étage.

Hors des murailles sont quelques jardins productifs, appartenant à divers consuls, qui suffisent pour composer une société agréable. D'une terrasse dans celui du consul de Suède, on a une vue pittoresque et vaste sur la ville de Tanger et sur sa baie, qui est au pied; on découvre les pics lointains du petit Atlas vers le sud, tandis qu'au nord, à travers le bleu d'azur des eaux du détroit, se présente la côte d'Espagne, depuis le cap Trafalgar jusqu'au rocher de Gibraltar. L'ancrage dans la baie de Tanger est passable, excepté quand règnent les forts vents nord-ouest. Si le môle, dont on aperçoit les restes sous les flots, était reconstruit, l'abord des terres serait toujours parfaitement sûr. Les ruines du vieux Tanger, l'ancienne *Tingis*, et un pont romain, se voient encore à la partie méridionale de la baie. Quatre petites batteries, de chacune six canons, défendent les collines de sable près du rivage.

La population de Tanger est de huit à neuf mille habitans, y compris deux mille cinq cents Juifs, entre les mains desquels se trouve presque tout le commerce [1]. On y compte aussi environ quatorze cents Nègres, trois cents Berbères, et une centaine de chrétiens.

L'ambassade britannique, en partie composée

[1] Les Juifs et les Maures vivent mêlés ensemble à Tanger, ce qui se voit rarement en Barbarie. L.

d'officiers, avec l'interprète, un certain nombre bigarré de Maures, d'Arabes et de Juifs, les muletiers et les domestiques, le tout escorté par un corps de cavalerie mauresque, accompagné du bacha de la province et de tous les consuls européens, quitta Tanger, par une route conduisant en une direction méridionale, sur un sol sablonneux, à travers les jardins productifs qui environnent la ville; ensuite dans un pays onduleux, sur des collines schisteuses et couvertes çà et là de gazon. La caravane rencontrait de loin à loin un village arabe, consistant en quelques chaumières défendues par une haie d'aloès ou de figuiers indiens; on découvrait par intervalles un ou deux champs de blé pour tout signe de végétation, et la première nuit on dressa les tentes dans une vallée entourée de collines qui se prolongeaient au sud-est vers le cap Negro. C'était le 9 novembre 1829.

Le second jour, on suivit les collines boisées de *Dahr-Acclaou*, dépendantes de la branche septentrionale du petit Atlas, et d'où l'on découvrait le rocher de Gibraltar, le cap Spartel au nord, et au pied de ces mêmes collines, dans une plaine, le cours sinueux de deux rivières qui vont se perdre, à trois milles à l'est, dans l'océan Atlantique.

Le troisième jour, on suivit une chaîne de hautes montagnes appelées *Djibbel-Habid* (la montagne bien-aimée), élevées de deux mille cinq cents pieds

anglais au-dessus du niveau de la mer, et ne présentant que très peu de parties cultivées. On traversa quatre villages arabes, on passa près de trois *coubbas*, ou tombeaux de saints, et on campa à l'entrée d'une vallée de myrtes; marche dix milles [1].

Le quatrième jour, direction par une étroite vallée, dit le Cou du Chameau [2], ensuite par une plaine et un bois de liége, formant l'extrémité orientale de la forêt d'*El-Araïsh* ou *El-Araiche* ou *Larache* ou *Luxos*, ville située par 35 degrés 12 minutes 50 secondes latitude nord, et 6 degrés 9 minutes longitude ouest du méridien de Greenwich; ville près de laquelle, dans un combat entre les Maures et les Portugais, en 1578, don Sébastien perdit la vie. Lemprière a plus haut parlé de cette ville avec quelque détail.

Le cinquième jour, marche à travers des villages arabes. D'un point élevé, on découvrit une autre ville, celle de *Kibir* ou *Al-Ksar*, située par 34 degrés 57 minutes 10 secondes latitude nord, et 5 degrés 52 minutes longitude ouest, dans une plaine qui, boisée, fertile, où coule la rivière de

[1] Les Maures, dit Lemprière, comptent les distances par heures, et comme il en faut toujours une à leurs mulets pour faire trois milles, la longueur d'un voyage est généralement calculée avec assez d'exactitude par ce moyen.

[2] La caravane a laissé sur sa droite, vers la mer, la ville d'Arzilla, à dix heures de chemin de Tanger, et qui fut autrefois une des barrières de l'empire, comme l'a dit Lemprière.

*L'Kos* ou *Lucos*, torrent bas, sinueux et rapide, est bornée au sud-est par de belles montagnes, dont l'une, à cause de sa forme, est appelée le pic de *Sarsar*, au pied de laquelle est la ville de *Wazen*, située elle-même par 34 degrés 42 minutes 29 secondes latitude nord, 5 degrés 35 minutes longitude ouest. Quant à celle d'*Al-Ksar* ou *Al-Kasait*, assise au bord septentrional de l'*El-Khos*, qui débouche dans l'océan Atlantique à *El-Araiche* ou *Larache*, elle est entourée de vergers et de jardins, d'orangers et de palmiers superbes; bâtie, vers la fin du douzième siècle, par un fils d'*Almansor*, c'est-à-dire *le Victorieux*, elle offre encore des restes de fortifications. Elle a quatorze mosquées; ses rues sont pavées, étroites, et traversées pour la plupart, de distance en distance, par des chemins voûtés; les maisons se font remarquer par leurs toits en tuiles : c'est la seule de ce genre en Barbarie. Le bazar est peu fréquenté. Population, huit mille habitans, dont cinq cents Juifs [1].

Les sixième et septième jours, marche continuée à travers les montagnes, d'où l'on apercevait l'Atlantique.

Le huitième jour, vue d'un lac d'eau douce de

[1] Les circuits agréables de la rivière d'El-Khos ou Lucos, les masses de dattiers et de toutes sortes d'arbres plantés irrégulièrement, forment, dit Lemprière, le coup d'œil le plus pittoresque à Larache, où la nature non défigurée se montre dans toute sa beauté.

trente milles de long du nord au midi, sur un et demi de large, appelé *Murja-Ras-ed-Dowra*, couvert d'oiseaux sauvages; sa rive occidentale est à un mille et demi seulement de l'Atlantique, dont il est séparé par une chaîne de collines sablonneuses d'environ deux cent cinquante pieds de hauteur, et où croissent quelques plantes communes. Deux rivières ou torrens se jettent dans sa partie orientale : l'une à l'extrémité nord-est, l'autre vers le sud-est. Après le lac, la route conduit à la forêt d'*El-Clagh* [1]. Vue de quelques coubbas, de douars ou campemens, de quelques bouquets d'arbres et de troupeaux de moutons.

Le neuvième jour, continuation du voyage le long des bords du lac, où l'on voit plusieurs îles et des tombeaux de saints personnages. A l'est du lac même sont des montagnes bordant la plaine de *Msharrah Roumella.*

Le dixième jour, la caravane aperçoit le lac s'écouler et se perdre en un ruisseau marécageux; le pays devient montueux, offre des collines élevées de cinq cents pieds, un sol pierreux ou sablonneux, où végètent quelques plantes grossières. Vue de la *Sebou* ou *Seibous,* rivière qui serpente dans une plaine riche et variée; lit de quatre cents verges de large, peu de profondeur. Sur sa rive méridionale, à un mille de la mer, est assise par 34 degrés

[1] Lemprière écrit *Clough*.

18 minutes latitude nord, 6 degrés 36 minutes longitude ouest, la ville de *Mehedia*, qui, du temps des Portugais, fut une place importante, comme l'attestent les ruines de quelques belles fontaines, d'arches et d'églises; ses fortifications étaient également sur un pied respectable : huit canons montés composent aujourd'hui sa seule défense. Cette ville ne contient plus que trois à quatre cents habitans, la plupart pêcheurs, qui subsistent du produit de la vente du shebbel, excellent poisson très semblable au saumon. Une communication par eau existe entre cette ville et *Fez*, capitale du royaume de ce nom, dans l'intérieur, par 34 degrés 6 minutes latitude nord, 4 degrés 58 minutes 15 secondes longitude ouest vers l'Atlas; mais on n'en tire aucun avantage.

Le onzième jour, direction par une étroite et profonde vallée; sur la droite, c'est-à-dire du côté de la mer à l'ouest de la route, vue d'un lac de trois milles de longueur nord-sud, où plongent des oiseaux qui ressemblent à des cygnes; succession de collines et de vallées à un mille et demi de la mer; à l'est, on aperçoit la vaste forêt de *Mamora*, couvrant, dit-on, quatre-vingts milles de pays, habitée par des lions et des sangliers. Arrivée à *Sla* ou *Sala* ou *Sàllé* ou *Salé*, par 34 degrés 2 minutes 45 secondes latitude nord, 6 degrés 45 minutes 30 se-

condes longitude ouest; ville jadis la terreur des mers, si renommée par ses pirates, qui menacèrent plus d'une fois les côtes mêmes des États de la chrétienté; ville autrefois le théâtre habituel de révoltes, d'intrigues et d'activité, maintenant ruinée, calme et sans vie : tels sont les fruits de l'ignorance, du despotisme et du mahométisme. La ville actuelle de Salé, bâtie sur un point sablonneux s'avançant dans la mer, et formant le rivage nord-est de la rivière de *Burugreb* ou *Bu-Regreb*, a un mille et demi de longueur sur un quart de mille de largeur; elle est entourée de murailles de trente pieds de haut, et de tours carrées, placées de cinquante pas en cinquante pas. Ses moyens de défense consistent en une longue batterie de vingt pièces de canon faisant face à la mer; et en un fort rond à l'entrée du fleuve, avec une ou deux pièces de petit calibre sur chaque porte. Les mosquées offrent des traces de belles sculptures d'une haute antiquité; les rues sont étroites et les maisons très sombres, comme toutes les villes des Maures; la population se compose d'environ dix mille habitans, dont peut-être cinq cents Juifs.

La rivière de *Bu-Regreb*, formée par la jonction du *Verou* et du *Bu-Regreb*, a ici environ cinq cents verges de largeur lorsque son lit est plein. La barre, à un huitième de mille de l'entrée, court presque à travers dans une direction ouest-sud-ouest, sous

trois ou quatre pieds d'eau dans le temps des eaux basses, et laissant un canal à chaque extrémité: les Maures suivent celui de l'est, offrant neuf à dix pieds d'eau lors de la marée; à l'intérieur le havre est bien abrité, et contient assez d'eau pour une frégate.

La ville de *Rabatt* ou *Rabat*, par 34 degrés 2 minutes 30 secondes latitude nord, 6 degrés 46 minutes longitude ouest, située sur le bord sud-ouest de ladite rivière[1], offre une vue pittoresque avec ses groupes de minarets, ses murailles délabrées, ses palmiers et ses vieilles mosquées couronnées par la vénérable citadelle ou *Casauba* ou *Kassbah*. Une courtine de cinq cents verges, faisant face à la mer, flanquée de deux batteries circulaires de chacune douze canons, nombre plus considérable que n'en présente la citadelle, et une petite batterie sur la rivière, à l'extrémité sud-ouest de la ville, composent sa défense maritime. Du côté des terres est une forte muraille de trente pieds de haut; puis viennent à chaque cinquante pas des tours carrées. La ville a trois quarts de mille de longueur sur un tiers de mille de largeur, avec des vergers entou-

[1] Les deux villes de Rabat et Salé étaient jadis réunies pour exercer la piraterie; et, suivant Lemprière, on les confondait généralement ensemble.

Les excellens melons et grenades qu'on trouve sur la route de Rabat à Mogadore dédommagent, dit le même voyageur, de l'ennui du chemin.

rés de murs le long de la rivière, qui mènent à une mosquée en ruines et à une tour haute de cent cinquante pieds, désignée par les Maures sous le nom de *Sma-Hassan*, l'objet le plus en vue et le premier qui puisse faire reconnaître la côte en venant de la mer, devant être aperçue du pont d'une frégate à six ou sept lieues de distance. Il y a ici une dizaine de mosquées, outre le mausolée d'un sultan et celui du héros de l'Afrique mauresque, le puissant Almansor. La principale rue de la ville, qui court parallèlement à la rivière, contient d'assez belles boutiques; les marchés sont abondamment fournis de légumes et de fruits excellens; il y a des vergers peuplés d'orangers, des plantations de vignes et de coton. La population mauresque peut être évaluée à dix-huit mille âmes, et la juive à trois mille : les premiers paraissent riches, et les seconds, s'ils le sont également, n'osent le laisser paraître. Les femmes juives de Rabat sont certainement les plus belles de l'empire. A un mille de la ville se voient les ruines de la ville romaine ou carthaginoise de *Schella* ou *Sala*, qui, selon d'Anville, était la limite de la station romaine sur cette côte. La rivière appelée maintenant *Bu-Regreb* servait de frontière à l'ancienne Mauritanie.

Les douzième et treizième jours, en quittant Rabat, la caravane suit une direction ouest-sud-ouest, passe près du village en ruines et de la tour de

*Tomara*, distans de trois milles de la côte ; voit ensuite deux villages arabes, et campe par 33 degrés 46 minutes 10 secondes latitude nord, 7 degrés 28 minutes longitude ouest, sous les murs de la ville déserte de *El-Mansoria*, dont la mosquée a une tour de quatre-vingts pieds de haut, à un mille de la mer. Il a fallu, de Rabat à El-Mansoria, franchir sept à huit torrens ou rivières qui se jettent peu loin de la route dans l'océan Atlantique.

Le quatorzième jour, marche sud-ouest par ouest; à six milles d'*El-Mansoria*, vue de la ville presque déserte de *Fidallah*, par 33 degrés 44 minutes latitude nord, 7 degrés 24 minutes longitude ouest, sur les limites d'une belle plaine couverte de blé, à trois quarts de mille de la mer, et qui était destinée à un magasin de grains avant que Mogadore fût bâtie ; on y remarque une assez belle mosquée, les restes de quelques maisons de marchands européens, et un camp arabe. Population, trois cents habitans, Maures, Arabes et Juifs. A demi-mille à l'est, est un rocher péninsulaire se projetant à un mille est-nord-est, et formant une baie sablonneuse d'un mille et demi de profondeur, qui offre un abri convenable et sûr pour la station de petits navires marchands [1].

[1] Les habitans de Mansoria ou Mansouria et de Fidallah ou Fadalah, selon Lemprière, vivent dans de misérables cabanes.

Le quinzième jour, direction le long de la côte; arrivée à *Dar-el-Beida*, par 33 degrés 36 minutes 30 secondes latitude nord, 7 degrés 40 minutes longitude ouest, petite ville murée, d'un demi-mille carré, sur le bord de la mer et sur un point qui se projette nord-nord-est à demi-mille pour former une baie de trois quarts de mille de profondeur; station bien abritée contre les vents de l'ouest, et protégée par quelques pièces de canon. Cette ville fut aussi bâtie pour l'exportation du blé, et resta long-temps au pouvoir des Portugais. Les tours de trois mosquées et quelques bâtimens européens se montrent par-dessus les murailles. Beaucoup de palmiers et de nombreux jardins environnent la ville, qui, du reste, a de l'eau en abondance. Population, sept cents habitans, y compris quelques Juifs [1].

Les seizième et dix-septième jours, direction ouest-sud-ouest, à travers un pays ondulé, une bonne terre argileuse, beaucoup de jardins, une petite forêt d'*arbutus*, donnant une graine dont on fait de mauvaise huile à brûler; signes de culture, grand nombre de charrues en activité; vastes plantations de hhenna (*lawsonia inermis*); quelques sources;

[1] Dar-el-Beida, que Lemprière nomme *Darbeyda*, est, dit-il, un petit port de mer de peu d'importance, mais dont la baie peut néanmoins recevoir de grands vaisseaux sans danger, excepté pendant les gros vents du nord-ouest.

troupeaux de moutons et de chèvres; camps arabes; tombeaux de saints; vue des replis sinueux de la rivière de *Oum-Erbegh* ou *Oum-er-Begh* (la mère des herbages), qui descend de l'Atlas, sépare les provinces de *Fez* et de *Tédla*, forme limite entre celles de *Temsena* et de *Ducuila*, et coule à travers de profonds bancs de sable et d'argile sablonneuse; largeur de son lit, cent cinquante pas. Sur sa rive sud-ouest, à un mille et demi de son embouchure dans l'Atlantique, s'étend la ville d'*Azamor* ou *Azamore*, par 33 degrés 17 minutes 37 secondes latitude nord, 8 degrés 15 minutes longitude ouest, entourée de murailles d'un mille et demi de circuit, tombant en ruines, défendue par quelques pièces de canon pointées vers l'Océan, mais mieux protégée contre toutes attaques, excepté en bateaux, par une barre de sable à l'entrée de la rivière, presque à sec dans le temps des basses eaux. Cette ville est triste et sans vie; ses rues sont étroites et sales; ses provisions consistent en poissons, légumes et fruits en abondance. Sa population est d'environ trois mille habitans, y compris les Juifs. A l'angle sud-est est un faubourg où existe une mosquée. La contrée environnante est ouverte, privée de bois, bien cultivée et parsemée de jardins [1].

Le dix-huitième jour, en quittant Azamor, la ca-

[1] La ville d'Azamore, à cinquante-six milles de Dar-el-Beida, a

ravane prend sa direction à travers une contrée montagneuse; signes de plus grande culture; aspect de plusieurs sources; dix camps arabes; deux villages entourés d'arbres, vue lointaine de la ville de *Mazagan*, située par 33 degrés 14 minutes latitude nord, 8 degrés 21 minutes longitude ouest, sur un point péninsulaire se projetant à un mille au nord, et formant la limite occidentale d'une baie sablonneuse d'un mille et demi de large, qui offre un bon mouillage pour les navires, le point d'Azamor l'abritant au nord-est. La ville fut bâtie par les Portugais, qui l'abandonnèrent en 1770; elle est défendue par des redoutes du côté de la mer. Elle a un petit commerce, d'excellente eau et de bonnes provisions. Population, deux mille âmes [1].

A trois milles sud-ouest de cette place et sur la côte, se voient les ruines de *Tett* (mot qui, en arabe, signifie *Titus*), ville que l'on croit avoir été fondée par les Carthaginois. Les voyageurs campèrent dans la vallée, au dos de la haute terre for-

un port de mer à l'embouchure de la rivière d'Oum Erbegh (que Chenier et Lemprière appellent *Morbeya*).

[1] En suivant la côte pour se rendre à Mogadore ou Souera, ville assez grande, à trois cent cinquante milles de Tanger, sur l'océan Atlantique, avec des rues alignées au cordeau, mais étroites, on rencontre la ville de Saffi, port de mer situé au bas d'une montagne escarpée. Cette ville petite, à soixante milles de Mogadore, n'a, dit Lemprière, qu'un palais d'une assez belle ordonnance.

mant le camp *Blanc*, situé par 33 degrés 8 minutes latitude nord, 8 degrés 40 minutes longitude ouest.

Le dix-neuvième jour, direction sud-ouest par sud. La route abandonne la côte, et conduit vers la capitale par une succession de plaines élevées ou de terrains plats, s'étendant au pied de l'Atlas. Entrée dans la province de *Ducaila*, célèbre par sa belle race de chevaux et sa manufacture de laine pour tapis; province fertile et bien cultivée, offrant çà et là quelques palmiers pour tous arbres. La route monte à travers le granit pour atteindre une plaine élevée, qui se termine à l'horizon au sud-est par une colline solitaire appelée *Gibbel-'Khaddar* (montagne verte), ressemblant beaucoup au Soracte qui domine la campagne de Rome.

Les vingtième et vingt-et-unième jours, route sur une plaine ouverte et montueuse; sol gras et léger ou pierreux; vue de quelques troupeaux de moutons, de dix campemens arabes et de sept tombeaux; premier aspect de l'*Atlas* aux pics neigeux, qui brillent dans toute leur gloire au soleil couchant; plaine étendue dans tous les sens, et arrivant sans doute à leur pied; magnifiques masses de neige et de glace détachées à la distance d'une centaine de milles.

Les vingt-deuxième et vingt-troisième jours, direction sud-est, toujours en plaine aussi loin que l'œil puisse atteindre; nul arbre ni maison; quel-

ques tombes isolées pour interrompre ce niveau monotone; sol tour à tour gras et sablonneux ou pierreux; quelques palmiers nains sur des points marécageux; par intervalles, un beau gazon; bouquet de blé de Guinée; jardins, tombeaux de saints[1]; campemens arabes avec des tentes qui prennent maintenant la forme de ruches d'abeilles, et d'ordinaire grossièrement couvertes de paille; marche en plein air au sein de la grande plaine, où se voient des chameaux, des chevaux, des mules, des ânes et des meubles de ménage, ainsi que des fabriques de laine, des légumes, du blé, des dattes, des amandes, des 'hhennas, etc., exposés en vente; pics neigeux de l'Atlas magnifiquement argentés par les feux du soleil à son méridien; vue sur une colline des restes d'un fort ou d'une tour ayant nom *Gherando*, circulaire, de cinquante pieds de hauteur et de vingt de diamètre.

Les vingt-quatrième et vingt-cinquième jours, direction sud-est; route graduellement ascendante, à travers un pays de collines jusqu'à la plaine de *Smira*, longue de douze milles; puis montée vers

[1] Selon Ali-Bey, autre voyageur qui a visité l'empire de Maroc au commencement du XIX[e] siècle, la vénération qu'on porte aux sépulcres des saints, a un résultat, lorsque les chapelles servent d'asile à l'innocence contre les attentats du despotisme. La vénération qu'on a pour les imbéciles protége leur existence malheureuse; mais l'asile des chapelles conserve aussi un grand nombre de criminels.

une seconde plaine de dix-sept milles d'étendue, nommée *Peira;* base de craie et d'ardoises; sol tantôt sablonneux, tantôt ardoisé; pierres en abondance; fragmens de quartz et de pierres à fusil; couches d'agates en quartz cristallisé; palmiers nains et quelques herbes grossières; arbres épineux d'environ vingt pieds de haut, portant des baies de couleur jaune sombre, et appelés *sidra nebah* (le *rhamnus infectorius*). Dans le trajet, au milieu de ces deux plaines, pas une cabane ne s'offre à l'œil du voyageur, qui rencontre seulement une source d'eau vive, des troupeaux de gazelles et des verrats sauvages.

Le vingt-sixième jour, direction sud par est; montée par des collines de schiste micacé; lit de torrent bordé de genêts espagnols, de sidra nebah et d'acacias; route pierreuse, fragmens de fer, cailloux, etc. En débouchant de ce défilé rocailleux, on découvre devant soi la ville impériale, avec ses palais, ses mosquées aux minarets élevés, et sa haute tour, dans une vaste plaine, au milieu d'une forêt de palmiers, derrière laquelle apparaissent les neiges éternelles de l'Atlas, lesquelles, à une élévation de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, présentent un superbe relief résultant du ciel bleu qui les termine. Tandis que les voyageurs européens contemplent ce magnifique tableau, leur guide maure, à la première vue de *Maroc*,

fait halte, adresse au ciel des prières pour les jours du sultan et sur l'heureuse fin du voyage. On passe la nuit sous des palmiers qui, rappelant les climats brûlans du tropique, établissaient un contraste frappant avec les montagnes neigeuses s'unissant plus loin avec l'azur céleste; au coucher du soleil, plusieurs pics solitaires furent longtemps encore éclairés par les derniers rayons du soleil, tandis qu'une masse d'ombres enveloppait les pics inférieurs.

Enfin, le vingt-septième jour, on traverse à *Al-Kantra*, pont de trente arches, la rivière de *Tensift*, qui va se jeter dans l'océan Atlantique par 32 degrés 8 minutes latitude nord, à deux tiers environ d'un degré au nord de Mogadore, et à demi-degré au sud du cap Cantin; puis, en continuant à sillonner une plaine parfaitement nivelée, accompagné des gardes du sultan, tous en uniforme blanc, on arrive à Maroc au milieu des flots d'une population de plus de quarante mille âmes, au bruit de la mousqueterie et des pétards, d'une musique barbare et des cris perçans des femmes; en un mot, au milieu de tous les honneurs possibles.

La plaine de Maroc s'étend de l'est à l'ouest, entre une chaîne basse de collines schisteuses au nord et le haut Atlas au sud, dans une largeur d'environ vingt-cinq milles, et assez de niveau jusqu'au

pied des montagnes. Cette plaine, dont les limites échappent à la vue au couchant et au levant, s'élève d'environ quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sol est d'une marne légère et sablonneuse, mêlée de nombreux fragmens de quartz cristallisé, d'agate, de silex, de porphyre, de cornaline, de cailloux verts; il est généralement couvert de plantes épineuses, appelées dans le pays *sidra nebach;* les bords des ruisseaux sont parés d'oléandres d'une grande beauté, et au nord de la ville est une forêt de palmiers et d'oliviers. La rivière de *Tensift*, qui descend des montagnes septentrionales où elle prend sa source à environ quarante milles en tirant vers l'est, coule le long de leur base à environ quatre milles au nord de Maroc, recueille quelques ruisseaux qui sortent de l'Atlas, et va à quinze milles au sud de *Saffy* ou *Saffi*, ville située par 32 degrés 18 minutes 15 secondes latitude nord, 9 degrés 12 minutes longitude ouest, se jeter dans l'Atlantique à près de cent milles de Maroc. Cette rivière est peu profonde, mais rapide; sa largeur près de Maroc est d'environ trois cents verges; mais dans l'année elle est guéable presque partout, excepté au printemps.

La ville de Maroc (en mogrebin, *Marraksch*), située dans la partie septentrionale de cette riche plaine, est entourée d'une forte muraille à machicoulis en bois de tapia, haute de trente pieds, avec

fondations en maçonnerie. Elle offre des tours carrées de cinquante pas en cinquante pas. Ainsi entourée, la ville a six milles de circuit, et on y entre par onze doubles portes; mais tout cet espace est loin d'être entièrement couvert par des maisons. Il comprend de vastes jardins et des terrains ouverts de vingt à trente acres d'étendue [1].

Le palais du sultan est en dehors de l'enceinte de la ville, au midi et en face de l'Atlas; mais il est entouré de murailles d'une égale force; l'espace qu'il occupe est d'environ quinze cents verges de longueur sur six cents de largeur; ce terrain est divisé en jardins carrés, autour desquels sont des pavillons détachés, formant la résidence impériale. Les parquets des appartemens sont en tuiles de différentes couleurs, mais fort simples du reste; une natte, un petit tapis à l'extrémité et quelques coussins en composent tout l'ameublement.

Dans la cité, on compte dix-neuf mosquées, deux emdrasas ou colléges, et un hôpital. La principale mosquée, appelée *El-Koutoubia,* s'élève isolée sur un espace de vingt à trente acres. Elle est remar-

[1] Ali-Bey-el-Abbassi, dans son *Voyage en Afrique et en Asie,* en 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807, estime que la ville de Maroc, autrefois peuplée de plus de sept cent mille habitans, et qui, lors de sa grandeur, donnait le mouvement et la vie à l'agriculture, aux arts et au commerce du pays, compte à peine aujourd'hui (1803) trente mille âmes, le tiers de l'évaluation que l'on verra plus loin. Le même voyageur porte à trois lieues la circonférence qu'embrassent les murailles de cette capitale.

quable surtout par sa tour carrée, haute de deux cent cinquante pieds, aussi large au sommet qu'à la base, et produisant ainsi un singulier effet, étant divisée en sept parties, et sa hauteur apparente étant sept fois son diamètre. Cette tour, pareille à celle de Rabat et à la Giralda de Séville, passe pour avoir été bâtie vers la fin du douzième siècle. Au sommet se trouve une tourelle en forme de lanterne, d'où lui est venu le nom de *Sma-el-Fanar*. Le corps de la mosquée, bien que vaste, est un bâtiment irrégulier et insignifiant, lorsqu'on le compare à la haute tour dont il est surmonté.

La mosquée de *Beni-Yusef*, la seconde en hauteur et en ancienneté, quoique peinte à la moderne, a un collége de *talebs* ou *étudians* qui y sont attachés.

*El-Moazin*, qui passe pour la plus ancienne est très grande, et a sept cours ouvrant les unes sur les autres. Ses arches ou voûtes en fer à cheval mauresque, sculptées avec soin, sont d'un bel effet; les portes de cette mosquée passent pour être celles de Séville, qui ornèrent le triomphe du puissant Almansor.

*Bel-Abbas*, nom d'un saint, patron de la cité, est à la fois un mausolée, une mosquée et un hôpital pour quinze cents malades. C'est un pavillon surmonté d'une coupole recouverte en tuiles vernies en vert.

L'*Emdrasa-del-Emshia*, collége et mosquée près la muraille et dans la partie sud de la ville, a plusieurs tombeaux de sultans, autrefois surmontés de statues ou de bustes, et que la bigoterie du rigide empereur Moslem a entièrement fait disparaître.

Les fontaines de la ville offrent plusieurs restes de belles sculptures, notamment celle qui avoisine la mosquée d'*El-Moazim*, et qui porte le nom de *Shrub-u-Shouf* (bois et admire), laquelle a une corniche en marbre blanc.

Des sept portes de Maroc, celle qui s'ouvre vers le palais et qu'on appelle *Beb-e-Roum*, ce qui ferait penser qu'elle est une construction romaine, est un très beau morceau d'architecture; sa voûte est en fer à cheval mauresque, richement sculptée en travail arabesque.

Les rues de Maroc sont étroites et irrégulières, rarement plus larges que les ruelles européennes; en beaucoup d'endroits, traversées par des arches et des portes servant probablement de défense en cas d'attaque. Plusieurs ont des espaces ouverts et libres qui servent de lieux de marchés.

Les maisons, généralement d'un seul étage, ont des toits unis en terrasse. Le côté de la rue est propre et blanchi; çà et là est une étroite ouverture qui ne mérite pas le nom de fenêtre, et dont aucune n'est vitrée; mais la disposition intérieure

est presque tout-à-fait espagnole. Les chambres s'ouvrent sur une cour; quelques-unes de ces cours sont entourées d'arcades, et ont une fontaine au milieu. Plusieurs des portes sont en bois de cyprès sculpté avec art. Les chambres sont longues et étroites, à cause probablement du manque de bois. Nulle fenêtre, nul foyer ou cheminée, aucun meuble, excepté une natte et un ou deux coussins[1].

Le bazar, nommé *El-Kaisseria*, offre un long rang de boutiques ou d'échoppes couvertes contre l'injure du temps, et divisées en compartimens. On y vend de la soie, des châles, des mouchoirs, venant de la ville de Fez; des tapis de la province de Ducaila, des habits, du linge, des armes, du thé, du sucre de Londres; des raisins, des amandes, des *'hhenna* de Sous ou Suze; de beau blé, du foin de la province de Schragna; des dattes très douces de Tafilet; une grande quantité de bottes, de pantoufles, de selles, de poterie grossière, de nattes, de cordes, et des broderies en or et en argent, fort belles.

Il y a deux ou trois marchés, dont le principal, appelé *Sok-El-Khamise*, se tient près de la porte du nord le samedi de chaque semaine; il est abon-

[1] Plusieurs maisons, dit Ali-Bey, sont construites en pierre; mais le plus grand nombre le sont en mortier, composé avec de la terre, du sable et de la chaux qu'on bat entre deux planches appliquées aux deux surfaces du mur, ce qu'on appelle *tabbi*.

damment fourni d'objets de fabriques indigènes. Hors de la porte est le marché pour les chameaux, les mules, les chevaux, les bêtes à cornes, etc. Il ne s'y fait pas beaucoup de bruit, excepté à la vente des chevaux, qui a lieu par enchères; le crieur fait passer rapidement l'animal çà et là, en vociférant le dernier prix offert [1].

Le *millah*, ou quartier des Juifs, est un enclos muré, d'environ un mille et demi de tour, à l'angle sud-est de la ville; il est populeux, mais sale; tous les Juifs paient une taxe ou capitation au sultan, et sont traités avec un grand mépris; le mahométisme pèse sur eux de tout son poids flétrissant. La population de la ville, qui n'excède pas cent mille âmes ou peut-être même ne dépasse point quatre-vingt mille âmes, comprend cinq mille Juifs. Les femmes ne se montrent que bien rarement dans les rues [2]; il est difficile d'en assigner le nombre. Pla-

[1] Les places et marchés, ainsi que les rues, ne sont ni pavés ni sablés, ce qui les rend extrêmement incommodes, à cause de la boue dans les temps pluvieux, et de la poussière dans les temps secs. (Ali-Bey, *Voyage en Afrique et en Asie.*)

[2] Ceci paraît en contradiction, sous quelques rapports, avec le passage suivant du *Voyage* d'Ali-Bey, en 1803 et 1804 :

« Les *femmes juives vont dans les rues à visage découvert;* j'en ai « vu de très belles, et même d'une beauté éblouissante : elles sont « ordinairement blondes. Leurs figures, nuancées de rose et de « jasmin, charmeraient les Européens. On ne peut rien comparer « à la délicatesse de leurs traits, à l'expression de leur figure, à la « beauté de leurs yeux, aux charmes et aux grâces qui sont ré- « pandus sur toute leur personne, et cependant ces modèles de

sieurs quartiers sont déserts depuis quelques années, où une terrible famine se fit sentir à Maroc; l'herbe qui y croît forme un frappant contraste avec les débris de murailles qu'on y distingue.

De vastes aquéducs souterrains entourent la ville; quelques-uns ont de dix à douze pieds de profondeur, mais ils sont en ruine; ils traversent la plaine, et vont prendre les eaux au pied de l'Atlas, quelquefois à vingt milles de distance.

Il existe plusieurs vastes cimetières hors de la ville, au nord et au midi; il y en a un, à l'est, de cent acres d'étendue.

Quant aux jardins, le sultan en a trois assez considérables, d'environ cinquante acres d'étendue, dans l'intérieur de la ville; et deux, de chacun vingt acres, à deux milles de distance des murailles. Un de ces trois premiers jardins fut assigné à la mission britannique, qui l'occupa durant un mois de séjour à Maroc, et dont M. le lieutenant Wáshington présente la description qui suit:

« Ce jardin, appelé *Sebt-El-Mahmonia,* occupant un espace de quinze acres de terrain, est planté, dans un style bizarre, de toutes les variétés d'arbres

« beauté qui présentent la réunion de tout le beau idéal des sta-
« tuaires grecs, ces femmes sont l'objet du mépris le plus avilissant.
« Elles marchent aussi nu-pieds, et sont obligées de se prosterner
« aux pieds richement décorés d'horribles négresses, qui jouis-
« sent de l'amour brutal ou de la confiance des musulmans leurs
« maîtres. »

fruitiers, comme l'olivier, l'oranger, le pommier, le citronnier, le mûrier, le noyer, le pêcher, le poirier, la vigne, etc., avec le cèdre, le peuplier, l'acacia, le laurier-rose, le myrte, le jasmin; ce qui forme un riche et épais ombrage, auquel s'unissent le cyprès solennel, le haut palmier, et à travers lequel on ne découvre que les pics neigeux de l'Atlas, s'élevant presque immédiatement au-dessus de nos têtes, et la tour gigantesque de la principale mosquée, qui en est à un quart de mille. Rien n'interrompt le calme de ce point délicieux, si ce n'est le bond léger de la gazelle et le bruit des chutes d'eau dans toutes les directions; on y trouve tout ce qu'il est possible de désirer dans un climat brûlant, le silence, l'ombre, la verdure et un air parfumé. Mais pour former contraste avec la vue illimitée que nous avions de notre jardin, le toit en terrasse dominant sur la ville nous montrait la plaine sans limites à l'est et à l'ouest, et toute la ceinture de l'Atlas, enveloppant la contrée du sud-ouest au nord-est par un ruban de neige. »

Vue de Maroc, la chaîne neigeuse de l'Atlas borne l'horizon de l'est au sud-ouest. En hiver (janvier 1830, époque où la mission britannique se trouvait à Maroc), la transition est immédiate de la zone boisée à la zone neigeuse; la formation de ces monts incline plus vers des sommités ou pointes aiguës que vers des pics alpins. La plus élevée de

ces sommités, aperçue de la ville, est à l'est-sud-est, à une distance de vingt-sept milles; deux autres masses remarquables, formant des pains de sucre, au sud-est par est et sud-est, et que les Maures appellent *Glaoui*, présentent un superbe rideau du sud au sud-est. Il est remarquable que ni les Maures ni les Arabes n'aient aucune dénomination distincte pour l'Atlas. On le désigne habituellement sous le titre de *Djibbel-Telj*, ou montagnes de neige; ou bien il prend le nom de la province ou du district, comme *Djibbel-Tedla*, *Djibbel-Misfywa*. Le mot *Atlas* est ignoré. D'où dérive-t-il? Ne serait-ce pas, dit M. Washington, une corruption grecque du mot libyen ou berber, *adrar*, *athraer*, signifiant montagne?

Plusieurs de ces sommets ont été mesurés trigonométriquement, sur une base de sept milles; le plus élevé est appelé par les Maures *Miltsin*. Il s'étend dans le district de Misfywa, lat. 31 degrés 12 minutes nord, 27 milles sud de Maroc, et on lui a reconnu 11,400 pieds au-dessus du niveau de la mer; ce qui est au-dessous de la limite des neiges perpétuelles assignée par M. de Humboldt; et cependant on n'a vu ces sommets dépouillés de neige qu'une seule fois en vingt ans.

Il est plus que probable que ce ne sont point là les plus hautes sommités de la chaîne de l'Atlas, et qu'il serait possible d'en trouver de plus élevées

dans la province de Tedla, vers la source de deux rivières considérables, l'*Oum-Erbehg* et la *Mulwia*, lesquelles, d'après les meilleurs renseignemens, paraissent naître aux flancs opposés de la même montagne; mais ceci n'est qu'une conjecture.

La longitude et la latitude de Maroc, trouvées par les moyens astronomiques, dans les jardins au sud-ouest de la ville, sont les suivantes : Longitude, 7 degrés 36 minutes ouest de Greenwich; latitude, 31 degrés 37 minutes 20 secondes nord.

La tranquillité de l'air dans la plaine de Maroc est aussi à noter. Le matin et le soir, on a généralement un calme plat; des brises légères durant le jour, peu ou point de pluie, et ceci en décembre et janvier; enfin une atmosphère ordinairement sereine et pure.

La moyenne hauteur du baromètre à Maroc, observée sur deux baromètres réduits à la moyenne température de 50 degrés Fahrenheit, en décembre et janvier, fut de 28 pouces 410, montrant une élévation de 1450 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. La plus grande hauteur, le 26 décembre 1829, fut de 28 pouces 590, par un beau temps et par un vent nord-est; la moindre hauteur, le 20 décembre, fut de 28 pouces 250, par un temps pluvieux, vent sud, éclairs au sud-ouest.

La moyenne température de Fahrenheit, à l'ombre, entre six heures du matin et six heures du soir,

fut de 56 degrés et demi; la plus élevée, 21 décembre 1829, de 64 degrés, vent sud-ouest; la plus basse, 27 décembre, de 40 degrés au jour, vent nord-est; la plus haute au soleil, 18 décembre, de 118 degrés, à deux heures après midi, et par un temps calme.

Les habitans de cette contrée peuvent être divisés en six classes, savoir : les Maures, les Arabes, les Schelluhs, les Berbers, les Juifs et les Nègres.

Les *Maures*, race dégénérée de leurs nobles ancêtres, descendent de ceux qui furent chassés d'Espagne lorsque la conquête de Grenade par Ferdinand et Isabelle et la fuite de Boabdil-El-Chico mirent fin à la dynastie mauresque dans ce dernier pays. Les Maures habitent principalement les villes, remplissent les hauts emplois sous le gouvernement, et forment le corps militaire; leur langue est le *mogreb*, ou arabe occidental, mêlé de mots espagnols.

Les *Arabes*, originaires du désert, se répandent dans les plaines, vivent sous les tentes, communément dressées en cercle, d'où on les nomme *douars* ou camps, et mènent une vie pastorale. Quand le sol est improductif, l'herbe rare, ou que les tentes sont tellement remplies de puces et de vermine qu'il n'est plus possible d'y rester en repos, les Arabes lèvent le camp et vont chercher un autre lieu, qu'ils choisissent de préférence près d'une

source ou d'un tombeau de saint. Ils sont hospitaliers, et lorsqu'ils ont engagé leur parole on peut s'y fier; ce qui n'empêche pas qu'autrement ce ne soient de grands voleurs. Il sont hardis et d'une taille mince, au-dessous de la moyenne; les filles, dans leurs premières années, sont fort jolies; les femmes sont horriblement laides, vu qu'elles demeurent exposées à l'air, et chargées des plus durs travaux, surtout des travaux domestiques. L'idiome des Arabes est le *koreish*, ou arabe du Koran, quoique bien corrompu.

Les *Berbers* et les *Schelluhs* ou *Chelluhs* habitent les montagnes de l'Atlas: les premiers, la partie nord-est jusqu'à la province de Tedla; les derniers, depuis cette province jusqu'au sud-ouest. Ils vivent principalement dans des villages dont les maisons sont construites en pierre et en argile, avec des toits en ardoises; quelquefois sous des tentes, et même dans des cavernes. Leur principale occupation est la chasse; ils cultivent la terre et élèvent beaucoup d'abeilles. Leur genre de vie les rend plus robustes et plus actifs que leurs voisins des plaines. Ce sont probablement les aborigènes de cette contrée, les descendans directs de Ham, et qui ont été refoulés des plaines vers les montagnes par les incursions des Arabes et des Maures. Leur idiome n'a aucune ressemblance avec l'arabe, quoiqu'un assez grand nombre de mots arabes soient

usités parmi les naturels. On a long-temps agité la question de savoir si le schelluh et le berber ne forment qu'une même langue. C'en sont réellement deux, mais peu différentes l'une de l'autre, ayant un assez bon nombre de mots communs à toutes deux; on pourrait avancer seulement que ce sont deux dialectes de la même souche, c'est-à-dire de la langue parlée dans toute la haute chaîne de l'Atlas, et s'étendant depuis *Baheereh*, sur les bords du Nil, jusqu'au cap Noun, sur l'océan Atlantique, distance de plus de deux mille milles. Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que le berber est l'idiome natif de toute l'Afrique septentrionale; c'est la langue des Mozabies, des Wadregans, des Wurgelans, des Tuariks, et on parle le berber sur les confins de l'Égypte et de l'Abyssinie.

Les *Juifs*, dans cette partie de l'empire de Maroc, sont comme ailleurs une preuve vivante de cette prophétie, prononcée il y a plus de trois mille ans, que ce peuple vivra isolé et ne se mêlera jamais aux autres nations. Les Maures, sans connaître cette prophétie, l'ont accomplie en son entier, en obligeant les Juifs à vivre dans un quartier particulier de leurs villes. Les Juifs forment un corps nombreux et serviable; ils sont mécaniciens, interprètes, etc., et c'est par eux que les affaires commerciales se traitent avec les Européens; on les contraint de se soumettre aux plus bas offices, comme ceux

de domestiques, portefaix, boueurs, etc. Méprisés, insultés par les Maures, qu'ils trompent en toutes occasions, ils n'ont d'autre moyen de justice que la soumission aux injures, aux coups même des enfans maures; et si un Juif osait lever contre eux la main, il ne le ferait qu'aux dépens de sa vie. En passant devant une mosquée, il doit déposer sa chaussure. S'il rencontre quelqu'un de la maison de l'empereur, fussent-ce même les vieilles Négresses du harem impérial, il doit également quitter sa chaussure, et se tenir debout près de la muraille jusqu'à ce qu'elles aient passé devant lui. Tel est l'état de dégradation de ce peuple, dans le sein duquel nous devons cependant, observent les voyageurs anglais, choisir nos interprètes, nos agens consulaires. S'il fallait reporter au sultan un message conçu en termes d'égalité ou une remontrance un peu vive, un Juif ne l'oserait qu'en s'exposant à une mort immédiate.

Les *Nègres*, dont le nombre est peu considérable, sont esclaves, et, ici comme dans les contrées plus civilisées, un objet de trafic. Il en est cependant qui acquièrent une certaine importance, et qui alors obtiennent leur liberté. Le Nègre est renommé pour sa fidélité; aussi le sultan a-t-il principalement composé sa garde de Nègres, qui forment sa seule armée permanente; laquelle ne dépasse point cinq mille hommes.

Le gouvernement de l'empire de Maroc est entièrement despotique. Le sultan est le chef de l'Église et de l'État, deux choses ici inséparables. Le mahométisme est la seule religion permise, et les Maures sont très stricts, même en voyage, dans l'accomplissement minutieux des devoirs qu'elle prescrit. Ils regardent les chrétiens comme n'ayant aucune religion.

Les lois ne sont que la volonté d'un despote qui, dans sa capitale, administre la justice en personne. Dans les provinces, le khalife ou pacha copie fidèlement le despotisme de son impérial souverain. Cependant la justice est sévère et prompte; le principe qui lui sert de règle paraît être celui-ci: « Tiens le peuple dans une condition pauvre, et il ne se révoltera point. »

Les forces militaires consistent en une sorte de milice qui se lève quand on la requiert. Elle ne reçoit aucune paie, mais on fournit à chaque soldat un cheval, et lorsque les miliciens des provinces visitent la capitale, on leur fait un léger présent. La seule force permanente est la garde du sultan, dont nous avons parlé, et dont les soldats portent tous de longs mousquets qu'ils manient avec une grande dextérité, faisant feu au galop. Ils sont durs à la fatigue, dorment par terre sans nulle couverture, même dans les nuits froides et humides; mais ils ne sont point redoutables, n'ayant aucune idée

de l'avantage de se mouvoir par masses. Si leur première charge n'est pas décisive, on les met facilement en déroute. La plupart sont bons tireurs; mais aucun ne s'entend à la manœuvre de l'artillerie [1].

L'éducation des Maures se borne à apprendre le Koran par cœur dans les écoles, et manier un cheval et des armes à feu [2].

La musique est pour ainsi dire inconnue des Maures; un fifre ou flageolet grossier, et un tambour plus mal fait encore, voilà les instrumens usités, mais sans qu'on en tire aucune harmonie, excepté parmi les Schelluhs, montagnards dont les chansons agrestes sont mélancoliques et intéressantes.

Les Maures, en général, ont une belle apparence physique, une taille moyenne, quoiqu'au premier abord leurs larges vêtemens flottans leur donnent l'air de gros hommes. Après l'âge mûr, hommes et femmes deviennent corpulens, par l'effet de leur vie inactive. Ils ont de belles dents, une

[1] Les courriers de l'empereur sont de simples piétons, faisant quatre milles à l'heure, et allant en six jours de Maroc à Tanger, distance de cent dix lieues.

[2] Les Juifs, dit Ali-Bey, sont les uniques orfèvres, les seuls ferblantiers et les seuls tailleurs qu'il y ait à Maroc. Les Maures sont seulement cordonniers, charpentiers, maçons, serruriers et tisserands de haïks, étoffe destiné à faire des manteaux, comme aussi des caftans ou robes longues boutonnées par-devant du haut en bas avec des manches très larges.

complexion de toutes nuances, eu égard à leurs rapports avec les Nègres, et on remarque que plus la couleur se rapproche du noir, plus les hommes sont beaux et d'un caractère déterminé. Les femmes, qui sont jolies étant jeunes, se noircissent les cils et les sourcils avec de la mine de plomb, et se teignent le bout des doigts avec de la henna, plante dont la couleur orange sombre est loin d'ajouter à leurs charmes. Quelques hommes, sans doute les petits-maîtres de la contrée, suivent cet usage féminin.

Le costume des Maures est pittoresque et gracieux; il consiste en une chemise à larges manches et en caleçons d'une ample dimension, d'un linge blanc, sur lesquels la plupart portent un caftan, avec des manches courtes boutonnées près du poignet, d'un jaune brillant ou d'un bleu léger; beaucoup y ajoutent une écharpe ou ceinture de différentes couleurs; sur le tout se déploie le *haïck*, manteau de laine longue, de coton ou de soie, porté comme la toge romaine. Quelquefois on y joint encore une sorte de vêtement bleu à capuchon, appelé le *sulham*, généralement en casimir blanc[1]. La coiffure est un bonnet rouge, autour duquel est tissue de la mousseline blanche, formant comme un tur-

[1] Cette espèce de manteau fort ample qui descend jusqu'aux talons ne sert, dit Lemprière, que pour les temps froids ou pluvieux.

ban [1]. La chaussure consiste en pantoufles ou bottes de cuir maroquin jaune. Le haïck est porté par les femmes aussi bien que par les hommes; souvent même il est le seul vêtement, et quelquefois si fin qu'il est transparent. Les femmes portent toujours des pantoufles rouges, et ni les hommes ni les femmes ne se servent de bas [2]. Le bas peuple a pour vêtement une espèce de sac en fil de laine grossière, troué par le haut pour y passer la tête, et de chaque côté vers le cou pour y passer les bras. Ce sac a nom *jellabia*. Les habits de couleur sont interdits aux Juifs; un *bornou* noir, un bonnet noir et des souliers noirs sont les indices de leur dégradation.

La nourriture habituelle est un plat de *kuscasu* ou *cuscassou* ou *couscoussou*, mets composé de mouton, de volaille cuite avec des légumes, servi dans une

[1] Toutefois le turban, observe Lemprière, est seul permis pour les Maures qui ont fait le pèlerinage de la Mecque.

[2] Les deux sexes, dit Lemprière, aiment passionnément à avoir une espèce de chapelet pendu à leur ceinture. Les gens riches s'en servent comme d'un joujou qui les amuse et qu'ils ont toujours à la main. Ils aiment à porter des montres, mais seulement pour parure, car il importe peu, ajoute Lemprière, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Les femmes, dit-il encore, ne peuvent sortir que le visage couvert, et sont instruites à ne connaître d'autre loi que celle que leur impose leur tyran. Il en est cependant qui lui sont infidèles. Pendant qu'il est sorti, elles donnent des rendez-vous à un amant habillé en femme. Le mari en rentrant qui ne voit que de petites mules croit qu'une voisine est venue faire visite à son épouse, et se garde bien de troubler ce tête-à-tête.

assiette de terre grossière, remplie au point de déborder, et offrant un hachis ou pâte qui est un aliment savoureux et nutritif à la fois. On place à terre ce mets, autour duquel s'asseyent, les jambes croisées, une demi-douzaine de personnes. Chaises, tables, couteaux, fourchettes, cuillers, assiettes, sont à Maroc des superfluités entièrement ignorées. On n'use point de café; on prend généralement du thé; à toute heure on en présente aux visiteurs; c'est autrement l'unique breuvage employé [1].

Les Maures ne fument point de tabac [2], mais en prisent une grande quantité; ils fument quelquefois des feuilles de chanvre, qui paraît avoir à un haut degré la qualité enivrante de l'opium. Ils emploient aussi les grains d'une plante appelée *keef*, laquelle paraît avoir les mêmes propriétés.

Les traits saillans du caractère des Maures sont la paresse, l'apathie, l'orgueil, l'ignorance et la sensualité. Quoique vivant dans l'état d'ignorance la plus déplorable, ils méprisent tous les autres peuples en les traitant de barbares. Leur bigoterie est de même excessive. Dans le trajet de Tanger à Maroc, presque tous les voyageurs que rencontra la caravane d'Européens et de Maures, après avoir

[1] Le vin et les liqueurs spiritueuses, on le sait, sont prohibés par le Koran; mais les Maures violent souvent cette défense.

[2] Lemprière dit que les Maures fument beaucoup de tabac; mais c'est du chanvre sans doute, comme l'observe ensuite M. Washington.

salué le chef de l'escorte, lui disait : « Dieu vous préserve du contact des kafirs ! » La sensualité des Maures ne connaît point de bornes ; les lois de la nature ne peuvent même la restreindre. Quand le physique est usé, ils ont recours à des excitans. On entend des vieillards décrépits, et un pied dans la tombe, dire encore qu'ils donneraient la moitié de leur fortune pour quelques heures d'une vigoureuse jeunesse. Les Maures passent le jour à flâner, à promener lentement leur oisiveté [1]. Si l'on excepte leur exercice militaire du *lab-el-barod*, qui consiste à charger au galop, faire feu, s'arrêter court, ils sortent rarement de leur état léthargique d'apathie ou d'insouciance. Néanmoins, avec tous ces vices, ils sont hospitaliers, et doués d'un courage véritable s'ils tombent dans l'infortune. « *Allahbra*, Dieu l'a voulu ainsi », est leur phrase de consolation dans toutes leurs peines. Le peuple est généralement bien constitué, en bon état de santé, et vit long-temps. Le climat est incontestablement favorable ; toutefois la lèpre, l'ophtalmie, l'éléphantiasis, l'hydrocèle et la syphilis, ne sont pas inconnues. Leurs remèdes

[1] Ils ont, du reste, une si grande aversion pour marcher et se tenir debout, que si deux ou trois personnes se rencontrent, et qu'elles aient envie de causer un instant ensemble, elles s'asseyent au premier endroit pour s'entretenir à leur aise.

Les Maures se saluent, deux égaux, en secouant la main ; l'inférieur en baisant le bout de la manche du supérieur ; la plus grande marque de respect est de lui baiser les pieds. L.

sont des simples, toute leur pharmacie médicale se bornant à quelques plantes. Mais un terrible fléau, la peste, les visite presque tous les vingt ans, et ils ne prennent aucune précaution pour s'en garantir.

Les sauterelles, qui apparaissent dans les temps de grandes sécheresses, commettent aussi d'affreux ravages, dévorant quelquefois toute la végétation, et ne laissant qu'un désert partout sur leur passage[1].

Le cheval maure est un animal souvent d'une grande beauté; il est plus solide sur ses jambes que le genêt andalou; probablement qu'il le doit à de meilleurs pâturages. Son allure et sa forme en diffèrent également; il ne lève pas le pied aussi haut et avance davantage; son enjambée est plus étendue. Il ne dort point debout, comme le cheval espagnol, et il a le pied sûr, même en galopant sur un terrain inégal. Les chevaux maures ont de quatorze à quinze mains de haut; il y en a de toute couleur. Les plus beaux sont l'alezan et le noir; le dernièr n'est pas commun. Ils ont la crinière flottante et une queue fort ample que l'on ne coupe jamais; mais on la rase lorsqu'ils sont jeunes, pour lui donner une forme bizarre. La crinière d'un beau che-

[1] Washington ne parle point d'un autre fléau, plus fréquent et non moins terrible, le voisinage des bêtes féroces, dont l'Atlas est rempli, surtout vers le sud, et qui descendent de leurs repaires dans les campagnes, lorsque la faim les presse. Les Arabes qui demeurent près des bois font de grands feux pour les éloigner pendant la nuit.

val alezan a deux pieds et demi de long; la queue balaie la terre. On le monte rarement avant l'âge de quatre ans; les Maures ne montent pas les jumens. Dans l'intérieur du pays, un bon cheval coûte 100 dollars espagnols, environ 500 francs; mais on ne peut l'exporter sans un ordre de l'empereur. En voyage, le cheval barbaresque part sans avoir bu ni mangé; à la fin de la course, on l'attache, débridé, mais non dessellé; on lui donne autant d'eau qu'il peut en boire, ensuite de l'orge et de la paille hachée qu'on étend par terre devant lui aussi loin que son cou peut atteindre. De cette manière, rarement, pour ne pas dire jamais, il se couche; il ne goûte non plus aucun sommeil, et cependant il est très éveillé. Un cheval poussif est rare. Il y en a qui ont le pied tendre et les épaules ébranlées par suite de haltes brusques, même au galop, ce que les Maures pratiquent toujours [1].

Les voyageurs anglais, après l'audience du sultan et les échanges de présens, visitèrent quelques points de la chaîne de l'Atlas, notamment la partie habitée par des montagnards appelés *Schelluhs* ou *Chelluhs*, qui ne revenaient point de leur étonnement à la vue d'étrangers avec leurs boutons dorés

[1] Le cheval est regardé comme trop noble pour les Juifs; ils ne peuvent, dit Lemprière, se servir que de mulets. La vitesse du cheval maure est très grande; celle du dromadaire coupe la respiration : il fait jusqu'à cinq cents milles en quatre jours

et leurs instrumens. Lorsque le mercure fut versé d'un baromètre pour obtenir un horizon artificiel, ils poussèrent un cri d'admiration, mais toujours en gardant une attitude polie et même respectueuse. Le contraste entre l'apathie des Maures et l'intelligence et la curiosité de ces montagnards est frappant. Ils ont autour d'eux un air de liberté inconnu dans les plaines. Ce sont des hommes bien constitués, d'une forme athlétique, d'une taille moyenne, de traits peu saillans et d'une complexion douce. Le goître est ignoré parmi eux. Ils ont un idiome particulier, et peu comprennent l'arabe. Les Anglais s'entretinrent avec eux par le moyen des Juifs qui demeurent dans ces vallées, où ils se sont réfugiés pour se soustraire aux humiliations et à la taxe des villes. Les Schelluhs habitent des chaumières couvertes d'un toit d'ardoises légèrement incliné; leur principale occupation est la chasse; ils se mêlent peu avec les Arabes et les Maures de la plaine. Partout où leurs vallées présentent un terrain propre à la culture, il est enclos et cultivé. Ils sont hospitaliers et généreux. La principale vallée des Schelluhs contient dix villages et quatre à cinq mille habitans, dont un quart de Juifs. On trouve dans cette vallée du salpêtre, et on y fait de la poudre à tirer. On y a aussi découvert des mines de cuivre [1].

[1] Lemprière, comme nous l'avons déjà vu, parle d'une autre

Les voyageurs ne purent atteindre le sommet de l'Atlas, dont les pics, blanchis par des neiges éternelles, paraissent n'avoir jamais été gravis par les Schelluhs; car arrivés à la limite des neiges, les guides refusèrent de monter davantage. Le baromètre marqua une élévation de six mille quatre cents pieds.

Au bas de l'Atlas, les voyageurs, à leur retour, aperçurent les ruines d'une assez grande ville appelée *Tassermout*, offrant encore des murailles de pierre calcaire, des bains, des voûtes, etc.; tout ce qu'ils purent en apprendre des naturels, c'est que c'était une cité chrétienne ou romaine, à laquelle la tradition attache le même conte qu'à la prise de Troie; seulement les Schelluhs substituent des mules chargées d'or au fameux cheval de bois, et ils montrent encore ce qu'ils nomment la porte du Traître.

Les voyageurs firent quelques autres excursions dans les environs de Maroc, notamment sur les bords de l'*Oum-Erbegh*, qui, dans un trajet de soixante-dix milles à travers une suite de plaines, porte le voyageur sur la côte, à *Fidallah*; que Chénier nomme *Fédale*.

espèce de montagnards qu'il appelle *Sidi Nazir* ou *mangeurs de serpens*, et qui paraissent bien éloignés d'avoir les mœurs hospitalières et douces des Schelluhs. Il en vit plusieurs avaler en effet des reptiles vivans de plus de quatre pieds de long, en dansant au son d'une musique vocale et instrumentale, et en commençant par la queue.

En cherchant le trait caractéristique de la contrée que les voyageurs britanniques viennent d'explorer, on reconnaît que toutes les élévations y présentent un niveau; que les plaines s'élèvent par degrés jusqu'aux montagnes; que les deux grandes rivières, la *Sebou* ou *Seibous*, qui débouche dans l'océan Atlantique par 34 degrés 20 minutes de latitude nord à Mehedia, et l'*Oum-Erbegh*, qui débouche dans le même océan, par 33 degrés 20 minutes près d'Azamor, et au nord-est du cap Blanc, paraissent diviser le pays en trois portions : la septentrionale, ou celle qui s'étend du détroit de Gibraltar à la latitude (34 degrés) de Fez (en exceptant la pointe septentrionale des montagnes), à en juger par les débordemens des rivières et des lacs, est presque au niveau à la base de l'Atlas. De la rivière de Sebou à celle d'Oum-Erbegh, la contrée plonge considérablement vers l'ouest, et de plus en plus depuis ce dernier fleuve jusqu'à la plaine de Maroc. Au milieu de ces terrains unis, on remarque une extrême pénurie d'arbres. A la lisière même de l'Atlas, les arbres n'atteignent pas à une hauteur notable, quoi qu'en ait dit le savant Pline, en parlant de la Mauritanie; mais il est impossible de ne pas reconnaître la fécondité du sol, car du pied de l'Atlas au bord de l'Océan, on ne voit partout que de vastes champs de blé. Si on dirigeait les eaux dans les lieux qui en manquent,

cette fécondité serait bien plus sensible encore ; et des mains européennes qui ensemenceraient le territoire de l'empire de Maroc lui feraient produire de quoi nourrir, dit le voyageur anglais, des millions d'habitans de plus que les cinq ou six millions qu'il compte à présent.

---

En nous résumant sur l'empire de Maroc, nous voyons d'après Graberg de Hemso que les pays qui composent cet empire, autrement appelé le *Maghreb*, et qui obéissent au sultan marocain, occupent sur la surperficie du globe un espace de vingt-quatre mille trois cent soixante-dix-neuf lieues ou près de deux cent vingt mille milles carrés; et que les habitans y forment une population d'environ huit millions cinq cent mille âmes, ce qui revient à trois cent quarante-neuf habitans par lieue carrée. Parmi ces habitans figurent deux millions trois cent mille Berbères et Touariks, un million quatre cent cinquante mille Schelluhs, trois millions cinq cent cinquante mille Maures et Arabes, sept cent quarante mille Bédouins et Himirètes, cent vingt mille Nègres, trois cents Européens, trois cent trente neuf mille cinq cents Juifs, et deux cents renégats. L'empire compte vingt cités principales peuplées comme il suit, savoir : Fez, quatre-vingt-

huit mille habitans; Mekinès, cinquante-six mille; Maroc, trente mille; Rabat, vingt-sept mille; Salé, vingt-trois mille; Tarudant, vingt-et-un mille; Mogadore ou Suira, dix-sept mille; Tetovan, seize mille; Tedsi, quatorze mille; Asafi, douze mille; Teza, onze mille; Tefza et Exfa, mille cinq cents; Tafilet, dix mille; Tanger, neuf mille cinq cents; Mula Driss, neuf mille; Demnet, huit mille; Tagodast, sept mille; Aghmat, six mille; Alcassar, cinq mille, et El-Arasche, quatre mille.

Les Berbères autrement appelés *Amazirghis*, mot qui veut dire homme et peuple, paraissent être les descendans des plus anciens habitans de l'empire et même de toute l'Afrique septentrionale; ils sont probablement d'origine arabe. Les Schelluhs en diffèrent essentiellement par le langage, le costume et le genre de vie, ainsi que par une constitution physique moins robuste, une carnation plus olivâtre, et une plus grande aptitude à la culture des arts et métiers. Les Maures forment, après les Amazirghis, la population la plus considérable de l'empire, et sont d'origine persane ou arabe. Leur nom maure paraît leur venir de l'hébreu *mahur*, qui signifie occident. Les Arabes sont venus du Hedjaz, de l'Yémen et de l'Hadramaut. Les uns sont sédentaires et habitent les villes, les autres errans et vivent dans les campagnes ou les déserts sous le nom de *Bédouins*, en formant des

campemens ou douars, comme il a été dit ailleurs. Quant aux Juifs, ils sont presque tous misérables, mais les femmes sont généralement bien faites et avenantes; elles ont surtout de très beaux yeux noirs, la peau fine et une disposition érotique singulièrement prononcée. En passant dans les rues elles sont obligées de se découvrir la moitié de la partie supérieure du visage, pour être distinguées des Mauresses, qui laissent à peine apercevoir une de leurs prunelles. Du reste, il demeure avéré que les Juifs surpassent en fraudes et friponneries tous les indigènes de l'empire.

Quittons ce pays pour nous diriger à l'est dans les autres États de la Barbarie, notamment à celui d'Alger, aujourd'hui placé sous la domination française. Le premier voyageur qui ait parlé de ces contrées avec connaissance de cause est, sans contredit, le docteur Shaw, dont la relation, par sa date, se rapporte encore à la première partie de la division adoptée dans ce volume. Nous allons donc analyser le voyage de Shaw, en n'en tirant, toutefois, que ce qui se rattache à notre objet actuel.

## SHAW.

VOYAGE DANS LES ÉTATS BARBARESQUES.

(1736.)

Les notions que ce voyageur a recueillies sur Alger et Tunis annoncent un homme profondément versé dans la connaissance de l'antiquité. Il s'attache d'abord à la description des trois provinces qui forment le royaume d'Alger, et qui sont composées de l'ancienne Numidie et de la partie de la Mauritanie césarienne; c'est une savante géographie comparée de ces contrées, autrefois si florissantes, et qui sont si prodigieusement déchues de leur ancienne splendeur. Nulle part dans la vaste étendue de ces trois provinces, on ne trouve aucun monument romain bien conservé; mais on y rencontre assez fréquemment des débris qui annoncent la magnificence des villes et des édifices dont le territoire était couvert. De toutes parts l'œil aperçoit des ruines de temples, de cirques, d'amphithéâtres, d'aquéducs, et surtout beaucoup d'inscriptions que Shaw a soigneusement recueillies, et dont il a enrichi son voyage. Je vais donner, sous ce point de vue seulement, une esquisse des principaux lieux décrits par ce voyageur.

Alger, bâtie par des Africains de la tribu Mesgane, n'a pas plus d'un mille et demi de circuit, quoiqu'on y compte (en 1736) deux mille esclaves chrétiens, quinze mille Juifs et jusqu'à cent mille mahométans. Cette ville, située sur le penchant d'une colline, a la forme d'un amphithéâtre, et elle n'a presque point de maison qui n'ait la vue de la mer. Ses murs sont faibles, excepté dans quelques parties où ils sont soutenus par des fortifications. Ses deux baies sont défendues par deux châteaux bâtis sur les collines environnantes. A l'ouest, le bord de la mer est garni de rochers et de précipices; mais à l'est, la côte est très accessible, et c'est sur ce point que Charles-Quint fit sa descente qui, comme on le sait, n'en eut pas plus de succès. La ville est mieux fortifiée du côté de la mer. Toutes les embrasures des murs y sont garnies de canons de bronze en bon état. Une batterie formidable commande l'entrée du port et la rade. Ce port est de figure oblongue; il a cent stades de long sur quatre-vingts de large. Le môle de l'est, qui formait autrefois une île, dont vraisemblablement la ville a pris son nom (*Al-Je-Keire*, comme on devrait prononcer Alger, signifiant *île*, dans la langue du pays) est très bien fortifié. Le château rond, bâti par les Espagnols lorsqu'ils étaient les maîtres de l'île, et les deux batteries les plus avancées, sont, dit-on, à l'épreuve de la bombe. Ce-

pendant, comme toutes ces fortifications sont sans mines et sans ouvrages avancés, et que ceux qui les défendent n'observent point de discipline, il serait aisé, suivant Shaw, à quelques troupes de terre de s'en rendre maîtres, si elles étaient soutenues par une escadre de vaisseaux de guerre; c'est ce qui est arrivé à l'armée française lorsqu'elle s'est emparée de ce territoire en 1830.

La ville ne renferme que peu d'objets remarquables. Sur la tour de la grande mosquée sont quelques inscriptions tronquées, et d'ailleurs indéchiffrables. Les collines et les vallées aux environs d'Alger sont couvertes de maisons de campagne et de jardins, où les plus riches habitans de la ville se retirent pendant l'été. Les maisons sont blanches et ombragées d'arbres fruitiers et forestiers d'un très agréable effet, lorsqu'on les aperçoit de la mer. Les jardins produisent une grande quantité de melons, de fruits et d'herbages potagers, parce qu'ils sont arrosés par des sources d'eau très abondantes, avantage inestimable dans un pays chaud. C'est de ces environs que provient l'eau de la grande fontaine d'Alger, conduite par des tuyaux sous terre.

Après Alger, Oran est la ville la plus considérable de cette partie de l'Afrique. Oran, bâtie comme Alger sur la pente d'une haute montagne, est défendue du côté du nord par deux châteaux-forts

construits sur cette montagne, et qui commandent la ville, dont l'approche de ce même côté est rendue impraticable par la rivière de Mazetta qui coule au pied. Du côté du sud, elle l'est par deux autres châteaux bâtis sur un terrain au niveau de la basse ville, dont ils sont séparés par une profonde vallée qui forme comme un fossé naturel pour cette partie d'Oran. Au haut de la vallée se trouve, à trois stades seulement de la ville, une source d'eau excellente qui a plus d'un pied de diamètre. Le ruisseau qu'elle forme passe sous les murs de la ville et la fournit d'eau abondamment. Toute cette vallée offre des points de vue pittoresques, tels que des rochers, des précipices, et des filets d'eau très multipliés. Des plantations d'orangers et d'arbres de toutes espèces, forment un paysage admirable, et des retraites délicieuses par leur fraîcheur.

A trois milles du port d'Arzew ou Arzeu, l'un des meilleurs de la côte, est une ville du même nom, qui a pris le nom de l'ancienne *Arsenaria*, dont parle Pline. Parmi les ruines de cette cité, qui consistent en chapiteaux, bases et fûts de colonnes et autres matériaux, Shaw découvrit un magnifique chapiteau de l'ordre corinthien et de marbre de Paros, qui servait de piédestal à l'enclume d'un maréchal; et dans la maison du kaïde ou gouverneur de la ville, il entrevit à travers le

trou d'un méchant tapis de pied, un pavé à la mosaïque de la plus grande beauté. Dans une chambre sépulcrale, le voyageur recueillit plusieurs inscriptions curieuses. La campagne qui est derrière la ville est une belle et riche plaine de plusieurs milles de long; mais du côté de la mer sont de grands précipices qui forment une fortification naturelle pour Arzew.

Une autre ville considérable de cette contrée, est *Sher-Sbell,* fameuse par son acier et sa vaisselle de terre, dont les Arabes du voisinage font un grand usage. Ici, contre l'usage commun du pays, les maisons sont couvertes de tuiles. La ville a un mille de circuit; on présume qu'elle a remplacé l'ancienne *Julia Cæsarea.* Elle était plus considérable encore qu'aujourd'hui dans le moyen-âge, où sous le nom d'*Iol* elle servait de capitale à l'un des petits rois du pays. Ce qui en reste est situé près des ruines d'une grande ville, qui paraît avoir eu la même étendue que celle de Carthage. On peut se former une idée de son ancienne magnificence, par les belles colonnes, les grandes citernes, et les superbes pavés en mosaïque qui s'y voient encore. L'eau de la rivière de Hasben était conduite dans cette ville par un somptueux aquéduc, qui n'était guère inférieur à celui de Carthage pour la hauteur et la force des arcades. Plusieurs fragmens de cet aquéduc, répandus çà et là dans les mon-

tagnes et les vallées du côté du sud, attestent la grandeur et la beauté de cet ouvrage. Le port de la moderne Sher-Sbell est fort peu de chose. Une vieille tradition rapporte que toute l'ancienne ville a été détruite par un tremblement de terre, et que son port, qui jadis était tout à la fois grand et commode, a été réduit au misérable état où il est maintenant, parce que le tremblement y jeta par terre l'arsenal et d'autres bâtimens du voisinage. Ce qui appuie singulièrement cette tradition, c'est que quand la mer est calme et basse, on trouve dans le fond tant de colonnes et de pans de murailles, qu'on ne peut l'expliquer que par la supposition d'un violent tremblement de terre qui a renversé de grands édifices et en a transporté les matériaux.

Comme Sher-Sbell, la ville de Constantine remplace une ancienne grande cité, celle de *Cirta*, représentée dans l'histoire comme l'une des principales et plus fortes villes de la Numidie. La nouvelle ville est beaucoup moins considérable. Outre une grande diversité de ruines de toute espèce répandues sur le terrain qu'occupait l'ancienne Cirta, et qui a été abandonné, on trouve en un lieu de la ville actuelle un rang de citernes au nombre de vingt, qui recevaient l'eau qu'on y faisait venir par un aquéduc : il est plus endommagé encore que les autres aquéducs ; mais il fait foi du génie et du

courage des anciens Cirtasiens. Il en faut dire autant des débris d'un grand et magnifique bâtiment où la garnison s'est formé une habitation; des portes de la ville, dont les matériaux sont aussi précieux que les ornemens sont d'un bon choix; des débris d'un pont qui traversait une vallée, et que l'on regarde comme un chef-d'œuvre, soit par sa construction solide et élégante, soit par des sculptures qui le décoraient, dont Shaw a donné les dessins dans son ouvrage, ainsi que de quelques autres monumens. Parmi les ruines qui sont au sud-ouest de ce point, on remarque encore la majeure partie d'un arc de triomphe, enrichi d'un grand nombre de sculptures d'un goût particulier à Cirta. A un quart de mille de ces ruines, le Rummel, sortant de son canal souterrain, forme une belle cascade. Le haut de la ville domine cette cascade, où l'on précipitait les criminels.

De ce que Shaw nous a transmis sur les mœurs et les usages algériens, sur la religion qu'on y professe, les arts et les sciences qu'on y cultive, le commerce enfin qu'on y fait, on peut tirer ce qui suit:

Les mœurs des Algériens, en général, sont très dépravées : la corruption est la même parmi les Turcs et les Maures; les uns et les autres sont d'une avidité sordide, dont ils ne rougissent même pas. Ce vice a au moins le bon effet de les faire vivre

avec une sobriété extrême et une singulière économie. Chaque père de famille amasse un trésor que naguère il entassait encore dans le lieu le plus secret, pour le dérober à l'avidité du fisc. Leur ameublement a la même simplicité que leur manière de vivre. Comme en Turquie on se marie à Alger sans se connaître. Les Algériens mènent une vie fort sérieuse : leurs amusemens se réduisent aux jeux de dames et d'échecs.

Dans leur parure les femmes d'Alger, qui vont bientôt adopter quelques-unes des modes françaises, ne se distinguent des femmes turques, qu'en ce qu'elles peignent en lilas différentes parties de leur corps, mettent beaucoup de fard sur le visage, et noircissent leurs cheveux et leurs sourcils, quoiqu'ils soient naturellement fort bruns.

Le mahométisme est la religion des Turcs, des Arabes et des Maures d'Alger : il ne s'y trouvait aucun vestige de christianisme [1]. On y élève les femmes dans la plus grossière ignorance de la religion qu'elles professent, parce qu'on les regarde uniquement destinées aux plaisirs de l'autre sexe et à la propagation de l'espèce humaine. Cette opinion les porte au libertinage, et les rend quelquefois tellement vicieuses, que leurs propres enfans rougissent de les avoir pour mères. Les marabouts,

[1] Aujourd'hui (en 1835) on y trouve cinq mille Européens, professant la religion de l'Évangile.

qui sont des moines maures ou arabes, ont un tel crédit parmi les peuples des campagnes, qu'ils commettent impunément toutes sortes de crimes; mais ils n'ont aucune considération dans les villes.

L'éducation des enfans mâles des Turcs et des Maures se borne à apprendre à lire et à écrire. Le petit nombre de ceux qui s'attachent à l'étude ne lisent guère que le Koran.

Les arts se réduisent à quelques notions sur l'art de bâtir, et à fabriquer des tapis et quelques étoffes de soie. Ces tapis se transportent au dehors; mais le blé est le principal commerce d'exportation.

Il n'y a point de médecins dans le royaume d'Alger; chaque famille a ses remèdes particuliers. Heureusement le pays est fort sain, et l'on y parvient communément à une grande vieillesse. Malgré leur indifférence pour la médecine, les Algériens ont néanmoins recours aux bains chauds.

L'état d'Alger en possède de très renommés, qui furent connus dans l'antiquité sous le nom de *Colonia aquæ calidæ*, et que l'on appelle aujourd'hui *Hammiam*, ou bains de Mezeega. Le plus grand et le plus fréquenté de ces bains est un bassin de douze pieds en carré et de quatre de profondeur. L'eau y bouillonne à un degré de chaleur à peine supportable : elle passe ensuite dans un bassin d'une plus petite proportion, dont les Juifs se servent, parce qu'il ne leur est pas permis de se

baigner avec les mahométans. Autrefois ces deux bains étaient couverts d'un beau bâtiment, avec des corridors en pierre qui régnaient autour des bassins : maintenant ils sont à découvert, et lorsque Shaw les vit, ils étaient à moitié remplis de décombres. Ces bains attirent un grand concours de monde au printemps. Ces eaux guérissent, dit-on, les rhumatismes, la jaunisse et d'autres maladies. Un peu plus haut, sur la colline, est un autre bain, mais trop chaud pour qu'on puisse s'y baigner : on en conduit l'eau par un grand tuyau dans une chambre, où on la laisse tomber sur les parties affligées.

Aux environs de ces bains le pays présente des montagnes escarpées et de profondes vallées, dont le passage est difficile; mais il aboutit aux magnifiques plaines de Mettijiab, qui sont au nord. Ces plaines qui ont cinquante milles de long et vingt de large, sont arrosées par un grand nombre de ruisseaux. Les habitans d'Alger y possèdent de belles maisons de campagne et de bonnes fermes. Ce sont les plaines qui fournissent à cette ville presque toutes ses provisions : il y croît du chanvre, des racines, des herbes, des fruits, du riz, et toutes sortes de grains.

Dans le cours d'une résidence de douze années à Alger, le savant voyageur ne dut pas se refuser la satisfaction de visiter le royaume de Tunis, le

théâtre de tant d'événemens mémorables dans les temps de la rivalité de Rome et de Carthage. Ses recherches pour retrouver l'emplacement d'Utique, cette ville maritime où la liberté romaine expira avec Caton, furent d'abord infructueuses; la mer, suivant toute apparence, ayant formé une alluvion, le local d'Utique se trouve aujourd'hui à plusieurs milles de la mer, ainsi qu'il en est arrivé d'Aigues-Mortes en France. La position de l'ancienne ville, au lieu appelé aujourd'hui *Soo-Shalter*, a paru à Shaw bien déterminée par une éminence qu'indique Tite-Live, par des débris de murailles, par un aquéduc fort large, par des citernes et d'autres vestiges d'antiquité remarquables. Ce qui achève, suivant lui, de démontrer le fait, c'est la distance de ce lieu à Carthage, qui est de vingt-cinq milles, et la même que les anciens établirent entre les deux villes.

Carthage n'a pas moins subi de changemens, quant à sa situation près de la mer. Les vents du nord-est et le limon de la rivière de Me-Jardah ont pareillement bouché son ancien port, et l'ont autant reculé du rivage qu'Utique.

La plus grande partie de la ville de Carthage était bâtie sur trois collines un peu moins élevées que celles de Rome. Sur une partie de son emplacement, il existe encore quelques restes des égouts publics, dont la maçonnerie est si solide

qu'ils ne sont en aucune manière endommagés, et quelques citernes de maisons particulières. Celles des citernes publiques, au nombre de vingt, ayant cent pieds de long sur trente de large, qui servaient de grand réservoir à l'aquéduc, sont totalement détruites. Les autres, qui étaient destinées à recevoir les eaux pluviales, pourraient être réparées à peu de frais avec les débris des égouts. Ces dernières citernes sont les restes de la grandeur et de la magnificence d'une ville long-temps rivale de Rome. Il ne faut y chercher de ruine ni d'aucun temple, ni d'aucun arc de triomphe, ni d'aucun théâtre. Le peu de masures qu'on y rencontre sont d'une architecture gothique ou mauresque.

Les environs offrent quelques ruines plus considérables que celles de la ville même, telles que les débris de l'ancien aquéduc qui fournissait d'eau Carthage, et dont on voit même les vestiges à cinquante milles pour le moins dans les terres. Plusieurs arches sont encore entières. Shaw, qui les a mesurées, leur donne soixante-dix pieds de haut, et les colonnes qui les soutiennent en avaient seize en carré. Cet aquéduc paraît avoir été l'ouvrage des anciens Carthaginois; au contraire, les ruines du temple de Zung-Ger, à en juger par quelques ornemens qui en restent, et qui appartiennent à l'ordre corinthien, annoncent une construction romaine.

Tunis, la capitale de l'État de ce nom, connue dans l'antiquité sous le nom de *Tune*, est environnée de lacs et de marais. Cette position en rendrait l'air très malsain sans la précaution qu'on a d'y brûler dans les poêles et dans les bains beaucoup de mastic, de myrte et de romarin, outre une grande quantité de gomme et d'autres plantes aromatiques dont l'odeur est si forte, que l'air en est sensiblement corrigé. La bonne eau manque à Tunis; celle des puits y est saumâtre, et les citernes y sont insuffisantes pour recevoir les eaux pluviales. Quant à la boisson, l'on est obligé d'envoyer chercher l'eau au dehors, jusqu'à un mille de la ville.

Tunis, en y comprenant son faubourg, peut avoir trois milles de tour; cette ville n'est cependant pas si peuplée que celle d'Alger, et les maisons n'en sont ni si grandes ni si magnifiques. Sur une haute colonne apportée du voisinage de Carthage, Shaw a copié une inscription bien conservée. Elle consacre la confection d'un chemin par Trajan.

Les Tunisiens, suivant Shaw, sont le peuple le plus civilisé de toute la Barbarie; ils sont, dit-il, beaucoup moins fiers, beaucoup moins insolens qu'on ne l'est à Alger. Les affaires que les étrangers avaient avec la régence se traitaient, du temps de Shaw, de fort bonne grâce. Depuis plusieurs années ce peuple s'occupait davantage de faire

fleurir son commerce et ses manufactures, que d'aller en course.

Dans les ruines de l'ancienne *Misua*, il subsistait encore du temps de Shaw, trois pavés de mosaïque contigus l'un à l'autre. Outre la belle ordonnance du dessin, en général, on y remarquait avec une admirable variété de couleurs, des figures de chevaux, d'oiseaux, de poissons et d'arbres, très judicieusement disposées, et artistement incrustées.

Tout le territoire de l'état de Tunis est encore couvert de débris d'anciens édifices, tels que des temples, des amphithéâtres, et surtout de beaucoup d'autels. Le voyageur Shaw y a recueilli un grand nombre d'inscriptions, dont il a enrichi sa relation.

La magnificence des monumens élevés par les Romains sur la côte d'Afrique, qui était sous leur domination, se reconnaît surtout aux ruines imposantes que Shaw a trouvées à Spentla, l'ancienne *Suffetula*, qui paraît néanmoins n'avoir été qu'une ville du troisième ordre. On y voyait encore du temps de Shaw un superbe arc de triomphe, de l'ordre corinthien, qui présentait une grande arcade et deux autres plus petites. Près de ce monument, est un riche portique construit dans le même goût que l'arc de triomphe, et les ruines de trois temples d'ordre composite, dont les murs, les frontons, les entablemens sont parfaitement

conservés. A *Kair-Wan*, la seconde ville de l'état de Tunis, la grande mosquée est formée de débris d'un ancien temple : elle est soutenue par un nombre surprenant de colonnes de granit, que les habitans évaluent à cinq cents. Il est difficile de concevoir comment tous ces monumens ont pu échapper à la fureur des Barbares qui ont dévasté tant de fois le pays, et à ce goût de destruction propre aux Turcs qui l'habitent actuellement.

Bay-Jab est encore, comme elle l'était du temps de Salluste, l'entrepôt d'un grand commerce, particulièrement en blé : c'est comme l'étape de tout le royaume. Au-dessous de cette ville, dans une vaste plaine, se tient une grande foire, que fréquentent les Arabes les plus reculés avec leurs familles et leurs troupeaux.

Zag-Wan est une petite ville fameuse par ses blanchissages de toiles et pour la teinture de bonnets écarlate, d'un grand usage en Afrique. Le ruisseau dont les eaux sont propres à cette teinture était autrefois conduit à Carthage par un aquéduc dont on voit encore aujourd'hui les ruines.

C'est à Suza que se font le principal commerce d'huile et le trafic le plus considérable de toiles.

Dans la partie habitée des royaumes d'Alger et de Tunis, qui s'étend entre le 34e et le 37e degrés de latitude septentrionale, l'air est fort sain ; il n'est ni trop chaud ni trop étouffé en été, ni trop vif ou

trop froid en hiver. Dans le cours d'une résidence de douze années à Alger, Shaw n'a vu que deux fois le thermomètre à la gelée, et la campagne alors fut couverte de neige. Il ne l'a jamais vu non plus à un grand degré de chaleur, que lorsque le vent venait du Sahara, ou grand désert. Quelque temps qu'il fasse, le baromètre ne varie que d'un pouce et trois dixièmes, c'est-à-dire, depuis vingt neuf pouces un vingtième jusqu'à trente, et quatre vingtièmes. On se représente mal à propos ces contrées comme affligées de sécheresse; annuellement il ny tombe plus d'eau que dans des climats réputés beaucoup plus humides. La quantité de pluie à Alger est communément de vingt-sept à vingt-huit pouces par an, et il n'y pleut guère que deux ou trois jours de suite; mais, en 1727 et 1728, on a vu pleuvoir à Tunis jusqu'à quarante jours sans interruption.

Pour labourer les terres on attend les pluies de septembre; les labours donnés, on sème d'abord jusqu'à la mi-octobre le froment, on plante des fèves; mais ce n'est que quinze jours ou trois semaines après, et toujours avant la fin de novembre, qu'on sème l'orge, les lentilles, et un grain appelé *garvanços*. Lorsque les pluies du printemps, comme c'est l'ordinaire, tombent vers la mi-avril, la récolte est assurée. La moisson se fait à la fin de mai ou au commencement de juin, suivant le temps

plus ou moins favorable qu'on a eu précédemment. Un boisseau de grain ordinairement en rend huit à douze; dans certains cantons, beaucoup plus.

Les racines et les herbages potagers, de la même espèce que ceux de l'Europe, sont bons et abondans dans toutes les saisons. Le céleri et le chou-fleur acquièrent dans ce climat une grande perfection; Shaw cite des choux-fleurs très blancs et très serrés qui avaient une aune d'Angleterre et plus de circonférence. Les melons musqués et les melons d'eau sont dans une grande abondance. L'amandier et l'abricotier, le mûrier, le pêcher donnent des fruits aussi bons qu'en Europe; mais les prunes, les cerises, les pommes et les poires sont fort inférieures aux nôtres. Les olives, les noix, les châtaignes, les noisettes et les groseilles sont d'une meilleure qualité. Les arbres fruitiers propres au pays sont le palmier, l'oranger à fruits aigres. L'oranger à oranges douces, qui est étranger au pays, ne porte que vers la fin de l'automne.

Comme dans tout le Levant, les jardins n'ont ici aucune régularité, aucun ornement : c'est une confusion d'arbres fruitiers, de grains, de légumes; tout y est sacrifié à l'utilité, rien à l'agréable. On ne fait, du reste, aucune tentative pour perfectionner l'agriculture. Ce serait s'écarter des pratiques anciennes, qu'on respecte avec une sorte de

religion [1]. Le terroir en général est si léger, qu'on peut aisément, dans les endroits même où il est le plus fort, en labourer une acre (un arpent soixante perches environ de notre ancienne mesure) dans une journée, avec une paire de bœufs; noirâtre dans certains endroits, tirant sur le rouge dans d'autres, il est partout également fertile, parce qu'il est imprégné de sel et de nitre. Le salpêtre, les sources salées, le sel fossile, sont très multipliés dans le pays. Pour la poudre à canon, il faut tirer de l'Europe le soufre. Les eaux minérales de diverses espèces sont très abondantes; on a précédemment vu qu'elles fournissent des bains très salutaires. Les mêmes principes qui leur donnent cette salubrité occasionent des tremblemens de terre.

Tout le territoire est très riche en fossiles de divers genres; mais le plomb et le fer sont les seuls métaux qu'on y ait découverts jusqu'ici. Avec quelques travaux on pourrait trouver du cuivre, qui s'annonce par quelques indices.

Parmi les observations de Shaw sur les quadrupèdes propres à la partie de l'Afrique qu'il a décrite, et qui n'offrent pas un égal intérêt, les plus curieuses sont celles qu'il a faites sur le cheval, la

[1] Il n'y a que le territoire occupé par la France qui ait reçu des améliorations, comme on le reconnaît dans la grande plaine qui avoisine Alger.

brebis, la chèvre, le bœuf sauvage, le lion et la panthère.

Les chevaux numides, si renommés dans l'antiquité, ont beaucoup dégénéré, suivant Shaw, dans les royaumes d'Alger et de Tunis : on a négligé d'y conserver la belle race des chevaux, dans la persuasion qu'ils seraient enlevés par les officiers turcs. Cette belle race ne se retrouve plus que dans les haras de la Tingitanie, au royaume de Maroc et en Égypte; ils sont connus aujourd'hui sous le nom de *chevaux barbes*. L'excellence de ces chevaux consiste en ce qu'ils ne s'abattent jamais, et restent tranquilles lorsque celui qui les monte descend ou laisse tomber la bride : ils ne connaissent point les allures qu'on nomme l'*amble* ou le *trot*.

La Barbarie renferme deux espèces de brebis inconnues en Europe. Celles qui ont une grosse queue sont estimées pour la laine, mais la chair n'en est ni succulente, ni si tendre que celle des brebis ordinaires; l'autre espèce est presque aussi haute que notre daim, mais la chair en est sèche et la laine grossière.

Outre la chèvre commune, qui ne diffère en rien de celle de l'Europe, il en est une autre qu'on appelle *fisthall*, et qui est si peureuse, que lorsqu'on la poursuit elle se jette, de frayeur, dans les rochers et les précipices.

Le bœuf sauvage diffère du domestique en ce

qu'il a le corps plus rond, la tête plus plate et les cornes plus rapprochées. Shaw présume que cet animal est le buffle des anciens.

Le lion de la Numidie et la panthère étaient renommés dans l'antiquité par leur extrême férocité, et l'on peut juger combien ils étaient multipliés, par le prodigieux nombre de bêtes féroces de cette espèce qu'on donnait en spectacle à Rome. Aujourd'hui la Barbarie n'en fournirait pas la cinquantième partie. On peut attribuer cette diminution à diverses causes, soit à une fièvre violente dont le lion particulièrement est atteint, suivant les Arabes, à l'époque de la dentition, et qui, de quatre petits, la portée la plus ordinaire, en emporte trois; soit aux incursions de ce peuple dans le désert où il se répandait moins autrefois, soit enfin aux moyens plus faciles que l'usage des armes à feu lui a donnés d'exterminer un plus grand nombre de ces animaux. Il emploie néanmoins encore comme autrefois, pour les faire périr ou les prendre, le stratagème des fosses recouvertes de roseaux et de branches d'arbres. La chair du lion, dit Shaw, est fort estimée, et approche assez de celle du veau pour le goût et pour l'odeur.

La panthère est plus multipliée que le lion, parce que l'on comprend sous ce nom plusieurs espèces de bêtes féroces, dont quelques-unes ressemblent au léopard.

Entre les reptiles, le serpent le plus remarquable est le *theibanne*. On assura à Shaw qu'il y en avait de trois ou quatre verges de long ; ce sont les serpens de cette espèce qui approchent le plus de celui que tua Regulus. Le *leffah* ou *lifah*, qui n'a pas plus d'un pied de long, est plus redoutable par l'activité de son venin. Le *surreike*, qui n'a que quinze pouces, l'est davantage aussi, par la prodigieuse vitesse avec laquelle il s'élance.

Un grand nombre d'oiseaux curieux peuplent le pays. Le plus précieux, sans doute, est le canard de plusieurs espèces, que, depuis l'époque où Shaw a écrit, nous sommes parvenus à acclimater sous le nom de *canard de Barbarie*.

Entre les insectes du pays, les plus dangereux sont le scorpion du désert, et une espèce de tarentule qui s'y trouve aussi. Leur morsure cause souvent la mort, si l'on n'y remédie pas promptement, soit en cautérisant immédiatement la plaie, soit en enfonçant le blessé jusqu'au cou dans le sable brûlant ou dans une fosse bien échauffée, pour le faire suer. Lorsque les progrès du venin ne paraissent pas bien actifs, on se contente d'appliquer les cendres chaudes avec un cataplasme de tranches d'ognons.

Toute l'éducation des enfans des Maures se réduit à apprendre à lire et à écrire dans les écoles, où ils emploient quatre années à une étude si sim-

ple. Ce terme expiré, ils apprennent un métier ou ils s'engagent dans les troupes et y oublient le peu qu'ils ont appris; excepté les enseignes de l'armée, et les receveurs des douanes et des autres tribus, qui sont obligés d'écrire ou de tenir des livres.

Dans les autres conditions, le peu de gens qui ont du loisir et qui s'attachent à l'étude ne lisent guère que le Koran et ses commentaires. Toute la science des Maures en astronomie ne va pas même à pouvoir tracer un cadran solaire; et en fait de navigation, elle se réduit à connaître les huit points principaux de la boussole, et à tracer grossièrement une carte marine. Leur ignorance en arithmétique et en algèbre est extrême : ceci doit s'entendre également des Arabes du pays, quoique leurs ancêtres soient les inventeurs de l'algèbre. Il en est de même de la chimie, qui fut autrefois leur science favorite. Les uns et les autres sont si ignorans en médecine, qu'il n'y a presque point de maladies un peu dangereuses qui ne deviennent mortelles ou qui ne soient de longue durée. Ils sont un peu plus heureux dans leur manière simple de traiter la petite-vérole; et l'on pratique, mais assez rarement, l'inoculation.

Quoique les Maures ne suivent point de règle certaine pour la composition et l'usage des remèdes qu'ils emploient pour la guérison des blessures, ils les administrent presque toujours avec succès.

La musique des Arabes répond à la grossièreté de leurs instrumens. Ce sont une vessie avec une corde, un chalumeau ouvert aux deux bouts, avec trois ou quatre trous seulement, et une espèce de tympanon en forme de tamis, qui sert de basse. Quelque simple que soit cette musique, ils observent néanmoins une sorte de méthode. Leurs chansons historiques ont un prélude, et chaque stance commence par un petit air.

La musique des Maures est plus harmonieuse et s'exécute avec plus d'art. Leurs airs sont vifs et agréables, et leurs instrumens assez variés. Celle des Turcs n'est pas aussi animée; mais quoique chez les particuliers elle soit composée d'un petit nombre d'instrumens, les beys et les pachas en ont un grand nombre dans leurs concerts, et surtout de très bruyans, tels que les trompettes, les tambours, les tymbales, où il se mêle néanmoins des flûtes.

L'architecture est celui de tous les arts où les Maures réussissent le plus : elle est assortie, dans la construction des maisons, à la chaleur du climat. Shaw est entré dans un grand détail sur leur distribution intérieure. Leurs grands édifices ont à peu près le même caractère qu'on a remarqué dans ceux de l'Espagne du temps des Maures.

Les Arabes ont conservé ici le même costume que dans leur patrie originaire; et les Turcs, celui qu'ils ont au Levant.

Les principales manufactures du pays sont celles des tapis, qui n'ont ni la même beauté ni la même solidité que ceux de Turquie; celles des velours, des taffetas et d'autres étoffes de soie, qui ne suffisent pas même à la consommation du pays, où l'on en importe de l'Europe et du Levant : il en est de même des toiles.

Les principales denrées du pays sont l'huile, les peaux, la cire, les légumes, le blé; mais les quatre premières s'y trouvent en si petite quantité, qu'on peut regarder le blé comme la seule marchandise qui s'exporte. Il en résulte que toutes les denrées sont à vil prix dans le pays. Malgré l'exportation de blé et la grande consommation de pain que font les Africains, pour une grande partie desquels il est presque l'unique aliment, il est à très bon marché. Les gens aisés, soit Maures, soit Turcs, font une chère délicate. A la différence du Levant, ces deux peuples se lèvent ici de très grand matin. Aussi, l'heure du dîner est-elle communément celle de dix heures. La matinée qui la précède est employée par le peuple à divers ouvrages, qu'il reprend jusqu'aux prières de l'après-midi, où toute occupation cesse et où l'on ferme les boutiques. Le souper a lieu après le coucher du soleil, et l'on se couche dès qu'il fait nuit. Les gens graves qui n'ont point d'occupation passent leur temps à discourir dans les boutiques de barbiers, au bazar ou dans les

cafés. Les jeunes gens maures et turcs, et les soldats non mariés, vont à la campagne avec leurs concubines, où ils les régalent de musique ou même de vin, malgré la défense du prophète; ou bien ils se divertissent avec elles dans les tavernes publiques. Les Arabes, extrêmement fainéans, passent leur vie dans l'oisiveté et dans les plaisirs. Leurs plus grands divertissemens sont l'équitation, où ils excellent, et la chasse, soit aux sangliers et aux lions, soit à l'oiseau.

Les mariages se font dans le pays avec la seule formalité, de la part des contractans, de se donner réciproquement la foi, en recevant l'un de l'autre la coupe nuptiale; mais avant cette cérémonie, les conditions du contrat ont été arrêtées par les pères et mères des jeunes gens, et l'on y est convenu du *saddok*, c'est-à-dire la somme d'argent que le futur assure à la future, comme aussi des robes, des joyaux, du nombre d'esclaves que l'épouse doit avoir en entrant chez son époux. Les futurs ne se voient pas avant le jour où le mariage doit se consommer. Ce jour arrivé, et les parens des deux côtés s'étant retirés, l'époux commence à tirer le voile qui lui dérobe la vue de son épouse, et achève de la déshabiller. Le divorce a lieu de la même manière qu'en Turquie.

La plupart des femmes maures, dit Shaw, passent pour belles, même en Angleterre, et con-

servent leur beauté jusqu'à l'âge de trente ans, où communément elles cessent d'avoir des enfans; souvent elles ont commencé à en avoir à l'âge de onze ans, et se trouvent quelquefois grand'mères à vingt-deux; et comme elles vivent aussi longtemps que les femmes européennes, elles voient plusieurs générations.

Shaw n'ayant point parlé de Tripoli, nous allons y suppléer par quelques renseignemens puisés dans une relation plus récente.

L'état de Tripoli s'étend de l'île de Jerbi au cap Razatin, c'est-à-dire sur un espace de huit cents milles de côtes. La largeur de cet espace est très irrégulière à cause du désert; mais le long de la côte, et à plusieurs milles dans l'intérieur, le sol produit plusieurs articles fort estimés dans le commerce. Les deux provinces voisines de la mer ou qui longent la côte renferment l'ancienne Cyrénaïque, aujourd'hui connue sous le nom de Lybie; les deux autres provinces se prolongent dans l'intérieur jusqu'au pied des montagnes et vers le Fezzan.

L'état de Tripoli est borné à l'est par le désert de Barba, au sud par le Fezzan, et à l'ouest par l'état de Tunis. C'est dans cette contrée de la Libye que florissaient jadis les villes d'Arsinoé, de Cyrène, d'Apollonie, de Ptolémaïs et de Bérénice, qui, réunies à l'île de Crète, devinrent une province romaine sous Ptolémée, dernier roi d'Égypte. Les

imposantes ruines de ces cités et la fertilité du sol méritent les regards du voyageur. Le port de Bomba est formé par un groupe de petites îles situées à sept lieues à l'est du cap Razatin, le Ras-Jathuc des anciens. Bomba n'est plus fréquenté aujourd'hui que par les bâtimens côtiers. Le Paliurus de Pline, ruisseau insignifiant, se jette dans la mer un peu à l'est de Bomba. Derne est, comme port, un endroit commode pour faire de l'eau. Bengasi, l'ancienne Bérénice, où les poètes grecs avaient placé le jardin des Hespérides, est aussi un bon port pour de petits bâtimens: c'était jadis le principal entrepôt de la Pentapole ou des cinq villes des anciens. Le golfe de Sydra ou de la grande Syrte, commence à Bengasi et forme une ligne demi-circulaire de près de quatre cents milles d'étendue, jusqu'au cap Mesurata, l'ancienne Céphalas. A quatre-vingt-dix milles à l'ouest du cap Mesurata se trouvent les ruines d'une ville célèbre, la *Leptis Magna* des anciens, aujourd'hui appelée *Lébéda*. C'est la patrie de l'empereur Sévère.

Tripoli, capitale, appelée *Tarables* par les indigènes, est bâtie sur une langue de terre qui s'avance à une petite distance dans la mer. Elle est environnée d'une haute muraille garnie de bastions. Le château du pacha, qui s'élève au sud-est de la ville, est un grand bâtiment carré, irrégulièrement construit, et qui, vu du port, a un aspect assez impo-

sant. Le port, quoique peu spacieux, est parfaitement sûr pendant toute l'année, et peut contenir un nombre considérable de navires marchands. Les caravanserais, les mosquées, les maisons des consuls et des principaux habitans sont en pierre et blanchis à la chaux. Les habitations du peuple sont en terre, en petites pierres et en mortier, ayant une cour au milieu et n'offrant jamais plus d'un étage. Le toit plat des maisons sert de promenade comme à recevoir la pluie, qui coule par des tuyaux dans les citernes. Aucune maison particulière, excepté celle des consuls étrangers, n'a de fenêtres sur la rue. La plupart n'ont pour tout ameublement que quelques coussins et des tapis. Les bazars occupent une grande partie de la ville, et sont tenus avec soin. Des douze mosquées la principale est d'une très belle architecture; elle fait face au château du pacha. Il n'y a que deux bains publics dans la ville; mais tous les gens riches en ont chez eux. Il y en a trois européens tenus par un Maltais, un Espagnol et un Français sous la protection de leurs consuls respectifs.

La police est bien faite à Tripoli; on n'entend jamais parler de voies de fait dans les rues, et le vol est inconnu. Les environs de cette capitale sont magnifiques; en sortant par la porte de terre on a une perspective enchanteresse : maisons de campagne, vastes jardins, bosquets d'orangers, innom-

brables fontaines, tout cela, joint au luxe du règne végétal, forme une réunion de tableaux naturels d'un effet magique. Mais à cinq milles dans les terres la scène change tout à coup, et l'on n'a plus devant soi qu'une vaste plaine de sable. Du reste, le climat est généralement salubre, quoique le sirocco y souffle assez fréquemment, surtout en automne, et chaque fois pendant trois jours. L'ophtalmie est la maladie la plus répandue.

Le lotus, dont le fruit servait de nourriture aux Lotophages, croît en quantité dans la plaine qui avoisine Tripoli. Cet arbre est grand et très bien fourni de branches. Son fruit est renfermé dans une cosse assez semblable à celle du tamarin, et lorsqu'il est mûr, il est doux et nourrissant. La graine de cassob, renfermée dans une cosse de trois pouces de longueur, et qui vient à l'extrémité d'un roseau dont la hauteur dépasse rarement trois pieds, se convertit en une farine extrêmement nutritive, et forme l'aliment principal du peuple. Le commerce demeure exclusivement dans les mains du pacha qui, au surplus, relève du Grand-Turc, auquel il paie tribut. La boisson favorite des Tripolitains est une liqueur appelée *lackby*, extraite du dattier avant la maturité de son fruit.

A ces détails nous ajouterons quelques mots puisés dans le voyage de Shaler[1], qui n'est guère qu'un

[1] Shaler était consul général des États-Unis d'Amérique à Alger.

complément de celui du docteur Shaw, quant à l'état civil et politique d'Alger.

Le territoire d'Alger, qui occupe une surface d'environ trente milles carrés, n'a rien perdu de sa fécondité autrefois si renommée. Le pays abonde en oliviers, palmiers, dattiers, et en fruits de toutes espèces; il est bien arrosé, abondant en sources d'eau vive et en petits ruisseaux, mais il n'a pas de fortes rivières. La plus considérable est le Chelif, qui prend sa source dans le Sahara, au sud de la province de Titteri, à cinquante milles environ d'Alger. Dans la saison des pluies elle déborde et inonde les campagnes. Bonne, Alger et Oran sont les seules places que visitent les vaisseaux étrangers.

Trois provinces composent le royaume d'Alger, savoir : Oran à l'ouest, Titteri au sud, et Constantine à l'est. La province de Titteri a pour limites à l'ouest la rivière de Mazafran, qui la sépare de celle d'Oran; à l'est la Bouberak, qui la sépare de Constantine. Alger est sur la côte de Titteri, et Shaw prétend qu'elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Icosium*. Tlemsen ou Tremecen, située à l'ouest près de la frontière, et à égale distance à

et il a publié à Boston, en 1826, le résultat des observations qu'il avait faites durant son long séjour dans ce pays. Une traduction de son ouvrage en un volume qui a paru en 1830, est due à M. Bianchi, secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales.

peu près de la Méditerranée et du Sahara, formait jadis une quatrième province, et Shaw donne à l'ancienne enceinte de cette ville un circuit de quatre milles. Oran est à cinquante-quatre milles nord-est de Tlemsen; et à quelques milles d'Oran se trouve Moustiganem, ville maure très importante lorsque les Espagnols étaient maîtres d'Oran. Bonna ou Bona, l'ancienne Hippone, a un port assez commode, mais le meilleur est celui de Bougie, dont le voisinage est en outre d'une fertilité rare en olives.

Alger, surnommée par les Maures *la Guerrière*, est située à l'extrémité occidentale d'une baie qui s'étend en cercle l'espace d'environ quinze milles. L'art a uni au continent la petite île d'où Alger tire son nom, par le moyen d'un môle sur lequel repose une digue en pierre qui supporte une ligne de magasins. Alger, bâti au bord de la mer sur une base assez large, s'élève en amphithéâtre le long d'une pente très rapide, et dans une circonférence d'environ un mille et demi, renferme environ dix mille maisons. Les rues sont étroites, et les toits des maisons sont si rapprochés qu'ils empêchent le soleil d'arriver jusqu'à elles. Autour de la ville s'élèvent de hautes murailles avec des bastions et un fossé sans eau. La Casauba ou citadelle, sur la hauteur, commande avantageusement la ville et les batteries de la mer. Vue de la haute mer, Alger

paraît dans sa forme et dans sa couleur comme une voile de perroquet étendue sur un champ de verdure; les montagnes qui l'environnent, une campagne bien cultivée toute couverte de maisons blanches, parmi lesquelles sont quelquefois de superbes édifices, présentent, à mesure qu'on s'en approche, un des plus beaux points de vue qu'offrent les bords de la Méditerranée. Le cap Caxine, à trois milles environ nord-ouest d'Alger, occupe l'extrémité occidentale de la rade. L'Aratch, rivière qui arrose la vaste plaine de Mitidja, se jette dans la mer à trois milles sud-est d'Alger.

Les Algériens portent la veste avec ou sans manches, des culottes larges, une ceinture à laquelle sont suspendus le yatagan et les pistolets; le turban et les pantoufles complètent le costume. Par-dessus le vêtement est placé le bournousse, espèce de manteau qui a la forme d'un cercle, au milieu duquel est un capuchon. Suivant Shaw, le bournousse sans le capuchon est le pallium des anciens Romains, et avec le capuchon, le bardocullus des Gaulois. Les Algériens portent du linge quand ils ont de quoi en acheter, mais les gens du peuple, surtout dans les campagnes, sont étrangers à ce genre de luxe. Les femmes maures ont une petite chemise d'étoffe et une paire de pantalons, une tunique, des pantoufles, et jamais de bas, car il n'y a guère que les gens âgés qui portent des bas,

et encore est-ce dans les temps froids. Les sourcils sont peints en noir, les oreilles, les poignets et les doigts sont chargés de bijoux.

C'est par l'intermédiaire des mères et des parentes qu'ont lieu les mariages. Les femmes algériennes peuvent se visiter entre elles, soit dans leurs maisons, soit aux bains publics, où elles se rendent très souvent, et qui dans l'après-midi sont consacrés à leur usage. Dans ces occasions les parentes et les amies se réunissent et se livrent à la joie pendant plusieurs jours, au grand dépit des hommes, que l'on chasse alors de la maison et que l'on relègue dans quelque coin d'où ils ne puissent voir la troupe joyeuse ni en être vus. Les Juifs sont assez nombreux, mais généralement méprisés.

Autour d'Alger, sur une étendue d'à peu près un demi-mille, se voient des cimetières non fermés de murs et servant de pâturages aux animaux domestiques. Souvent aussi il arrive que le chacal, cherchant une proie, se nourrit du cadavre que l'on vient d'enterrer. La plaine de Metidja, dont la partie orientale touche à la ville, est une des plus belles étendues de terrain que l'on rencontre sur le globe, à la considérer sous le rapport de sa température, de sa fertilité et de sa position. Elle occupe une surface d'environ trois cent trente lieues carrées; une foule de sources et plusieurs ruisseaux qui descendent des montagnes voisines l'arrosent

de leurs eaux. Alger avec cette plaine peut devenir une des villes les plus opulentes des côtes de la Méditerranée.

Les Maures forment la grande majorité de la population des villes de la régence. Leur langue est un dialecte de l'arabe. Les Arabes habitent les plaines : ils vivent sous des tentes et changent continuellement de place, suivant les saisons et l'abondance des pâturages.

Les Biscares habitent le midi du royaume sur les confins du désert, au sud d'un grand lac d'eau salée. Les Beni-Mozaab, de Shaw, ou Mozabites, habitent un district du désert à vingt journées d'Alger. Ce sont des hommes tranquilles, actifs et commerçans, connus par leur probité, et dont les traits ont quelque analogie avec ceux des Arabes. Les Kabaïles vivent dans un état de complète indépendance au milieu des montagnes de l'Atlas. On les appelle aussi Berbères, d'où est venu probablement le nom de *Barbarie*, qui sert à désigner cette partie de l'Afrique, et qui doit être une corruption du mot *Berberia*, mot employé par les Espagnols au lieu de celui de *Barbarie*. Ces Kabaïles parlent une langue qui semble primitive. Le docteur Shaw dit que dans les montagnes de l'Atlas on l'appelle *le Sillah*, et dans le reste de la Barbarie, *le Schouiah*, mais il ne nous apprend pas son origine.

Le reste de l'ouvrage de Shaler concerne plus

spécialement l'histoire politique d'Alger, et serait sans intérêt pour la majorité de nos lecteurs. D'ailleurs ce beau pays occupé par la France vient d'être l'objet de descriptions spéciales. Il est vrai que leur date se rapporte à la seconde partie de notre division chronologique, et que nous devons ici nous abstenir de les analyser; nous aurons vraisemblablement plus tard l'occasion d'en parler.

Franchissons maintenant le désert de Barca, et pénétrons dans cette Égypte qui fut le berceau des sciences, des arts et de la civilisation la plus ancienne. Le premier voyageur moderne qui nous en ait entretenus avec un talent vraiment supérieur est Volney, dont le *Voyage* doit ici occuper le premier rang.

# VOLNEY.

## VOYAGE EN ÉGYPTE.

(1783-1785.)

### PRÉLIMINAIRE.

Une petite succession ayant mis Volney, jeune encore, en possession d'une somme d'argent, il pensa qu'il ne pourrait l'employer plus utilement pour son instruction que dans un voyage, et il entreprit celui d'Égypte et de Syrie. Il partit donc vers la fin de 1782. Après un séjour de sept mois au Caire, éprouvant trop de difficultés à visiter le pays, il résolut de passer en Syrie, alors moins agitée par les révolutions de la politique. Il demeura huit mois chez les Druzes, dans un couvent où il apprit la langue arabe, et parcourut ensuite la Syrie même dans toute son étendue, pendant une année entière. Il revint par l'Égypte en France, et rédigea sa relation en s'attachant à offrir l'état moderne des contrées qu'il venait d'explorer plutôt que leur état ancien, auquel s'appliquent beaucoup plus les voyages antérieurs au sien. Volney fit davantage en s'interdisant tout tableau d'imagination, pensant avec raison que le genre des

voyages appartient à l'histoire et non aux romans. Il n'a pas, en effet, représenté les pays plus beaux qu'ils ne lui ont paru, il n'a pas peint les hommes meilleurs ou plus méchans qu'il ne les a vus, il a donné du tout une esquisse impartiale en tâchant de conserver l'esprit qu'il avait porté dans l'examen des faits, un amour sincère de la vérité.

Nous n'entretiendrons pas ici nos lecteurs de la Syrie, contrée étrangère à l'Afrique dont elle est séparée par l'isthme de Suez qui forme la limite occidentale du continent asiatique; la Syrie reviendra sous notre plume lorsque nous aurons à traiter spécialement de ce dernier continent. Nous passerons sur-le-champ à l'Égypte; la dernière contrée nord-est de l'Afrique, ou en d'autres termes la région du Nil; et pour ne pas ôter au voyageur l'intérêt dramatique de sa relation, nous la conserverons à la première personne en le laissant parler lui-même. On ne devra pas oublier, toutefois, qu'il s'agit seulement de l'état du pays à l'époque où le voyage a été accompli; car il a depuis lors subi de grandes métamorphoses.

### De l'Égypte en général et de la ville d'Alexandrie.

Parmi les lieux propres à éblouir et à frapper d'étonnement le voyageur qui arrive d'Europe en Afrique, il en est peu qui réunissent autant de moyens qu'Alexandrie en Égypte. Le nom de cette

ville, qui rappelle le génie d'un homme si justement fameux; le nom du pays qui tient à tant de faits et d'idées; l'aspect du lieu qui présente un tableau si pittoresque; ces palmiers qui s'élèvent en parasol; ces maisons à terrasse qui semblent dépourvues de toit; ces flèches grêles des minarets qui portent une balustrade dans les airs, tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde. Descend-il à terre, une foule d'objets inconnus l'assaille par tous ses sens; c'est une langue dont les sons barbares et l'accent âcre et guttural effraient son oreille; ce sont des habillemens d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Au lieu de nos visages nus, de nos têtes enflées de cheveux, de nos coiffures triangulaires et de nos habits courts et serrés, il regarde avec surprise ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches; cet amas d'étoffe roulée en plis sur une tête rase; ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille; et ces pipes de six pieds; et ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies; et ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir; et ces ânes bridés et sellés qui transportent légèrement leur cavalier en pantoufles; et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats; et cette foule immonde de chiens errans dans les rues; et ces espèces de fantômes ambulans qui, sous une draperie d'une

seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. Dans ce tumulte, tout entier à ses sens, son esprit est nul pour la réflexion ; ce n'est qu'après être arrivé au gîte si désiré quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, il considère avec réflexion ces rues étroites et sans pavé, ces maisons basses et dont les jours rares sont masqués de treillages, ce peuple maigre et noirâtre qui marche nu-pieds, et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air général de misère qu'il voit sur les hommes, et le mystère qui enveloppe les maisons, lui font soupçonner la rapacité de la tyrannie et la défiance de l'esclavage.

Mais un spectacle qui bientôt attire toute son attention, ce sont les vastes ruines qu'il aperçoit du côté de la terre. Dans nos contrées, les ruines sont un objet de curiosité ; à peine trouve-t-on aux lieux écartés, quelque vieux château dont le délabrement annonce plutôt la désertion du maître que la misère du lieu. Dans Alexandrie, au contraire, à peine sort-on de la ville neuve dans le continent, que l'on est frappé de l'aspect d'un vaste terrain tout couvert de ruines. Pendant deux heures de marche, on suit une double ligne de murs et de tours qui formaient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. La terre est couverte des débris de leurs sommets ; des pans entiers sont écroulés ; les

voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, et les pierres rongées et défigurées par le salpêtre. On parcourt un vaste intérieur sillonné de fouilles, percé de puits, distribué par des murs à demi enfouis, semé de quelques colonnes anciennes, de tombeaux modernes, de palmiers, de nopals[1], et où l'on ne trouve de vivant que des chacals, des éperviers et des hiboux. Les habitans, accoutumés à ce spectacle, n'en reçoivent aucune impression; mais l'étranger, en qui les souvenirs qu'il rappelle s'exaltent par l'effet de la nouveauté, éprouve une émotion qui souvent passe jusqu'aux larmes, et qui donne lieu à des réflexions dont la tristesse attache autant le cœur que leur majesté élève l'âme.

Je ne répèterai point les descriptions faites par tous les voyageurs, des antiquités remarquables d'Alexandrie. On trouve dans Norden, Pococke, Niebuhr, et dans les lettres de Savary, tous les détails sur les bains de Cléopâtre, sur ses deux obélisques, sur les catacombes, les citernes, et sur la colonne mal appelée de *Pompée*[2]. Ces noms ont de la majesté; mais les objets vus en original perdent de l'illusion des gravures. La seule colonne, par la hardiesse de son élévation, par le volume de sa cir-

[1] Appelé communément raquette, arbre à cochenille.

[2] Le calcul le plus suivi à Alexandrie, porte la hauteur du fût, y compris le chapiteau, à quatre-vingt-seize pieds, et la circonférence à vingt-huit pieds trois pouces.

conférence et par la solitude qui l'environne, imprime un vrai sentiment de respect et d'admiration.

Dans son état moderne, Alexandrie est l'entrepôt d'un commerce assez considérable. Elle est la porte de toutes les denrées qui sortent de l'Égypte vers la Méditerranée, les riz de Damiât exceptés. Les Européens y ont des comptoirs, où des facteurs traitent de nos marchandises par échanges. On y trouve toujours des vaisseaux de Marseille, de Livourne, de Venise, de Raguse et des États du Grand-Seigneur; mais l'hivernage y est dangereux. Le port neuf, le seul où l'on reçoive les Européens, s'est tellement rempli de sable, que dans les tempêtes les vaisseaux frappent le fond avec la quille; de plus, ce fond étant de roche, les câbles des ancres sont bientôt coupés par le frottement, et alors un premier vaisseau, chassé sur un second, le pousse sur un troisième, et de l'un à l'autre ils se perdent tous [1]. Le port vieux dont l'entrée est couverte par la bande de terre appelée *cap des Figues* [2], n'est pas sujet à ce désastre; mais les Turcs [3] n'y reçoivent que des bâtimens musulmans.

Considérée comme ville de guerre, Alexandrie

[1] Le pacha d'Égypte a récemment fait déblayer le port d'Alexandrie, qui n'a plus les mêmes dangers qu'au temps de Volney.

[2] Ras el-tin : prononcez *tîne*.

[3] Les Égyptiens.

n'est rien. On n'y voit aucun ouvrage de fortification ; le phare même, avec ses hautes tours, n'en est pas un. Il n'a pas quatre canons en état, et pas un canonnier qui sache pointer [1]. Les indigènes sont heureux que les *Francs* soient intéressés à menager cette ville. Une frégate de Malte ou de Russie suffirait pour la mettre en cendres; mais cette conquête serait inutile. Un étranger ne pourrait s'y maintenir, parce que le terrain est sans eau. Il faut la tirer du Nil par un *kalidj* [2], ou un canal de douze lieues, qui l'amène chaque année lors de l'inondation. Elle remplit les souterrains ou citernes creusés sous l'ancienne ville, et cette provision doit durer jusqu'à l'année suivante. L'on sent que si un étranger voulait s'y établir, le canal lui serait fermé.

C'est par ce canal seulement qu'Alexandrie tient à l'Égypte; car par sa position hors du Delta, et par la nature de son sol, elle appartient réellement au désert d'Afrique; ses environs sont une campagne de sable, plate, stérile, sans arbres, sans maisons, où l'on ne trouve que la plante [3] qui donne la soude, et une ligne de palmiers qui suit la trace des eaux du Nil par le *kalidj*.

Ce n'est qu'à Rosette, appelée dans le pays *Ra-*

[1] Tout cela est bien changé depuis 1815.

[2] Prononcez *kalidge*.

[3] En arabe *el-qali*, dont on a fait le nom du sel alkali.

*chid*, que l'on entre vraiment en Égypte; là, l'on quitte les sables blanchâtres qui sont l'attribut de la plage, pour entrer sur un terreau noir, gras et léger, qui fait le caractère distinctif de l'Égypte; alors aussi, pour la première fois, on voit les eaux de ce Nil si fameux; son lit, encaissé dans deux rives à pic, ressemble assez bien à la Seine entre Auteuil et Passy. Les bois de palmiers qui le bordent, les vergers que ses eaux arrosent, les limoniers, les orangers, les bananiers, les pêchers et d'autres arbres, donnent par leur verdure perpétuelle un agrément à Rosette, qui tire surtout son illusion du contraste d'Alexandrie et de la mer que l'on quitte. Ce que l'on rencontre de là au Caire est encore propre à la fortifier.

Dans ce voyage, qui se fait en remontant par le fleuve, on commence à prendre une idée générale du sol, du climat et des productions de ce pays si célèbre. Rien n'imite mieux son aspect que les marais de la basse Loire, ou les plaines de la Flandre; mais il en faut supprimer la foule des maisons de campagne et des arbres, et y substituer quelques bois clairs de palmiers et de sycomores, et quelques villages de terre sur des élévations factices. Tout ce terrain est d'un niveau si égal et si bas, que lorsqu'on arrive par mer, on n'est pas à trois lieues de la côte, au moment où l'on découvre à l'horizon les palmiers et le sable qui les supporte;

de là, en remontant le fleuve, on s'élève par une pente si douce qu'elle ne fait pas parcourir à l'eau plus d'une lieue à l'heure. Quant au tableau de la campagne, il varie peu; ce sont toujours des palmiers isolés ou réunis, plus rares à mesure que l'on avance; des villages bâtis en terre et d'un aspect ruiné; une plaine sans bornes qui, selon les saisons, est une mer d'eau douce, un marais fangeux, un tapis de verdure ou un champ de poussière; de toutes parts un horizon lointain et vaporeux, où les yeux se fatiguent et s'ennuient; enfin, vers la jonction des deux bras du fleuve, l'on commence à découvrir dans l'est les montagnes du Caire, et dans le sud tirant vers l'ouest trois masses isolées que l'on reconnaît, à leur forme angulaire, pour les pyramides. De ce moment l'on entre dans une vallée qui remonte au midi, entre deux chaînes de hauteurs parallèles. Celle d'orient, qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, mérite le nom de *montagne* par son élévation brusque, et celui de *désert* par son aspect nu et sauvage; mais celle du couchant n'est qu'une crête de rocher couverte de sable, que l'on a bien définie en l'appelant *digue* ou *chaussée naturelle.* Pour se peindre en deux mots l'Égypte, que l'on se représente d'un côté une mer étroite et des rochers; de l'autre, d'immenses plaines de sable, et au milieu un fleuve coulant dans une vallée longue de cent cinquante lieues, large de trois à

sept, lequel parvenu à trente lieues de la mer, se divise en deux branches, dont les rameaux s'égarent sur un terrain libre d'obstacles et presque sans pente.

Le goût de l'histoire naturelle, ce goût si répandu à l'honneur du siècle, demandera sans doute des détails sur la nature du sol et des minéraux de ce grand terrain; mais malheureusement la manière dont on y voyage est peu propre à satisfaire sur cette partie. Il n'en est pas de la Turquie comme de l'Europe; chez nous, les voyages sont des promenades agréables; là, ils sont des travaux pénibles et dangereux. Ils sont tels surtout pour les Européens, qu'un peuple superstitieux s'opiniâtre à regarder comme des sorciers qui viennent enlever par magie des trésors gardés sous les ruines par des génies. Cette opinion ridicule, mais enracinée, jointe à l'état de guerre et de trouble habituel, ôte toute sûreté et s'oppose à toute découverte. On ne peut s'écarter seul dans les terres; on ne peut pas même s'y faire accompagner [1]. On est donc borné aux rivages du fleuve et à une route connue de tout le monde; et cette marche n'apprend rien de neuf. Ce n'est qu'en rassemblant ce que l'on a vu par soi-même et ce que d'autres ont observé,

[1] Aujourd'hui (1835) on peut aller partout et seul sans craindre nul accident ou avanie dans l'intérieur de l'Égypte, grâce à la fermeté du gouvernement du vice-roi.

que l'on peut acquérir quelques idées générales.

D'après un pareil travail, on est porté à établir que la charpente de l'Égypte entière, depuis Asouan (ancienne Syène) jusqu'à la Méditerranée, est un lit de pierre calcaire, blanchâtre et peu dure, te-[redacted]ant des coquillages dont les analogues se trouvent [redacted]ans les deux mers voisines. Elle a cette qualité [redacted]ans les pyramides et dans le rocher Libyque qui [redacted]es supporte. On la retrouve la même dans les ci-[redacted]ernes, dans les catacombes d'Alexandrie, et dans [redacted]s écueils de la côte où elle se prolonge. On la [redacted]ouve encore dans la montagne de l'est, à la hau-te[redacted]u Kaire, et les matériaux de cette ville en sont [redacted]osés. Enfin, c'est cette même pierre cal-caire q[redacted]rme les immenses carrières qui s'éten-dent de Sa[redacted]di à Manfaloût, dans un espace de plus de vingt-c[redacted] lieues, selon le témoignage de Siccard. Ce missio[redacted]ire nous apprend aussi que [redacted]'on trouve des marbr[redacted]ans la vallée des Chariots, [redacted]u pied des montagnes [redacted] bordent la mer Rouge, [redacted] dans les montagnes [redacted]ord-est d'Asouan. Entre [redacted]e, sont les principales car-riè[redacted]nit rouge; mais il doit en exister d'au-tres plus bas, puisque sur la rive opposée de la mer Rouge les montagnes d'Oreb, de Sinaï, et leurs dé-pendances, à deux journées vers le nord, en sont formées[1]. Non loin d'Asouan, vers le nord-est, est

[1] Celui-là est gris, taché de noir et quelquefois de rouge.

une carrière de pierre serpentine, employée brute par les habitans à faire des vases qui vont au feu. Dans la même ligne, sur la mer Rouge, était jadis une mine d'émeraudes dont on a perdu la trace. Le cuivre est le seul métal dont les anciens aient fait mention pour ces contrées. La route de Suez est le local où l'on trouve le plus de cailloux dits d'Égypte, quoique le fond soit une pierre calcaire, dure et sonnante : c'est aussi là qu'on a recueilli des pierres que leur forme a fait prendre pour du bois pétrifié. En effet, il ressemble à des bûches taillées en biseau par les bouts, et il est percé de petits trous que l'on prendrait volontiers pour des trachées; mais le hasard, en m'offrant une veine considérable de cette espèce dans la route des Arabes Haouatât [1], m'a prouvé que c'était un vrai minéral [2].

Des objets plus intéressans sont les deux lacs de natron; ils sont situés dans le désert de Chaïat ou de Saint-Macaire, à l'ouest du Delta. Leur lit est une espèce de fosse naturelle, de trois à quatre lieues de long sur un quart de large; le fond en est solide et pierreux. Il est sec pendant neuf mois de l'année; mais en hiver il transsude de la terre

[1] Chaque tribu a ses routes particulières, pour éviter les disputes.

[2] D'ailleurs il n'existe pas dix arbres dans ce désert, et il paraît incapable d'en produire.

une eau d'un rouge violet, qui remplit le lac à cinq ou six pieds de hauteur; le retour des chaleurs la faisant évaporer, il reste une couche de sel épaisse de deux pieds, et très dure, que l'on détache à coups de barre de fer. On en retire jusqu'à trente-six mille quintaux par an. Ce phénomène, qui indique un sol imprégné de sel, est répété dans toute l'Égypte. Partout où l'on creuse, on trouve de l'eau saumâtre contenant du natron, du sel marin et un peu de nitre. Lors même qu'on inonde les jardins pour les arroser, on voit, après l'évaporation et l'absorption de l'eau, le sel effleurir à la surface de la terre; et ce sol, comme tout le continent de l'Afrique et de l'Arabie, semble être de sel ou le former.

Au milieu de ces minéraux de diverses qualités, au milieu de ce sable fin et rougeâtre, propre à l'Afrique, la terre de la vallée du Nil se présente avec des attributs qui en font une classe distincte. Sa couleur noirâtre, sa qualité argileuse et liante, tout annonce une origine étrangère; et en effet, c'est le fleuve qui l'apporte du sein de l'Abyssinie: l'on dirait que la nature s'est plue à former par art une île habitable dans une contrée à qui elle avait tout refusé. Sans ce limon gras et léger, jamais l'Égypte n'eût rien produit : lui seul semble contenir les germes de la végétation et de la fécondité; encore ne les doit-il qu'au fleuve qui le dépose.

Du Nil et de l'extension du Delta.

Toute l'existence physique et politique de l'Égypte dépend du Nil : lui seul subvient à ce premier besoin des êtres organisés, le besoin de l'eau, si fréquemment senti dans les climats chauds, si vivement irrité par la privation de cet élément. Le Nil seul, sans le secours d'un ciel avare de pluie, porte partout l'aliment de la végétation; par un séjour de trois mois sur la terre, il l'imbibe d'une somme d'eau capable de lui suffire le reste de l'année. Sans son débordement, on ne pourrait cultiver qu'un terrain très borné, et avec des soins très dispendieux; et l'on a raison de dire qu'il est la mesure de l'abondance, de la prospérité, de la vie. Si le Portugais Albukerque eût pu exécuter son projet de le dériver de l'Éthiopie dans la mer Rouge, cette contrée si riche ne serait qu'un désert aussi sauvage que les solitudes qui l'environnent. A voir l'usage que l'homme fait de ses forces, doit-on reprocher à la nature de ne lui en avoir pas accordé davantage?

C'est donc à juste titre que les Égyptiens ont eu dans tous les temps, et conservent même de nos jours, un respect religieux pour le Nil[1]; mais il

[1] Ils l'appellent *saint, béni, sacré;* et lors des nouvelles eaux, c'est-à-dire, de l'ouverture des canaux, on voit les mères plonger les enfans dans le courant, avec le préjugé que ces eaux ont une

faut pardonner à un Européen si, lorsqu'il les entend vanter la beauté de ses eaux, il sourit de leur ignorance. Jamais ces eaux troubles et fangeuses n'auront pour lui le charme des claires fontaines et des ruisseaux limpides; jamais, à moins d'un sentiment exalté par la privation, le corps d'une Égyptienne, hâlé et ruisselant d'une eau jaunâtre, ne lui rappellera les Naïades sortant du bain. Six mois de l'année l'eau du fleuve est si bourbeuse, qu'il faut la faire déposer pour la boire [1] : pendant les trois mois qui précèdent l'inondation, réduite à une petite profondeur, elle s'échauffe dans son lit, devient verdâtre, fétide et remplie de vers; et il faut recourir à celle que l'on a reçue et conservée dans les citernes. Dans toutes les saisons les gens délicats ont soin de la parfumer.

Au reste, l'on ne fait en aucun pays un aussi grand usage d'eau. Dans les maisons, dans les rues, partout, le premier objet qui se présente est un vase d'eau, et le premier mouvement d'un Égyptien est de le saisir et d'en boire un grand trait qui n'incommode point, grâces à l'extrême transpira-

vertu purifiante et divine, telle que la supposèrent les anciens à tous les fleuves.

[1] On se sert, pour cet effet, d'amandes amères dont on frotte le vase, et alors elle est réellement légère et bonne. Mais il n'y a que la soif ou la prévention qui puisse la mettre au-dessus de nos fontaines et de nos grandes rivières, telles que la Seine et la Loire.

tion. Ces vases, qui sont de terre cuite non vernissée, laissent filtrer l'eau au point qu'ils se vident en quelques heures. L'objet que l'on se propose par ce mécanisme est d'entretenir l'eau bien fraîche, et l'on y parvient d'autant mieux qu'on l'expose à un courant d'air plus vif. Dans quelques lieux de la Syrie l'on boit l'eau qui a transsudé; mais en Égypte l'on boit celle qui reste dans le vase.

En considérant la quantité de limon que le fleuve dépose, et en rapprochant les témoignages des anciens des observations des modernes, plusieurs savans qui ont examiné le problème pensent que le Delta a pris un accroissement considérable tant en élévation qu'en étendue. Savary a donné plus de poids à cette opinion dans ses *Lettres sur l'Égypte;* mais comme les faits et les autorités qu'il allègue me donnent des résultats différens des siens, la question me semble mériter de nouvelles recherches.

### Des vents et de leurs phénomènes.

Les vents de nord, dont le retour a lieu chaque année aux mêmes époques, ont un emploi réel, celui de porter en Abyssinie une prodigieuse quantité de nuages. Depuis avril jusqu'en juillet, on ne cesse d'en voir remonter vers le sud, et l'on serait quelquefois tenté d'en attendre de la pluie; mais cette terre brûlée leur demande en vain un bien-

fait qui doit lui revenir sous une autre forme. Jamais il ne pleut dans le Delta en été; dans tout le cours de l'année même il y pleut rarement, et en petite quantité. L'année 1761, observée par Niebuhr, fut un cas extraordinaire, que l'on cite encore. Les accidens que les pluies causèrent dans la basse Égypte, dont une foule de villages, bâtis en terre, s'écroulèrent, prouvent assez qu'on y regarde comme rare cette abondance d'eau. Il faut d'ailleurs observer qu'il pleut d'autant moins que l'on s'élève davantage vers le Saïd. Ainsi, il pleut plus souvent à Alexandrie et à Rosette qu'au Caire, et au Caire qu'à Minié. La pluie est presque un prodige à Djirdjé. Nous autres habitans de contrées humides, nous ne concevons pas comment un pays peut subsister sans pluie [1]; mais dans l'Égypte, outre la somme d'eau dont la terre fait provision lors de l'inondation, les rosées qui tombent dans les nuits d'été suffisent à la végétation. Les melons d'eau, connus à Marseille sous le nom de *pastèques*, du mot arabe *battik*, en sont une preuve sensible; car souvent ils n'ont au pied qu'une poussière sèche; et cependant leurs feuilles ne manquent pas de fraîcheur. Ces rosées ont de commun avec les

[1] Lorqu'il tombe de la pluie en Égypte et en Palestine, c'est une joie générale de la part du peuple; il s'assemble dans les rues, il chante et crie à pleine tête : *Ya, Allah ! ya mobârek !* c'est-à-dire: *O Dieu ! ô béni !* etc.

pluies, qu'elles sont plus abondantes vers la mer, et plus faibles à mesure qu'elles s'en éloignent; et elles en diffèrent en ce qu'elles sont moindres l'hiver et plus fortes l'été. A Alexandrie, dès le coucher du soleil, en avril, les vêtemens et les terrasses sont trempés comme s'il avait plu. Comme les pluies encore, ces rosées sont fortes ou faibles, en raison de l'espèce du vent qui souffle. Le sud et le sud-est n'en donnent point; le nord en apporte beaucoup, et l'ouest encore davantage. On explique aisément ces différences, quand on observe que les deux premiers viennent des déserts de l'Afrique et de l'Arabie, où ils ne trouvent pas une goutte d'eau; que le nord, au contraire, et l'ouest chassent sur l'Égypte l'évaporation de la Méditerranée qu'ils traversent, l'un dans sa largeur et l'autre dans toute sa longueur. Je trouve même, en comparant mes observations à ce sujet en Provence, en Syrie et en Égypte, à celles de Niebuhr en Arabie et à Bombai, que cette position respective des mers et des continens est la cause des diverses qualités d'un même vent qui se montre pluvieux dans un pays, pendant qu'il est toujours sec dans l'autre; ce qui dérange beaucoup les systèmes des astrologues anciens et modernes sur les influences des planètes.

Un autre phénomène aussi remarquable est le retour périodique de chaque vent, et son appro-

priation, pour ainsi dire, à certaines saisons de l'année. L'Égypte et la Syrie offrent en ce genre une régularité digne de fixer l'attention.

En Égypte, lorsque le soleil se rapproche de nos zones, les vents qui se tenaient dans les parties de l'est passent aux rumbs de nord et s'y fixent. Pendant juin, ils soufflent constamment nord et nord-ouest; aussi est-ce la vraie saison du passage au Levant, et un vaisseau peut espérer de jeter l'ancre en Chypre ou à Alexandrie le quatorzième et quelquefois le onzième jour de son départ de Marseille. Les vents continuent en juillet de souffler nord, variant à droite et à gauche, du nord-ouest au nord-est. Sur la fin de juillet, dans tout le cours d'août et la moitié de septembre, ils se fixent nord pur, et ils sont modérés, plus vifs le jour, plus calmes la nuit; alors même il règne sur la Méditerranée une bonace générale, qui prolonge les retours en France jusqu'à soixante-dix et quatre-vingts jours.

Sur la fin de septembre, lorsque le soleil repasse la ligne, les vents reviennent vers l'est, et sans y être fixés ils en soufflent plus que d'aucun autre rumb, le nord seul excepté. Les vaisseaux profitent de cette saison, qui dure tout octobre et une partie de novembre, pour revenir en Europe, et les traversées pour Marseille sont de trente à trente-cinq jours. A mesure que le soleil passe à l'autre

tropique, les vents deviennent plus variables, plus tumultueux; leurs régions les plus constantes sont le nord, le nord-ouest et l'ouest. Ils se maintiennent tels en décembre, janvier et février, qui, pour l'Égypte comme pour nous, sont la saison d'hiver. Alors les vapeurs de la Méditerranée, entassées et appesanties par le froid de l'air, se rapprochent de la terre et forment les brouillards et les pluies. Sur la fin de février et en mars, quand le soleil revient vers l'équateur, les vents tiennent plus que dans aucun autre temps des rumbs du midi. C'est dans ce dernier mois, et pendant celui d'avril, qu'on voit régner le sud-est, le sud pur et le sud-ouest. Ils sont mêlés d'ouest, de nord et d'est; celui-ci devient le plus habituel sur la fin d'avril; et pendant mai, il partage avec le nord l'empire de la mer, et rend les retours en France encore plus courts que dans l'autre équinoxe.

### Du vent chaud ou kamsin.

Ces vents du sud dont je viens de parler ont en Égypte le nom générique de vents de *cinquante* (jours) [1], non qu'ils durent cinquante jours de suite, mais parce qu'ils paraissent plus fréquemment dans les cinquante jours qui entourent l'équinoxe. Les voyageurs les ont fait connaître en

[1] En arabe, *kamsîn;* mais le *k* représente le *jota* espagnol, ou *ch* allemand.

Europe sous le nom de vents *empoisonnés* [1], ou plus correctement, *vents chauds du désert*. Telle est en effet leur propriété; elle est portée à un point si excessif, qu'il est difficile de s'en faire une idée sans l'avoir éprouvée; mais on en peut comparer l'impression à celle qu'on reçoit de la bouche d'un four banal, au moment qu'on en tire le pain. Quand ces vents commencent à souffler, l'air prend un aspect inquiétant. Le ciel, toujours si pur en ces climats, devient trouble; le soleil perd son éclat, et n'offre plus qu'un disque violace. L'air n'est pas nébuleux, mais gris et poudreux; et réellement il est plein d'une poussière très déliée, qui ne se dépose pas et qui pénètre partout. Ce vent, toujours léger et rapide, n'est pas d'abord très chaud; mais à mesure qu'il prend de la durée, il croît en intensité. Les corps animés le reconnaissent promptement au changement qu'ils éprouvent. Le poumon, qu'un air trop raréfié ne remplit plus, se contracte et se tourmente. La respiration devient courte, laborieuse; la peau est sèche, et l'on est dévoré d'une chaleur interne. On a beau se gorger d'eau, rien ne rétablit la transpiration. On cherche en vain la fraîcheur; les corps qui avaient coutume de la donner trompent la main qui les touche. Le marbre, le fer, l'eau, quoique le soleil soit voilé, sont chauds. Alors

[1] Les Arabes du désert les appellent *semoum* ou *poison*; et les Turcs *châmyelé* ou *vent de Syrie*, dont on a fait vent *samiel*.

on déserte les rues, et le silence règne comme pendant la nuit. Les habitans des villes et des villages s'enferment dans leurs maisons, et ceux du désert dans leurs tentes ou dans des puits creusés en terre, où ils attendent la fin de ce genre de tempête. Communément elle dure trois jours; si elle passe, elle devient insupportable.

Malheur aux voyageurs qu'un tel vent surprend en route loin de tout asile, ils en subissent tout l'effet, qui est quelquefois porté jusqu'à la mort! Le danger est surtout au moment des rafales; alors la vitesse accroît la chaleur, au point de tuer subitement avec des circonstances singulières; car tantôt un homme tombe frappé entre deux autres qui restent sains; et tantôt il suffit de se porter un mouchoir aux narines, ou d'enfoncer le nez dans un trou de sable, comme font les chameaux, ou de fuir au galop comme font les Arabes qui sentent venir la *mofette*, nom qui paraît en effet convenir à cet air; il est d'ailleurs constant qu'il est plus dangereux de Mossul à Bagdad qu'en aucun autre lieu; ce que l'on attribue à la qualité sulfureuse et minéralogique du pays qu'il parcourt depuis l'Euphrate. Il est remarquable qu'il n'incommode pas les caravanes qui sont alors sur la route de Damas à Alep; à Bagdad il est mortel sur les minarets, sur les terrasses, sur le pont, et non dans les lieux bas. Si l'on ajoute qu'aussitôt après

la mort, il y a hémorrhagie par le nez et par la bouche, que le cadavre demeure chaud, enfle, devient bleu et se déchire aisément, il paraîtra de plus en plus probable que cet air meurtrier est un air inflammable, chargé dans certains cas d'acide sulfureux.

Une autre qualité de ce vent, est son extrême sécheresse, elle est telle que l'eau dont on arrose un appartement s'évapore en peu de minutes. Par cette extrême avidité, il flétrit et dépouille les plantes; et en pompant trop subitement l'émanation des corps animés, il crispe la peau, ferme les pores, et cause cette chaleur fébrile qui accompagne toute transpiration supprimée.

Ces vents chauds ne sont point particuliers à l'Égypte; ils ont lieu en Syrie, plus cependant sur la côte et dans le désert que sur les montagnes. Niebuhr les a trouvés en Arabie, à Bombai, dans le Diarbekr; l'on en éprouve aussi en Perse, en Afrique, et même en Espagne; partout leurs effets se ressemblent, mais leur direction diffère selon les lieux. En Égypte, le plus violent vient du sud-sud-ouest; à la Mekke, il vient de l'est; à Surate, du nord; à Basra, du nord-ouest; à Bagdad, de l'ouest; et en Syrie, du sud-est. Ce contraste, qui embarrasse au premier coup d'œil, devient à la réflexion le moyen de résoudre l'énigme. En examinant les sites géographiques, on trouve que

c'est toujours des continens déserts que vient le vent chaud; et en effet, il est naturel que l'air qui couvre les immenses plaines de la Libye et de l'Arabie, n'y trouvant ni ruisseaux, ni lacs, ni forêts, s'y échauffe par l'action d'un soleil ardent, par la réflexion du sable, et prenne le degré de chaleur et de sècheresse dont il est capable. S'il survient une cause quelconque qui détermine un courant à cette masse, elle s'y précipite, et porte avec elle les qualités étonnantes qu'elle a acquises. Il est si vrai que ces qualités sont dues à l'action du soleil sur les sables, que ces mêmes vents n'ont point dans toutes les saisons la même intensité. En Égypte, par exemple, on assure que les vents du sud, en décembre et janvier, sont aussi froids que le nord; et la raison en est que le soleil, passé à l'autre tropique, n'embrase plus l'Afrique septentrionale, et que l'Abyssinie, si montueuse, est couverte de neige; il faut que le soleil se soit rapproché de l'équateur, pour produire ces phénomènes. Par une raison semblable, le sud a un effet bien moindre en Chypre, où il arrive rafraîchi par les vapeurs de la Méditerranée. Dans cette île, c'est le nord qui le remplace; on s'y plaint qu'en été il est d'une chaleur insupportable, pendant qu'il est glacial en hiver; ce qui résulte évidemment de l'Asie-Mineure, qui dans l'été est embrasée, pendant qu'en hiver elle est couverte de glaces. Au reste,

ce sujet offre une foule de problèmes faits pour piquer la curiosité du physicien.

### Du climat et de l'air.

Le climat de l'Égypte passe avec raison pour très chaud, puisqu'en juillet et août le thermomètre de Réaumur se soutient, dans les appartemens les plus tempérés, à vingt-quatre et vingt-cinq degrés au-dessus de la glace [1]. Au Saïd, il monte encore plus haut, quoique je ne puisse rien dire de précis à cet égard. Le voisinage du soleil, qui dans l'été est presque perpendiculaire, est sans doute une cause première de cette chaleur; mais quand on considère que d'autres pays, sous la même latitude, sont plus frais, on juge qu'il en existe une seconde cause aussi puissante que la première, laquelle est le niveau du terrain peu élevé au-dessus de la mer. A raison de cette température, l'on ne doit distinguer que deux saisons en Égypte, le printemps et l'été, c'est-à-dire la fraîcheur et les chaleurs. Ce second état dure depuis mars jusqu'en novembre; et même dès la fin de février, le soleil, à neuf heures du matin, n'est pas sup-

[1] L'astronome Beauchamp a souvent observé 37 et 38 degrés à Basra, et cette chaleur a lieu sur la plupart des plages de la Perse, de l'Arabie et de l'Inde. 32 et 33 degrés, qui sont la chaleur du sang sont très fréquens en Floride et en Géorgie (d'Amérique). Ainsi l'Égypte ne peut se classer que dans les pays de moyenne chaleur.

portable pour un Européen. Dans toute cette saison l'air est embrasé, le ciel étincelant, et la chaleur accablante pour les corps qui n'y sont pas habitués. Sous l'habit le plus léger, et dans l'état du plus grand repos, on fond en sueur. Elle devient même si nécessaire, que la moindre suppression est une maladie; en sorte qu'au lieu du salut ordinaire : *Comment vous portez-vous?* on devrait dire : *Comment suez-vous?*

L'éloignement du soleil tempère un peu ces chaleurs. Les vapeurs de la terre, abreuvée par le Nil, et celles qu'apportent les vents d'ouest et de nord, absorbant le feu répandu dans l'air, procurent une fraîcheur agréable et même des froids piquans, si l'on en voulait croire les naturels et quelques négocians Européens; mais les Égyptiens, presque nus et accoutumés à suer, frissonnent à la moindre fraîcheur. Le thermomètre, qui se tient au plus bas en février à neuf et huit degrés de Réaumur au-dessus de la glace, fixe nos idées à cet égard, et l'on peut dire que la neige et la grêle sont des phénomènes que tel Égyptien de cinquante ans n'a jamais vus.

Quant à nos négocians, ils doivent leur sensibilité à l'abus des fourrures; il est porté au point que dans l'hiver ils ont souvent deux ou trois enveloppes de renard, et que dans les ardeurs de juin ils conservent l'hermine ou le petit-gris; ils

prétendent que la fraîcheur qu'on éprouve à l'ombre en est une raison indispensable ; et en effet les courans de nord et d'ouest qui règnent presque toujours, établissent une assez grande fraîcheur partout où le soleil ne donne pas; mais le nœud secret et plus véritable, est que la pelisse est le galon de la Turquie et l'objet favori du luxe; elle est l'enseigne de l'opulence, l'étiquette de la dignité, parce que l'investiture des places importantes est toujours constatée par le présent d'une pelisse, comme si l'on voulait dire à l'homme qu'on revêt qu'il est désormais assez grand seigneur pour ne s'occuper qu'à transpirer.

Avec ces chaleurs et l'état marécageux qui dure trois mois, on pourrait croire que l'Égypte est un pays malsain : ce fut ma première pensée en y arrivant; et lorsque je vis au Caire les maisons de nos négocians assises le long du Kalidj, où l'eau croupit jusqu'en avril, je crus que les exhalaisons devaient leur causer bien des maladies; mais leur expérience trompe cette théorie : les émanations des eaux stagnantes, si meurtrières en Chypre et à Alexandrette, n'ont point cet effet en Égypte. La raison m'en paraît due à la siccité habituelle de l'air, établie par le voisinage de l'Afrique et de l'Arabie qui aspirent sans cesse l'humidité, et par les courans perpétuels des vents qui passent sans obstacle. Cette siccité est telle, que les viandes ex-

posées, même en été, au vent du nord, ne se putréfient point; mais se dessèchent et se durcissent à l'égal du bois. Les déserts offrent des cadavres ainsi desséchés, qui sont devenus si légers, qu'un homme soulève aisément d'une seule main la charpente entière d'un chameau [1].

A cette sécheresse l'air joint un état salin dont les preuves s'offrent partout. Les pierres sont rongées de natron, et l'on en trouve dans les lieux humides de longues aiguilles cristallisées que l'on prendrait pour du salpêtre. Le mur du jardin des jésuites au Caire, bâti avec des briques et de la terre, est partout recouvert d'une croûte de ce natron, épaisse comme un écu de six livres; et lorsqu'on a inondé les carrés de ce jardin avec l'eau du Kalidj, on voit à sa retraite la terre brillante de toutes parts de cristaux blancs que l'eau n'a certainement pas apportés, puisqu'elle ne donne aucun indice de sel au goût et à la distillation.

C'est sans doute cette propriété de l'air et de la terre, jointe à la chaleur, qui donne à la végétation une activité presque incroyable dans nos climats froids. Partout où les plantes ont de l'eau, leurs

[1] Cependant il faut observer que l'air sur la côte est infiniment moins sec qu'en remontant dans les terres; aussi ne peut-on laisser, à Alexandrie et à Rosette, du fer exposé vingt-quatre heures à l'air qu'il ne soit tout rouillé.

développemens se font avec une rapidité prodigieuse. Quiconque va au Caire ou à Rosette peut constater que l'espèce de courge appelée *qara*, pousse en vingt-quatre heures des filons de près de quatre pouces de long; mais une observation importante, par laquelle je termine, est que ce sol paraît exclusif et intolérant. Les plantes étrangères y dégénèrent rapidement : ce fait est constaté par des observations journalières. Nos négocians sont obligés de renouveler chaque année les graines, et de faire venir de Malte des choux-fleurs, des betteraves, des carottes et des salsifis. Ces graines semées réussissent d'abord très bien; mais si l'on sème ensuite les graines qu'elles produisent, il n'en résulte que des plantes étiolées. Pareille chose est arrivée aux abricots, aux poires et aux pêches qu'on a transportés à Rosette. La végétation de cette terre paraît trop brusque pour bien nourrir des tissus spongieux et charnus; il faudrait que la nature s'y fût accoutumée par gradation, et que le climat se les fût appropriés par les soins de la culture. . . .

Des diverses races des habitans de l'Égypte.

Au milieu des révolutions qui n'ont cessé d'agiter la fortune des peuples, il est peu de pays qui aient conservé purs et sans mélange leurs habitans naturels et primitifs. Partout cette même cupidité qui porte les individus à empiéter sur leurs pro-

priétés respectives, a suscité les nations les unes contre les autres : l'issue de ce choc d'intérêts et de force a été d'introduire dans les États un étranger vainqueur, qui, tantôt usurpateur insolent, a dépouillé la nation vaincue du domaine que la nature lui avait accordé ; et tantôt conquérant plus timide ou plus civilisé, s'est contenté de participer à des avantages que son sol natal lui avait refusés. Par-là se sont établies dans les États, des races diverses d'habitans, qui quelquefois, se rapprochant de mœurs et d'intérêts, ont mêlé leur sang ; mais qui le plus souvent, divisés par des préjugés politiques ou religieux, ont vécu rassemblés sur le même sol, sans jamais se confondre. Dans le premier cas, les races perdant par leur mélange les caractères qui les distinguaient, ont formé un peuple homogène où l'on n'a plus aperçu les traces de la révolution. Dans le second, demeurant distinctes, leurs différences perpétuées sont devenues un monument qui a survécu aux siècles, et qui peut en quelques cas suppléer au silence de l'histoire.

Tel est le cas de l'Égypte : enlevée depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, elle a vu s'établir successivement dans son sein des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, et enfin cette race de Tartares connus sous le nom de *Turcs ottomans*. Parmi

tant de peuples, plusieurs y ont laissé des vestiges de leur passage; mais comme dans leur succession ils se sont mêlés, il en est résulté une confusion qui rend moins facile à connaître le caractère de chacun. Cependant on peut encore distinguer dans la population de l'Égypte quatre races principales d'habitans.

La première et la plus répandue est celle des Arabes, qu'on doit diviser en trois classes : 1° La postérité de ceux qui, lors de l'invasion de ce pays par Amrou, l'an 640, accoururent de l'Hedjâz et de toutes les parties de l'Arabie s'établir dans ce pays justement vanté pour son abondance. Chacun s'empressa d'y posséder des terres, et bientôt le Delta fut rempli de ces étrangers, au préjudice des Grecs vaincus. Cette première race, qui s'est perpétuée dans la classe actuelle des *fellâhs* ou *laboureurs* et des artisans, a conservé sa physionomie originelle; mais elle a pris une taille plus forte et plus élevée; effet naturel d'une nourriture plus abondante que celle des déserts. En général, les paysans d'Égypte atteignent cinq pieds quatre pouces; plusieurs vont à cinq pieds six et sept pouces; leur corps est musculeux sans être gras, et robuste comme il convient à des hommes endurcis à la fatigue. Leur peau hâlée par le soleil est presque noire; mais leur visage n'a rien de choquant. La plupart ont la tête d'un bel ovale, le front large

et avancé, et sous un sourcil noir, un œil noir, enfoncé et brillant; le nez assez grand, sans être aquilin; la bouche bien taillée et toujours de belles dents. Les habitans des villes, plus mélangés, ont une physionomie moins uniforme, moins prononcée. Ceux des villages, au contraire, ne s'alliant jamais que dans leurs familles, ont des caractères plus généraux, plus constans, et quelque chose de rude dans l'aspect, qui tire sa cause des passions d'une âme sans cesse aigrie par l'état de guerre et de tyrannie qui les environne.

2° Une deuxième classe d'Arabes est celle des Africains ou Occidentaux [1], venus à diverses reprises et sous divers chefs se réunir à la première; comme elle, ils descendent des conquérans musulmans qui chassèrent les Grecs de la Mauritanie; comme elle, ils exercent l'agriculture et les métiers; mais ils sont plus spécialement répandus dans le Saïd où ils ont des villages et même des princes particuliers.

3° La troisième classe est celle des Bédouins ou hommes des déserts [2], connus des anciens sous le nom de *Scenites*, c'est-à-dire habitant sous des tentes. Parmi ceux-là, les uns, dispersés par familles, habitent les rochers, les cavernes, les ruines

[1] En arabe, *magârbe*, pluriel de *magrebi*, homme de *garb*, ou *couchant* : ce sont nos *Barbaresques*.

[2] En arabe, *bedâoui*, formé de *bld*, désert, pays sans habitations.

et les lieux écartés où il y a de l'eau; les autres, réunis par tribus, campent sous des tentes basses et enfumées, et passent leur vie dans un voyage perpétuel. Tantôt dans le désert, tantôt sur les bords du fleuve, ils ne tiennent à la terre qu'autant que l'intérêt de leur sûreté ou la subsistance de leurs troupeaux les y attache. Il est des tribus qui chaque année, après l'inondation, arrivent du sein de l'Afrique pour profiter des herbes nouvelles, et qui au printemps se renfoncent dans le désert; d'autres sont stables en Égypte, et y louent des terrains qu'ils ensemencent et changent annuellement. Toutes observent entre elles des limites convenues qu'elles ne franchissent point, sous peine de guerre. Toutes ont à peu près le même genre de vie, les mêmes usages, les mêmes mœurs. Ignorans et pauvres, les Bédouins conservent un caractère original, distinct des nations qui les environnent. Pacifiques dans leur camp, ils sont partout ailleurs dans un état habituel de guerre. Les laboureurs qu'ils pillent, les haïssent; les voyageurs qu'ils dépouillent, en médisent; les Turcs qui les craignent, les divisent et les corrompent. On estime que leurs tribus en Égypte pourraient former trente mille cavaliers; mais ces forces sont tellement dispersées et désunies, qu'on les y traite comme des voleurs et des vagabonds.

Une seconde race d'habitans est celle des Coptes,

appelés en arabe *el Qoubt.* On en trouve plusieurs familles dans le Delta; mais le grand nombre habitent le Saïd, où ils occupent quelquefois des villages entiers. L'histoire et la tradition attestent qu'ils descendent du peuple dépouillé par les Arabes, c'est-à-dire de ce mélange d'Égyptiens, de Perses, et surtout de Grecs qui, sous les Ptolémées et les Constantins, ont si long-temps possédé l'Égypte. Ils diffèrent des Arabes par leur religion, qui est le christianisme; mais ils sont encore distincts des chrétiens par leur secte, qui est celle d'Eutychès. Leur adhésion aux opinions théologiques de cet homme leur a attiré de la part des autres Grecs des persécutions qui les ont rendus irréconciliables. Lorsque les Arabes conquirent le pays, ils en profitèrent pour les affaiblir mutuellement. Les Coptes ont fini par expulser leurs rivaux; et comme ils connaissent de tout temps l'administration intérieure de l'Égypte, ils sont devenus les dépositaires des registres des terres et des tribus. Sous le nom d'*écrivains,* ils sont au Caire les intendans, les secrétaires et les traitans du gouvernement et des beks. Ces écrivains, méprisés des Turcs qu'ils servent, et haïs des paysans qu'ils vexent, forment une espèce de corps dont l'écrivain du commandant principal est le chef. C'est lui qui dispose de tous les emplois de cette partie, qu'il n'accorde, selon l'esprit de ce gouvernement, qu'à prix d'argent.

On prétend que le nom de Coptes leur vient de la ville de Coptos où ils se retirèrent, dit-on, lors des persécutions des Grecs; mais je lui crois une origine plus naturelle et plus ancienne. Le terme arabe *Qoubti*, un Copte, me semble une altération évidente du grec *Ai-goupti-os*, un Égyptien; car on doit remarquer que *y* était prononcé *ou* chez les anciens Grecs, et que les Arabes n'ayant ni *g* devant *a o u*, ni la lettre *p*, remplacent toujours ces lettres par *q* et *b* : les Coptes sont donc proprement les représentans des Égyptiens [1]; et il est un fait singulier qui rend cette acception encore plus probable. En considérant le visage de beaucoup d'individus de cette race, je lui ai trouvé un caractère particulier qui a fixé mon attention: tous ont un ton de peau jaunâtre et fumeux, qui n'est ni grec ni arabe; tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse; en un mot, une vraie figure de mulâtre. J'étais tenté de l'attribuer au climat [2], lorsqu'ayant été visiter le

[1] D'autant mieux qu'on les trouve au Saïd dès avant Dioclétien, et qu'il paraît que le Saïd fut moins rempli par les Grecs que le Delta.

[2] En effet, j'observe que la figure des nègres représente précisément cet état de contraction que prend notre visage lorsqu'il est frappé par la lumière et par une forte réverbération de chaleur. Alors le sourcil se fronce, la pomme des joues s'élève, la paupière se serre, la bouche fait la *moue*. Cette contraction des parties mobiles n'a-t-elle pas pu et dû à la longue influer sur les parties solides, et mouler la charpente même des os? Dans les pays froids,

Sphinx, son aspect me donna le mot de l'énigme. En voyant cette tête caractérisée nègre dans tous ses traits, je me rappelai ce passage remarquable d'Hérodote, où il dit[1] : « Pour moi, j'estime que les Colches sont une colonie des Égyptiens, parce que, comme eux, ils ont la peau noire et les cheveux crépus ; » c'est-à-dire que les anciens Égyptiens étaient de vrais nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique[2] ; et dès lors on explique comment leur sang, allié depuis plusieurs siècles à celui des Romains et des Grecs, a dû perdre l'intensité de sa première couleur en conservant cependant l'empreinte de son moule originel. On peut même donner à cette observation une étendue très générale, et poser en principe que la physionomie est une sorte de monument propre en bien

le vent, la neige, l'air vif opèrent presque le même effet que l'excès de lumière dans les pays chauds : et nous voyons que presque tous les sauvages ont quelque chose de la tête du nègre ; ensuite viennent les coutumes de mouler la tête des enfans, et même le genre de coiffure, qui, par exemple, chez les Tartares étant un bonnet haut, lequel serre les tempes et relève le sourcil, me semble la cause du *sourcil de chèvre* qu'on remarque chez les Chinois et les Kalmouks : dans les zones tempérées et chez les peuples qui habitent sous des toits, ces diverses circonstances n'ayant pas lieu, les traits se montrent allongés par le repos des muscles et les yeux à fleur de tête, parce qu'ils sont protégés contre l'action de l'air.

[1] Lib. XI, pag. 150.

[2] Cette observation qui, lors de la publication de ce voyage, en 1787, sembla plutôt neuve et piquante que fondée en vérité, se trouve aujourd'hui portée à l'évidence par les faits eux-mêmes.

des cas à constater ou éclaircir les témoignages de l'histoire sur les origines des peuples.

Parmi nous, un laps de neuf cents ans n'a pu effacer la nuance qui distinguait les habitans des Gaules de ces hommes du nord qui sous Charles-le-Gros vinrent occuper la plus riche de nos provinces. Les voyageurs qui vont par mer, de Normandie en Danemark, parlent avec surprise de la ressemblance fraternelle des habitans de ces deux contrées, conservée malgré la distance des lieux et des temps. La même observation se présente quand on passe de Franconie en Bourgogne; et si l'on parcourait avec attention la France, l'Angleterre ou toute autre contrée, on y trouverait la trace des émigrations écrite sur la face des habitans. Les Juifs n'en portent-ils pas d'ineffaçables en quelque lieu qu'ils soient établis? Dans les États où la noblesse représente un peuple étranger introduit par conquête, si cette noblesse ne s'est point alliée aux indigènes, ses individus ont une empreinte particulière. Le sang kalmouque se distingue encore dans l'Inde; et si quelqu'un avait étudié les diverses nations de l'Europe et du nord de l'Asie, il retrouverait peut-être des analogies qu'on a oubliées.

Mais en revenant à l'Égypte, le fait qu'elle rend à l'histoire offre bien des réflexions à la philosophie. Quel sujet de méditation de voir la barbarie

et l'ignorance actuelles des Coptes, issues de l'alliance du génie profond des Égyptiens et de l'esprit brillant des Grecs; de penser que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre esclave et l'objet de nos mépris, est celle-là même à qui nous devons nos arts, nos sciences, et jusqu'à l'usage de la parole; d'imaginer enfin que c'est au milieu des peuples qui se disent les plus amis de la liberté et de l'humanité que l'on a sanctionné le plus barbare des esclavages, et mis en problème *si les hommes noirs ont une intelligence de l'espèce des blancs!*

Le langage est un autre monument dont les indications ne sont pas moins justes ni moins instructives. Celui dont usaient ci-devant les Coptes s'accorde à constater les faits que j'établis. D'un côté, la forme de leurs lettres et la majeure partie de leurs mots démontrent que la nation grecque, dans un séjour de mille ans, a imprimé fortement son empreinte sur l'Égypte; mais d'autre part, l'alphabet copte a cinq lettres, et le dictionnaire beaucoup de mots qui sont comme les débris et les restes de l'ancien égyptien. Ces mots, examinés avec critique, ont une analogie sensible avec les idiomes des anciens peuples adjacens, tels que les Arabes, les Éthiopiens, les Syriens et même les riverains de l'Euphrate; et l'on peut établir comme un fait certain que toutes ces langues ne furent que des dialectes dérivés d'un fonds commun. Depuis plus de

trois siècles celui des Coptes est tombé en désuétude; les Arabes conquérans, en dédaignant l'idiome des peuples vaincus, leur ont imposé, avec leur joug, l'obligation d'apprendre leur langue. Cette obligation même devint une loi lorsque, sur la fin du premier siècle de l'hégire, le khalife Ouâled Ier prohiba la langue grecque dans tout son empire : de ce moment l'arabe prit un ascendant universel; et les autres langues, reléguées dans les livres, ne subsistèrent plus que pour les savans qui les négligèrent. Tel a été le sort du copte dans les livres de dévotion et d'église, les seuls connus où il existe : les prêtres et les moines ne l'entendent plus; et en Égypte comme en Syrie, musulman ou chrétien, tout parle arabe et n'entend que cette langue.

Une troisième race d'habitans en Égypte est celle des Turcs qui sont les maîtres du pays, ou qui du moins en ont le titre. Dans l'origine ce nom de Turc n'était point particulier à la nation à qui nous l'appliquons; il désignait en général des peuples répandus à l'orient et même au nord de la mer Caspienne, jusqu'au-delà du lac Aral, dans les vastes contrées qui ont pris d'eux leur dénomination de *Tour-Estân* [1]. Ce sont ces mêmes peuples dont les anciens Grecs ont parlé sous le nom de *Parthes*, de *Massagètes*, et même de *Scythes*, auquel nous

[1] *Estân* est un terme persan qui signifie *pays*, et s'applique en finale aux noms propres; ainsi l'on dit *Arab-estân*, *Frank-estân*, etc.

avons substitué celui de *Tartares*. Pasteurs et vagabonds comme les Arabes-Bédouins, ils se montrèrent dans tous les temps guerriers farouches et redoutables. Ni Cyrus ni Alexandre ne purent les subjuguer; mais les Arabes furent plus heureux. Environ quatre-vingts ans après Mahomet ils entrèrent, par ordre du khalife Ouâtel Ier, dans les pays des Turcs, et leur firent connaître leur religion et leurs armes. Ils leur imposèrênt même des tributs; mais l'anarchie s'étant glissée dans l'empire, les gouverneurs rebelles se servirent d'eux pour résister aux khalifes, et ils furent mêlés dans toutes les affaires. Ils ne tardèrent pas d'y prendre un ascendant qui dérivait de leur genre de vie. En effet, toujours sous des tentes, toujours les armes à la main, ils formaient un peuple guerrier et une milice rompue à toutes les manœuvres des combats.

Ils étaient divisés, comme les Bédouins, en tribus ou camps, appelés dans leur langue *ordou*, dont nous avons fait horde pour désigner leurs peuplades. Ces tribus, alliées ou divisées entre elles pour leurs intérêts, avaient sans cesse des guerres plus ou moins générales; et c'est à raison de cet état que l'on voit dans leur histoire plusieurs peuples également nommés *Turcs* s'attaquer, se détruire et s'expulser tour à tour. Pour éviter la confusion, je réserverai le nom de *Turcs* propres à ceux

de Constantinople, et j'appellerai *Turcomans* ceux qui les précédèrent.

Quelques hordes de Turcomans ayant donc été introduites dans l'empire arabe, elles parvinrent en peu de temps à faire la loi à ceux qui les avaient appelées comme *alliées* ou comme *stipendiaires*. Les khalifes en firent eux-mêmes une expérience remarquable. Motazzam [1], frère et successeur d'Almamoun, ayant pris pour sa garde un corps de Turcomans, se vit contraint de quitter Bagdad à cause de leurs désordres. Après lui, leur pouvoir et leur insolence s'accrurent au point qu'ils devinrent les arbitres du trône et de la vie des princes; ils en massacrèrent trois en moins de trois ans. Les khalifes, délivrés de cette première tutelle, ne devinrent pas plus sages. Vers 935, Radi-b'ellah [2] ayant encore déposé son autorité dans les mains d'un Turcoman, ses successeurs retombèrent dans les premières chaînes; et sous la garde des emirs-el-omara, ils ne furent plus que des fantômes de puissance. Ce fut dans les désordres de cette anarchie qu'une foule de hordes turcomanes pénétrèrent dans l'empire, et qu'elles fondèrent divers états indépendans, plus ou moins passagers, dans le Kerman, le Korasan, à Iconium, à Alep, à Damas et en Egypte.

Jusqu'alors les Turcs actuels, distingués par le

[1] En 834.
[2] *Qui se plaît en Dieu.*

nom d'*Ogouzians*, étaient restés à l'orient de la mer Caspienne et vers le Djihoun; mais dans les premières années du treizième siècle, Djenkiz-Kan ayant amené toutes les tribus de la haute Tartarie contre les princes de Balk et de Samarqand, les Ogouzians ne jugèrent pas à propos d'attendre les Mongols : ils partirent sous les ordres de leur chef Soliman, et poussant devant eux leurs troupeaux, ils vinrent en 1214 camper dans l'Aderbedjân, au nombre de cinquante mille cavaliers. Les Mongols les y suivirent, et les poussèrent plus à l'ouest dans l'Arménie. Soliman s'étant noyé en 1220, en voulant passer l'Euphrate à cheval, Ertogrul son fils prit le commandement des hordes, et s'avança dans les plaines de l'Asie-Mineure, où des pâturages abondans attiraient ses troupeaux.

La bonne conduite de ce chef lui procura dans ces contrées une force et une condition qui firent rechercher son alliance par d'autres princes. De ce nombre fut le Turcoman Ala-el-din, sultan à Iconium. Cet Ala-el-din se voyant vieux et inquiété par les Tartares de Djenkiz-Kan, accorda des terres aux Turcs d'Ertogrul, et le fit même général de toutes ses troupes. Ertogrul répondit à la confiance du sultan, battit les Mongols, acquit de plus en plus du crédit et de la puissance, et les transmit à son fils Osman, qui reçut d'un Ala-el-din, successeur du premier, le qofetân, le tambour et les

queues de cheval, symboles du commandement chez tous les Tartares. Ce fut cet Osman qui, pour distinguer ses Turcs des autres, voulut qu'ils portassent désormais son nom, et qu'on les appelât *Osmanlès*, dont nous avons fait Ottomans[1]. Ce nouveau nom devint bientôt redoutable aux Grecs de Constantinople, sur qui Osman envahit des terrains assez considérables pour en faire un royaume puissant. Bientôt il lui en donna le titre, en prenant lui-même, en 1300, la qualité de *soltân* ou *sultan*, qui signifie *souverain absolu*.

On sait comment ses successeurs, héritiers de son ambition et de son activité, continuèrent de s'agrandir aux dépens des Grecs; comment de jour en jour, leur enlevant des provinces en Europe et en Asie, ils les resserrèrent jusque dans les murs de Constantinople; et comment enfin Mahomet II, fils d'Amurat, ayant emporté cette ville en 1453, anéantit ce rejeton de l'empire de Rome. Alors les Turcs, se trouvant libres des affaires d'Europe, reportèrent leur ambition sur les provinces du midi. Bagdad, subjuguée par les Tartares, n'avait plus de khalifes depuis deux cents ans [2]; mais une nouvelle puissance formée en Perse avait succédé à une

[1] Cette différence du *t* à l'*s*, vient de ce que la lettre originale est le *th* anglais, que les étrangers traduisent tantôt *t*, tantôt *s*.

[2] En 1239, Holagou-kan, descendant de Djenkiz, abolit le khalifat dans la personne de Mostâzem.

partie de leurs domaines. Une autre, formée dans l'Égypte dès le dixième siècle et subsistant alors sous le nom de *Mamlouks*, en avait détaché la Syrie et le Diarbekr. Les Turcs se proposèrent de dépouiller ces rivaux. Bayazid, fils de Mahomet, exécuta une partie de ce dessein contre le sofi de Perse, en s'emparant de l'Arménie; et Sélim son fils le compléta contre les Mamlouks. Ce sultan les ayant attirés près d'Alep en 1517, sous prétexte de l'aider dans la guerre de Perse, tourna subitement ses armes contre eux, et leur enleva de suite la Syrie et l'Égypte, où il les poursuivit. De ce moment le sang des Turcs fut introduit dans ce pays; mais il s'est peu répandu dans les villages. On ne trouve presque qu'au Caire des individus de cette nation: ils y exercent les arts, et occupent les emplois de religion et de guerre. Ci-devant ils y joignaient toutes les places du gouvernement; mais depuis environ trente ans, il s'est fait une révolution tacite qui, sans leur ôter le titre, leur a dérobé la réalité du pouvoir [1].

Cette révolution a été l'ouvrage d'une quatrième et dernière race, dont il nous reste à parler. Ses individus, nés tous au pied du Caucase, se distinguent des autres habitans par la couleur blonde de

[1] Il n'existe plus maintenant (1835) de Mamlouks en Égypte: tous avaient été massacrés par l'ordre du pacha, dans les années qui ont suivi de près l'occupation française en Égypte.

leurs cheveux, étrangère aux naturels de l'Égypte. C'est cette espèce d'hommes que nos croisés y trouvèrent dans le treizième siècle, et qu'ils appelèrent *Mamelus*, ou plus correctement *Mamlouks*. Après avoir demeuré presque anéantis pendant deux cent trente ans sous la domination des Ottomans, ils ont trouvé moyen de reprendre leur prépondérance.

### État présent de l'Égypte [1].

Depuis la révolution d'Ibrahim Kiaya, et surtout depuis celle d'Ali-bek, le pouvoir des Ottomans en Égypte est devenu plus précaire que dans aucune autre province. Il est bien vrai que la Porte y conserve toujours un pacha; mais ce pacha, resserré et gardé à vue dans le château du Caire, est plutôt le prisonnier des Mamlouks que le substitut du sultan. On le dépose, on l'exile, on le chasse à volonté; et sur la simple sommation d'un héraut vêtu de noir [2], il *descend* de son palais comme le plus simple particulier. Quelques pachas choisis à dessein par la Porte ont tenté, par des manéges secrets, de rétablir les pouvoirs de leur dignité; mais les beks ont rendu ces intrigues si dangereuses, qu'ils se bornent maintenant à passer tranquille-

[1] En 1783.

[2] La formule de déposition consiste en ce mot : *enzel;* c'est-à dire *descends* du château.

ment les trois ans que doit durer leur captivité, et à manger en paix la pension qu'on leur alloue [1].

Cependant les beks, dans la crainte de porter le divan à quelque parti violent, n'osent déclarer leur indépendance. Tout continue de se faire au nom du sultan : ses ordres sont reçus, comme l'on dit, *sur la tête et sur les yeux*, c'est-à-dire avec le plus grand respect; mais cette apparence illusoire n'est jamais suivie de l'exécution. Le tribut est souvent suspendu, et il subit toujours des défalcations. On passe en compte des dépenses, telles que le curage des canaux, le transport des décombres du Caire à la mer, le paiement des troupes, la réparation des mosquées, etc., etc, qui sont autant de dépenses fausses et simulées. On trompe sur le degré de l'inondation des terres : la crainte seule des caravelles, qui chaque année viennent à Damiât et à Alexandrie, fait acquitter la contribution des riz et des blés; encore trouve-t-on le moyen d'altérer les fournissemens effectifs en capitulant avec ceux qui les reçoivent. De son côté la Porte, fidèle à sa politique ordinaire, ferme les yeux sur tous ces abus; elle sent que pour les réprimer il faudrait des efforts coûteux, et peut-être même une guerre ouverte qui

[1] Le pacha d'Égypte est aujourd'hui (1835) maître absolu et ne relève plus que de nom du Grand-Turc, dont il s'est par la guerre complètement affranchi, au point même qu'il lui a encore enlevé en 1833 la Syrie et plusieurs autres provinces.

compromettrait sa dignité; d'ailleurs, depuis plusieurs années des intérêts plus pressans l'obligent de rassembler vers le nord toutes ses forces. Occupée de sa propre sûreté dans Constantinople, elle laisse aux circonstances le soin de rétablir son pouvoir dans les provinces éloignées; elle fomente les divisions des divers partis, pour empêcher qu'aucun ne prenne consistance; et cette méthode, qui ne l'a point encore trompée, est également avantageuse à ses grands officiers, qui se font de gros revenus en vendant aux rebelles leur protection et leur influence. L'amiral actuel, Hasan-Pacha, a su plus d'une fois s'en prévaloir vis-à-vis de Mourad et d'Ibrahim, de manière à en obtenir des sommes considérables.

État du peuple en Égypte.

Là où le cultivateur ne jouit pas du fruit de ses peines, il ne travaille que par contrainte et l'agriculture est languissante; là où il n'y a point de sûreté dans les jouissances, il n'y a point de cette industrie qui les crée et les arts sont dans l'enfance; là où les connaissances ne mènent à rien, l'on ne fait rien pour les acquérir et les esprits sont dans la barbarie. Tel est l'état de l'Égypte. La majeure partie des terres est aux mains des beks, des Mamlouks, des gens de loi; le nombre des autres propriétaires est infiniment borné, et leur propriété

est sujette à mille charges. A chaque instant c'est une contribution à payer, un dommage à réparer; nul droit de succession ni d'héritage pour les immeubles; tout rentre au gouvernement, dont il faut tout racheter. Les paysans y sont des manœuvres à gages, à qui l'on ne laisse pour vivre que ce qu'il faut pour ne pas mourir. Le riz et le blé qu'ils cueillent passent à la table des maîtres, pendant qu'eux ne se réservent que le doura, dont ils font un pain sans levain et sans saveur quand il est froid. Ce pain cuit à un feu formé de la fiente séchée des buffles et des vaches [1], est, avec l'eau et les ognons crus, leur nourriture de toute l'année; ils sont heureux s'ils y peuvent ajouter de temps en temps du miel, du fromage, du lait aigre et des dattes. La viande et la graisse, qu'ils aiment avec passion, ne paraissent qu'aux plus grands jours de fête et chez les plus aisés. Tout leur vêtement consiste en une chemise de grosse toile bleue, et en un manteau noir d'un tissu clair et grossier. Leur coiffure est une toque d'une espèce de drap, sur laquelle ils roulent un long mouchoir de laine rouge. Les bras, les jambes, la poitrine sont nus, et la plupart ne portent pas de caleçon. Leurs habitations sont des huttes de terre, où l'on étouffe de chaleur et de fumée, et où les maladies causées par la malpropreté, l'humidité et les mauvais alimens vien-

[1] On se rappelle que l'Égypte est un pays nu et sans bois.

nent souvent les assiéger : enfin, pour combler la mesure, viennent se joindre à ces maux physiques des alarmes habituelles, la crainte des pillages des Arabes, des visites des Mamlouks, des vengeances des familles, et tous les soucis d'une guerre civile continue.

Ce tableau, commun à tous les villages, n'est guère plus riant dans les villes. Au Caire même, l'étranger qui arrive est frappé d'un aspect général de ruine et de misère; la foule qui se presse dans les rues n'offre à ses regards que des haillons hideux et des nudités dégoûtantes. Il est vrai qu'on y rencontre souvent des cavaliers richement vêtus; mais ce contraste de luxe ne rend que plus choquant le spectacle de l'indigence. Tout ce que l'on voit ou que l'on entend annonce que l'on est dans le pays de l'esclavage et de la tyrannie. On ne parle que de troubles civils, que de misère publique, que d'extorsions d'argent, que de bastonnades et de meurtres. Nulle sûreté pour la vie ou la propriété. On verse le sang d'un homme comme celui d'un bœuf. La justice même le verse sans formalité. L'officier de nuit dans ses rondes, l'officier de jour dans ses tournées, jugent, condamnent et font exécuter en un clin d'œil et sans appel. Des bourreaux les accompagnent, et au premier ordre la tête d'un malheureux tombe dans le sac de cuir, où on la reçoit de peur de souiller la place. Encore

si l'apparence seule du délit exposait au danger de la peine! mais souvent, sans autre motif que l'avidité d'un homme puissant et la délation d'un ennemi, on cite devant un bek un homme soupçonné d'avoir de l'argent; on exige de lui une somme; et s'il la dénie, on le renverse sur le dos, on lui donne deux et trois cents coups de bâton sur la plante des pieds, et quelquefois on l'assomme. Malheur à qui est soupçonné d'avoir de l'aisance! Cent espions sont toujours prêts à le dénoncer. Ce n'est que par les dehors de la pauvreté qu'il peut échapper aux rapines de la puissance.

Si l'on approfondit les causes de l'accablement des Égyptiens, on trouvera que ce peuple, maîtrisé par des circonstances cruelles, est bien plus digne de pitié que de mépris. En effet, il n'en est pas de l'état politique de ce pays comme de celui de notre Europe. Parmi nous, les traces des anciennes révolutions s'affaiblissant chaque jour, les étrangers vainqueurs se sont rapprochés des indigènes vaincus; et ce mélange a formé des corps de nations identiques, qui n'ont plus eu que les mêmes intérêts. Dans l'Égypte, au contraire, et dans presque toute l'Asie, les peuples indigènes, asservis par des révolutions encore récentes à des conquérans étrangers, ont formé des corps mixtes dont les intérêts sont tous opposés. L'état est proprement divisé en deux factions; l'une, celle du peuple vain-

queur, dont les individus occupent tous les emplois de la puissance civile et militaire; l'autre, celle du peuple vaincu, qui remplit toutes les classes subalternes de la société. La faction gouvernante s'attribuant à titre de conquête le droit exclusif de toute propriété, ne traite la faction gouvernée que comme un instrument passif de ses jouissances; et celle-ci à son tour, dépouillée de tout intérêt personnel, ne rend à l'autre que le moins qu'il lui est possible: c'est un esclave à qui l'opulence de son maître est à charge, et qui s'affranchirait volontiers de sa servitude s'il en avait les moyens. Cette impuissance est un autre caractère qui distingue cette constitution des nôtres. Dans les États de l'Europe, les gouvernemens, tirant du sein même des nations les moyens de les gouverner, il ne leur est ni facile ni avantageux d'abuser de leur puissance; mais si, par un cas supposé, ils se formaient des intérêts personnels et distincts, ils n'en pourraient porter l'usage qu'à la tyrannie. La raison en est qu'outre cette multitude qu'on appelle *peuple,* qui, quoique forte par sa masse, est toujours faible par sa désunion, il existe un ordre mitoyen qui, participant des qualités du peuple et du gouvernement, fait en quelque sorte équilibre entre l'un et l'autre. Cet ordre est la classe de tous ces citoyens opulens et aisés qui, répandus dans les emplois de la société, ont un intérêt commun qu'on respecte les

droits de sûreté et de propriété dont ils jouissent.

Dans l'Égypte, au contraire, point d'état mitoyen, point de ces classes nombreuses de nobles, de gens de robe ou d'église, de négocians, de propriétaires, etc., qui sont en quelque sorte un corps intermédiaire entre le peuple et le gouvernement. Là tout est militaire ou homme de loi, c'est-à-dire homme du gouvernement; ou tout est laboureur, artisan, marchand, c'est-à-dire *peuple;* et le *peuple* manque surtout du premier moyen de combattre l'oppression, l'art d'unir et de diriger ses forces. Pour détruire ou réformer les Mamlouks, il faudrait une ligue générale des paysans, et elle est impossible à former : le système d'oppression est méthodique; on dirait que partout les tyrans en ont la science infuse. Chaque province, chaque district a son gouverneur. Chaque village a son lieutenant[1] qui veille aux mouvemens de la multitude. Seul contre tous, s'il paraît faible, la puissance qu'il représente le rend fort. D'ailleurs, l'expérience prouve que partout où un homme a le courage de se faire maître, il en trouve qui ont la bassesse de le seconder. Ce lieutenant communique de son autorité à quelques membres de la société qu'il opprime, et ces individus deviennent ses appuis : jaloux les uns des autres, ils se disputent sa faveur, et il se sert

[1] En arabe *qâiem maqâm*, mot à mot *tenant lieu*, dont on a fait *caïmacan*.

de chacun tour à tour pour les détruire tous également.

Les mêmes jalousies, et des haines invétérées divisent aussi les villages; mais en supposant une réunion déjà si difficile, que pourrait, avec des bâtons ou même des fusils, une troupe de paysans à pied et presque nus, contre des cavaliers exercés et armés de pied en cap? Je désespère surtout du salut de l'Égypte, quand je considère la nature du terrain trop propre à la cavalerie. Parmi nous, si l'infanterie la mieux constituée redoute encore la cavalerie en plaine, que sera-ce chez un peuple qui n'a pas les premières idées de la tactique, qui ne peut même les acquérir parce qu'elles sont le fruit de la pratique, et que la pratique est impossible.

Ce n'est que dans les pays de montagnes que la liberté a de grandes ressources: c'est là qu'à la faveur du terrain, une petite troupe supplée au nombre par l'habileté. Unanime, parce qu'elle est d'abord peu nombreuse, elle acquiert chaque jour de nouvelles forces par l'habitude de les employer. L'oppresseur moins actif, parce qu'il est déjà puissant, temporise; et il arrive enfin que ces troupes de paysans ou de voleurs qu'il méprisait deviennent des soldats aguerris qui lui disputent dans les plaines l'art des combats et le prix de la victoire. Dans les pays plats, au contraire, le moindre at-

troupement est dissipé, et le paysan novice, qui ne sait pas même faire un retranchement, n'a de ressource que dans la pitié de son maître et la continuation de son servage. Aussi, s'il était un principe général à établir, nul ne serait plus vrai que celui-ci : « que les pays de plaine sont le siége de l'indolence et de l'esclavage; et les montagnes, la patrie de l'énergie et de la liberté[1]. »

Dans la situation présente des Égyptiens, il pourrait encore se faire qu'ils ne montrassent point de courage, sans qu'on pût dire que le germe leur en manque et que le climat le leur a refusé. En effet, cet effort continu de l'âme, qu'on appelle *courage,* est une qualité qui tient bien plus au moral qu'au physique. Ce n'est point le plus ou le moins de chaleur du climat, mais plutôt l'énergie des passions et la confiance en ses forces qui donnent l'audace d'affronter les dangers. Si ces deux conditions n'existent pas, le courage peut rester inerte; mais

[1] En effet, la plupart des peuples anciens et modernes qui ont déployé une grande activité se trouvent être des montagnards. Les Assyriens, qui conquirent depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée, vinrent des montagnes d'Atourie. Les Chaldéens étaient originaires des mêmes contrées; les Perses de Cyrus sortirent des montagnes de l'Élymaïde, les Macédoniens des monts Rhodope. Dans les temps modernes, les Suisses, les Écossais, les Savoyards, les Miquelets, les Asturiens, les habitans des Cévennes, toujours libres, ou difficiles à soumettre, prouveraient la généralité de cette règle, si l'exception des Arabes et des Tartares n'indiquait qu'il est une autre cause morale qui appartient aux plaines comme aux montagnes.

ce sont les circonstances qui manquent, et non la faculté. D'ailleurs, s'il est des hommes capables d'énergie, ce doit être ceux dont l'âme et le corps trempés, si j'ose le dire, par l'habitude de souffrir, ont pris une raideur qui émousse les traits de la douleur; et tels sont les Égyptiens. On se fait illusion quand on se les peint comme énervés par la chaleur, ou amollis par le libertinage. Les habitans des villes et les gens aisés peuvent avoir cette mollesse, qui dans tout climat est leur apanage; mais les paysans si méprisés, sous le nom de *fellâhs*, supportent des fatigues étonnantes. On les voit passer des jours entiers à tirer l'eau du Nil, exposés nus à un soleil qui nous tuerait. Ceux d'entre eux qui servent de valets aux Mamlouks font tous les mouvemens du cavalier. A la ville, à la campagne, à la guerre, partout ils le suivent, et toujours à pied; ils passent des journées entières à courir devant ou derrière les chevaux; et quand ils sont las, ils s'attachent à leur queue plutôt que de rester en arrière.

Des traits moraux fournissent des inductions analogues à ces traits physiques. L'opiniâtreté que ces paysans montrent dans leurs haines et leurs vengeances[1], leur acharnement dans les combats qu'ils

[1] Quand un homme est tué par un autre, la famille du mort exige de celle de l'assassin un *talion*, dont la poursuite se transmet de race en race, sans jamais l'oublier.

se livrent quelquefois de village à village, le point d'honneur qu'ils mettent à souffrir la bastonnade sans déceler leur secret[1], leur barbarie même à punir dans leurs femmes et leurs filles le moindre échec à la pudeur[2], tout prouve que si le préjugé a su leur trouver de l'énergie sur certains points, cette énergie n'a besoin que d'être dirigée pour devenir un courage redoutable. Les émeutes et les séditions que leur patience lassée excite quelquefois, surtout dans la province de *Charqié*, indiquent un feu couvert qui n'attend pour faire explosion que des mains qui sachent l'agiter.

État des arts et des esprits.

Mais un obstacle puissant à toute heureuse révolution en Égypte, c'est l'ignorance profonde de la nation; c'est cette ignorance qui, aveuglant les esprits sur les causes des maux et sur leurs remèdes, les aveugle aussi sur les moyens d'y remédier.

Cette ignorance répandue, sur toutes les classes, étend ses effets sur tous les genres de connaissances morales et physiques, sur les sciences, sur les beaux-arts, même sur les arts mécaniques. Les plus

[1] Quand un homme a subi cette torture sans déceler son argent, on dit de lui : *c'est un homme*, et ce mot l'indemnise.

[2] Souvent, sur un soupçon, ils les égorgent, et ce préjugé a lieu également dans la Syrie. Lorsque j'étais à Ramlé, un paysan se promena plusieurs jours dans le marché, ayant son manteau taché du sang de sa fille qu'il avait ainsi égorgée; le grand nombre l'approuvait : la justice turque ne se mêle pas de ces choses.

simples y sont encore dans une sorte d'enfance. Les ouvrages de menuiserie, de serrurerie, d'arquebuserie y sont grossiers. Les merceries, les quincailleries, les canons de fusil et de pistolets viennent tous de l'étranger. A peine trouve-t-on au Caire un horloger qui sache racommoder une montre, et il est Européen. Les joailliers y sont plus communs qu'à Smyrne et à Alep; mais ils ne savent pas monter proprement la plus simple rose. On y fait de la poudre à canon, mais elle est brute. Il y a des raffineries, mais le sucre est plein de mélasse, et celui qui est blanc devient trop coûteux. Les seuls objets qui aient quelque perfection, ce sont les étoffes de soie; encore le travail en est bien moins fini, et le prix beaucoup plus fort qu'en Europe[1].

### État du commerce.

Dans cette barbarie générale, on pourra s'étonner que le commerce ait conservé l'activité qu'il déploie encore au Caire; mais l'examen attentif des sources d'où il la tire donne la solution du problème.

Deux causes principales font du Caire le siége d'un grand commerce : la première est la réunion de toutes les consommations de l'Égypte dans l'en-

[1] Tout cela a bien changé depuis quelques années, et surtout depuis que de jeunes Égyptiens qui étaient venus faire leurs études en France ont reporté dans leur patrie les arts et les procédés de la nôtre.

ceinte de cette ville. Tous les grands propriétaires y sont rassemblés, et ils y attirent leurs revenus, sans rien rendre au pays qui les fournit.

La seconde est la position qui en fait un lieu de passage, un centre de circulation dont les rameaux s'étendent par la mer Rouge dans l'Arabie et dans l'Inde; par le Nil, dans l'Abyssinie et l'intérieur de l'Afrique; et par la Méditerranée, dans l'Europe et l'empire turc. Chaque année il arrive au Caire une caravane d'Abyssinie qui apporte mille à douze cents esclaves noirs, et des dents d'éléphans, de la poudre d'or, des plumes d'autruches, des gommes, des perroquets et des singes [1]. Une autre, formée aux extrémités de Maroc, et destinée pour la Mecque, appelle les pèlerins même des rives du Sénégal [2]. Elle côtoie la Méditerranée en recueillant ceux d'Alger, de Tripoli, de Tunis, etc., et arrive par le désert à Alexandrie, forte de trois à quatre mille chameaux. De là elle va au Caire, où elle se joint à la caravane d'Égypte. Toutes deux de concert partent ensuite pour la Mecque, d'où elles reviennent cent jours après. Mais les pèlerins de Ma-

[1] Cette caravane vient par terre le long du Nil; c'est avec elle que Bruce, Anglais, revint en 1772 de l'Abyssinie, où il avait fait le voyage le plus hardi qu'on ait tenté dans ce siècle. En traversant le désert, la caravane manqua de vivres, et vécut pendant plusieurs jours de gomme seulement.

[2] J'ai vu au Caire plusieurs noirs arrivés par cette caravane, qui venaient du pays des Foulis, au nord du Sénégal, et qui disaient avoir vu des Francs dans leurs contrées.

roc, qui ont encore six cents lieues à faire, n'arrivent chez eux qu'après une absence totale de plus d'un an. Le chargement de ces caravanes consiste en étoffes de l'Inde, en châles, en gommes, en parfums, en perles, et surtout en cafés de l'Yémen. Ces mêmes objets arrivent par une autre voie à Suez, où les vents de sud amènent en mai vingt-six à vingt-huit voiles parties du port de Djedda.

Le Caire ne garde pas la somme entière de ces marchandises; mais, outre la portion qu'il en consomme, il profite encore des droits de passage et des dépenses des pèlerins. D'autre part, il vient de temps en temps de Damas de petites caravanes qui apportent des étoffes de soie et de coton, des huiles et des fruits secs. Dans la belle saison la rade de Damiât a toujours quelques vaisseaux qui débarquent les tabacs à pipe de Lataqîé. La consommation de cette denrée est énorme en Égypte. Ces vaisseaux prennent du riz en échange, pendant que d'autres se succèdent sans cesse à Alexandrie, et apportent de Constantinople des vêtemens, des armes, des fourrures, des passages et des merceries. D'autres encore arrivent de Marseille, de Livourne et de Venise, avec des draps, des cochenilles, des étoffes et des galons de Lyon, des épiceries, du papier, du fer, du plomb, des sequins de Venise, et des dahlers d'Allemagne. Tous ces objets, transportés par mer à Rosette sur

des bateaux qu'on appelle *djerm*[1], y sont d'abord déposés, puis rembarqués sur le Nil et envoyés au Caire.

D'après ce tableau, il n'est pas étonnant que le commerce offre un spectacle imposant dans cette capitale[2]; mais si l'on examine en quels canaux se versent ces richesses, si l'on considère qu'une grande partie des marchandises de l'Inde et du café passe à l'étranger; que la dette en est acquittée avec des marchandises d'Europe et de Turquie; que la consommation du pays consiste presque toute en objets de luxe qui ont reçu leur dernier travail; enfin, que les produits donnés en retour sont en grande partie des matières brutes, l'on jugera que tout ce commerce s'exécute sans qu'il en résulte beaucoup d'avantages pour la richesse de l'Égypte et le bien-être de la nation.

#### De l'isthme de Suez, et de la jonction de la mer Rouge à la Méditerranée.

J'ai parlé du commerce que le Caire entretient avec l'Arabie et l'Inde par la voie de Suez; ce sujet rappelle une question dont on s'occupe assez souvent en Europe; savoir, s'il ne serait pas possible de couper l'isthme qui sépare la mer Rouge

[1] Espèce de bateaux qui portent une immense voile latine rayée de bleu et de brun comme du coutil.

[2] En 1784, l'Égypte consommait pour deux millions et demi de nos denrées, et nous en rendait pour trois millions.

de la Méditerranée, afin que les vaisseaux pussent se rendre dans l'Inde par une route plus courte que celle du cap de Bonne-Espérance. On est porté à croire cette opération praticable, à raison du peu de largeur de l'isthme. Mais dans un voyage que j'ai fait à Suez, il m'a semblé voir des raisons de penser le contraire.

1° Il est bien vrai que l'espace qui sépare les deux mers n'est pas de plus de dix-huit à dix-neuf lieues communes; il est bien vrai encore que ce terrain n'est point traversé par des montagnes, et que du haut des terrasses de Suez l'on ne découvre avec la lunette d'approche, sur une plaine nue et rase à perte de vue, qu'un seul rideau dans la partie du nord-ouest; ainsi ce n'est point la différence des niveaux qui s'oppose à la jonction[1]; mais le grand obstacle est que dans toute la partie où la Méditerranée et la mer Rouge se répondent, le

[1] Les anciens ont pensé que la mer Rouge était plus élevée que la Méditerranée; en effet, si l'on observe que depuis le canal de Qolzoum jusqu'à la mer le Nil a encore une pente l'espace de trente lieues, l'on ne croira pas cette idée si ridicule, encore qu'il semble que le niveau dût s'établir par le cap de Bonne-Espérance. Ajoutez qu'il est de fait que les vents continus d'un même côté élèvent les eaux sur les rives opposées : ainsi les vents d'est élèvent de douze à dix-huit pouces le niveau de la mer dans les ports de Toulon, de Marseille et de la Catalogne; et la mousson de sud doit produire un effet semblable dans le canal long et étroit de la mer Rouge : mais par inverse la mousson de nord doit produire l'effet contraire; dans tous les cas, l'expérience des anciens est à recommencer.

rivage de part et d'autre est un sol bas et sablonneux, où les eaux forment des lacs et des marais semés de grèves; en sorte que les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la côte qu'à une grande distance. Or, comment pratiquer dans les sables mouvans un canal durable? D'ailleurs la plage manque de ports, et il faudrait les construire de toutes pièces; enfin le terrain manque absolument d'eau douce, et il faudrait pour une grande population la tirer de fort loin, c'est-à-dire du Nil.

Le meilleur et le seul moyen de jonction est donc celui qu'on a déjà pratiqué plusieurs fois avec succès; savoir, de faire communiquer les deux mers par l'intermède du fleuve même; le terrain s'y prête sans effort; car le mont Moqattam, s'abaissant tout à coup à la hauteur du Caire, ne forme plus qu'une esplanade basse et demi-circulaire, autour de laquelle règne une plaine d'un niveau égal depuis le bord du Nil jusqu'à la pointe de la mer Rouge. Les anciens, qui saisirent de bonne heure l'état de ce local, en prirent l'idée de joindre les deux mers par un canal conduisant au fleuve. Strabon observe que le premier fut construit sous Sésostris, qui régnait du temps de la guerre de Troie; et cet ouvrage avait fait assez de sensation pour qu'on eût noté « qu'il avait cent coudées (ou cent soixante-dix pieds de large) sur une profondeur suffisante à un grand vaisseau. »

Après l'invasion des Grecs, les Ptolémées le rétablirent. Sous l'empire des Romains, Trajan le renouvela. Enfin il n'y a pas jusqu'aux Arabes qui n'aient suivi ces exemples. « Du temps d'Omar ebn-el-Kattab (en 640), dit l'historien el-Makin, les villes de la Mecque et de Médine souffrant de la disette, ce khalife ordonna au gouverneur d'Égypte, Amrou, de tirer un canal du Nil à Qolzoum, afin de faire passer désormais par cette voie les contributions de blé et d'orge assignées à l'Arabie. » Cent trente-quatre ans après, le khalife Abou-Djafar-al-Mansor le fit obstruer par le motif inverse de couper les vivres à un descendant d'Ali, révolté à Médine; et depuis ce temps il n'a pas été réouvert.

Ce canal est le même qui de nos jours passe au Caire, et qui va se perdre dans la campagne au nord-est de Berket-el-Hadj, ou lac des Pèlerins. Qolzoum, le Clysma des Grecs, où il aboutissait, est ruiné depuis plusieurs siècles; mais le nom et l'emplacement subsistent encore dans un monticule de sable, de briques et de pierres situé à trois cents pas au nord de Suez, sur le bord de la mer, en face du gué qui conduit à la source d'el-Nabâ. J'ai vu cet endroit comme Niebuhr, et les Arabes m'ont dit, comme à lui, qu'il s'appelait *Qolzoum;* ainsi d'Anville s'est trompé lorsque, sur une indication vicieuse de Ptolémée, il a rejeté Clysma huit

lieues plus au sud. Je le crois également en erreur dans l'application qu'il fait de Suez à l'ancienne Arsinoé. Cette ville ayant été, selon les Grecs et les Arabes, au nord de Clysma, on doit en chercher les traces d'après l'indication de Strabon tout au fond du golfe, en tirant vers l'Égypte, sans aller néanmoins, comme Savary, jusqu'à Adjeroud, qui est trop dans l'ouest; l'on doit se borner au terrain bas qui s'étend environ deux lieues au bout du golfe actuel, cet espace étant tout ce qu'on peut accorder de retraite à la mer depuis dix-sept siècles.

Jadis ces cantons étaient peuplés de villes qui ont disparu avec l'eau du Nil; les canaux qui l'apportaient se sont détruits, parce que dans ce terrain mouvant ils s'encombrent rapidement, et par l'action du vent, et par la cavalerie des Arabes Bédouins. Aujourd'hui le commerce du Caire avec Suez ne s'exerce qu'au moyen des caravanes qui ont lieu lors de l'arrivée et du départ des vaisseaux, c'est-à-dire sur la fin d'avril ou au commencement de mai, et dans le cours de juillet et d'août. Celle que j'accompagnai en 1783 était composée d'environ trois mille chameaux, et de cinq à six mille hommes [1]. Le chargement consistait en

[1] Elle resta plus de quarante jours assemblée, différant son départ par diverses raisons, entre autres à cause des jours *malheureux* dont les Turcs ont la superstition comme les Romains.

bois, voiles et cordages pour les vaisseaux de Suez; en quelques ancres portées chacune par quatre chameaux; en barres de fer, en étain, en plomb; en quelques ballots de draps et barils de cochenille; en blés, orges, fèves, etc., en piastres de Turquie, sequins de Venise, et dahlers de l'empire. Toutes ces marchandises étaient destinées pour Djedda, la Mecque et Moka, où elles acquittent la dette des marchandises venues de l'Inde, et du café d'Arabie, qui fait la base des retours.

Il y avait en outre une grande quantité de pèlerins, qui préféraient la route de mer à celle de terre, parce qu'ils y avaient les provisions nécessaires, telles que le riz, la viande, le bois et même l'eau; car Suez est l'endroit du monde le plus dénué de tout. Du haut des terrasses, la vue portée sur la plaine sablonneuse du nord et de l'ouest, ou sur les rochers blanchâtres de l'Arabie à l'est, ou sur la mer et le Moqattam dans le sud, ne rencontre pas un arbre, pas un brin de verdure où se reposer. Des sables jaunes, ou une plaine d'eau verdâtre, voilà tout ce qu'offre le séjour de Suez; l'état de ruine des maisons en augmente la tristesse. La seule eau potable des environs vient de el-Nabâ, c'est-à-dire la source située à trois heures de marche sur le rivage d'A-

Enfin elle partit le 27 juillet, et arriva le 29 à Suez, ayant marché vingt-neuf heures par la route des Haouatâs, une lieue plus au sud que le lac des Pèlerins.

rabie; elle est si saumâtre qu'il n'y a qu'un mélange de rhum qui puisse la rendre supportable à des Européens. La mer pourrait fournir quantité de poissons et de coquillages; mais les Arabes pêchent peu et mal; aussi, lorsque les vaisseaux sont partis, ne reste-t-il à Suez que le gouverneur et douze à quinze personnes qui forment sa maison et sa garnison. Sa forteresse est une masure sans défense, que les Arabes regardent comme une citadelle, à cause de six canons de bronze de quatre livres de balle, et de deux canonniers grecs qui tirent en détournant la tête.

Le port de Suez est un mauvais quai, où les plus petits bateaux ne peuvent aborder que dans la marée haute; c'est là néanmoins qu'on prend les marchandises pour les conduire, à travers les bancs de sable, aux vaisseaux qui mouillent dans la rade. Cette rade, située à une lieue de la ville, en est séparée par une plage découverte au temps du reflux; elle n'a aucune protection, en sorte qu'on y attaquerait impunément les vingt-huit bâtimens que j'y ai comptés. Ces bâtimens, par eux-mêmes. sont incapables de résistance, n'ayant chacun pour toute artillerie que quatre pierriers rouillés. Chaque année leur nombre diminue, parce que, naviguant terre à terre sur une côte pleine d'écueils, il en périt toujours au moins un sur neuf. En 1783, l'un d'eux ayant relâché à el-Tor pour faire

de l'eau, il fut surpris par les Arabes, pendant que l'équipage dormait à terre. Après en avoir débarqué quinze cents fardes de café, ils abandonnèrent le navire au vent, qui le jeta sur la côte. Le chantier de Suez est peu propre à réparer ces pertes; on y bâtit à peine une cayasse en trois ans. D'ailleurs, la mer qui, par son flux et reflux accumule les sables sur cette plage, finira par encombrer le chenal, et il arrivera à Suez ce qui est arrivé à Qolzoum et à Arsinoé. Si l'Égypte avait alors un bon gouvernement, il profiterait de cet accident pour élever une autre ville dans la rade même, où l'on pourrait l'exploiter par une chaussée de sept à huit pieds d'élévation seulement, attendu que la marée ne monte pas à plus de trois et demi à l'ordinaire. Il réparerait ou recreuserait le canal du Nil, et il économiserait les 500,000 livres que coûte chaque année l'escorte des Arabes Haouatâs et Ayaïdi. Enfin, pour éviter la barre si dangereuse du Bogâz de Rosette, il rendrait navigable le canal d'Alexandrie, d'où les marchandises se verseraient immédiatement dans le port.

Des douanes et des impôts.

La régie des douanes forme en Égypte, comme par toute la Turquie, un des principaux emplois du gouvernement. L'homme qui l'exerce est tout à la fois contrôleur et fermier général. Tous les

droits d'entrée, de sortie et de circulation dépendent de lui. Il nomme tous les subalternes qu'il lui plaît pour les percevoir. Il y joint les *paltes* ou *priviléges* exclusifs des natrons de Terâné, des soudes d'Alexandrie, de la casse de Thébaïde, et des sénés de Nubie; en un mot, il est le despote du commerce, qu'il règle à son gré. Son bail n'est jamais que pour un an. Le prix de sa ferme, en 1783, était de mille bourses, qui, à raison de 500 piastres la bourse, et de 2 livres 10 sous la piastre, font 1,250,000 livres. Il est vrai qu'on y peut joindre un casuel d'avanies ou de demandes accidentelles; c'est-à-dire, que lorsque *Mourâd-bek* ou *Ibrahim* ont besoin de 500,000 livres, ils font venir le douanier, qui ne se dispense jamais de les compter. Mais sur le rescrit qu'ils lui délivrent, il a la faculté de reverser l'avanie sur le commerce dont il taxe à l'amiable les divers corps ou nations, tels que les Francs, les Barbaresques, les Turcs, etc., et il arrive souvent que cela même devient une aubaine pour lui.

Dans quelques provinces de Turquie, le douanier est aussi chargé de la perception du miri, espèce d'impôt qui porte uniquement sur les terres. Mais en Égypte cette régie est confiée aux écrivains coptes, qui l'exercent sous la direction du secrétaire du commandant. Ces écrivains ont les registres de chaque village, et sont chargés de recevoir les

paiemens et de les compter au trésor; souvent ils profitent de l'ignorance des paysans pour ne point porter en reçu les à-compte, et les font payer deux fois : souvent ils font vendre les bœufs, les buffles, et jusqu'à la natte de ces malheureux : l'on peut dire qu'ils sont en tout des agens dignes de leurs maîtres. La taxe ordinaire devrait revenir à 33 piastres par feddân, c'est-à-dire à près de 83 liv. par couple de bœufs; mais elle se trouve quelquefois portée, par abus, jusqu'à 200 livres. On estime que la somme totale du miri, perçue tant en argent qu'en blés, orges, fèves, riz, etc., peut se monter de 46 à 50 millions de France, lorsque le pain se vend un fadda le rotle, c'est-à-dire cinq liards la livre de quatorze onces.

Pour en revenir aux douanes, elles étaient ci-devant exercées, selon l'ancien usage, par les Juifs; mais Ali-bek les ayant complétement ruinés en 1769 par une avanie énorme, la douane a passé aux mains des chrétiens de Syrie, qui la conservent encore.

### Du commerce des Francs au Caire.

Après ces chrétiens, le corps des négocians le plus considérable est celui des Européens connus dans le Levant sous le nom de *Francs*. Dès longtemps les Vénitiens ont eu au Caire des établissemens où ils avaient des sailles, des étoffes de soie,

des glaces, des merceries, etc. Les Anglais y ont aussi participé en envoyant des draps, des armes et quincailleries, qui ont conservé jusqu'à ce jour une réputation de supériorité. Mais les Français, en fournissant des objets semblables à bien meilleur marché, ont depuis vingt ans obtenu la préférence et donné l'exclusion à leurs rivaux. Le pillage de la caravane qui voulut passer de Suez au Caire en 1779 a porté le dernier coup aux Anglais; et depuis cette époque, on n'a pas vu dans ces deux villes même un seul facteur de cette nation. La base du commerce des Français en Égypte consiste, comme dans tout le Levant, en draps légers de Languedoc, appelés *londrins* premiers et *londrins* seconds. Ils en débitent, année commune, entre neuf cents et mille ballots. Le bénéfice est de trente-cinq et quarante pour cent; mais les retraits qu'ils font leur donnant une perte de vingt et vingt-cinq, le produit net reste de quinze pour cent. Les autres objets d'importation sont du fer, du plomb, des épiceries, cent vingt barils de cochenille, quelques galons, des étoffes de Lyon, divers articles de mercerie, enfin des dahlers et des sequins.

En échange, ils prennent des cafés d'Arabie, des gommes d'Afrique, des toiles grossières de coton fabriquées à Manouf et qu'on envoie en Amérique; des cuirs crus, du safranon, du sel ammoniac et du

riz [1]. Ces objets acquittent rarement la dette, et l'on est toujours embarrassé pour les retours; ce n'est pas cependant faute de productions variées, puisque l'Égypte rend du blé, du riz, du doura [2], du millet, du sésame, du coton, du lin, du séné, de la casse, des cannes à sucre, du nitre, du natron, du sel ammoniac, du miel et de la cire. L'on pourrait avoir des soies et du vin; mais l'industrie et l'activité manquent, parce que l'homme qui cultiverait n'en jouirait pas. On estime que l'importation des Français peut s'élever de deux millions et demi à trois millions de livres.

De la ville du Caire.

Le Caire, dont j'ai déjà beaucoup parlé, est une ville si célèbre, qu'il convient de la faire encore mieux connaître par quelques détails. Cette capitale de l'Égypte ne porte point dans le pays le nom d'*el-Qâhera*, que lui donna son fondateur; les Arabes ne la connaissent que sous celui de Masr, qui n'a pas de sens connu, mais qui paraît l'ancien nom oriental de la basse Égypte [3].

[1] Le blé est prohibé, et Pococke remarquait en 1737, que cela avait nui à la culture.

[2] Espèce de grain assez semblable aux lentilles, qui croît par touffes, sur un roseau de six à sept pieds de haut: c'est le *holcus arundinaceus* de Linnée.

[3] Le nom de *masr* a les mêmes consonnes que celui de *mesraim*, allégué par les Hébreux; lequel, à raison de sa forme plurielle, semble désigner proprement les habitans du Delta, pendant que ceux de la Thébaïde s'appelaient *Benikous* ou *Enfans de Kous*.

Cette ville est située sur la rive orientale du Nil, à un quart de lieue de ce fleuve, ce qui la prive d'un grand avantage. Le canal qui l'y joint ne saurait l'en dédommager, puisqu'il n'a d'eau courante que pendant l'inondation. A entendre parler du grand Caire, il semblerait que ce dût être une capitale au moins semblable aux nôtres; mais si l'on observe que chez nous, même les villes n'ont commencé à se décorer que depuis cent ans, on jugera que dans un pays où tout est encore au x[e] siècle, elles doivent participer à la barbarie commune. Aussi le Caire n'a-t-il pas de ces édifices publics ou particuliers, ni de ces places régulières, ni de ces rues alignées, où l'architecture déploie ses beautés. Les environs sont masqués par des collines poudreuses, formées des décombres qui s'accumulent chaque jour[1]; et près d'elles la multitude des tombeaux et l'infection des voiries choquent à la fois l'odorat et les yeux. Dans l'intérieur, les rues sont étroites et tortueuses; et comme elles ne sont point pavées, la foule des hommes, des chameaux, des ânes et des chiens qui s'y pressent élève une poussière incommode; souvent les particuliers arrosent devant leurs portes, et à la poussière succèdent la boue et des vapeurs mal odorantes.

[1] Le sultan Sélim avait assigné des bateaux pour les porter sans cesse à la mer; mais on a détruit cet établissement pour en détourner les deniers.

Contre l'usage ordinaire de l'Orient, les maisons sont à deux et trois étages, terminés par une terrasse pavée ou glaisée; la plupart sont en terre et en briques mal cuites; le reste est en pierres molles d'un beau grain, que l'on tire du mont Moqattam, qui est voisin; toutes ces maisons ont un air de prison, parce qu'elles manquent de jour sur la rue. Il est trop dangereux en pareil pays d'être éclairé; l'on a même la précaution de faire la porte d'entrée fort basse; l'intérieur est mal distribué; cependant chez les grands on trouve quelques ornemens et quelques commodités; on doit surtout y priser de vastes salles où l'eau jaillit dans des bassins de marbre. Le pavé, formé d'une marqueterie de marbre et de faïence colorés, est couvert de nattes, de matelas, et par-dessus le tout d'un riche tapis sur lequel on s'assied les jambes croisées. Autour du mur règne une espèce de sofa chargé de coussins mobiles propres à appuyer le dos ou les coudes. A sept ou huit pieds de hauteur, est un rayon de planches garnies de porcelaines de la Chine et du Japon. Les murs, d'ailleurs nus, sont bigarrés de sentences tirées du Koran, et d'arabesques en couleurs, dont on charge aussi le portail des beks.

Les fenêtres n'ont point de verres ni de châssis mobiles, mais seulement un treillage à jour, dont la façon coûte quelquefois plus que nos glaces. Le jour vient des cours intérieures, d'où les sycomores

renvoient un reflet de verdure qui plaît à l'œil. Enfin, une ouverture au nord ou au sommet du plancher, procure un air frais, pendant que, par une contradiction assez bizarre, on s'environne de vêtemens et de meubles chauds, tels que les draps de laine et les fourrures. Les riches prétendent par ces précautions écarter les maladies; mais le peuple, avec sa chemise bleue et ses nattes dures, s'enrhume moins et se porte mieux.

Population du Caire et de l'Égypte.

On fait souvent des questions sur la population du Caire : si l'on en veut croire le douanier Antoun Farâoun, cité par le baron de Tott, elle approche de sept cent mille âmes, y compris Boulâq, faubourg et port détaché de la ville; mais tous les calculs de population en Turquie sont arbitraires, parce qu'on n'y tient point de registres de naissances, de morts ou de mariages. Les musulmans ont même des préjugés superstitieux contre les dénombremens. Les seuls chrétiens pourraient être recensés au moyen des billets de leur capitation [1]. Tout ce qu'on peut dire de certain, c'est que d'après le plan géométrique de Niebuhr, levé en 1761, le Caire a trois lieues de circuit, c'est-à-dire à peu près le circuit de Paris, pris par la ligne des boulevards. Dans cette enceinte il y a quantité de jar-

[1] Elle s'appelle *karadj*; *k* est ici le *jota* espagnol.

dins, de cours, de terrains vides et de ruines. Or si Paris, dans l'enceinte des boulevarts, ne donne pas plus de sept cent mille âmes, quoique bâti à cinq étages, il est difficile de croire que le Caire, qui n'en a que deux, tienne plus de deux cent cinquante mille âmes.

Il est également impossible d'apprécier au juste la population de l'Égypte entière. Néanmoins, puisqu'il est connu que le nombre des villes et des villages ne passe pas deux mille trois cents, le nombre des habitans de chaque lieu ne pouvant s'évaluer l'un portant l'autre à plus de mille âmes, même en y confondant le Caire, la population totale ne doit s'élever qu'à deux millions trois cent mille âmes. La consistance des terres cultivables est, selon d'Anville, de deux mille et cent lieues carrées : de là résulte, par chaque lieue carrée, mille cent quarante-deux habitans. Ce rapport, plus fort que celui de France même, pourra faire croire que l'Égypte n'est pas si dépeuplée qu'on l'imagine ; mais si l'on observe que les terres ne se reposent jamais, et qu'elles sont toutes fécondes, on conviendra que cette population est très faible en comparaison de ce qu'elle a été et de ce qu'elle pourrait être.

Parmi les singularités qui frappent un étranger au Caire, on peut citer la quantité prodigieuse de chiens hideux qui vaguent dans les rues, et de mi-

lans qui planent sur les maisons, en jetant des cris importuns et lugubres. Les musulmans ne tuent ni les uns ni les autres, quoiqu'ils les réputent également immondes[1]; au contraire, ils leur jettent souvent les débris des tables, et les dévots font pour les chiens des fondations d'eau et de pain. Ces animaux ont d'ailleurs la ressource des voiries qui, à la vérité, n'empêchent pas qu'ils n'endurent quelquefois la faim et la soif; mais ce qui doit étonner, c'est que ces extrémités ne sont jamais suivies de la rage. La rage est également inconnue en Syrie; cependant le nom de cette maladie existe dans la langue arabe, et n'y a point une origine étrangère.

Des maladies de l'Égypte. — De la perte de la vue.

Ce phénomène dans le genre des maladies, n'est pas le seul remarquable en Égypte; il en est plusieurs autres qui méritent d'être rapportés.

Le plus frappant de tous, est la quantité prodigieuse de vues perdues ou gâtées; elle est au point que, marchant dans les rues du Caire, j'ai souvent rencontré sur cent personnes, vingt aveugles, dix borgnes, et vingt autres dont les yeux étaient rouges, purulens ou tachés. Presque tout le monde porte des bandeaux, indices d'une ophtalmie naissante ou convalescente; ce qui ne m'a pas moins

[1] Les tourterelles, dont il y a une prodigieuse quantité, font leurs nids dans les maisons, et les enfans même n'y touchent pas.

étonné, est le sang-froid ou l'apathie avec laquelle on supporte un si grand malheur. « C'était écrit, dit le musulman; louange à Dieu! Dieu l'a voulu, dit le chrétien; qu'il soit béni! » Cette résignation est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire quand le mal est arrivé; mais par un abus funeste, en empêchant de rechercher les causes, elle en devient une elle-même. Parmi nous, quelques médecins ont traité cette question; mais n'ayant point connu toutes les circonstances du fait, ils n'en ont pu parler que vaguement. J'en vais faire un tableau général, afin que l'on puisse en tirer la solution du problème.

1° Les fluxions des yeux et leurs suites ne sont point particulières à l'Égypte; on les retrouve également en Syrie, avec cette différence qu'elles y sont moins répandues; et il est remarquable que la côte de la mer y est seule sujette.

2° La ville du Caire, toujours pleine d'immondices, y est plus sujette que tout le reste de l'Égypte [1]; le peuple, plus que les gens aisés; les naturels, plus que les étrangers : rarement les Mamlouks en sont-ils attaqués. Enfin, les paysans du Delta y sont plus sujets que les Arabes bédouins.

3° Les fluxions n'ont pas de saison bien marquée,

[1] Il faut observer que les aveugles des villages viennent s'établir à la mosquée des Fleurs (*el-Azhar*) où ils ont une espèce d'hôpital. Lazaret me parait venir de là.

quoi qu'en ait dit Prosper Alpin; c'est une endémie commune à tous les mois et à tous les âges.

En raisonnant sur ces élémens, il m'a semblé que l'on ne pouvait pas admettre pour cause principale les vents du midi, parce qu'alors l'épidémie devrait être propre au mois d'avril, et que les Bédouins en seraient affectés comme les paysans : on ne peut admettre non plus la poussière fine répandue dans l'air, parce que les paysans y sont plus exposés que les habitans de la ville : l'habitude de dormir sur les terrasses a plus de réalité, mais cette cause n'est point unique ni simple; car dans les pays intérieurs et loin de la mer, tels que la vallée de Balbec, le Diarbekr, les plaines de Hauran et dans les montagnes, on dort sur les terrasses, sans que la vue en soit affectée. Si donc au Caire, dans tout le Delta et sur les côtes de la Syrie il est dangereux de dormir à l'air, il faut que cet air prenne du voisinage de la mer une qualité nuisible : cette qualité, sans doute, est l'humidité jointe à la chaleur, qui devient alors un principe premier de maladies. La salinité de cet air, si marquée dans le Delta, y contribue encore par l'irritation et les démangeaisons qu'elle cause aux yeux, ainsi que je l'ai éprouvé; enfin, le régime des Égyptiens me paraît lui-même un agent puissant. Le fromage, le lait aigre, le miel, le raisiné, les fruits verts, les légumes crus, qui sont la nourriture ordinaire du

peuple, produisent dans le bas-ventre un trouble qui, selon l'observation des praticiens, se porte sur la vue; les ognons crus surtout, dont ils abusent, ont pour l'échauffer une vertu que les moines de Syrie m'ont fait remarquer sur moi-même. Des corps, ainsi nourris, abondent en humeurs corrompues qui cherchent sans cesse un écouloir. Détournées des voies internes par la sueur habituelle, elles viennent à l'extérieur, et s'établissent où elles trouvent moins de résistance. Elles doivent préférer la tête, parce que les Égyptiens, en la rasant toutes les semaines, et en la couvrant d'une coiffure prodigieusement chaude, en font un foyer principal de sueur. Or, pour peu que cette tête reçoive une impression de froid en se découvrant, la transpiration se supprime et se jette sur les dents, ou plus volontiers sur les yeux, comme partie moins résistante. A chaque fluxion l'organe s'affaiblit, et il finit par se détruire. Cette disposition, transmise par la génération, devient une nouvelle cause de maladie : de là vient que les naturels y sont plus exposés que les étrangers. L'excessive transpiration de la tête est un agent d'autant plus probable, que les anciens Égyptiens qui la portaient nue n'ont point été cités par les médecins pour être si affligés d'ophtalmies [1]; et les Arabes du désert qui se la

[1] Cependant l'histoire observe que plusieurs des Pharaons moururent aveugles.

couvrent peu, surtout dans le bas âge, en sont de même exempts.

De la petite vérole.

Une grande partie des cécités en Égypte est causée par les suites de la petite vérole. Cette maladie, qui y est très meurtrière, n'y est point traitée selon une bonne méthode : dans les trois premiers jours on y donne aux malades du debs ou raisiné, du miel et du sucre; et dès le septième on leur permet le laitage et le poisson salé comme en pleine santé : dans la dépuration on ne les purge jamais, et l'on évite surtout de leur laver les yeux, bien qu'ils les aient pleins de pus, et que les paupières soient collées par la sérosité desséchée : ce n'est qu'au bout de quarante jours que l'on fait cette opération, et alors le séjour du pus, en irritant le globe, y a déterminé un cautère qui ronge l'œil entier. Ce n'est pas que l'inoculation y soit inconnue, mais on s'en sert peu. Les Syriens et les habitans de l'Anadolie, qui la connaissent depuis longtemps, n'en usent guère davantage [1].

L'on doit regarder ces vices de régime comme des agens plus pernicieux que le climat, qui n'a rien de malsain [2]; c'est à la mauvaise nourriture surtout

[1] Ils la pratiquent en insérant un fil dans la chair, ou en faisant respirer ou avaler de la poudre de boutons desséchée.

[2] On peut citer en preuve les Mamlouks qui, au moyen d'une

que l'on doit attribuer et les hideuses formes des mendians, et l'air misérable et avorté des enfans du Caire. Ces petites créatures n'offrent nulle part ailleurs un extérieur si affligeant; l'œil creux, le teint hâve et bouffi, le ventre gonflé d'obstructions, les extrémités maigres et la peau jaunâtre, ils ont l'air de lutter sans cesse contre la mort. Leurs mères ignorantes prétendent que c'est le *regard malfaisant* de quelque envieux qui les ensorcelle, et ce préjugé ancien est encore général et enraciné dans la Turquie; mais la vraie cause est dans la mauvaise nourriture. Aussi, malgré les talismans [1], en périt-il une quantité incroyable; et cette ville possède, plus qu'aucune capitale, la funeste propriété d'engloutir la population.

Une maladie très répandue au Caire, c'est celle que le vulgaire y appelle *mal béni*, et que nous nommons assez improprement *mal de Naples*. La moitié du Caire en est attaquée. La plupart des habitans croient que ce mal leur vient par frayeur, par maléfice ou par malpropreté. Quelques-uns se doutent de la vraie cause; mais comme elle tient à un article

bonne nourriture et d'un régime bien entendu, jouissent de la santé la plus robuste.

[1] On voit souvent en Égypte pendre sur le visage des enfans, et même sur celui des hommes faits, de petits morceaux d'étoffes rouges, ou des rameaux de corail et de verre colorés; leur usage est de fixer, par leur couleur et leur mouvement, le premier coup d'œil de l'envieux, parce que c'est celui-là, disent-ils, qui frappe.

sur lequel ils sont infiniment réservés, ils n'osent s'en vanter. Ce mal béni est très difficile à guérir; le mercure, sous quelque forme qu'il soit, échoue ordinairement : les végétaux sudorifiques réussissent mieux, sans cependant être infaillibles; heureusement que le virus est peu actif, à raison de la grande transpiration naturelle et artificielle. L'on voit, comme en Espagne, des vieillards le porter jusqu'à quatre-vingts ans. Mais ses effets sont funestes aux enfans qui en naissent infectés. Le danger est imminent pour quiconque le rapporte dans un pays froid; il y fait des progrès rapides, et se montre toujours plus rebelle dans cette transplantation. En Syrie, à Damas et dans les montagnes, il est plus dangereux, parce que l'hiver y est plus rigoureux : faute de soins, il s'y termine avec tous les symptômes qu'on lui connaît, ainsi que j'en ai vu deux exemples.

Une incommodité particulière au climat d'Égypte est une éruption à la peau qui revient toutes les années. Vers la fin de juin ou le commencement de juillet, le corps se couvre de rougeurs et de boutons dont la cuisson est très importune. Les médecins qui se sont aperçus que cet effet venait constamment à la suite de l'eau nouvelle, lui en ont rapporté la cause. Plusieurs ont pensé qu'elle dépendait des sels dont ils ont supposé cette eau chargée; mais l'existence de ces sels n'est point dé-

montrée, et il paraît que cet accident a une raison plus simple. J'ai dit que les eaux du Nil se corrompaient vers la fin d'avril dans le lit du fleuve. Les corps qui s'en abreuvent depuis ce moment forment des humeurs d'une mauvaise qualité. Lorsque l'eau nouvelle arrive, il se fait dans le sang une espèce de fermentation dont l'issue est de séparer les humeurs vicieuses et de les chasser vers la peau où la transpiration les appelle : c'est une vraie dépuration purgative et toujours salutaire.

Un autre mal encore trop commun au Caire est une enflure des bourses, qui souvent devient un énorme hydrocèle. On observe qu'il attaque de préférence les Grecs et les Coptes; et par-là, le soupçon de sa cause tombe sur l'abus de l'huile dont ils usent plus des deux tiers de l'année. L'on soupçonne aussi que les bains chauds y concourent, et leur usage immodéré a d'autres effets qui ne sont pas nuisibles [1]. Je remarquerai à cette occasion que,

[1] Les Égyptiens et les Turcs en général, ont pour le bain d'étuve une passion difficile à concevoir dans un pays aussi chaud que le leur; mais elle me paraît venir moins des sensations que des préjugés. La loi du Koran, qui ordonne aux hommes une forte ablution après le devoir conjugal, est elle seule un motif très puissant; et la vanité qu'ils attachent à l'exécuter en devient un autre qui n'est pas moins efficace. Pour les femmes, il se joint à ces motifs : 1° que le bain est le seul lieu d'assemblée où elles puissent faire parade de leur luxe et se régaler de melons et fruits, de pâtisserie et autres friandises; 2° qu'elles croient, ainsi que l'a remarqué Prosper Alpin, que le bain leur donne cet embonpoint qui passe pour beauté. Quant aux étrangers, leurs opinions

dans la Syrie comme dans l'Égypte, une expérience constante a prouvé que l'eau-de-vie tirée des figues ordinaires ou de celles des Sycomores, ainsi que l'eau-de-vie des dattes et des fruits de nopal, a un effet très prompt sur les bourses, qu'elle rend douloureuses et dures dès le troisième ou quatrième jour que l'on a commencé d'en boire; et si l'on n'en cesse pas l'usage, le mal dégénère en hydrocèle complet.

L'eau-de-vie des raisins secs n'a pas le même inconvénient; elle est toujours anisée et très violente, parce qu'on la distille jusqu'à trois fois. Les chrétiens de Syrie et les coptes d'Égypte en font beaucoup d'usage; ces derniers surtout en boivent des pintes entières à leur souper. J'avais taxé ce fait d'exagération; mais il a fallu me rendre aux preuves de l'évidence, sans cesser néanmoins de m'étonner que de pareils excès ne tuent pas sur-le-champ, ou ne procurent pas du moins les symptômes de la profonde ivresse.

Le printemps, qui dans l'Égypte est l'été de nos climats, amène des fièvres malignes dont l'issue est

diffèrent comme leurs sensations. Plusieurs négocians du Caire aiment le bain, d'autres s'en sont trouvés maltraités, et je leur ai ressemblé. Il m'a donné des vertiges et des tremblemens de genoux qui durèrent deux jours. J'avoue qu'une eau vraiment brûlante, et qu'une sueur arrachée par les convulsions du poumon autant que par la chaleur, m'ont paru des plaisirs d'une espèce étrange; et je n'envierai plus aux Turcs ni leurs étuves, ni leurs masseurs trop complaisans.

toujours très prompte. Un médecin français, qui en a traité beaucoup, a remarqué que le quina, donné dans les rémissions à la dose de deux ou trois onces, a fréquemment sauvé des malades aux portes de la mort [1]. Sitôt que le mal se déclare, il faut s'astreindre rigoureusement au régime végétal acide; on s'interdit la viande, le poisson, et surtout les œufs; ils sont une espèce de poison en Égypte. Dans ce pays comme en Syrie, les observations constatent que la saignée est toujours plus nuisible qu'avantageuse, même lorsqu'elle paraît le mieux indiquée : la raison en est que les corps nourris d'alimens malsains, tels que les fruits verts, les légumes crus, le fromage, les olives, ont peu de sang et beaucoup d'humeurs; leur tempérament est généralement bilieux, ainsi que l'annoncent leurs yeux et leurs sourcils noirs, leur teint brun et leurs corps maigres. Leur maladie habituelle est le mal d'estomac; presque tous se plaignent d'âcretés à la gorge et de nausées acides; aussi l'émétique et la crème de tartre ont-ils du succès dans presque tous les cas.

Les fièvres malignes deviennent quelquefois épidémiques, et alors on les prendrait volontiers pour la peste, dont il me reste à parler.

[1] Le lendemain il donne toujours un lavement pour évacuer ce quina.

De la peste.

Quelques personnes ont voulu établir parmi nous l'opinion que la peste était originaire d'Égypte; mais cette opinion, fondée sur des préjugés vagues, paraît démentie par les faits. Nos négocians, établis depuis longues années à Alexandrie, assurent, de concert avec les Égyptiens, que la peste ne vient jamais de l'intérieur du pays [1], mais qu'elle paraît d'abord sur la côte à Alexandrie; d'Alexandrie elle passe à Rosette, de Rosette au Caire, du Caire à Damiât, et dans le reste du Delta. Ils observent encore qu'elle est toujours précédée de l'arrivée de quelque bâtiment venant de Smyrne ou de Constantinople, et que si la peste a été violente dans l'une de ces villes pendant l'été, le danger est plus grand pour la leur pendant l'hiver qui suit. Il paraît constant que son vrai foyer est Constantinople, qu'elle s'y perpétue par l'aveugle négligence des Turcs; elle est au point que l'on vend publiquement les effets des morts pestiférés. Les vaisseaux qui viennent ensuite à Alexandrie ne manquent jamais d'apporter des fournitures et des habits de laine qui sortent de ces ventes, et ils les débitent au bazar de la ville, où ils jettent d'abord la con-

[1] Prosper Alpin, médecin vénitien, qui écrivait en 1591, dit également que la peste n'est point originaire d'Égypte; qu'elle y vient de Grèce, de Syrie, de Barbarie; que les chaleurs la tuent, etc. Voyez *De medicina Egyptiorum*, pag. 28.

tagion. Les Grecs, qui font ce commerce, en sont presque toujours les premières victimes. Peu à peu l'épidémie gagne Rosette et enfin le Caire, en suivant la route journalière des marchandises.

Aussitôt qu'elle est constatée, les négocians européens s'enferment dans leur kan ou contrée, eux et leurs domestiques; et ils ne communiquent plus au dehors. Leurs vivres, déposés à la porte du kan, y sont reçus par un portier qui les prend avec des tenailles de fer, et les plonge dans une tonne d'eau destinée à cet usage. Si l'on veut leur parler, ils observent toujours une distance qui empêche tout contact de vêtemens ou d'haleine; par ce moyen ils se préservent du fléau, à moins qu'il n'arrive quelque infraction à la police. Il y a quelques années qu'un chat, passé par les terrasses chez nos négocians du Caire, porta la peste à deux d'entre eux, dont l'un mourut.

L'on conçoit combien cet emprisonnement est ennuyeux : il dure jusqu'à trois et quatre mois, pendant lesquels les amusemens se réduisent à se promener le soir sur les terrasses et à jouer aux cartes.

La peste offre plusieurs phénomènes très remarquables. A Constantinople elle règne pendant l'été, et s'affaiblit ou se détruit pendant l'hiver. En Égypte, au contraire, elle règne pendant l'hiver; et juin ne manque jamais de la détruire. Cette bi-

zarrerie apparente s'explique par un même principe. L'hiver détruit la peste à Constantinople, parce que le froid y est très rigoureux. L'été l'allume, parce que la chaleur y est humide à raison des mers, des forêts et des montagnes voisines. En Égypte l'hiver fomente la peste, parce qu'il est humide et doux; l'été la détruit, parce qu'il est chaud et sec. Il agit sur elle comme sur les viandes, qu'il ne laisse pas pourrir. La chaleur n'est malfaisante qu'autant qu'elle se joint à l'humidité [1]. L'Égypte est affligée de la peste tous les quatre ou cinq ans; les ravages qu'elle y cause devraient la dépeupler, si les étrangers qui y affluent sans cesse de tout l'empire ne réparaient une grande partie de ses pertes.

En Syrie la peste est beaucoup plus rare : il y a vingt-cinq ans qu'on ne l'y a ressentie. La raison en est sans doute la rareté des vaisseaux venant en droiture de Constantinople. D'ailleurs on observe qu'elle ne se naturalise pas aisément dans cette pro-

[1] Au Caire, on a observé que les porteurs d'eau, sans cesse arrosés de l'eau fraîche qu'ils portent dans une outre sur leur dos, ne sont jamais attaqués de la peste: mais ici c'est lotion, et non pas humidité; d'autre part, l'astronome Beauchamp me fait observer, dans une lettre écrite de Bagdad, que la peste qui précéda 1787 moissonna tous les porteurs d'eau de la ville. Les Européens même, malgré leurs lotions de vinaigre, n'échappèrent pas, et cependant l'un d'eux qui en but des verres entiers se sauva. Beauchamp fait d'ailleurs la remarque curieuse, que la peste ne passe jamais dans la Perse, dont le climat est en général plus tempéré, le sol montueux et couvert de végétaux.

vince. Transportée de l'Archipel ou même de Damiât dans les rades de Lataqîé, Saïde ou Acre, elle n'y prend point racine; elle veut des circonstances préliminaires et une route combinée : il faut qu'elle passe du Caire en droiture à Damiât, alors toute la Syrie est sûre d'én être infestée.

L'opinion enracinée du fatalisme, et bien plus encore la barbarie du gouvernement, ont empêché jusqu'ici les Turcs de se mettre en garde contre ce fléau meurtrier.

### Tableau résumé de l'Égypte.

L'Égypte fournirait encore matière à beaucoup d'autres observations; mais comme elles sont étrangères à mon objet, je ne m'étendrai pas davantage.

Si l'on se rappelle ce que j'ai exposé de la nature et de l'aspect du sol; si l'on se peint un pays plat coupé de canaux, inondé pendant trois mois, fangeux et verdoyant pendant trois autres, poudreux et gercé le reste de l'année; si l'on se figure sur ce terrain des villages de boue et de briques ruinés, des paysans nus et hâlés, des buffles, des chameaux, des sycomores, des dattiers clair-semés, des lacs, des champs cultivés, et de grands espaces vides; si l'on y joint un soleil étincelant sur l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages; des vents plus ou moins forts, mais perpétuels; l'on aura pu se for-

mer une idée rapprochée de l'état physique du pays. On a pu juger de l'état civil des habitans par leurs divisions en races, en sectes, en conditions; par la nature d'un gouvernement qui ne connaît ni propriété, ni sûreté de personnes, et par l'usage d'un pouvoir illimité confié à une soldatesque licencieuse et grossière; enfin l'on peut apprécier la force de ce gouvernement en résumant son état militaire, la qualité de ses troupes; en observant que dans toute l'Égypte et sur les frontières il n'y a ni fort, ni redoute, ni artillerie, ni ingénieurs, et que pour la marine on ne compte que les vingt-huit vaisseaux et cayasses de Suez, armés chacun de quatre pierriers rouillés, et montés par des marins qui ne connaissent pas la boussole [1].

C'est au lecteur à établir sur ces faits l'opinion qu'il doit prendre d'un tel pays. S'il trouvait, par hasard, que je le lui présente sous un point de vue différent de quelques autres relations, cette diversité ne devrait point l'étonner. Rien de moins unanimes que les jugemens des voyageurs sur les pays qu'ils ont vus : souvent contradictoires entre eux, celui-ci déprime ce que celui-là vante; et tel peint comme un lieu de délices ce qui pour tel autre n'est qu'un lieu fort ordinaire. On leur reproche cette contradiction; mais ils la partagent avec leurs cen-

[1] Le pacha d'Égypte a maintenant (1835) une marine et de bons ingénieurs, avec une armée bien disciplinée.

seurs mêmes, puisqu'elle est dans la nature des choses. Quoi que nous puissions faire, nos jugemens sont bien moins fondés sur les qualités réelles des objets, que sur les affections que nous recevons, ou que nous portons déjà en les voyant. Une expérience journalière prouve qu'il s'y mêle toujours des idées étrangères, et de là vient que le même pays qui nous a paru beau dans un temps, nous paraît quelquefois désagréable dans un autre.

D'ailleurs, le préjugé des habitudes premières est tel que jamais l'on ne peut s'en dégager. L'habitant des montagnes hait les plaines; l'habitant des plaines déprise les montagnes. L'Espagnol veut un ciel ardent; le Danois un temps brumeux. Nous aimons la verdure des forêts; le Suédois préfère la blancheur des neiges; le Lapon transporté de sa chaumière enfumée dans les bosquets de Chantilly, y est mort de chaleur et de mélancolie. Chacun a ses goûts et juge en conséquence.

Je conçois que pour un Égyptien, l'Égypte est et sera toujours le plus beau pays du monde, quoiqu'il n'ait vu que celui-là. Mais s'il m'est permis d'en dire mon avis comme témoin oculaire, j'avoue que je n'en ai pas pris une idée si avantageuse. Je rends justice à son extrême fertilité, à la variété de ses produits, à l'avantage de sa position pour le commerce; je conviens que l'Égypte est peu sujette aux intempéries qui font manquer nos récoltes;

que les ouragans de l'Amérique y sont inconnus; que les tremblemens qui de nos jours ont dévasté le Portugal et l'Italie y sont très rares, quoique non pas sans exemples [1]; je conviens même que la chaleur qui accable les Européens n'est pas un inconvénient pour les naturels; mais c'en est un grave que ces vents meurtriers de sud; c'en est un autre que ce vent de nord-est qui donne des maux de tête violens; c'en est encore un que cette multitude de scorpions, de cousins, et surtout de mouches, telle que l'on ne peut manger sans courir risque d'en avaler.

D'ailleurs, nul pays d'un aspect plus monotone; toujours une plaine nue à perte de vue; toujours un horizon plat et uniforme; des dattiers sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées; jamais cette richesse de paysages, où la variété des objets, où la diversité des sites occupent l'esprit et les yeux par des scènes et des sensations renaissantes. Nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des peintres et des poètes; on n'y trouve rien de ce qui fait le charme et la richesse de leurs tableaux; et il est remarquable que ni les Arabes, ni les anciens, ne font mention des poètes d'Égypte. En effet, que chanterait l'Égyptien sur le chalumeau de Gessner et de Théocrite? Il n'a ni clairs ruisseaux, ni frais gazons, ni

[1] Il y en eut un très violent entre autres, l'an 1112.

antres solitaires; il ne connaît ni les vallons, ni les coteaux, ni les roches pendantes. Thomson n'y trouverait ni le sifflement des vents dans les forêts, ni les roulemens du tonnerre dans les montagnes, ni la paisible majesté des bois antiques, ni l'orage imposant, ni le calme touchant qui lui succède. Un cercle éternel des mêmes opérations ramène toujours les gras troupeaux, les champs fertiles, le fleuve boueux, la mer d'eau douce, et les villages semblables aux îles. Que si la pensée se porte à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraie de n'y trouver que des déserts sauvages, où le voyageur égaré, épuisé de soif et de fatigue, se décourage devant l'espace immense qui le sépare du monde; il implore en vain la terre et le ciel; ses cris, perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par des échos; dénué de tout, et seul dans l'univers, il périt de rage et de désespoir devant une nature morne, sans la consolation même de voir verser une larme sur son malheur.

Ce contraste si voisin est sans doute ce qui donne tant de prix au sol de l'Égypte. La nudité du désert rend plus saillante l'abondance du fleuve, et l'aspect des privations ajoute au charme des jouissances; elles ont pu être nombreuses dans les temps passés, et elles pourraient renaître sous l'influence d'un bon gouvernement; mais dans l'état actuel. la richesse de la nature y est sans effet et sans

fruit. En vain célèbre-t-on les jardins de Rosette et du Caire; l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des Turcs, qui méprisent les champs et la culture. Dans tout l'empire les jardins ne sont que des vergers sauvages où les arbres jetés sans soins n'ont pas même le mérite du désordre. En vain se récrie-t-on sur les orangers et les cédrats qui croissent en plein air : on fait illusion à notre esprit, accoutumé d'allier à ces arbres les idées d'opulence et de culture qui chez nous les accompagnent. En Égypte, arbres vulgaires, ils s'associent à la misère des cabanes qu'ils couvrent, et ne rappellent que l'idée de l'abandon et de la pauvreté. En vain peint-on le Turc mollement couché sous leur ombre, heureux de fumer sa pipe sans penser. L'ignorance et la sottise ont sans doute leurs jouissances, comme l'esprit, et le savoir; mais, je l'avoue, je n'ai pu envier le repos des esclaves, ni appeler bonheur l'apathie des automates. Je ne concevrais pas même d'où peut venir l'enthousiasme que des voyageurs témoignent pour l'Égypte, si l'expérience ne m'en eût dévoilé les causes secrètes.

Je ne quitterai pas l'Égypte sans dire quelques mots de ses ruines et de ses pyramides.

### Des ruines et des pyramides.

J'ai déjà exposé comment la difficulté habituelle des voyages en Égypte, devenue plus grande en ces dernières années, s'opposait aux recherches sur les antiquités. Faute de moyens, et surtout de circonstances propres, on est réduit à ne voir que ce que d'autres ont vu, et à ne dire que ce qu'ils ont déjà publié. Par cette raison je me bornerai à quelques considérations générales.

Les pyramides de Djizé sont un exemple frappant de cette difficulté d'observer dont j'ai fait mention. Quoique situées à quatre lieues seulement du Caire, où il réside des Francs, quoique visitées par une foule de voyageurs, on n'est point encore d'accord sur leurs dimensions. On a mesuré plusieurs fois leur hauteur par les procédés géométriques, et chaque opération a donné un résultat différent [1]. Pour décider la question, il faudrait une nouvelle mesure solennelle, faite par des personnes connues; mais en attendant, on doit taxer d'erreur tous ceux qui donnent à la grande pyramide autant d'élévation que de base, attendu que son triangle est très sensiblement écrasé. La connaissance de cette base me paraît d'autant plus intéressante que je lui crois du rapport à l'une des mesures car-

[1] A la liste de ces différences, alléguée par Savary, il faut ajouter la mesure récente de Niebuhr qui donne à la grande pyramide quatre cent quatre-vingt pieds de hauteur perpendiculaire.

rées des Égyptiens; et dans la coupe des pierres, si l'on trouvait des dimensions revenant souvent les mêmes, peut-être en pourrait-on déduire leurs autres mesures.

La ligne du rocher sur lequel sont assises les pyramides ne s'élève pas au-dessus du niveau de la plaine de plus de quarante à cinquante pieds. La pierre dont il est formé est, comme je l'ai dit, une pierre calcaire blanchâtre, d'un grain pareil au beau moellon, ou à cette pierre connue dans quelques provinces sous le nom de *rairie*. Celle des pyramides est d'une nature semblable. Au commencement du siècle, on croyait, sur l'autorité d'Hérodote, que les matériaux en avaient été transportés d'ailleurs; mais des voyageurs, observant la ressemblance dont nous parlons, ont trouvé plus naturel de les faire tirer du rocher même; et l'on traite aujourd'hui de fable le récit d'Hérodote, et d'absurdité cette translation de pierres. On calcule que l'aplanissement du rocher en a dû fournir la majeure partie; et pour le reste, on suppose des souterrains invisibles que l'on agrandit autant qu'il est besoin. Mais si l'opinion ancienne a des invraisemblances, la moderne n'a que des suppositions. Ce n'est point un motif suffisant de juger que de dire : « Il est incroyable que l'on ait transporté des carrières éloignées; il est absurde d'avoir multiplié des frais qui deviennent énormes, etc. » Dans les

choses qui tiennent aux opinions et aux gouvernemens des peuples anciens, la mesure des probabilités est délicate à saisir; aussi, quelque invraisemblable que paraisse le fait dont il s'agit, si l'on observe que l'historien qui le rapporte a puisé dans les archives originales; qu'il est très exact dans tous ceux que l'on peut vérifier; que le rocher libyque n'offre en aucun endroit des élévations semblables à celles qu'on veut supposer, et que les souterrains sont encore à connaître; si l'on se rappelle les immenses carrières qui s'étendent de Saouâdi à Manfalout, dans un espace de vingt-cinq lieues; enfin, si l'on considère que leurs pierres, qui sont de la même espèce, n'ont aucun autre emploi apparent[1], on sera porté tout au moins à suspendre son jugement, en attendant une évidence qui le détermine.

Pareillement quelques écrivains se sont lassés de l'opinion que les pyramides étaient des tombeaux, et ils en ont voulu faire des temples ou des observatoires; ils ont regardé comme absurde qu'une nation sage et policée fît une affaire d'état du sépulcre de son chef, et comme extravagant qu'un monarque écrasât son peuple de corvées pour enfermer un squelette de cinq pieds dans une montagne de pierres. Mais, je le répète, on

[1] Je n'entends pas les seules pyramides de Djizé, mais toutes en général. Quelques-unes, comme celles de Bayamont, n'ont de rochers ni dessous, ni aux environs.

juge mal les peuples anciens, quand on prend pour terme de comparaison nos opinions, nos usages. Les motifs qui les ont animés peuvent nous paraître extravagans, peuvent l'être même aux yeux de la raison, sans avoir été moins puissans, moins efficaces. On se donne des entraves gratuites de contradictions, en leur supposant une sagesse conforme à nos principes; nous raisonnons trop d'après nos idées, et pas assez d'après les leurs.

En suivant ici, soit les unes, soit les autres, on jugera que les pyramides ne peuvent avoir été des observatoires d'astronomie [1]; parce que le mont Moqattam en offrait un plus élevé, et qui borne ceux-là; parce que tout observatoire élevé est inutile en Égypte, où le sol est très plat, et où les vapeurs dérobent les étoiles plusieurs degrés au-dessus de l'horizon; parce qu'il est impossible de monter sur la plupart des pyramides; enfin parce qu'il était inutile de rassembler onze observatoires aussi voisins que le sont les pyramides, grandes et petites, que l'on découvre du local de Djizé. D'après ces considérations, on pensera que Platon, qui a fourni l'idée en question, n'a pu avoir en vue que des cas accidentels; ou qu'il n'a ici que son mérite ordinaire d'éloquent orateur.

Si d'autre part on pèse les témoignages des an-

[1] Néanmoins je ne conteste pas à la plus grande des pyramides la propriété que lui a découverte l'ingénieux et savant Dupuis.

ciens et les circonstances des lieux; si l'on fait attention qu'auprès des pyramides il se trouve trente à quarante moindres monumens, offrant des ébauches de la même figure pyramidale; que ce lieu stérile, écarté de la terre cultivable, a la qualité requise des Égyptiens pour être un cimetière, et que près de là était celui de toute la ville de Memphis, la plaine des Momies, on sera persuadé que les pyramides ne sont que des tombeaux. L'on croira que les despotes d'un peuple superstitieux ont pu mettre de l'importance et de l'orgueil à bâtir pour leur squelette une demeure impénétrable, quand on saura que, dès avant Moïse, il était de dogme à Memphis que les ames reviendraient au bout de six mille ans habiter les corps qu'elles avaient quittés; c'était par cette raison que l'on prenait tant de soin de préserver ces mêmes corps de la dissolution, et que l'on s'efforçait d'en conserver les formes au moyen des aromates, des bandelettes et des sarcophages. Celui qui est encore dans la chambre sépulcrale de la grande pyramide est précisément dans les dimensions naturelles; et cette chambre, si obscure et si étroite [1], n'a jamais pu convenir qu'à loger un mort. On veut trouver du mystère à ce conduit souterrain qui descend perpendiculairement dans le dessous de la pyramide;

[1] Elle a treize pas de long sur onze de large, et à peu près autant de hauteur.

mais on oublie que l'usage de toute l'antiquité fut de ménager des communications avec l'intérieur des tombeaux, pour y pratiquer, aux jours prescrits par la religion, les cérémonies funèbres, telles que les libations et les offrandes d'alimens aux morts.

Il faut donc revenir à l'opinion, toute vieille qu'elle peut être, que les pyramides sont des tombeaux[1]; et cet emploi indiqué par toutes les circonstances locales, l'est encore par un usage des Hébreux qui, comme l'on sait, ont presque en tout imité les Égyptiens, et qui à ce titre donnèrent la forme pyramidale aux tombeaux d'Absalon et de Zakarie, que l'on voit encore dans la vallée de Josaphat; enfin il est constaté par le nom même de ces monumens, qui, selon une analyse conforme à tous les principes de la science, me donne mot à mot *chambre* ou *caveau* du *mort*[2].

[1] La grande pyramide elle-même en est un; mais s'il est constaté que le côté de sa base équivaut juste un stade alexandrin (de six cent quatre-vingt-quatre pieds neuf pouces soixante centièmes), et se trouve être exactement la cinq centième partie d'un degré du cercle terrestre, tel que nous-mêmes le connaissons. Si, comme l'observe l'ingénieux et savant Dupuis, ses pans sont disposés sous un angle tel qu'à l'entrée du soleil dans les signes équinoxiaux son disque paraît placé au sommet pour le spectateur à genoux à la base, il faut convenir que dans la construction de celle-là l'on a combiné d'autres motifs. Au reste, ces questions seront bientôt éclaircies par les savans qui sont en Égypte.

[2] Voici la marche de cette étymologie. Le mot français *pyramide*, est le grec *pyramis, idos;* mais dans l'ancien grec, l'*y* était prononcé *ou;* donc il faut dire *pouramis*. Lorsque les Grecs, après la guerre de Troie, fréquentèrent l'Égypte, ils ne devaient point

La grande pyramide n'est pas la seule qui ait été ouverte. Il y en a une autre à Saqâra qui offre les mêmes détails intérieurs. Depuis quelques années, un bek a tenté d'ouvrir la troisième en grandeur du local de Djizé, pour en retirer le trésor supposé. Il l'a attaquée par le même côté et à la même hauteur que la grande est ouverte; mais après avoir arraché deux ou trois cents pierres, avec des peines et une dépense considérables, il a quitté sans succès son avaricieuse entreprise. L'époque de la construction de la plupart des pyramides n'est pas connue; mais celle de la grande est si évidente qu'on n'eût jamais dû la contester. Hé-

avoir, dans leur langue, le nom de cet objet nouveau pour eux; ils durent l'emprunter des Égyptiens. *Pouramis* n'est donc pas grec, mais égyptien. Or, il paraît constant que les dialectes de l'Égypte, qui étaient variés, ont eu de grandes analogies avec ceux des pays voisins, tels que l'Arabie et la Syrie. Il est vrai que dans ces langues, *p* est une prononciation inconnue; mais il est de fait aussi que les Grecs, en adoptant des mots *barbares*, les altéraient presque toujours, et confondaient souvent un son avec un autre à peu près semblable. Il est de fait encore que, dans des mots connus, *p* se trouve sans cesse pris pour *b*, qui n'en diffère presque pas. Dans cette donnée, *pouramis* devient *bouramis*. Or, dans le dialecte de la Palestine, *bour* signifie *toute excavation* en terre, une *citerne*, une *prison* proprement *souterraine*, un *sépulcre*. Voyez *Buxtorf, Lexicon Hebr*. Reste *amis*, ou l'*s* finale me paraît une terminaison substituée au *t*, qui n'était point dans le génie grec, et qui faisait l'oriental, *a-mit, du mort; bour a-mit, caveau du mort;* cette substitution de l'*s* au *t* a un exemple dans *atribis*, bien connu pour être *atribit;* c'est aux connaisseurs à juger s'il est beaucoup d'étymologies qui réunissent autant de conditions que celle-ci.

rodote l'attribue à Cheops, avec un détail de circonstances qui prouvent que ces auteurs étaient bien instruits [1]. Or ce Cheops, dans sa liste, la meilleure de toutes, se trouve le second roi après Protée [2], qui fut contemporain de la guerre de Troie; et il en résulte, par l'ordre des faits, que sa pyramide fut construite vers les années 140 et 160 de la fondation du temple de Salomon, c'est-à-dire, huit cent cinquante ans avant Jésus-Christ.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monumens de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la terre, qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche,

[1] Ce prince, dit-il régna cinquante ans, et il en employa vingt à bâtir la pyramide. Le tiers de l'Égypte fut employé, par corvées, à tailler, transporter et élever les pierres.

[2] Il est remarquable que si l'on écrivait le nom égyptien allégué par les Grecs, et en caractères phéniciens, on se servirait des mêmes lettres que nous prononçons *pharao;* l'*o* final est dans l'hébreu *h,* qui à la fin des mots devient très souvent un *t.*

et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme si petit et si faible, qui rampe à leur pied; tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admi ration de respect; mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monumens de l'Egypte; ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on par-

donne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir; on en accorde moins de pitié à ces ruines; et tandis que l'amateur des arts s'indigne dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet au plus humble de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

C'est donc l'intérêt de ce peuple, sans doute, plus que celui des monumens, qui doit dicter le souhait de voir passer l'Égypte en d'autres mains; mais, ne fût-ce que sous cet aspect, cette révolution serait toujours très désirable. Si l'Égypte était possédée par une nation amie des beaux-arts, on y trouverait, pour la connaissance de l'antiquité, des ressources que désormais le reste de la terre nous refuse; peut-être y découvrirait-on même des livres. Il n'y a pas trois ans qu'on déterra près de Damiât plus de cent volumes écrits en langue inconnue[1]; ils furent incontinent brûlés sur la décision des chaiks du Caire. A la vérité le Delta n'offre plus de ruines bien intéressantes, parce que les habi-

[1] Je tiens ce fait des négocians d'Acre, qui le racontent sur la foi d'un capitaine de Marseille, qui, dans le temps, chargeait du riz à Damiât.

tans ont tout détruit par besoin ou par superstition. Mais le Saïd moins peuplé, mais la lisière du désert moins fréquentée, en ont encore d'intactes. On en doit surtout espérer dans les oasis, dans ces îles séparées du monde par une mer de sable, où nul voyageur connu n'a pénétré depuis Alexandre. Ces cantons, qui jadis avaient des villes et des temples, n'ayant point subi les dévastations des Barbares, ont dû garder leurs monumens, par cela même que leur population a dépéri ou s'est anéantie; et ces monumens, enfouis dans les sables, s'y conservent comme en dépôt pour la génération future. C'est à ce temps, moins éloigné peut-être qu'on ne pense, qu'il faut remettre nos souhaits et notre espoir. C'est alors qu'on pourra fouiller de toutes parts la terre du Nil et les sables de la Libye, qu'on pourra ouvrir la petite pyramide de Djizé, qui, pour être démolie de fond en comble, ne coûterait pas 50,000 livres; c'est peut-être encore à cette époque qu'il faut remettre la solution des hiéroglyphes, quoique les secours actuels me paraissent suffisans pour y arriver.

## DEUXIÈME PARTIE.

### VOYAGES EFFECTUÉS VERS LA FIN DU XVIII^e^ SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU XIX^e^.

### EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

(1798-1801.)

Nous voici arrivés à une ère de prodiges et de gloire pour la France. Les batailles de Valmy et de Jemmapes avaient donné le baptême de la victoire à ses armes nouvelles; Fleurus nous assura d'autres conquêtes, celles de Belgique et de Hollande; Arcole et Rivoli nous valurent l'Italie; mais une expédition mystérieuse allait étonner le monde en ouvrant à nos braves les portes de l'Orient. Ce ne devait pas être uniquement une campagne militaire, elle avait aussi pour objet d'augmenter le trésor des découvertes éloignées et d'étendre la sphère des connaissances humaines. Le but politique de cette expédition, confiée à Bonaparte, était d'affaiblir la force commerciale de l'Angleterre dans les ports du Levant, et de soustraire l'Égypte au despotisme des Mameloucks, en la plaçant sous la domination française.

L'armée de terre, réunie à Toulon, s'élevait à

trente-six mille hommes; elle avait pour chefs les généraux Berthier, Kléber, Desaix, Reynier, Caffarelli, Dammartin, Bon, Dugua, Menou, Vaubois, Dumuy, Dumas, Lannes, Lanusse, Belliard, Verdier, Murat, Vial, Rampon, Friant, Songis, Mireur, Fuglerc, Davoust, Leclerc, Zayonscheck, Donzelot, etc. L'armée navale se composait de dix mille hommes commandés par l'amiral Brueys, qui avait sous ses ordres Dupetit-Thouars, Villeneuve, Blanquet-Duchayla, Decrès, Gantheaume. La flotte comptait treize vaisseaux de ligne avec un grand nombre de frégates, de bricks, de corvettes et de petits bâtimens de guerre, et quatre cents bâtimens de transport : en tout cent quatre-vingt-quatorze voiles. Le 9 mai 1798, Bonaparte, à la tête de ces forces et des savans qu'il avait engagés à le suivre, appareilla de Toulon même, et arriva le 19 juin devant Malte, dont il s'empara au nom de la république française. Après y avoir laissé quatre mille hommes sous le commandement du général Vaubois, il continua sa route et parut en vue d'Alexandrie le 1er juillet, au bout de quarante-trois jours de traversée, sans avoir éprouvé aucune perte. Aussitôt il ordonna le débarquement, s'avança vers Alexandrie dont il se rendit maître, pendant que la flotte allait mouiller dans la rade d'Aboukir. Il marcha ensuite sur le Caire; et apercevant le 22 juillet les Pyramides, il les salua en

s'écriant au milieu de son avant-garde : « Soldats, vous « allez combattre aujourd'hui les dominateurs de « l'Égypte ; songez que du haut de ces monumens « quarante siècles vous contemplent ! » A ces mots, il rangea son armée en bataille, et vainquit les Mameloucks au nombre de plus de trente mille, dont six mille cavaliers. Il leur tua plus de trois mille Osmanlis et leur prit quarante pièces de canon, quatre cents chameaux et un butin immense. Deux cents soldats qu'il envoya pour occuper une ville de plus de deux cent soixante mille âmes, y pénétrèrent la nuit sans rencontrer un seul habitant dans les rues, tant la bataille des Pyramides avait imprimé de terreur. Ce fut le 23 juillet 1798 que Bonaparte fit son entrée dans la capitale de l'Égypte, au milieu du vaste concours des habitans, étonnés de voir ces hardis étrangers s'avancer lentement et d'un air de gaîté qui contrastait avec la marche rapide et menaçante de leurs anciens dominateurs.

Le général en chef composa sur-le-champ un conseil ou divan de sept personnes chargées de maintenir la tranquillité publique et de veiller à la police dans la capitale ; il annonça cette mesure aux indigènes par une proclamation dans le style oriental, en louant leur prudence de n'avoir pas pris les armes contre les Français. Nos troupes, après quelques momens de repos, se dirigèrent sur divers points pour les occuper et poursuivre l'ennemi.

Le combat désastreux d'Aboukir, entre la flotte anglaise et celle de Brueys, ne servit qu'à donner une nouvelle énergie à nos troupes, dont Bonaparte suivait tous les mouvemens. Pour mieux gagner l'esprit du peuple, il fit célébrer plusieurs fêtes avec une grande solennité, et à des intervalles très rapprochés; une à l'occasion du débordement périodique du Nil et de l'arrivée des eaux de ce fleuve au Caire le 18 août; une autre le 1er vendémiaire, septième anniversaire de la fondation de la république française; enfin il ordonna que la fête annuelle du Beiram fût célébrée avec la plus grande solennité.

Dès son arrivée, le vainqueur de l'Égypte sentant tout le parti que les sciences et les arts pourraient tirer de la présence des savans et artistes français dont il était environné, décréta, le 21 août 1798, la formation d'une académie qu'il nomma *Institut d'Égypte*, et qui allait élever un monument scientifique non moins durable que les pyramides, en face desquelles elle devait prendre naissance. Avant de présenter les résultats de ces travaux du génie et des arts, avant d'offrir une analyse ou esquisse des découvertes obtenues et des observations faites sur le pays et sur les habitans, seuls objets qui soient ici du ressort de nos explorations, il convient peut-être d'achever, en quelques mots, le tableau militaire de l'expédition, sans contredit la plus

extraordinaire, la plus audacieuse et la plus inouïe ou la plus merveilleuse qui ait jamais été conçue, et dont le souvenir est encore aujourd'hui l'entretien journalier des fils basanés du désert, parmi lesquels le nom de Napoléon Bonaparte est, pour ainsi dire, en aussi grande vénération que celui de Mahomet.

Les Mameloucks, échappés à leur désastre devant les Pyramides, s'étaient réfugiés et ralliés dans la Haute-Égypte. Dès le 23 août, le général Desaix remonta le Nil jusqu'à Siout, et, redescendant vers le Faïoum, les surprit et leur livra bataille à Sediman, où ils avaient cinq mille chevaux, et où ils laissèrent le sol jonché de leurs morts, avec leurs canons que notre infanterie venait d'enlever à la baïonnette. Au village de Faïoum, trois cent cinquante de nos soldats mettent en déroute trois mille Arabes et mille Mameloucks. La province de ce nom est conquise à nos armes; Desaix règne en sultan, mais en sultan juste, ainsi que l'appellent les indigènes. Menou et Marmont, accompagnés des savans de l'Institut égyptien, parcourent la Basse-Égypte; Verdier prend possession de la province de Mensourah; le général Andréossi reconnaît le lac Menzaleh, tandis que Murat châtie les insurgés de Mit-Kramar. Cependant, au bout de quelques mois de calme dans le Caire, un soulèvement de la population éclate à l'occasion d'un impôt d'enregistrement établi sur les actes de pro-

priété; il éclate en l'absence du général en chef; celui-ci accourt de l'île de Roudah, et la vigueur de ses mesures réduit les révoltés à implorer merci, après trois jours de résistance et le massacre de trois cents Français. C'est dans ces journées que périt un jeune héros polonais, le brave Shulkowski.

La tranquillité ramenée au Caire, Bonaparte veut y rendre le séjour agréable aux compagnons de sa fortune. On y élève un Tivoli à l'instar de celui de Paris; salles de jeux, cabinets de lecture, feux d'artifice, danses, musique, tout s'y trouve. Des fonderies, des usines, des manufactures de tout genre s'établissent ainsi que des ateliers pour fabriquer la poudre à canon. Le divan ayant été dissous lors de l'insurrection, le vainqueur forme une nouvelle assemblée des principaux fonctionnaires du Caire et des autres provinces, au nombre de soixante, pour discuter avec lui sur les intérêts de la nation. Un commissaire français préside ce nouveau divan. Bonaparte fait fortifier le Caire, dans la vue de prévenir un nouveau soulèvement. On savait par l'histoire que le Nil avait communiqué jadis avec la mer Rouge par un canal, unissant ainsi cette mer à la Méditerranée; Bonaparte veut le reconnaître et se rend à Suez.

Là, il apprend que le pacha de Saint-Jean-d'Acre s'est mis en mouvement pour attaquer nos troupes; il le prévient et marche à sa rencontre,

avec treize mille hommes qui franchissent des déserts pleins d'un sable brûlant. Il arrive le 8 février 1799 devant le fort d'El-Arish, qui bien que défendu par des forces nombreuses, au bout de dix jours dut capituler. Après une marche fatigante, l'armée française entre à Gaza, que les Arabes venaient de quitter; elle les suit à Jaffa et prend la ville d'assaut. De là, le général en chef marche sans délai sur Saint-Jean-d'Acre, dont la garnison avait reçu des renforts de Turcs et d'Anglais. Le commodore Sidney-Smith croisait avec son escadre sur les côtes de la Syrie, et un émigré français, le colonel d'artillerie Phelipeaux, dirigeait pour les Turcs la défense de la place. L'armée française n'avait pour l'attaquer que douze pièces de faible calibre; Bonaparte comprit qu'il ne pourrait s'en emparer. D'ailleurs, les Syriens formaient des rassemblemens considérables qu'il dut refouler jusques à Nazareth sur les rives du Jourdain, où Kléber culbuta près de Cana l'avant-garde des pachas forte de cinq mille chevaux et de mille fantassins. L'arrivée de Bonaparte permit de livrer au pied du mont Thabor, le 16 avril 1799, une bataille où vingt-cinq mille cavaliers et dix mille fantassins du féroce Djezzar, pacha de Syrie, furent anéantis par quatre mille Français, qui s'emparèrent de tous les magasins et du camp des Arabes.

Après cette grande victoire, Bonaparte reparut devant Acre et fit pousser avec vigueur les opérations du siége. Une succession d'assauts infructueux le convainquirent de l'impossibilité de déloger un ennemi si supérieur en nombre, si bien approvisionné et si bien dirigé, car Sydney-Smith et Phelipeaux valaient seuls une armée musulmane; déjà plus de cinq cents soldats étaient morts, un plus grand nombre étaient blessés; plusieurs généraux, entre autres Bon, Caffarelli, Chambeaud et d'autres avaient péri; d'ailleurs la peste commençait ses ravages dans l'armée, et remplissait les esprits d'une sombre terreur, en même temps que les nouvelles de l'Égypte étaient peu rassurantes; car la Basse-Égypte s'insurgeait, et une armée turque y était attendue. Ces considérations décidèrent Bonaparte à lever le siége de Saint-Jean-d'Acre le 20 mai 1799, après soixante jours de tranchée ouverte.

De retour au Caire, il apprit le débarquement de l'armée turque sur la côte d'Alexandrie, au nombre de dix-huit mille hommes, qui s'emparèrent du fort d'Aboukir, défendu seulement par deux cent cinquante hommes. Mais les Turcs n'osant s'avancer dans les terres et se fortifiant dans la presqu'île d'Aboukir, Bonaparte profita de leur hésitation, rassembla ses divisions, et le 25 juillet 1799 ordonna l'attaque. Elle fut terrible et meur-

trière; les Turcs, n'ayant pour retraite que la mer, se défendirent en désespérés; mais à travers la mitraille et les boulets, nos braves enlevèrent les retranchemens des Musulmans qui, presque tous furent égorgés ou noyés dans les flots. Ainsi se termina cette menaçante expédition des Turcs, dont l'issue venait d'être si glorieuse encore pour les Français.

Ce fut alors que Bonaparte, rappelé secrètement en France, laissa le commandement de l'armée au général Kléber et quitta l'Égypte. Au bout de quarante-huit jours de traversée, il arriva à Fréjus le 9 octobre, un an quatre mois et vingt jours après être sorti de Toulon à la tête de l'armée expéditionnaire. Il ramenait avec lui les généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont, Andréossi, l'aide-de-camp Lavalette, les savans Monge, Bertholet, Denon, Parseval-Grandmaison, Bourienne, secrétaire du général en chef, et deux cent cinquante guides sous les ordres du général Bessières, avec l'amiral Gantheaume. Son retour à Paris fut bientôt suivi du 18 brumaire et de la Constitution de l'an VIII, qui, après le renversement du Directoire, plaça le vainqueur des Pyramides et du Mont-Thabor à la tête des affaires, sous le nom de *premier Consul.*

Cependant le général Kléber avait su par son ascendant captiver la confiance des soldats, qui s'était un peu ébranlée à la nouvelle du départ de leur chef. Il rappela Desaix au Caire pour l'envoyer au-

devant du grand-visir, qui s'avançait par la Syrie avec une nouvelle armée. Sur ces entrefaites, la flotte anglaise débarqua sur la côte de Damiette sept mille Janissaires, qu'avec mille hommes le général Verdier détruisit entièrement. Ce succès de nos braves décida l'amiral Sydney-Smith à proposer au général français une négociation pour l'évacuation de l'Égypte. La convention fut conclue; l'armée française devait être transportée en France sur des bâtimens turcs, et recevoir du grand-visir trois mille bourses de 500 piastres chacune pour les frais de l'évacuation et le paiement des dettes arriérées. Déjà Kléber avait ordonné l'évacuation de plusieurs provinces, lorsque, averti par Sydney-Smith que le gouvernement anglais désapprouvait cet arrangement, il rassembla l'armée et livra bataille aux Turcs, bien qu'il n'eût que dix mille hommes à opposer à ses ennemis au nombre de près de quatre-vingt mille. La postérité n'oubliera pas à cette occasion les paroles héroïques de Kléber : « Soldats, dit-il, nous répondrons aux insolences de nos ennemis par des victoires. Préparez-vous à combattre ! » En effet, la victoire ne fut pas long-temps douteuse. L'avant-garde turque, qui campait dans le village de Matarieh, bâti sur les ruines d'Héliopolis, attaqua le 20 mars 1800 l'armée française, qui la mit en déroute et la rejeta dans le désert de Syrie.

Étonnés de cette victoire nouvelle dans les plaines

d'Héliopolis, les habitans regardèrent les Français comme des hommes favorisés du ciel. Kléber voulut profiter de ces bonnes dispositions afin de consolider la colonie française; mais un jour qu'il se promenait seul sur une terrasse de son palais du Caire, il fut abordé par un fanatique dont l'air suppliant le trompa. Ce misérable, armé d'un poignard qu'il tenait caché, porta le coup de la mort à ce grand homme de guerre. En lui l'armée pleura son père et un héros. Depuis lors, elle n'éprouva plus que des revers; car Menou, successeur de Kléber, fut toujours malheureux dans ses entreprises. Une dernière bataille livrée sous Alexandrie fut suivie d'une convention honorable signée le 2 septembre 1801, et les Français, saluant d'un dernier regard la terre de Sésostris, repartirent pour les côtes de France.

C'est à présent que nous devons nous occuper de l'objet scientifique de l'expédition. Afin de le retracer avec plus de certitude nous avons eu recours aux bontés de M. Jomard, membre de l'Institut de France, l'un des coopérateurs de cette expédition, et qui fut chargé de la direction de l'ouvrage. Sa bienveillance inépuisable et son dévouement éclairé pour la science nous ont permis de réunir les documens du résumé, sans doute incomplet, mais rapide, qui va suivre.

L'époque du passage du XVIII$^{e}$ siècle au XIX$^{e}$, déjà si remarquable pour la France et même pour l'Europe entière par l'influence des événemens militaires, devait encore être signalée par une expédition chevaleresque et sans modèle, faite pour lier de nouveau les affaires de l'Orient à celles de l'Occident, abaisser la barrière élevée entre eux depuis les croisades, et rétablir les liens brisés par l'islamisme.

La pensée de l'expédition d'Égypte ne fut pas toute politique, ni l'invasion toute militaire. Des vues de civilisation, de grands souvenirs historiques, des idées conçues dans l'intérêt de l'étude des sciences naturelles se liaient, dans l'esprit du conquérant de l'Égypte, avec le projet d'abolir la domination des Mamelouks, et d'ajouter un trophée à tous ceux de l'armée française. Aussi les arts, les lettres, de même que les sciences, avaient leurs représentans groupés autour du chef de la grande armée. Ce fut un beau spectacle que le vainqueur de l'Italie, marchant sur cette terre illustre d'Égypte, entre le principal fondateur de l'École polytechnique, le créateur d'une branche nouvelle de la géométrie, Monge, et l'un des premiers auteurs de la chimie nouvelle et de si belles découvertes physiques, Berthollet. Rien de pareil ne s'était vu en aucun temps, sur aucun point du globe : autour de ces deux hommes se pressaient leurs disci-

ples, formés aux savantes leçons de l'École polytechnique, les Malus, les Lancret, etc., et tant d'autres qui vivent encore, et qui allaient appliquer sous le tropique les méthodes savantes et les doctrines de l'École modèle : entre ces débris vivans nous citerons MM. Chabrol, Jomard, Jollois, sans parler de MM. Costaz, Girard et autres.

Qui n'aurait dit que ce nouveau théâtre d'études et de découvertes était un champ libre, ouvert sans risque aux explorateurs, exempt des chances de la guerre et de tout danger? Et cependant il fallait, comme l'a dit le digne et célèbre Fourier, l'auteur de la préface historique *du voyage d'Égypte*, disputer les armes à la main le terrain que l'on allait observer et mesurer : ainsi les chefs scientifiques de l'expédition, deux gloires de la France, étaient exposés à tous les hasards d'une guerre acharnée, aux maladies des régions tropicales, aux ravages d'un fléau meurtrier. En face de la lance du Bédouin, les naturalistes devaient récolter leur savante moisson; le géographe, l'astronome et le physicien, observer la terre, le ciel et le climat; l'ingénieur, étudier le régime du Nil et ouvrir les canaux; l'artiste, peindre les rives du fleuve et leurs étonnantes ruines; l'antiquaire et le dessinateur, décrire les ouvrages des Épyptiens ou dessiner leur sublime architecture; le mécanicien, inventer, fabriquer des instrumens et créer

des machines pour tous les besoins de l'expédition, pour les sciences, les arts et la guerre; enfin les philologues, comparer les nombreux dialectes qui sont parlés au Caire par les hommes que le commerce y appelle de toutes les parties de l'Orient.

Tels furent les obstacles. Voyons les fruits des communs efforts des voyageurs pendant les trois ans et trois mois qu'a duré leur séjour en Égypte, depuis l'arrivée devant Alexandrie jusqu'au départ pour la France.

Les travaux étaient partagés entre une vingtaine de collaborateurs principaux et deux fois autant d'auxiliaires. Ils se classaient en quatre grands sujets d'étude et d'observation : 1° *le sol,* les productions et le climat; 2° *l'état du pays,* les mœurs et les institutions, l'agriculture, le commerce et l'industrie, les races qui l'habitent, les langues qu'elles parlent, en un mot, l'ethnographie, prise dans un sens étendu; 3° *l'état ancien du pays* avant la conquête d'Amrou, c'est-à-dire le tableau des monumens de tout genre que l'Égypte des Pharaons, des Grecs et des Romains a laissés sur le sol, et la géographie comparée des deux époques; 4° *la géographie mathématique,* c'est-à-dire la détermination des lieux, la position astronomique des points principaux, la description topographique de toutes les parties de la vallée et des contrées environnantes.

L'Égypte est aujourd'hui trop connue pour en

faire ici la description, même la plus sommaire. Il est facile de se représenter comment les observateurs durent être distribués sur les divers points du Delta et de la Basse-Égypte, ou à différentes distances sur le fleuve, au midi du Caire, pour opérer, tous simultanément et sous une même impulsion qui fut d'abord donnée par Caffarelli, inspiré par le chef militaire. Par la même raison, il est superflu d'entrer dans aucun détail sur le mode suivi par chacun des corps et chacun des hommes chargés de missions spéciales dans les localités. Le mouvement partait du Caire, et l'ensemble était maintenu par les chefs de corps qui recevaient les matériaux partiels et les coordonnaient. L'Institut, établi dans un des palais de la ville, recevait de son côté les communications scientifiques dans ses séances périodiques. La plus grande harmonie régnait entre tous, ainsi qu'une activité soutenue, infatigable, que n'arrêtèrent jamais ni les difficultés, ni les périls, ni le climat, ni l'ardeur du désert, ni un ciel de feu. Les plus jeunes, formés aux écoles savantes, travaillaient sous les yeux mêmes de leurs maîtres, encouragés par leur présence; les plus âgés oubliaient le poids des ans devant un si beau champ d'études, où chaque pas pouvait être marqué par une découverte. Mais les savans ne se bornaient pas à décrire, à observer, à mesurer le pays; plusieurs se livraient en même temps à des travaux

actifs destinés à l'amélioration du pays, tels que la canalisation de l'Égypte pour l'irrigation et l'agriculture, le rétablissement du canal de Suez pour le commerce de l'Asie avec l'Europe, la construction des instrumens et des machines, enfin des essais de civilisation qui depuis ont été si heureusement développés. On avait formé une bibliothèque et une imprimerie orientales; Conté créait des ateliers de fabrications pour l'acier, pour les instrumens de mathématiques. On s'occupait d'agriculture; on enseignait aux indigènes à tirer plus de parti de l'indigo, de la vigne et de l'olivier; on cherchait enfin à ramener le pays dans la voie de sa prospérité naturelle, c'est-à-dire l'exploitation du sol et l'agriculture.

C'est maintenant au lecteur intelligent à se reporter par la pensée à l'intéressant spectacle que nous ne faisons qu'esquisser. Nous nous bornerons à montrer les résultats.

Ils sont déposés dans un livre dont la publication, en 1809, fut signalée chez nos rivaux comme l'apparition d'une comète (ce sont les termes du publiciste anglais), et cela pendant le cours d'une guerre acharnée. La dernière partie a paru en 1826. L'ouvrage a trois parties, antiquités, état moderne, histoire naturelle, accompagnées du grand atlas géographique. Les dessins, au nombre de 4000, les planches, au nombre de 900, comme le texte

formé de 9000 pages in-folio, sont partagés selon cette même division qui avait servi de plan à l'exploration et aux recherches faites dans le pays. Pour ne parler ici que de ce qui regarde les voyages scientifiques, la géographie et l'ethnographie, et laissant à d'autres le soin de rappeler les découvertes archéologiques dont Alexandrie, Thèbes, Héliopolis, Memphis, les Hypogées ou villes souterraines, et les innombrables ruines d'Égypte ont été le théâtre, et renvoyant à l'ouvrage même le lecteur curieux, nous dirons que le grand atlas de l'Égypte et de la Syrie en 53 feuilles est à lui seul un présent inestimable fait à la géographie de l'Afrique. Tous les noms des lieux anciens et modernes ont été recueillis avec un soin religieux et inscrits sur les cartes en caractères arabes, et la détermination des lieux y est assujettie à quarante positions astronomiques à plusieurs triangulations. On y a figuré la topographie locale, les digues, les chaussées, les bassins d'irrigation. Une carte générale réduite comprend les déserts à l'Orient et à l'occident du Nil, la mer Rouge et la péninsule arabique à laquelle le mont Sinaï a donné son nom. A cette partie doit se rattacher la description de la vallée du Nil, des vallons qui y débouchent, du régime du fleuve, des lacs nombreux de la Basse-Égypte, et du lac de Mœris dans la moyenne, des déserts environnans et de la mer sans eau.

A l'égard de l'histoire naturelle, nous ne dirons rien de la branche consacrée à la description scientifique de toutes les espèces d'animaux, de minéraux et de plantes. Mais nous pourrons citer la climatologie et les observations météorologiques, les faits et les recherches de géologie qui font l'objet d'un grand nombre de mémoires.

L'état actuel du pays n'a pas été observé avec moins d'attention que l'antiquité monumentale et l'état physique. L'ethnologie, c'est-à-dire l'étude de l'homme et de l'état social, ainsi que des rapports de la population avec le sol qu'elle exploite, tel est le point de vue sous lequel nos voyageurs ont envisagé l'Égypte moderne. Dans cette partie, se range l'histoire des temps qui ont précédé, depuis la chute de la domination romaine en Égypte jusqu'à l'expédition. Les auteurs de l'ouvrage ont étudié et décrit la condition du fellah, travailleur attaché à la glèbe; l'état des Arabes guerriers ou pasteurs, errans ou cultivateurs; celui de l'habitant des villes, ouvrier ou marchand; la population comparée des natifs, Arabes ou Coptes; des étrangers établis comme les Mambaki, les Arméniens, les Grecs et les Syriens; enfin les Osmanlis qui exercent la domination en Égypte depuis le XVI^e siècle. Ils ont exposé les pratiques agricoles que l'on suit, les procédés industriels, les denrées indigènes ou exotiques qui font l'objet du commerce avec l'Asie, avec

le Levant et avec l'Europe; les mesures nationales, les mœurs, les coutumes, les institutions, l'administration, les finances et le système d'imposition territoriale; enfin la population, la mortalité et tout ce qui se rapporte à cette branche importante de l'économie publique. Le Caire surtout a été l'objet d'un examen attentif, comme l'exigeait la seconde ville de l'empire ottoman : enfin la Syrie méridionale a été, comme l'Égypte, explorée et décrite sous le rapport de la géographie et de l'histoire naturelle.

L'ouvrage dont nous parlons a un caractère particulier qui le distingue de toutes les relations connues. Nul voyageur n'y est en scène; si quelques récits sont intéressans, ou même dramatiques, le narrateur y semble étranger, loin d'appeler l'attention sur sa personne. On y chercherait donc vainement le charme attaché aux aventures des voyageurs ordinaires, malgré l'allure propre au style de chacun; il y a une grande liaison entre les écrits, parce que chaque auteur a travaillé sur un plan commun; et si ce *Recueil d'observations et de recherches* a la forme des collections académiques, il a l'avantage d'une juste proportion entre les sujets divers.

Tel est l'aperçu des matières traitées dans la *Grande description de l'Égypte*, et le fruit des travaux des voyageurs français.

Toutefois les contrées environnantes n'ont pas été négligées; ils ont rassemblé des notions sur les oasis; ils ont vu une partie de la Nubie inférieure, et fait connaître les Barabrâs, le commerce du Sennâr et de Dârfour, et les caravanes de l'intérieur de l'Afrique; en Arabie, le site célèbre du mont Sinaï et toute la presqu'île. Le chef de l'expédition a rendu aux sciences géographiques un autre service signalé en protégeant le voyageur Frédéric Hornemann [1], envoyé par la Société de Londres, et en facilitant ses excursions à Syouah et au Fezzan, au lieu de le retenir prisonnier, comme les lois de la guerre l'y autorisaient.

Cette grande collection littéraire était déjà un dédommagement des sacrifices qu'a coûtés l'expédition; mais, aujourd'hui que l'Égypte marche à grands pas dans la voie de la civilisation, il n'y a plus rien à regretter pour la France. Ce sont les propres germes qu'elle a plantés sur cette terre illustre et féconde, qui se développent à présent, sous son influence et par les soins de ses enfans... Nos relations y vont prendre en même temps un développement progressif, et la France aura la gloire d'achever son ouvrage. N'oublions point d'ajouter que parmi les Français qui concourent encore à cette œuvre civilisatrice, M. Jomard, que

[1] Voyez le tome XXV, page 416 de notre *Bibliothèque universelle des Voyages*.

nous citons malgré sa modestie, aussi grande que son savoir et sa bonté, occupe sans contredit le premier rang. Nous avons déjà dit que M. Jomard entretient des relations directes et fréquentes avec le pacha d'Égypte, et c'est aux conseils prévenans et désintéressés de cet ami de la science et de l'humanité que les jeunes Égyptiens venus à Paris ont dû et doivent encore leurs progrès dans les diverses branches de connaissances européennes. Ces pupilles que la France a élevés ouvriront à nos voyageurs la porte de l'Afrique orientale, et nous leur devrons, peut-être bientôt, la découverte des vraies sources du Nil, que nul homme de l'Europe n'a encore touchées, si ce n'est peut-être le célèbre Bruce [1].

Sous le rapport de l'histoire, M. Jomard avait déjà, relativement à l'expédition scientifique de l'Égypte, donné en 1819 [2] un résumé dont nous reproduirons ici quelques passages. Ils compléteront ce que nous avions à exprimer sur ce point.

« L'Égypte, dit avec raison M. Jomard, est un sujet neuf. Ses antiquités sont vraiment historiques. Elles font revivre en entier un peuple imparfaitement connu; elles dévoilent l'état des sciences et des arts à une époque extrêmement reculée. Elles offrent donc un vif intérêt. Ce ne sont pas des

[1] Tome XXIII de notre *Bibliothèque universelle des Voyages*.

[2] *Revue Encyclopédique*, mai 1819.

fragmens épars que l'on complète par le secours de l'imagination, et que l'on restaure à l'aide des auteurs, comme on l'a fait souvent pour les travaux des Grecs et des Romains; ce sont des ouvrages que quarante siècles ont respectés, et qui nous sont parvenus presque intacts, ou des tableaux instructifs et variés, dont le seul aspect condamne la plupart des relations imprimées jusqu'à ces derniers temps sur l'Égypte.

«En effet, quand on compare les voyages publiés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle avec les dessins qui les accompagnent, on ne trouve rien dans ceux-ci qui justifie celles-là; et l'admiration que tous les écrivains narrateurs font éclater pour les monumens de l'Égypte ne paraît plus que le fruit de l'exagération, si commune aux voyageurs. Pourtant, cet accord unanime d'hommes possédant des connaissances diverses, nés dans des pays et des siècles différens, doit frapper l'esprit qui médite. Il en est de même de l'imperfection souvent grossière des images que les voyageurs ont rapportées. Voilà deux faits communs à tous, autant contradictoires entre eux, et qui doivent tenir également à deux causes également constantes. Or il n'est pas difficile de reconnaître que c'est la beauté réelle des monumens de l'Égypte qui a produit universellement cet enthousiasme des voyageurs, non pas seulement parmi les modernes, mais encore

chez les anciens, et parmi les plus illustres d'entre eux. N'a-t-on pas vu un Germanicus payer aux arts de l'Égypte un tribut d'admiration, à l'exemple du père de l'histoire et du prince des philosophes?

« Je vais m'étendre (dit Hérodote dans son deuxième livre), sur ce qui concerne l'Égypte, parce qu'elle renferme plus de merveilles que tout autre pays, et qu'il n'y a point de contrée où l'on voie tant d'ouvrages admirables et au-dessus de toute expression. »

« Ainsi, Hérodote mettait ce pays-là au-dessus de l'Inde, de l'Assyrie, de la Perse, de la Babylonie, de la Phénicie, et même de la Grèce entière. Mais si, par impossible, on accusait le goût de ces mêmes Grecs, dont pourtant nous sommes les disciples fidèles et les imitateurs serviles, recourons à des juges qu'il est difficile de récuser. Ceux de nos compatriotes qui ont vu l'Égypte dans ces derniers temps, sans exception d'âge ou d'études, et quelle que soit l'école à laquelle ils ont appartenu, ont tous payé le même tribut à ses monumens. Les voyageurs de notre nation, qui ont précédé la grande expédition française, et les relations des Anglais, des Allemands, des Danois, des Suédois et des Italiens ne sont pas moins d'accord sur ce sujet. Tant de juges si divers ne peuvent avoir été d'une opinion si unanime, que par un sentiment

intérieur et invincible de la vraie grandeur des ouvrages de l'Égypte.

« Le second fait, c'est-à-dire, l'imperfection des ouvrages recueillis par les voyageurs, s'explique assez clairement de lui-même, moins encore par leur ignorance de l'art du dessin que par l'impossibilité bien connue où ils se sont trouvés de visiter à loisir les monumens, d'y séjourner long-temps, d'exécuter des dessins corrects et complets, de prendre des mesures exactes, de faire des observations suivies et précises, enfin de rien entreprendre de ce qui aurait compromis leur sûreté personnelle. Mais en même temps, rien ne pouvait leur ôter la première impression de ce grand spectacle, de ces ruines éloquentes; et ils ont été vrais, là où ils ont pu l'être, c'est-à-dire en exprimant ce qu'ils avaient senti.

« L'avantage qu'on a eu dans l'expédition française sur les voyageurs modernes, on l'a aussi obtenu sur les anciens. Ceux-ci ont vu à la vérité des monumens mieux conservés; mais la religion n'était pas entièrement éteinte, et les temples, pour avoir été violés par Cambyse, n'étaient point abandonnés. Il ne leur a donc pas été possible de pénétrer dans les sanctuaires, et d'en étudier à loisir toutes les parties. Eudoxe aura visité le portique d'un temple et aperçu quelques représentations symboliques; Platon a pu entrevoir quelques pein-

tures à Héliopolis et dans les palais des rois; mais il est douteux que les Grecs (sauf le petit nombre de ceux qui se sont fait initier) aient eu la liberté d'entrer dans l'intérieur des édifices destinés au culte. Ils ont appris tout ce qu'ils savent sur l'Égypte, ou par les conversations des interprètes, ou par l'étude de quelques manuscrits. Dans ces derniers temps, au contraire, on a pu étudier les arts et les sciences de l'Égypte avec bien plus de loisir et de fruit que tous les voyageurs grecs ensemble.

« Quel exemple on pourrait citer du peu de lumières que ces mêmes Grecs possédaient sur les monumens de l'Égypte, si l'on en juge par les mêmes traditions qu'ils nous ont transmises! Nous avons découvert, au commencement du siècle, et l'on découvre encore tous les jours, des traits caractéristiques de l'antique civilisation égyptienne, sur lesquels tous les auteurs anciens ont gardé un silence absolu. Où trouve-t-on, dans les historiens grecs et romains, un seul mot sur les représentations astronomiques des peuples, sur les zodiaques dont les plafonds sont ornés, sur les peintures presque prodigieuses dont les hypogées sont couverts? Et ce grand monument souterrain, récemment découvert à Thèbes dans la vallée des tombeaux des Rois, qui surpasse, par l'éclat des couleurs et la richesse des sculptures, tout ce qu'on avait admiré jusqu'à ce jour, quel passage historique

aurait fait deviner son existence ? Que savions-nous sur la nature des couleurs, aussi brillantes qu'elles sont inaltérables, et dont l'art des modernes, si perfectionné, serait heureux de surprendre le secret ?

« Lorsqu'un hasard inespéré a fait découvrir de fragiles manuscrits que renferment les corps embaumés, avait-on le soupçon d'un fait aussi important ? Que savaient, ou que nous ont appris les historiens sur la disposition et la décoration de l'architecture ; sur les proportions des monumens et sur une foule de questions curieuses que présentent les immenses travaux qu'on a faits au sein des montagnes primitives, l'exploitation des carrières les plus belles et les plus vastes du monde, la coupe des pierres, les procédés des arts, tout ce qui suppose enfin des notions exactes et des observations assidues de la nature ? Que savions-nous par les auteurs, sur la forme, sur le goût et la richesse des meubles, des armures, des costumes et des étoffes de ces peuples, preuves certaines d'un état de civilisation très avancée ? Quelles lumières avons-nous puisées dans les écrits des Latins et des Grecs sur les mœurs, les instrumens, les arts usuels, les scènes familières de la vie, et tout ce qui constitue l'état civil d'un pays ; tandis que le premier aspect d'une des catacombes égyptiennes nous en a révélé le curieux tableau ? La seule vue des harpes des tombeaux des rois, composées d'un grand

nombre de cordes, et revêtues des plus riches ornemens, on apprend cent fois plus sur l'état de l'art musical en Égypte que tous les passages des auteurs. Enfin, trouvons-nous dans leurs écrits une seule mention des monumens construits par les Égyptiens dans les déserts qui sont à l'orient et à l'occident du Nil, et jusque dans la grande oasis, monumens que vient de découvrir, l'année dernière, un voyageur français? (M. Caillaud.)

« On peut faire la même remarque sur les antiquités de l'Inde. Les grands monumens qu'elle renferme semblent avoir été inconnus des anciens écrivains.

« Nous avons donc, sous ce rapport, des avantages incontestables sur les Grecs, et c'est aujourd'hui seulement que l'on peut se promettre d'obtenir des notions exactes sur les arts de l'Égypte, sur l'état des sciences dans ce pays, sur son état civil et son ordre social. Jusqu'au commencement du siècle (on ne craint pas de l'avancer), l'Europe n'en avait qu'une idée fausse ou superficielle.

« Mais, autant nous l'emportons sur les anciens dans la connaissance de cette nation singulière, autant l'Égypte elle-même était digne de ces recherches plus profondes, par les traits qui la distinguent de toutes les nations connues; elle est en effet hors de toute comparaison avec les autres peuples, non-seulement par la grandeur et la durée de ses ou-

vrages, mais (ce qui est digne de remarque) par la libéralité avec laquelle son sol et son climat ont été partagés. C'est sur les bords du Nil que la nature s'est plu à rassembler les matières les plus rares, les plus solides et les plus belles que la main de l'homme puisse consacrer à élever des monumens durables. Le porphyre, le granit, les pierres les plus précieuses, l'albâtre et la pierre calcaire la plus propre au ciseau, abondent dans ce pays sous des formes variées. Aussi peut-on dire que, si aucun peuple n'a élevé de plus grands monumens, aucun n'a été plus favorisé par les avantages physiques et matériels; et l'on ne saurait décider si c'est parce qu'il avait acquis une grande habileté dans l'architecture qu'il a employé avec art tous ces matériaux, ou bien si c'est la présence de ces mêmes matériaux de ces montagnes (que j'oserais appeler des mines de monumens), qui a inspiré ses artistes, qui a contribué à développer leur goût et les a portés à donner à leurs ouvrages le caractère de la stabilité. D'autres qualités non moins précieuses appartiennent au climat des bords du Nil. Essentiellement conservateur, il a permis à l'architecte d'introduire dans ses plans de riches avenues de monolithes qui, par leur isolement, sembleraient voués à la destruction, et le seraient en effet partout ailleurs. De là les obélisques et les statues colossales, disposés en longues avenues, majestueux

ornemens de la ville de Thèbes, et qui n'ont eu ni modèles ni copies dans aucune autre architecture. Cette même condition physique a permis de revêtir des monumens entiers, à l'extérieur, de sculptures en relief, avec une profusion si grande qu'elle excède toute croyance; car, à moins d'avoir vu soi-même ces étonnans édifices, on se refuse à croire qu'un seul d'entre eux renferme trente mille mètres carrés de sculptures travaillées avec un fini et un soin qui ne se démentent jamais. L'imagination recule en quelque sorte devant le calcul, si l'on veut mesurer le même travail sur les temples, les hypogées, les palais et tous les édifices. Mais ce qui étonne encore davantage après ces merveilles, c'est l'abondance des peintures qui enrichissent plusieurs de ces monumens sur toute leur superficie; et, grâce au climat, grâce aux procédés et aux matières employées par les artistes, l'éclat des couleurs est encore tel aujourd'hui, qu'on n'imagine pas qu'il ait pu être plus brillant le jour où le stuc les a reçues. Ainsi, tout portait l'empreinte de la fixité, tout était conçu et exécuté par une longue suite de siècles. Par une pensée sublime, les Égyptiens voulaient vivre dans la dernière postérité. Les ouvrages des arts devaient durer comme les monumens. Il semble que les uns et les autres avaient été inspirés par un ciel toujours constant et par des phénomènes toujours semblables à eux-

mêmes, qui, depuis cinq mille ans, n'ont pas cessé de se reproduire. Toutefois, loin de nous la pensée que les monumens doivent leur conservation au climat seul.

« Les Grecs et les Romains ont construit sur le même sol, bien après les indigènes, et leur travail a disparu.

« Indépendamment de ces précieux avantages, la nature avait élevé des barrières presque insurmontables entre l'Égypte et les autres contrées, comme pour la préserver du fléau des conquérans. Au midi, le fleuve qui la fertilise est arrêté par des cataractes; au nord, une côte peu accessible éloigne les navigateurs; au couchant et au levant, des mers de sable, encore plus difficiles à franchir, défendent les approches de la vallée. Il ne fallait pas moins que ces remparts naturels pour que la nation jetât lentement les fondemens de sa prospérité intérieure, sans être troublée par l'ambition de voisins inquiets et jaloux, ou moins favorisés du ciel.

« Telle était l'heureuse position de l'Égypte, et telles sont aussi les causes de sa longue existence politique. Dès que ses lois éprouvèrent la première atteinte, dès qu'elle admit dans son sein des étrangers, et qu'elle les fit participer au gouvernement, tout fut perdu. Ces mêmes voisins, qui n'avaient pu l'ébranler, trouvèrent un chemin facile jusqu'au

cœur du pays, et tout s'écoula à la fois ; les lois, les mœurs, les sciences et les arts; grande leçon pour les peuples chez qui l'amour de la patrie vient à s'éteindre, ou seulement à s'affaiblir! Toutefois aucune nation n'a vécu aussi long-temps sous le même régime; et autant la durée du gouvernement de Sparte est supérieure à celle des autres, autant l'existence de l'Égypte l'emporte sur celle de Lacédémone, dont le législateur était allé sur les rives du Nil puiser des leçons et des exemples.

« Ce sont là sans doute les traits qui avaient frappé un génie tel que Leibnitz. Interrogeant le passé dans ses sublimes spéculations, non comme ces philosophes dédaigneux qui rejettent l'étude des monumens, il s'était arrêté à contempler un spectacle unique sur la terre. Il avait senti l'importance des grandes antiquités historiques. Il voulait que l'on fouillât profondément ces vieilles archives de l'Égypte; il le demandait à un roi de France, et ce vœu d'un grand homme devait être réalisé un siècle plus tard. Le plus éloquent de nos orateurs (sinon le plus grand de nos philosophes) avait exprimé la même pensée dans un style sublime. L'un et l'autre ont sans doute fixé l'esprit de Louis XIV; mais le temps n'était pas venu; il fallait une foule de circonstances difficiles à réunir, pour exécuter ce projet vaste et hardi. Cette entreprise a marqué la fin d'un siècle, qui sera jugé

par nos neveux. Il semblait qu'elle était destinée à couronner glorieusement une époque orageuse, à effacer des taches sanglantes, à réparer de grands désastres. La gloire de la patrie, l'utilité commune des nations et la restauration d'un grand peuple dont les maîtres de nos pères ont jadis reçu les leçons, tel était le but d'une expédition scientifique et bienfaisante, bien plus que guerrière et offensive. Ainsi l'Europe, après trois mille ans, allait rendre à l'Égypte ce qu'elle avait reçu, pratiquant cette vertu que les Égyptiens ont honorée d'une sorte de culte public, la reconnaissance; ainsi, le nom français allait s'associer aux plus grands souvenirs de l'histoire.

« Le vœu que Bossuet et Leibnitz avaient formé serait demeuré stérile, sans les progrès des connaissances exactes, de l'art d'interroger la nature, et de l'esprit d'observation, qui font aujourd'hui la base des sciences et la gloire de leurs illustres interprètes. Peut-être aussi fallait-il, avec l'avancement des méthodes et le perfectionnement des instrumens, qu'il existât une école familiarisée avec les unes et avec les autres, animée par la passion du vrai et par l'ardeur des découvertes. J'ai nommé l'école polytechnique, dont l'esprit et les méthodes ont tant concouru au succès scientifique de l'entreprise. Maîtres et disciples, tous y avaient puisé des forces qui les ont soutenus au milieu des ha-

sards périlleux qui les ont guidés partout, et qui leur ont appris à tout sacrifier à la vérité, à la fidélité des observations. Ainsi, à cette époque mémorable, les sciences naturelles comme les sciences mathématiques ont eu en Égypte, comme un nouveau sanctuaire, dont les adeptes avaient subi d'utiles épreuves avant d'être initiés. C'est de ce faisceau d'observations qu'est sortie la *Description de l'Égypte*, exécutée elle-même avec l'esprit qui caractérise l'expédition littéraire; où la science des antiquités est appliquée à l'étude des progrès des connaissances exactes et de ceux de l'esprit humain; où l'histoire première des sciences sera fondée sur des monumens irrécusables. Alors, on a vu sortir en quelque sorte de ses ruines une nation plus vantée que bien connue. Conservée elle-même, pour ainsi dire, dans ses immenses catacombes, évoquée enfin devant l'Europe avide de la connaître, elle s'est montrée ce qu'elle était au jour de sa gloire. Après vingt-quatre siècles, elle nous offre de nouvelles lumières et de grands sujets de méditation, singulière destinée d'un peuple qui, après avoir cessé d'exister, menace de survivre à tout ce qui existe, et qui, le plus anciennement connu, présente encore à l'étude un champ nouveau et immense, par l'effet du cours des choses et des révolutions. »

Nous allons maintenant reproduire quelques



traits des parties les plus saillantes du grand ouvrage sur l'Égypte, notamment en ce qui concerne les mœurs et l'état moderne géographique de cette contrée. C'est à la bienveillance de M. Jomard que nous devons la communication des documens où nous avons puisé ce qui va suivre.

L'Égypte est située dans une des positions les plus remarquables du globe; placée à l'une des extrémités de l'Afrique, elle joint ce continent à l'Asie, et ses ports sur la Méditerranée la font en quelque sorte toucher à l'Europe. Cette position entre 24 et 31 degrés latitude nord, 27 et 32 degrés longitude est, suffirait seule pour qu'on pût la ranger parmi les régions les plus chaudes, quand d'autres causes encore ne contribueraient pas à y rendre la chaleur excessive. Dans les appartemens les plus frais, et même dans la Basse-Égypte, le thermomètre de Réaumur se soutient à 24 et 25 degrés pendant les mois de juillet et d'août; mais dans la Thébaïde, il s'élève à 34 degrés au nord et à l'ombre; et dans les sables, sa hauteur atteint jusqu'à 54 degrés. Ce n'est pas uniquement au voisinage de l'équateur que l'on doit attribuer une température si brûlante, mais c'est encore à la disposition même du sol qui, en général peu élevé au-dessus du niveau des mers, est recouvert en partie de sables mouvans; ces sables reçoivent, concentrent et répercutent les rayons du soleil,

qui pendant les mois de l'été est presque perpendiculaire; et cette réverbération porte sur des montagnes peu élevées et dépouillées de verdure, sur des plaines arides où rien ne peut en diminuer l'ardeur, dans des contrées aussi voisines de la zone torride. De là proviennent l'extrême sécheresse du climat et la rareté des pluies rafraîchissantes.

Toutefois cette sécheresse n'est pas également continue dans toutes les parties de l'Égypte; il pleut assez souvent dans les provinces qui avoisinent la Méditerranée, et dans les déserts situés entre les vallées du Nil et la mer Rouge. Des ravins creusés dans plusieurs endroits de la chaîne arabique attestent que ces pluies sont quelquefois assez fortes pour former des torrens. Mais une circonstance qui est un des caractères distinctifs du climat de l'Égypte, et qui est d'ailleurs commune à toute la contrée, c'est l'extrême abondance des rosées, qui ne sont peut-être pas sans influence sur la fertilité du sol, à l'époque où le Nil est au-dessous du niveau des terres. Le propre de ces rosées est surtout de rafraîchir et d'épurer l'air; elles contribuent à refroidir la température; et dans les grandes chaleurs, il en résulte des différences considérables entre le jour et la nuit. Cette variation peut aller jusqu'à trente degrés, et elle s'accomplit en sept ou huit heures seulement. C'est de là que naissent en

partie les ophtalmies si fréquentes sur les bords du Nil.

Il ne pleut presque jamais dans le centre de la contrée; les inondations du Nil ainsi que les rosées nocturnes, dont l'abondance varie suivant le cours des vents, y sont à peu près les seuls principes fécondans. L'excessive ardeur du sol et la direction des vents déterminée par la forme de la vallée, sont les causes de la grande sécheresse de l'atmosphère. Les nuages, formés des vapeurs des mers qui ceignent l'Égypte au nord et à l'est, sont entraînés par les courans d'air; et la force de ces courans est sensible, à quelques distances des montagnes qui bordent à l'est et à l'ouest la vallée du Nil; près de ces montagnes, leur effet est moins puissant; il y pleut quelquefois.

Le Nil commence à grossir vers la fin de juin et au commencement de juillet. Le volume des eaux qu'il reçoit n'est pas assujéti à des règles certaines, non plus que la progression des crues. Dans les années ordinaires, le fleuve s'élève au Caire, de huit mètres; il monte quelquefois beaucoup plus haut, et pour que l'année soit abondante, il faut que le terrain cultivé présente l'aspect d'un lac immense. Les villages, élevés sur des buttes factices, paraissent alors comme autant d'îlots disséminés sur la surface de ce nouvel océan; rien ne peut égaler la majesté d'un pareil spectacle. On peut, du

haut de la citadelle du Caire, embrasser une partie de ce grand tableau. Le terrain propre à la culture, mais qui, trop distant des rives du fleuve, ne peut jouir des avantages de l'inondation, est fertilisé par des canaux ou à l'aide de machines d'une invention simple, connues sous le nom de *roues à pots*. Il est encore une qualité propre au terrain de l'Égypte, c'est d'être imprégné de substanees salines, qui produisent chaque matin des efflorescences à la surface du sol. Sans doute l'action fécondante du limôn du Nil est encore excitée par la présence du sel marin qui abonde partout.

Outre les renseignemens que nous avons recueillis en Égypte, nous emprunterons ici quelques détails au *Mémoire* que M. Jomard a composé *sur la population comparée de l'Égypte ancienne et de l'Égypte moderne*. L'auteur ayant appuyé ses calculs sur des données plus exactes que celles qu'on avait eues jusqu'alors, et ayant mis en balance le nombre des décès, la fécondité des femmes, le montant des impôts, la consommation des grains et d'autres considérations d'économie politique, est aussi parvenu à des résultats que nous regardons comme voisins de la vérité.

D'après ce travail, on peut fixer la population de l'Égypte à environ deux millions et demi d'habitans. Nous ne comprenons point dans ce nombre les tribus arabes qui peuplent les déserts, et qui

ne sauraient être assujetties à un dénombrement exact. Selon la nomenclature formée par M. Jomard, le nombre des cavaliers arabes s'élèverait à vingt-sept mille; si l'on ajoute au moins autant d'hommes à pied et un nombre proportionné de femmes et d'enfans, le total de ces tribus monterait à environ cent trente mille âmes.

En 1798 le Caire renfermait deux cent cinquante à deux cent soixante mille individus, en y comprenant les Mamlouks et les négocians étrangers. D'après un autre calcul fait antérieurement à l'expédition, on comptait trois cent mille personnes.

Sur quatre-vingt-dix-neuf mille individus mâles, on peut en compter au moins trente-six mille qui n'ont point de femmes, la plupart à raison de leur âge. Il n'est guère de famille un peu à l'aise qui n'ait au moins quelques esclaves négresses. Les Européens établis en Égypte peuvent en acheter aussi, pour les employer à leur service; ce qui n'est pas permis dans les autres États du Grand-Seigneur.

Sous le gouvernement d'Aly-Bey, on comptait au Caire vingt-deux mille animaux de louage, tant ânes que chameaux, chevaux et mulets; le nombre de ces derniers était infiniment moindre. Aujourd'hui l'on peut évaluer, sans exagération, à plus de trente mille la quantité des ânes employés pour les courses dans la ville ou aux environs, et pour le transport des fruits ou des herbages. Les Égyptiens

ne connaissent pas l'usage des voitures pour charrier leurs marchandises; ce qui multiplie prodigieusement le nombre des animaux qui leur en tiennent lieu. Le chameau est employé pour les longs voyages. L'âne partage les travaux des jardiniers; et comme il ne demande pas à beaucoup près autant de soin que le cheval, il sert encore de monture à la majeure partie des habitans.

Le vieux Caire contient environ dix à onze mille âmes; dans ce nombre on peut compter six cents chrétiens schismatiques.

L'église offre la réunion de presque tous les cultes et toutes les sectes de la religion musulmane. Ce qui étonnera sans doute les lecteurs accoutumés à lire dans l'histoire des débats sanglans qui ont toujours suivi les schismes religieux, c'est de savoir que toutes ces sectes se tolèrent réciproquement. Point de contestation ni de rivalité, point de persécution de la part des plus forts; aucun ne songe à faire des prosélytes, ce qui démontre leur excessive modération.

Parmi les habitans de l'Égypte, la classe la plus intéressante est sans contredit celle des Qobtes, puisqu'ils se considèrent comme les descendans des anciens Égyptiens, et que leur langage et les probabilités historiques viennent à l'appui de leur prétention.

Les Qobtes avaient des établissemens religieux

d'une grande magnificence, comme l'annoncent encore beaucoup d'églises et de monastères ruinés. C'était surtout dans la Haute-Égypte qu'ils avaient élevé des temples somptueux : la Haute-Égypte paraît être leur berceau ; ils ont toujours été en grand nombre, on les y retrouve encore aujourd'hui. Mais après tant de revers et de crises politiques, ils ont éprouvé le sort des autres habitans de l'Égypte ; leur culte, en perdant la prééminence que lui assurait la domination des empereurs grecs, a perdu une partie de sa splendeur : cependant ils ont encore une centaine de couvens, parmi lesquels on en compte cinq destinés aux femmes. Deux de ces derniers sont situés au grand Caire, deux au vieux Caire, et le cinquième dans les environs. Celui-ci est divisé en deux parties séparées : l'une est pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les deux bâtimens sont renfermés dans la même enceinte.

Les Qobtes ne jouent qu'un bien petit rôle en Égypte ; leur nation vit de son industrie. Elle a su conserver, sous les Turcs, une branche administrative dont elle ne s'est jamais départie depuis les époques les plus reculées : c'est la tenue des registres des contributions et des revenus, la connaissance exacte des propriétés ; en un mot, le cadastre de toute l'Égypte. On accuse les Qobtes de n'être pas toujours stricts observateurs des règles de la probité. On a recours à eux pour le partage des

successions territoriales; ils sont les véritables notaires de l'Égypte, comme ils en sont aussi les arpenteurs.

Le revenu affecté à leur entretien ne leur suffit qu'à force de privations : aussi ne mangent-ils qu'une fois par jour, et leur repas consiste en légumes et un peu de poisson : l'usage de la viande ne leur est permis que les jours de fête. Ils n'ont pour tout habillement qu'une longue robe de laine; les religieuses ne sont pas mieux vêtues.

La nation qobte reconnaît pour chef suprême, au spirituel comme au temporel, un pontife qui, sous le titre de *patriarche*, est le premier personnage de l'église. Son pouvoir n'a d'autres bornes que celles que lui imposent les usages établis et la volonté des maîtres de la province.

Quand un Qobte, par exemple, se rend coupable de vol envers un musulman, celui-ci porte plainte au patriarche; si, au contraire, le musulman est le voleur, le Qobte l'accuse devant le qâdi, ou bien il a recours à la justice du commandant de la ville. Les parties qobtes font elles-mêmes valoir leurs droits devant les tribunaux.

Mais les assassinats et le jugement des grands crimes ne sont plus de la compétence du tribunal du patriarche; il n'appartient qu'aux officiers chargés de la police des villes de poursuivre et de châtier les grands coupables. Quelquefois le crimi-

nel se soustrait à prix d'argent au glaive de la justice, ainsi que cela se pratique parmi les musulmans.

Le patriarche doit toujours être choisi parmi les religieux du couvent de Saint-Antoine; il est électif. Lorsqu'on veut lui donner un successeur, les évêques et les prêtres les plus considérés réunis s'adjoignent les notables de la nation. L'assemblée générale se compose de quarante ou cinquante personnes; alors on procède à la nomination, et celui des religieux qui obtient le plus grand nombre de suffrages est élevé à la dignité pontificale.

Les évêques tiennent le second rang dans la hiérarchie parmi les Qobtes. Ces prélats, qui sont au nombre de douze, n'ont pour tout revenu que les aumônes de leurs provinces.

Les ecclésiastiques d'un rang inférieur jouissent aussi d'une grande considération; mais ils sont pauvres et ignorans. Les règlemens de leur Église leur permettent d'avoir une femme; mais leur mariage doit précéder leur consécration, et il ne leur est permis de se marier qu'une fois en leur vie. A la mort d'un curé qobte, ses principaux paroissiens se réunissent pour désigner à l'évêque de la province l'ecclésiastique qui leur semble le plus digne de succéder au défunt; le prélat consacre aussitôt ce pasteur de leur choix. Toutes les églises sont la propriété du clergé; elles sont entretenues par les aumônes et les quêtes.

Un Qobte se confie aveuglément aux prêtres de sa croyance; ceux-ci exercent un très grand ascendant sur les esprits.

Ces chrétiens ont leurs temps de jeûne et leurs jours de solennités religieuses; les époques en sont à peu près les mêmes que pour nous; la seule différence consiste dans le plus ou moins de durée et dans le mode d'accomplissement.

Les Qobtes ont aussi la confession, et cette pratique religieuse leur est commune avec les chrétiens en général. Mais un usage qui leur est propre, c'est la circoncision pour les deux sexes. Les femmes insistent sur la nécessité de circoncire leurs enfans, parce qu'elles s'imaginent qu'ils ne seraient pas propres à l'acte de la génération sans avoir subi ce douloureux préliminaire. L'usage de couper le clitoris aux jeunes filles est général partout. On circoncit les deux sexes à l'âge de sept ou huit ans. Le jour de la cérémonie est ordinairement terminé par une fête de famille.

On marie les jeunes gens dès qu'on les croit nubiles. Les filles le sont à douze ans et les garçons à quatorze. Les enfans apprennent de bonne heure à lire et à écrire.

La masse de la population égyptienne se compose d'Arabes qui appartiennent essentiellement à la contrée, et qui ne diffèrent en rien dans leurs usages de ceux des Égyptiens proprement dits. Les Arabes

errans, divisés en tribus nomades, promènent leurs tentes de déserts en déserts, et n'obéissent qu'à leurs cheiks.

Lorsque l'expédition française arriva en Égypte, elle y trouva les Mamlouks en possession du pouvoir. On n'ignore pas que c'étaient des étrangers venus de la Géorgie ou de la Circassie, privés des moyens naturels de se reproduire et achetant de jeunes esclaves qu'ils dressaient aux exercices militaires, et qu'ils affranchissaient dans la suite. Aujourd'hui les Mamlouks sont à peu près éteints en Égypte, ainsi que nous l'avons dit en donnant un fragment du Voyage de Volney.

Parmi les étrangers qui concourent à la population de l'Égypte, on doit citer les esclaves noirs des deux sexes. Chaque année les marchés du Caire sont couverts de ces malheureux; le nombre des femmes y surpasse celui des hommes. Ce commerce infâme est une des branches d'industrie de la contrée. Les marchands du Caire expédient les esclaves dans les grandes villes de l'Asie, comme à Smyrne, Constantinople, etc.; cependant il en reste beaucoup en Égypte, où on les emploie à divers travaux. Les Égyptiens prisent surtout les jeunes Négresses; un homme à son aise en achète deux, trois, jusqu'à six pour son usage personnel.

Les chrétiens ont le privilége de posséder des esclaves en Égypte, quoiqu'ils ne puissent en jouir

dans les autres États turcs. Mais ce privilége est encore borné, en ce qu'il leur est défendu d'avoir des mâles à leur service; ils peuvent tout au plus acheter de jeunes garçons, dont ils se débarrassent lorsque ceux-ci commencent à grandir; mais on leur permet d'avoir autant de femmes qu'ils peuvent en acquérir; ainsi chaque femme en possède au moins une ou deux pour le ménage.

Les *Odjagly* ou Ottomans domiciliés sont en petit nombre. Leurs races s'éteignent comme celle des Mamlouks, et par les mêmes raisons. On compte plusieurs familles syriennes établies pour le commerce; elles n'entrent pas pour beaucoup dans la balance de la population.

Des tribus de Nubiens ou de *Barabrah* occupent plusieurs cantons de la Haute-Égypte et quelques villes voisines de la cataracte de Syène. Ces tribus sont misérables, et se composent de quelques familles seulement.

Enfin, nous citerons en dernier lieu les Francs et autres chrétiens étrangers. Les Francs ne se fixent que dans les places de grand commerce, comme Alexandrie, Rosette, Damiette et le Caire; mais cette classe étrangère est plus remarquable par l'importance de ses opérations commerciales que par son importance numérique.

Il en est de l'Égypte comme de la plupart des contrées de l'Orient; on y trouve en quelque sorte

un mélange confus d'habitans et de mœurs qui se rattachent à des origines diverses et dérivent de plusieurs causes. Dans les villes on trouve, à quelques différences près, les mœurs des peuples orientaux. Ces différences ont été nécessitées par la nature du sol et du climat. Dans les campagnes et les déserts on reconnaîtrait l'homme des premiers âges du monde à la simplicité de ses goûts, si, par la dépravation de plusieurs de ses habitudes, il ne se rapprochait pas des siècles corrompus.

Toutes ces classes de la population parlent une langue commune, l'arabe. Les Qobtes ont généralement adopté cet idiome. Si quelques Osmanlis ont conservé l'usage de leur langue maternelle, ils s'en servent entre eux et dans leurs rapports avec les officiers du pacha qui gouverne l'Égypte au nom du Grand-Seigneur.

Ce n'est pas sur la physionomie que l'on pourrait découvrir ce qui se passe dans le cœur des Égyptiens; la figure n'est point chez eux le miroir de la pensée. Dans toutes les situations de la vie, leur extérieur présente la même uniformité. Qu'ils soient dévorés par les soucis ou les remords, ivres de bonheur, accablés d'un remords imprévu, tourmentés par la jalousie ou la haine, bouillonnans de colère ou altérés de vengeance, ils conservent dans leurs traits la même impassibilité. On pourrait assigner plusieurs causes à cette étonnante insensi-

bilité. Le climat n'y est peut-être pas étranger; présentant toujours le même aspect, il communique en quelque sorte aux esprits son immuable fixité ; mais les principales causes sont à coup sûr l'éducation et le dogme du fatalisme, généralement répandu parmi le peuple; enfin, l'habitude de se voir exposés sans cesse aux caprices des tyrans qui oppriment la contrée. Chaque jour, chaque instant, voit naître de nouveaux périls, et l'imprévoyance devient pour les Égyptiens, comme pour les Orientaux en général, une sorte de refuge contre la violence. Un geste, un regard, un soupçon, est puni comme un crime : de là cette étude profonde de la dissimulation, qui devient ensuite pour eux un état habituel. Les plaintes et les cris sont superflus devant la volonté des oppresseurs; l'Égyptien sait marcher au supplice, mourir sous le bâton et se taire. « Dieu le veut, Dieu est grand, Dieu est miséricordieux, » tels sont les seuls mots qui échappent de sa bouche à la nouvelle d'un succès inespéré, comme à celle des plus grands malheurs. L'apathie des Égyptiens fixés dans les villes forme un si grand contraste avec nos mœurs, qu'on les prendrait d'abord pour des hommes stupides et hébétés. La nonchalance accompagne leurs gestes, leurs discours, leurs moindres actions : elle se montre même dans leurs plaisirs. Étendus une partie du jour sur des coussins ou sur de simples

nattes, suivant l'état de leur fortune, ils ne paraissent occupés que du soin de remplir et vider alternativement leurs pipes. Aucun soin ne paraît les occuper ; leur imagination semble engourdie comme leur corps : cet état pourrait presque se comparer à une léthargie morale; à peine si la lecture de leur sentence de mort pourrait leur arracher une exclamation.

Cependant sous le voile de cette apparente impassibilité, se cache une imagination ardente; et il serait injuste de refuser aux Égyptiens toute sensibilité; leur silence rend au contraire leurs sensations plus fortes en les concentrant, et communique à leur âme une sorte de vigueur qui les rend quelquefois capables des actions les plus hardies. Enfin, la réflexion gagne en profondeur ce que l'esprit perd en vivacité. Les facultés de l'attention et de la mémoire sont portées au plus haut point par ces hommes que l'on croirait tombés dans une apathie absolue.

Les sensations de ce peuple sont accommodées à ses autres habitudes; elles consistent, outre des bains, dans des jouissances bizarres; il faut que des serviteurs leur frottent souvent les pieds, soit avec la main, soit avec une scorie de brique lisse; ils passent beaucoup de temps à se caresser la barbe: ce dernier usage est très ancien en Orient. On ne chatouille de la main la plante des pieds que dans

la société intime de quelques parens ou amis; les bienséances ne permettent pas cet acte étrange de volupté en public. Quant au frottement avec la scorie de brique, on ne le pratique qu'au sortir du bain; et c'est tout ensemble une sensation voluptueuse et un acte de propreté.

Des sensations de ce genre sembleraient bien insipides à un Européen; mais elles suffisent à la mollesse et à l'insouciance de l'Égyptien : il les savoure au milieu des parfums et d'une fumée odoriférante; il peut se les procurer partout, puisqu'elles dépendent de sa volonté. Si l'on ajoute à ce court exposé les plaisirs du harem, de la musique et du chant, ainsi que l'usage qu'ils ont de dire ou d'écouter des contes, ce qui occupe une grande partie de leurs soirées, on aura une idée à peu près complète de la vie des Égyptiens.

Tout, chez ce peuple, porte l'empreinte d'un contraste frappant avec les habitans des contrées européennes; cette différence est l'ouvrage du climat, des institutions civiles et des préjugés religieux. L'absence des lois paralyse l'industrie, comme l'excessive chaleur nuit à l'exercice des facultés physiques.

Toutes les branches de l'industrie sont également en proie à l'arbitaire; cependant le commerce se soutient, non qu'il soit encouragé par le gouvernement, mais parce que la position de l'É-

gypte et la richesse de ses productions lui fournissent un aliment intarissable.

La classe indigente a des mœurs moins efféminées que la classe aisée : le malheureux dont l'existence journalière est le fruit d'un travail assidu, est actif et même infatigable par nécessité.

Le *fellah*, ou cultivateur, brave les rayons d'un ciel brûlant pour ensemencer la terre qui doit fournir aux besoins de sa famille. Un Européen qui a vu sur leurs divans les riches Égyptiens plongés dans la mollesse, ne craignant pas pour ainsi dire de se fatiguer en faisant un signe à leurs esclaves, voit avec étonnement, dans les exercices militaires des Mamlouks, le *säys*, ou valet d'écurie, courir devant le cheval de son maître, et suivre tous les mouvemens pendant plusieurs heures, sans donner le moindre signe de malaise ou de lassitude, tandis qu'un soleil ardent frappe d'aplomb sur son corps à demi nu. Ces domestiques sont pris pour l'ordinaire dans la classe des fellah.

Qu'un Européen vante à un habitant du Caire les délices de la promenade et la beauté des lieux qui y sont consacrés en Europe ; celui-ci a peine à concevoir comment un exercice aussi fatigant peut avoir des charmes pour l'homme riche. En Égypte il est ennemi de tout mouvement, ainsi que le remarque M. Chabrol, dans son beau travail sur l'Égypte.

Les paysans sont doués, en général, d'une bonne

santé; leurs traits sont prononcés, et contrastent avec l'avilissement dans lequel cette race est tombée. Ces hommes que l'on désigne sous le nom commun de *fellah* sont endurcis à toutes les fatigues; on les voit coucher à midi sur une terre brûlante, et dormir ainsi plusieurs heures de suite, exposés à toute l'ardeur du soleil : il n'en faudrait pas davantage pour tuer un Européen; mais telle est la force de l'habitude, que les fellah n'en ressentent aucune incommodité. La transpiration est presque insensible chez eux. Cette classe n'a pour elle que la force physique; pour le reste, elle est peut-être la plus malheureuse de l'Égypte.

Les riches et les habitans des villes sont loin d'avoir une constitution aussi robuste que les *fellah*; on remarque chez eux une espèce de faiblesse et de délabrement, qui se déclare dès le bas âge. Les enfans des deux sexes sont d'une complexion délicate; devenus grands, ils conservent la même apparence : on les prendrait d'abord pour des hommes valétudinaires. Les Égyptiens riches sont fort sujets surtout aux maux de dents; il est rare d'en trouver quelques-uns qui aient la bouche saine, bien qu'ils prennent toutes les précautions imaginables pour la maintenir telle. Ils se la nettoient deux fois par jour avec une sorte d'eau savonneuse, et ne manquent jamais de répéter la même cérémonie après avoir mangé la moindre chose.

Les Égyptiens se distinguent par leur respect pour les vieillards. L'amour filial est aussi l'une des principales vertus de ce peuple; les jeunes gens ont pour leur père une vénération religieuse; ils n'osent pas fumer devant eux.

Mahomet a recommandé les ablutions fréquentes, et cette pratique est devenue l'un des principaux devoirs du culte que ce législateur a institué. On ne saurait le blâmer à cet égard, puisque, dans les pays chauds, les ablutions, dit M. Chabrol, sont indispensables à la propreté, et même nécessaires à la santé. Les musulmans se lavent tout le corps aussi souvent qu'ils le peuvent, ou se bornent à en laver quelques parties. De ce nombre sont les parties génitales; ils se servent de la main gauche pour cette opération : la droite est destinée à des fonctions plus nobles; elle doit diviser et distribuer les alimens, saluer et donner aux grands des signes de respect et de dévoûment, en se posant sur la tête.

Les mosquées offrent un assemblage monstrueux d'individus livrés aux choses les plus contraires à la majesté du lieu, et quelquefois même à des occupations dégoûtantes. Là se voient pêle-mêle des dévots en prières, des malheureux qui détruisent leur vermine, des oisifs qui dorment, des artisans qui se livrent à leurs travaux : ces abus sont tolérés, et l'Égypte n'est pas la seule région mahométane où ils soient consacrés par l'usage.

Les Égyptiens ont plusieurs pratiques ridicules qui tiennent à la faiblesse de leur organisation morale. Un mahométan, après s'être coupé quelques cheveux ou quelques poils, se garderait bien de les jeter au vent; il les renferme soigneusement dans un papier ficelé qu'il cache dans un trou. Ce procédé bizarre est suivi généralement par le peuple.

Pendant que l'armée française occupait la contrée, on avait établi dans toutes les villes des hôpitaux militaires; des musulmans étaient attachés à ces hôpitaux pour la sépulture des morts. Ils plaçaient les corps dans une position tout-à-fait contraire, selon qu'ils appartenaient à un mahométan ou à un chrétien. On leur demanda un jour la cause de cette distinction : « C'est, répondirent-ils sérieusement, que les disciples de Mahomet doivent aller au ciel; voilà pourquoi nous les couchons sur le dos; les âmes des infidèles, au contraire, descendent dans un lieu souterrain, et voilà pourquoi nous couchons leurs cadavres sur le ventre : c'est pour faciliter et abréger le voyage des âmes. »

Les Mamlouks ont des habitudes appropriées à leur caractère et à leur éducation; jamais on ne les voit sans armes; ils ne se rendent pas même à un dîner de cérémonie sans en être revêtus. Les trahisons fréquentes parmi eux les obligent à cette précaution; d'ailleurs les grands repas ont souvent été l'occasion et le moyen des meurtres et des

vengeances; ils se tiennent donc sur leurs gardes contre de pareilles embûches. La coutume d'être armé constamment est générale. Les armes font en quelque sorte partie de leur costume; il y manquerait quelque chose, si la ceinture n'était pas garnie de riches pistolets et d'un beau poignard. Cet appareil martial est d'accord avec leur genre de vie et leurs inclinations guerrières.

S'il est vrai que l'Égypte antique ait inspiré au prophète Orphée les premières idées de l'harmonie musicale, l'Égypte moderne est bien déchue sous ce rapport comme sous tous les autres. La musique n'est plus dans cette contrée qu'une barytonie bruyante dont l'éclat disgracieux révolte le bon goût et blesse l'oreille. Cette musique, toute vicieuse qu'elle paraît, a cependant la puissance de charmer le beau sexe égyptien, qui en même temps méprise souverainement la musique européenne. Les Français de l'expédition voyaient souvent des femmes se pâmer de plaisir en entendant la voix rauque des chanteurs arabes, qui sont d'ailleurs estropiés pour la plupart et d'un extérieur dégoûtant. Ils accompagnent leurs chants d'un ou deux instrumens aigres et sans accord entre eux. Mais les musiciennes par excellence sont les *a'lmeh*; celles-là ont le privilége exclusif de faire les délices des Égyptiens. Du reste, les a'lmeh ou almés ont aussi la voix fausse et désagréable : il faut être Égyptien

pour y trouver quelque chose de mélodieux. Ces femmes, qui appartiennent ordinairement aux classes du peuple, sont réputées poètes et inspiratrices.

Une des choses qui frappent le plus un Européen, en parcourant les rues du Caire, c'est de voir des enfans couverts de haillons et de poussière raisonner entre eux avec beaucoup de sang-froid, de gravité et d'importance. Il n'est pas moins étrange pour lui de voir les gens du peuple se quereller avec véhémence, s'accabler réciproquement d'injures et pousser des cris violens, se menacer et même se toucher légèrement avec le bâton, puis se séparer sans en venir à d'autres voies de fait; il est rare que leurs disputes aient un résultat plus sérieux.

On remarque dans les ateliers l'adresse avec laquelle les ouvriers se servent de l'orteil du pied pour accélérer leurs travaux : leurs mains auraient peine à exécuter les mêmes mouvemens avec plus de justesse et de célérité.

On peut citer sous le rapport de l'adresse, l'habileté des barbiers égyptiens. Ils sont peut-être les premiers du monde dans leur profession; cependant leurs manières sont gênantes quand on n'y est pas accoutumé. Ils excellent surtout dans l'art de raser la tête.

Les Orientaux livrés au commerce de l'argent

jouissent, en général, d'une assez mauvaise réputation sous le rapport de l'intégrité; mais cette inculpation est injuste. Les peseurs publics et les *seraf*, ou changeurs de monnaies, sont connus en Égypte pour leur délicatesse et leur probité : il n'est presque pas d'exemple que des hommes de cette profession aient abusé des fonctions délicates dont ils sont chargés. Le commerce fait le plus grand éloge des *seraf*; il est vrai qu'ils ont assez de moyens légitimes pour amasser rapidement une grosse fortune sans avoir recours à la fraude. Au bout de quelques années, ils quittent leur charge, ou la conservent pour leur plaisir; car ordinairement ce temps leur suffit pour devenir assez riches.

Avec une température à peu près constamment égale, un ciel toujours serein, l'Égypte ne peut avoir qu'un petit nombre de maladies; mais elles sont la plupart terribles, la peste, par exemple, qui, par l'inconcevable activité de ses élémens morbifiques, a échappé jusqu'à ce jour aux recherches de la science médicale. Ce fléau ravage l'Egypte à des époques plus ou moins éloignées; mais on peut dire qu'il cesse rarement au Caire et à Alexandrie; comprimé par les fortes chaleurs de la canicule ou par la fraîcheur de l'hiver; il renaît aussitôt que la saison plus tempérée lui rend ses forces destructives. La peste est quelquefois bénigne, de courte durée et peu dangereuse; alors

elle disparaît promptement pour se montrer de nouveau à quelques mois d'intervalle. L'imprévoyance des musulmans et leur superstitieuse crédulité sont les principales causes de la perpétuité de ce fléau, qui se communique par le contact : si l'on peut s'isoler complétement, et s'abstenir de toucher un malade ou de recevoir son souffle, on est à peu près certain d'échapper.

Entourés de déserts dont les sables fins et subtils sont constamment chariés dans l'air par le vent, exposés aux transitions subites de la température et à des rosées excessives, les Égyptiens ont dû être sujets à l'ophtalmie de temps immémorial; c'est ce que prouve le passage d'Hérodote où il désigne, en parlant des médecins, ceux qui s'occupaient exclusivement de traiter les maux d'yeux. Aujourd'hui l'ophtalmie n'est pas moins commune qu'elle ne devait l'être alors. Nos soldats n'ont pu se soustraire à cette maladie; on la croit contagieuse. Les étrangers lui paient en général une sorte de tribut, elle s'attache à eux de préférence.

Les hernies et les hydrocèles sont encore des maladies communes en Égypte : elles le seraient bien davantage sans la sage précaution des paysans, qui se compriment le bas-ventre au moyen d'une large ceinture de cuir.

Pour passer à un autre sujet, disons que le rang et la fortune établissent parmi les Égyptiennes des

différences bien plus grandes encore que chez les peuples d'Occident: ces différences sont moins dans l'éducation qu'elles reçoivent, et qui est presque entièrement nulle pour tout le sexe, que dans les habitudes de leur intérieur et dans le cérémonial dont s'entourent les femmes de distinction. Sous le rapport des mœurs, il n'y a, à proprement parler, que deux classes de femmes en Égypte: celles dont la richesse favorise l'indolence, et dont la vie entière s'écoule dans les loisirs du harem; et celles que leur pauvreté condamne au travail et à une existence active. Voyez chez elle l'épouse d'un bey: étudiez ses goûts, sa conduite, ses plaisirs privés, ses occupations journalières; elle vous donnera une idée complète de toutes les femmes opulentes. Pénétrez ensuite sous le toit de l'artisan ou dans le chaume du fellah; les femmes d'une condition obscure ressemblent toutes à celles que vous y verrez. D'un côté, vous avez trouvé tous les raffinemens de la mollesse; de l'autre, toutes les habitudes du travail.

Mais il est un goût inné chez les femmes, et qui, étant indépendant de l'inégalité des rangs, semble rapprocher toutes les conditions; il est, pour ainsi dire, le seul point de ressemblance qui lie entre elles toutes les classes; c'est la coquetterie, j'entends l'amour de la parure. Bien des femmes en Égypte portent sur elles toute la fortune de leurs maris; et

il n'est pas rare de voir l'épouse d'un simple artisan parée de bijoux précieux dont s'enorgueilliraient nos plus grandes dames d'Europe. Telle femme a des diamans, qui manque souvent de pain.

Ce penchant des Égyptiennes pour un genre de toilette aussi dispendieux, joint à l'espèce d'amour-propre que le plus petit marchand semble mettre à satisfaire les désirs de son épouse, restreint plus qu'on ne saurait le croire l'exercice de la polygamie. Les musulmans qui ne jouissent que d'une fortune médiocre se contentent d'une femme ou de deux au plus; avec un plus grand nombre il leur serait impossible de les maintenir toutes au même rang. C'est ainsi que la vanité a mis des bornes à l'intempérance.

On sait combien la vie d'une dame de harem est oisive et monotone; couchée tout le jour sur un divan, ou bien assise, les jambes croisées, sur des coussins moelleux, et entourée d'une foule d'esclaves occupés à prévenir ses volontés ou à lui épargner le moindre mouvement, elle acquiert bientôt un embonpoint incommode. Cet embonpoint passe aux yeux des Turcs pour l'une des principales conditions de la beauté; mais peut-être ne flatte-t-il autant leur goût que parce qu'il est ordinaire à toutes les femmes élevées dans l'aisance. Du reste, leur peau est d'une extrême blancheur; elles ont

pour la plupart de très beaux yeux; leurs traits sont généralement réguliers, mais l'immobilité de leur physionomie leur donne peu d'expression; leur maintien décèle l'indolence; leur esprit est sans culture. Elles ont recours à des moyens qui nous paraissent tous plus étranges les uns que les autres, pour ajouter à leurs charmes ou pour corriger les vices de nature. Des sourcils trop épais étant à leurs yeux une sorte de difformité, elles se servent du rasoir pour en réduire la largeur à un mince filet au-dessus des paupières. Elles connaissent le fard, les mouches et toutes les ressources de la coquetterie européenne. Les jeunes filles qobtes ou grecques qui ambitionnent de posséder avant l'âge les appas de l'adolescence, appliquent sur leur gorge naissante des compresses de mie de pain chaud, et cet expédient produit son effet; mais les mamelles, en se développant avec rapidité, perdent aussi de leur élasticité. On pourrait peut-être attribuer en grande partie à l'emploi de cet étrange procédé le prompt dépérissement des charmes des femmes orientales.

Dans les conditions inférieures, les femmes s'occupent du ménage; les douceurs de l'oisiveté ne sont pas faites pour elles. On les voit dans les campagnes partager les travaux de leurs maris, contribuer du moins à les rendre moins pénibles; aussi jouissent-elles de tous les avantages physiques

qui résultent d'un exercice régulier; leur corps est vigoureux sans être surchargé d'embonpoint; leurs mouvemens sont faciles; leur démarche est aussi aisée que celle des femmes du bon ton paraît pesante. Simples dans leurs vêtemens, on remarque encore, à travers la médiocrité de leur parure, un désir de briller parmi leurs compagnes, soit en couvrant leurs doigts de larges anneaux d'argent comme les sâys, soit en ornant les tresses de leurs cheveux de quelques pièces de monnaie.

Le Caire et Boulâq renferment plusieurs familles de la Syrie; les femmes qui leur appartiennent sont généralement belles et d'une taille élevée; leurs grands yeux noirs ont quelque chose de séduisant; mais leur nez aquilin, un peu long, donne peut-être à leur physionomie un air de gravité trop prononcé. Elles l'emportent néanmoins de beaucoup sur les femmes turques, dont elles ont d'ailleurs adopté le costume et les usages.

C'est une coutume générale parmi les femmes chrétiennes ou musulmanes de se noircir le bord des paupières avec l'espèce de collyre qu'elles appellent *kohel*, et de se rougir les ongles avee le *henné;* on sent combien cette couleur sombre, ainsi appliquée au-dessus des yeux, doit donner de rudesse au visage. Du reste, on ne peut en bien juger que dans l'intimité, à moins que des circonstances extraordinaires ne viennent au secours

de la curiosité ; car les femmes de toutes les conditions ne sortent jamais sans avoir le visage couvert du *borqo*, voile formé d'une pièce de mousseline, lequel s'applique sur le nez et la bouche, gêne la respiration et doit être fort incommode. Les femmes mariées ont en outre le front ceint d'un bandeau d'étoffe noir qui laisse entre le borqo' et lui un léger intervalle pour les yeux ; celles qui ne le sont point encore, le portent blanc ainsi que le voile, qui est toujours de la même couleur pour les unes et les autres.

Les hommes, excepté pour quelques parens très proches, ne pénètrent jamais dans l'appartement des femmes. La partie supérieure de la maison leur est consacrée. Ces usages sont communs aux Turcs et aux autres nations musulmanes.

Avant l'expédition française, lorsqu'un étranger obtenait la haute faveur d'être présenté à l'épouse d'un bey ou d'un autre grand personnage, cette dame le recevait dans l'appartement de son premier eunuque ; mais elle ne s'y présentait pas ; elle faisait servir le café et les sorbets dans cette pièce, et conversait avec l'étranger par l'entremise de l'eunuque sans jamais sortir de son boudoir. C'est ainsi que les voyageurs qui ont précédé la conquête n'ont pu connaître les grandes dames égyptiennes : en vain quelques seigneurs musulmans semblaient promettre cette grâce à leurs ardentes

sollicitations; ils avaient l'art de concilier la bienséance avec les mœurs de leur patrie.

Les femmes, comme nous l'avons déjà dit précédemment, se marient à douze ans; il est rare qu'elles restent jusqu'à l'âge de dix-sept ans sans époux: on prétend même qu'elles sont nubiles à dix ou onze ans. Ce fait est peut-être un peu hasardé; cependant on cite plusieurs exemples qui ne laisseraient aucun doute à cet égard. Il arrive que les jeunes filles d'un tempérament précoce sont unies à leurs époux à neuf ou dix ans: néanmoins les femmes sont toujours consultées dans cette occasion; et le mariage ne se consomme que lorsqu'elles déclarent que la jeune épouse est nubile.

Une femme égyptienne peut devenir mère à douze ans; elle l'est communément à quatorze. Les années suivantes, elle donne presque toujours les preuves d'une étonnante fécondité; une Égyptienne mariée a un enfant à peu près tous les trois ans. Ce calcul établit une sorte de compensation pour celles qui sont malades, peu fécondes, ou que des causes particulières rendent incapables de produire. La stérilite absolue est très rare dans ces contrées; elle ferait même la honte d'une femme : aussi ont-elles recours à tous les moyens que leur suggèrent les préjugés et la superstition pour devenir fécondes. Des charlatans et des fourbes indigènes ou étrangers profitent de ce faible, en vendant à grand

prix des recettes soi-disant infaillibles; mais la nature et le climat viennent toujours au secours de leurs philtres, qui, sans cela, seraient impuissans.

Cependant les femmes ne sont pas fécondes aussi tard qu'en Europe : dès qu'elles approchent de trente ans, les accidens réitérés rendent leurs couches laborieuses, et coûtent la vie à l'enfant dont elles comptaient encore s'énorgueillir. L'âge de trente-cinq ans est le terme ordinaire pour le plus grand nombre. Quelques-unes jouissent du bonheur d'être mères jusqu'à quarante, mais ces exceptions sont rares; il est très extraordinaire de voir produire au-delà de cet âge. Le temps fixé par la nature pour la cessation des facultés génératives est une époque terrible pour les Égyptiennes; elles éprouvent alors des dérangemens successifs qui détériorent leur santé; mais celles qui échappent à cette crise parviennent quelquefois à un âge très avancé.

Les accouchemens sont faits par les femmes; ils sont ordinairement heureux, par suite de la vie tranquille des Égyptiennes. Lorsqu'une femme, après avoir épuisé toutes les ressources que l'art impuissant des empiriques vend à sa crédulité, ne peut jouir du bonheur d'être mère ou de conserver les enfans qu'elle met au monde, l'adoption la dédommage des privations que la nature lui impose. On n'entend jamais dire, par exemple, que telle

femme est absolument stérile, que tel homme est impuissant. La mort exerce surtout ses ravages sur les enfans de familles étrangères. Les Mamloucks, les Grecs d'Asie, les Osmanlis, les Européens et les autres individus qui ne sont pas indigènes, meurent souvent sans postérité, quand ils se marient entre eux. En s'alliant aux naturels du pays, ils peuvent jouir des douceurs de la paternité, sans que néanmoins ils puissent prétendre à la douce satisfaction de laisser après eux de nombreux descendans.

Une Égyptienne devenue mère n'a plus d'autre pensée que le soin de son enfant; il fixe uniquement son attention et concentre toutes ses affections. A peine délivrée du fardeau dont elle fut si fière pendant neuf mois, qu'elle oublie les douleurs de l'enfantement; cet être faible et cher l'a dédommagée de ses longues souffrances. Qu'il est doux pour elle de remplir les devoirs de la nature! L'enfant qui lui doit le bienfait de l'existence ne sera point livré aux soins d'une étrangère; sa mère est avide de ses premières caresses, elle le nourrit de son lait, et ne s'effraie pas des fatigues que lui prépare son nouveau-né : elle est résolue de les supporter avec joie en bravant les grands périls, plutôt que d'entendre son enfant prodiguer à une autre le nom qui doit faire son bonheur et sa gloire, ce nom de mère dont elle est si jalouse et si orgueilleuse.

C'est au Caire principalement que la petite-vérole fait d'affreux ravages. Elle attaque les enfans des deux sexes dès l'âge de deux ou trois ans; et des corps si faibles, dont la constitution est déjà minée par des alimens pernicieux, résistent difficilement à la violence du mal. On peut donc dire que l'excessive fécondité des femmes est la cause unique de l'état florissant de la population. Nous avons déjà dit que les races étrangères s'y perpétuent difficilement.

Lorsque pendant le cours de l'allaitement les Égyptiennes deviennent enceintes, ce qui est même assez ordinaire, elles continuent à nourrir jusqu'au septième ou huitième mois; alors, comme le lait leur manque, elles prennent une nourrice. Les Arabes bédouins agissent bien différemment : parmi eux ce ne sont pas les mères qui allaitent leurs enfans; les pères s'y opposent, sous le prétexte qu'elles les élèveraient avec trop de ménagement; ils les confient à des nourrices.

L'usage du maillot, commun en Europe, est tout-à-fait inconnu en Égypte, ainsi que dans les autres contrées de l'Orient; aussi n'y voit-on que très rarement des hommes contrefaits, ou gênés dans l'habitude du corps.

C'est le père qui nomme son enfant : il réunit à cet effet ses amis et ses parens le septième jour après la naissance; et le nom qu'il choisit est ordinaire-

ment celui de l'aïeul de l'enfant, si c'est un garçon; les filles reçoivent un nom quelconque; mais qui fait toujours allusion à une fleur ou quelque objet gracieux puisé dans la nature.

L'âge où la cérémonie de la circoncision doit avoir lieu n'est point fixé; il suffit que les enfans mâles soient circoncis avant la puberté, parce que alors ils doivent se livrer à la prière, et que l'on ne peut avoir la pureté que Mahomet recommande pour cet acte religieux, si le prépuce n'a pas été enlevé.

Lorsqu'un père veut faire circoncire son fils, il le conduit à la mosquée; l'iman prie pour le jeune homme, qui sort ensuite et trouve à la porte du temple une foule de parens et d'amis. Ceux-ci le ramènent par de longs détours, au bruit de plusieurs instrumens et avec beaucoup de pompe, jusqu'à la maison de son père. Lorsque l'enfant appartient à une famille riche ou puissante, il est monté sur un beau cheval superbement caparaçonné. De retour chez lui, on sert un festin, auquel tous les parens, tous les amis sont conviés; à l'issue du repas, le barbier ampute le prépuce avec un rasoir, et arrête l'hémorrhagie au moyen d'un astringent. Tous les convives s'empressent alors de faire des cadeaux au circoncis. Les femmes n'assistent pas à cette fête; mais dans les dernières classes du peuple seulement, elles accompagnent l'enfant

à la mosquée et le ramènent. Leur sexe n'est point soumis à la même opération. Cependant, comme nous l'avons dit plus haut, les fellah et les Arabes des campagnes coupent le clitoris aux filles. Les Turcs et les habitans des villes blâment cette pratique, à moins que la longueur de l'organe ne nécessite en quelque sorte l'amputation; mais ce cas est bien rare.

Les parens sont tenus de donner à leurs enfans une éducation proportionnée à leur fortune, ou de leur faire apprendre un métier. L'art de lire et d'écrire passe avant tout; mais ce talent n'est pas indispensable ni même général, puisque le plus grand nombre des fellah et des hommes du peuple ne le possèdent pas. On peut tout au plus évaluer à un tiers de la population mâle du Caire le nombre de ceux qui savent lire et écrire; on va même jusqu'à réduire ce nombre à un quart seulement.

Il est bien rare de voir un Égyptien se charger du soin d'élever son fils; les hommes sont naturellement trop portés au repos pour entreprendre une tâche si difficile; ils envoient leurs enfans aux écoles, sous le prétexte qu'ils ne les corrigent pas avec assez de sévérité en les instruisant eux-mêmes. Les riches y font conduire les leurs par un domestique; les pauvres les accompagnent, ou bien un sous-maître les rassemble et les emmène tous. On apporte le repas des enfans de famille, et ceux-ci le

partagent avec leurs camarades indigens. Cette coutume, qui a sa source dans une philosophie véritable, est générale parmi les musulmans; ils apprennent de bonne heure à devenir charitables, et leurs inclinations bienfaisantes, favorisées par les préceptes religieux, croissent avec l'âge. De là provient encore la parfaite égalité qui règne entre eux. Ils ne connaissent pas les distinctions attachées à la naissance, et la fortune même ne donne qu'une distinction relative.

Les grands n'envoient pas toujours leurs filles dans les écoles publiques. Les filles n'apprennent pas même à lire. S'il s'en trouve quelques-unes qui possèdent ce talent, chose bien rare, elles l'ont reçu dans le harem; des hommes d'un âge avancé et privés de la vue ont été leurs précepteurs. Ceux-ci peuvent tout au plus leur apprendre à réciter les versets du Koran, et c'est à quoi se borne à peu près l'éducation morale du sexe en Égypte.

Les enfans qui manquent à leurs devoirs ou à leurs maîtres sont châtiés très sévèrement; la punition ordinaire consiste dans un certain nombre de coups de *geryd* ou branche de dattier sur la plante des pieds.

Un fait remarquable, c'est que les écoles publiques ne doivent leur existence qu'à la charité, et qu'elles sont en grand nombre dans les villes de quelque importance. Un homme riche prélève

d'ordinaire sur l'héritage qu'il laisse à ses enfans une somme destinée à la fondation et à l'entretien d'une école publique.

Les parens des élèves qui ont une petite fortune paient au maître une légère rétribution; le prix varie. Les écoles publiques sont fort nombreuses au Caire et dans les villes principales. Il est rare qu'il s'en trouve dans les villages. Les pères qui veulent apprendre à lire et à écrire à leurs enfans sont obligés de les envoyer au scheik de la mosquée.

Les chrétiens ont aussi leurs écoles; elles se soutiennent comme les couvens, par les aumônes et les dons pieux. Les maîtres vivent des modiques rétributions qu'ils prélèvent sur leurs écoliers.

Les jeunes gens qui, au sortir des premières écoles, désirent continuer leurs études, se familiarisent avec les livres qui y ont rapport. Ils vont à la grande mosquée d'El-Azhar entendre les discours et les explications des scheiks. Cette mosquée est en quelque sorte l'unique université de l'Égypte. Elle possède un corps de quarante à cinquante professeurs; et dans le nombre il en est cinq ou six qui sont très suivis.

Depuis que le pacha a envoyé de jeunes Égyptiens en France, on commence en Égypte à cultiver les mathématiques, naguère à peine connues parmi eux; leur astronomie se borne encore à plusieurs

observations faites à l'aide de quelques instrumens grossiers et à la rédaction du calendrier.

La littérature arabe est trop peu connue en Europe pour qu'on se fasse une idée juste du grand nombre d'écrivains célèbres qui se sont distingués dans tous les genres. A l'exception de quelques orientalistes, aux soins desquels nous devons déjà la connaissance de plusieurs ouvrages de ces peuples, il est peu de personnes qui soient en état de les juger. En Égypte, les gens du peuple, les enfans même, sont sensibles à l'harmonie du rhythme et au retour des mêmes consonnances.

Le mariage est en Égypte un acte de convention privée; il n'a besoin ni du sceau de la religion, ni de la sanction de la loi; il consiste uniquement dans la volonté expresse des parties contractantes; leur mutuel consentement suffit pour légitimer l'hyménée. La femme donne son consentement elle-même ou agit par procureur. Dans ce dernier cas, la personne qui la représente va trouver le futur époux, convient de la dot, et lui dit, en présence des deux témoins : « Je t'épouse; » l'autre répond : « Je te reçois. » Le mariage est conclu sans autre formalité. La nouvelle mariée n'apporte point de dot à son époux. Quelquefois elle reçoit de son père un présent; mais ce don est purement gratuit; elle n'a pas le droit de l'exiger. Il arrive souvent que les femmes n'ont pour dot que ce que leur donne leur mari.

La loi oblige celui-ci à en chercher une; elle varie selon les sectes.

Les grands et les personnes qui appartiennent à la classe opulente ne manquent jamais de prendre pour témoins de leur mariage des hommes de loi, qui en écrivent le contrat et le déposent au greffe public. Les fellah font seulement enregistrer leur mariage chez le qâdy de la province. Le peuple des villes néglige toute espèce de formalité, et les mariages s'y contractent presque toujours sans convention écrite.

Un musulman ne peut épouser ni sa fille, ni sa sœur, ni sa nièce, ni sa belle-fille, ni sa sœur de lait, ni même la sœur de sa femme; à moins que celle-ci ne soit morte ou répudiée. Le mariage est permis dans tous les autres degrés de parenté.

La loi ne s'oppose pas à l'union d'un musulman avec une femme de la religion juive ou chrétienne. Mahomet a permis ces mariages parce qu'il accorde à Moïse et à Jésus-Christ la qualité de prophètes et d'apôtres de l'unité de Dieu; mais il ne permet pas de choisir des épouses d'une croyance autre que celle-là; il n'y a même qu'un petit nombre d'exemples de musulmans qui profitent de cette autorisation du législateur. Les enfans issus de ces mariages sont élevés dans la religion de Mahomet, et les femmes n'héritent pas de leurs maris, si ce n'est par testament et comme don volontaire.

Marier les enfans avant l'âge de puberté est un droit absolu dont jouissent les pères de famille; le consentement des jeunes gens est même inutile dans ce cas, et ils ne peuvent par la répudiation rompre des nœuds ainsi formés. Mais lorsque les enfans sont nubiles, leur adhésion devient indispensable. Ils l'accordent presque toujours, parce que les deux sexes n'ayant aucun rapport entre eux, ne peuvent avoir conséquemment ni affections ni antipathies particulières. Cependant le mari n'a la permission d'approcher de son épouse que lorsque celle-ci a atteint l'âge marqué par la nature pour être apte à la génération. Le père garde sa fille plus ou moins long-temps après les paroles du mariage, suivant la faiblesse ou la force de son tempérament. Il peut la retenir jusqu'à quinze ans; mais ses droits cessent à partir de cet âge. Un père est généralement estimé lorsqu'il s'oppose à la consommation d'un mariage prématuré. Il est à remarquer que le père du jeune époux n'élève jamais de difficultés de ce genre; si le père de la mariée consent à ce qu'elle passe immédiatement dans les bras de son époux, celui-ci la reçoit, et sa famille ne met aucun obstacle à leur réunion; mais ce n'est guère que dans la dernière classe du peuple qu'on trouve des exemples de mariages prématurément consommés.

Il arrive communément que le jeune homme n'a

point vu la femme qu'il épouse; il ne s'est formé une idée de sa beauté et de son mérite que d'après les rapports d'une parente ou d'une amie de famille. Aussi la première nuit destinée à l'union conjugale n'a-t-elle quelquefois pour résultat qu'une rupture complète : le mari renvoie sa femme et la répudie. Cependant, lorsqu'un homme demande avec instance la satisfaction de voir celle qu'on lui propose d'épouser, la loi permet qu'elle se découvre une fois devant lui le visage et les mains. Cela ne peut se faire qu'en présence de ses parens et lorsque le mariage est presque conclu. Mais, bien que la loi permette cette faveur au mari, il ne l'exige presque jamais, parce que les usages adoptés généralement s'y opposent. L'une des causes principales des mariages prématurés, c'est la crainte des pères de voir leurs fils, emportés par la fougue de leurs passions, se livrer à des plaisirs illicites et funestes à leur santé.

Les musulmans peuvent avoir jusqu'à quatre femmes légitimes et autant d'esclaves qu'ils peuvent en nourrir; cependant l'obligation de les maintenir toutes dans un état convenable, comme nous l'avons déjà dit, ainsi que l'amour de la paix domestique, portent les Égyptiens de toutes les classes à n'user que très sobrement de la latitude qui leur est accordée par la loi. Les grands personnages surtout n'ont, pour la plupart, qu'une épouse légi-

time. Le désir d'avoir des enfans ou les avantages d'une alliance distinguée peuvent seuls les déterminer à en prendre une seconde. Celui qui en a plusieurs est obligé de coucher alternativement dans l'appartement de chacune d'elles. S'il agissait d'une manière différente, sa conduite serait blâmée hautement; la prédilection pour une femme au détriment des autres passerait pour une injustice, que ne se permettent pas les hommes jaloux de leur tranquillité domestique et qui se piquent de quelque sentiment de délicatesse. Dans le cas où les dames ne s'accorderaient pas entre elles, chose assez commune, le mari est obligé de donner une maison particulière à celle qui le demande. Ce n'est qu'à force d'attention, de patience et de générosité, ou par l'effet d'une rigueur ou d'un despotisme absolu, qu'un homme peut réussir à garder plusieurs femmes dans la même maison.

Lors du mariage, les hommes sont invités dans la maison du mari; les femmes, chez la mère de l'épouse. Celle-ci passe une journée au bain; elle s'y rend accompagnée de ses parentes et de ses amies; un grand voile l'enveloppe tout entière, et sa tête est ornée d'une couronne. Elle marche sous un dais que précède une troupe de musiciens et d'a'lmeh. Le son des instrumens, les chants d'hymen, les cris de joie des femmes qui forment le cortége, rendent cette marche aussi bruyante qu'animée.

Enfin, l'on arrive dans la salle du bain : c'est là que la nouvelle mariée va étaler tout le luxe de la parure; les cassolettes sont remplies de parfums exquis; on prodigue les essences précieuses; les compagnes de l'épouse se parent aussi de leurs plus beaux atours. Le jour s'écoule dans le jeu et dans les plaisirs. Les esclaves ou les femmes du bain apportent le café, des sorbets, des confitures, des pâtisseries. On reconduit ensuite la mariée à la maison de son père, en observant le même cérémonial.

Le mari, de son côté, ne manque pas de se rendre au bain public (c'est un usage auquel les hommes riches se conforment presque toujours, lors même qu'ils ont des bains chez eux). Il avertit le maître du bain la veille du jour où il doit s'y rendre : on s'empresse de le disposer d'une manière convenable; on l'orne de fleurs pour les femmes; pour les hommes, on se contente d'y brûler des parfums. Cependant le futur époux a invité quinze ou vingt amis qui l'accompagnent; ils entrent dans la salle du bain, et l'on n'y admet plus personne. Souvent ils apportent du linge, et font venir des musiciens pour les divertir. Le *mackem* vient lui-même recevoir la compagnie, et lui présente du café et des sorbets; il conduit le jeune homme dans le bain, se retire, et vient bientôt après lui apporter une pipe. Lorsque celui-ci est baigné, le mackem le reconduit encore dans la pre-

mière salle. On ne mange pas ce premier jour au bain : le maître reçoit le prix du bain suivant le degré de la fortune du futur. Les personnes riches font deux fois la cérémonie du bain.

Enfin, arrive le grand jour où la mariée doit entrer dans l'habitation de son époux : le père ou un ami de celui-ci vient la prendre chez elle; un cortége aussi brillant que celui qui l'accompagnait au bain la suit encore; elle sort sous un dais, et toujours couverte d'un voile impénétrable. Des esclaves portent devant elle ses bijoux et ses vêtemens dans des corbeilles élégamment ornées. Mais elle ne se rend pas directement chez son mari; elle fait de longs détours, pour que la pompe soit plus éclatante; et lorsqu'elle entre sous le toit conjugal, son arrivée est célébrée par un festin somptueux dans l'appartement des femmes. Le mari n'est pas du nombre des convives. Il se rend le soir à la mosquée pour la prière; ses parens et ses amis l'accompagnent, et des chœurs de musiciens le précèdent. A son retour chez lui, on sert le café et les sorbets : il entre dans l'appartement de la mariée; les femmes se retirent, il n'y reste que la sage-femme et la baigneuse. Il approche de son épouse toujours voilée; il invoque le nom du Dieu de Mahomet, et, le cœur palpitant de crainte et d'espérance, il lui découvre le visage. Alors les deux femmes étrangères quittent la chambre à leur tour:

l'épouse, restée seule avec son époux, lui présente du miel, des confitures, ou quelque autre mets de ce genre, emblème ingénieux de la douceur et des égards qu'ils se doivent l'un à l'autre, et qui sont les plus purs garans de la félicité domestique.

Les lois musulmanes ont rendu le divorce très facile. Un homme se borne à dire à sa femme : *Je te répudie*, et la séparation est prononcée, sans que le qâdy ait besoin d'y intervenir ou d'en connaître les motifs. La femme alors reçoit le dernier tiers de sa dot, emporte ses bijoux et ses effets, et se retire. Mahomet a fixé le mode de divorce de la manière suivante : « Le mari qui voudra répudier sa femme aura un délai de quatre mois. Les femmes répudiées laisseront écouler un délai de trois mois avant de se remarier. La répudiation n'aura lieu que deux fois. Celui qui répudiera une femme trois fois, ne pourra la reprendre qu'après qu'elle aura passé dans la couche d'un autre qui l'aura répudiée. Le mari ne peut rien retenir de la dot de celle qu'il aura répudiée. Celui qui répudiera une femme dotée, avant d'avoir eu commerce avec elle, lui laissera la moitié de la dot convenue. »

D'après cette condition formelle du législateur, lorsqu'un mari congédie sa femme dès le premier jour de leur union et sans avoir consommé le mariage, ce qui n'est pas sans exemple, il ne lui doit que la moitié de la dot; mais, lorsqu'après l'avoir

répudiée, il la reprend de nouveau, et réitère pendant trois fois la rupture et le mariage avec la même personne, il ne peut plus l'avoir pour épouse légitime qu'auparavant elle n'ait passé dans les bras d'un autre homme.

Prévoyant que la répudiation pouvait avoir pour cause ordinaire un dégoût passager ou un mouvement de dépit, Mahomet, pour prévenir autant que possible ce malheur domestique, conseille au mari qui a répudié sa femme et juré de ne plus avoir de commerce avec elle, de la garder encore trois mois, espérant que la réflexion ou quelques caresses réciproques pourront amener une réconciliation entre eux avant l'expiration du délai. Malgré la sagesse de ce précepte, il est d'usage au Caire que la femme sorte de la maison à l'instant même où il la répudie. Elle peut se remarier trois mois après, c'est-à-dire lorsque les symptômes périodiques de son sexe ont reparu trois fois : sa déclaration suffit à cet égard. Si elle se trouvait enceinte à l'époque de la rupture, le père ne peut réclamer l'enfant avant l'âge de sept ans, pour un garçon, et avant l'âge nubile, pour une fille : cependant il est tenu de payer les dépenses de l'entretien, de la nourriture et de l'éducation de cet enfant, quel que soit son sexe.

Il peut arriver que la mère passe dans les bras d'un autre époux; alors elle est obligée de confier

l'enfant aux soins de sa grand'mère ou à l'une de ses plus proches parentes, fille ou veuve : le père n'a le droit de le reprendre que lorsque la mère n'a point de famille; ce qui ne se présente que bien rarement.

L'accusation d'adultère est la plus grave de toutes celles qu'un mari puisse intenter à sa femme; mais le législateur a rendu cette imputation si difficile à prouver, qu'on cite bien peu d'exemples de femmes convaincues et punies pour ce crime.

Une femme ne peut quitter de son plein gré la maison de son époux : s'il existe entre elle et lui une antipathie de caractère, qu'il la néglige ou la maltraite, elle peut l'engager par des offres avantageuses à consentir à leur séparation; s'il s'y refuse, et qu'il persiste dans ses mauvais procédés, elle s'adresse au qâdy. Ce magistrat examine la plainte, et prononce le divorce lorsqu'il la croit fondée. La femme ne perd aucun de ses droits; elle conserve sa dot et tous ses priviléges. Dans le cas où le mari accepterait le divorce proposé par sa femme, il ne pourrait la reprendre dans la suite qu'en contractant avec elle un nouveau mariage.

Chez un peuple où la femme n'est presque jamais du choix de celui qui l'épouse, le divorce doit être bien plus fréquent que dans les contrées où l'union conjugale est le résultat d'une inclination mutuelle; il le devient plus encore par la facilité

que les lois y accordent aux maris; c'est ce qui arrive en Turquie et en Égypte. Malgré les ménagemens que Mahomet recommande aux maris envers leurs femmes, malgré l'obligation qu'il leur impose de les garder trois mois encore après une première rupture, le divorce est assez ordinaire. Il est vrai qu'une femme répudiée n'est point déshonorée, et qu'elle trouve facilement un autre époux; mais les mœurs souffrent toujours d'un pareil relâchement.

La frugalité est la vertu des habitans de l'Égypte. Si dans les villes on trouve des hommes riches qui s'abandonnent à l'intempérance, ou qui abusent des alimens les plus simples en en consommant en trop grande quantité, les classes laborieuses, de même que les paysans, sont excessivement sobres : ils ne prennent de nourriture qu'autant qu'il leur en faut pour se soutenir; et cette nourriture est si mauvaise, que l'on a peine à concevoir comment elle peut leur suffire, et comment ils peuvent se livrer aux travaux les plus pénibles.

Les Égyptiens aiment par-dessus tout la chair de mouton; mais pour le peuple c'est un régal qu'il ne peut se procurer que les jours de grande solennité; tout le reste de l'année, il vit de légumes verts, de poissons salés, de racines et de graines diverses, comme pois chiches, fèves de marais, etc. Par goût ou peut-être par économie, les paysans

et le petit peuple abandonnent aux riches l'usage du pain, qu'ils regardent comme un objet de luxe, pour se nourrir plus particulièrement des productions végétales que chaque saison procure. Ils y suppléent par des racines et des carottes.

Pendant les grandes chaleurs de l'été le peuple mange avec une sorte de délices des betteraves, des concombres et des ognons confits dans de mauvais vinaigre. Cette espèce de nourriture est à très bon compte : des marchands la colportent dans les rues du Caire, et la débitent sur les places où le public se rassemble les jours de fête. On y voit dans la belle saison, une foule d'habitans se nourrir de feuilles crues. Un Égyptien y fait un excellent repas avec une laitue romaine, un concombre, une pastèque ou un melon d'eau, sans qu'il ait besoin d'assaisonner les premiers; il mord avec le plus grand appétit dans une salade verte, et ne se donne pas la peine de l'apprêter avec de l'huile, du vinaigre, etc. Pour dessert, il achète quelques épis de douarah, légèrement torréfiés dans un four, et qui ont été coupés avant d'avoir atteint l'époque de leur maturité. Lorsque le temps des fruits et des légumes verts est passé, les cuisiniers préparent en grand les fèves de marais, les pois chiches, etc., etc. C'est là l'unique ressource du bas peuple.

Les cuisiniers du peuple, s'il est permis de les

qualifier ainsi, ont des pots de terre d'une grande dimension, qu'ils remplissent aux trois quarts de légumes trempés dans l'eau; ces pots ont la forme de nos cucurbites. Après les avoir ainsi remplis, on en ferme exactement l'orifice avec du limon du fleuve; on les plonge ensuite dans les cendres chaudes des bains publics, et on les y laisse cinq ou six heures environ; au bout de ce temps, les légumes sont parfaitement cuits et bons à être distribués. Le public les achète par petites portions saupoudrées d'un peu de sel, ou arrosées d'huile de sésame, ou même encore garnies de laitues et d'une pincée d'épices composées de poivre noir, de poivre long et de gingembre.

Les dattes fraîches et sèches sont aussi d'un très grand secours pour le peuple, et surtout pour l'habitant des campagnes. Les Arabes n'ont presque pas d'autres aliments. Dans la Haute-Égypte on trouve des villages entiers où l'on ne se nourrit que de dattes pendant dix mois de l'année.

Le commerce procure à l'Egypte diverses espèces de fruits secs, comme raisins, abricots, pêches, pistaches, amandes, etc. On récolte dans le pays même des figues et des olives; les raisins secs de Corinthe sont d'un très grand usage dans l'apprêt des repas des gens riches. On voit au Caire et dans les grandes villes, outre les marchands de légumes cuits, des espèces de traiteurs ou de rôtisseurs qui

vendent du poisson frit, des hachis de viande mis en boulettes et rôtis, enveloppés dans une feuille de vigne, ou réunis ensemble comme des mauviettes, par de petites broches de bois.

Les fellah regardent la graisse des animaux comme le manger le plus délicat; mais leur pauvreté ne leur permet pas de s'en rassasier souvent. Les Qobtes font une consommation excessive d'huile d'olive; ils en mettent partout, et vont jusqu'à en arroser leur pain : cet abus est la cause de plusieurs maladies auxquelles ils sont particulièrement sujets. Mais tous les Égyptiens, en général, mâchent avec délices la graine de pavot et d'autres semences émulsives. Leurs boissons consistent en sorbets, et en une espèce de liqueur dans laquelle l'opium est employé comme principal ingrédient : les riches s'enivrent avec ce dernier breuvage ; les pauvres ne boivent, pour la plupart, que de l'eau pure ou de mauvais sorbets. La loi musulmane prohibe le vin, comme tout le monde le sait, pour prévenir l'ivresse : les musulmans de bonne foi se conforment à ce précepte; mais les grands, les marchands et les soldats l'enfreignent souvent en cachette.

Les Égyptiens fabriquent plusieurs espèces d'eaux-de-vie; la meilleure et la plus estimée est celle qui se fait avec le raisin sec; celle que l'on tire des fruits ordinaires, des figues, des sycomores, des dattes

ou des fruits du nopal, lui est bien inférieure. Les Qobtes abusent beaucoup de ces spiritueux. Ils en boivent des bouteilles entières, ce qui les dispose plus particulièrement aux hydrocèles. Le peuple qui s'abreuve avec l'eau du Nil, sans égard pour les saisons et sans la filtrer, contracte, par la suite, les principes fiévreux qui détériorent insensiblement sa constitution, puisque les eaux du fleuve se corrompent chaque année vers la fin d'avril. La bière est totalement inconnue aujourd'hui en Égypte, quoique Hérodote fasse mention de son usage parmi les anciens Égyptiens.

Les habits des Égyptiens ne sont point comme les nôtres, assujétis aux caprices des modes; leur forme ne varie jamais, les couleurs les plus vives sont toujours les plus estimées. L'ampleur est la qualité distinctive des vêtemens orientaux. Ces peuples ne peuvent rien souffrir d'étroit dans leur habillement; culottes, chemises, tout est également étoffé. Quant à la chaussure, elle consiste en des espèces de souliers de bois, dont les femmes surtout se servent dans l'intérieur de leurs maisons. Les femmes du peuple n'ont, dans les campagnes et au Caire, qu'un caleçon et par-dessus une chemise bleue très ample, à manches longues et larges. Cependant elles sont toujours voilées, leurs cheveux sont tressés ainsi que ceux des dames de distinction, et elles attachent souvent, au bout de ces

tresses, des sonnettes ou d'autres objets qui sont regardés comme des ornemens, et qui descendent le long du dos. Les jeunes filles se mettent quelquefois aussi des sonnettes aux pieds.

Les femmes du bon ton et celles du peuple regardent aussi, comme un attrait, ou du moins un agrément de plus, diverses mutilations, notamment celle qui consiste à réduire la largeur de leurs sourcils; elles ont aussi la manie de se teindre les pieds et les mains en jaune, et les ongles en rouge avec du henné, comme nous l'avons dit. Ce dernier usage est plus répandu dans les gens du peuple; il est essentiellement lié aux mœurs et à l'état constant de réserve dans lequel les femmes doivent se tenir vis-à-vis des hommes. Il a pour but d'empêcher que les yeux d'un curieux ne puissejuger de la blancheur du corps par la couleur naturelle de la main.

La vie d'un Égyptien aisé se partage entre la prière, le bain, le plaisir des sens, la paresse, l'usage de la pipe et du café. Il serait presque permis de dire que la nation entière passe son temps à fumer. Les riches n'emploient pas les tabacs de Lataqyeh, dont la consommation est énorme en Égypte. Les pauvres se contentent du tabac du pays qui n'a pas la même saveur, mais qu'on se procure à bien meilleur compte. Le café se prend dans de petites tasses et sans sucre; on voit des individus qui en boivent jusqu'à vingt tasses par jour.

Les gens du peuple composent, avec le suc d'une espèce de chanvre qu'ils appellent *hachych*, un opiat narcotique dont ils s'abreuvent avec délices : cette liqueur occasionne une ivresse ou plutôt une sorte de léthargie.

La misère cherche, dans cet état d'engourdissement moral et physique, une trève à ses ennuis et à ses douleurs. Il n'appartient qu'aux gens riches de s'enivrer avec la décoction ou le suc du pavot cuit. Le propre de ce breuvage est de procurer d'abord une gaîté folle et de réjouir l'esprit; mais lorsqu'il a opéré, on tombe dans une espèce de mélancolie et de tristesse profonde; l'esprit et le corps sont plus abattus qu'auparavant.

Les harems sont des asiles sacrés, et les maris seuls ont le droit d'y entrer librement. Les portes de ce lieu défendu ne s'ouvrent jamais pour d'autres hommes, si ce n'est pour le médecin et l'écrivain ou espèce de secrétaire qu'emploient ordinairement les femmes d'un rang élevé. Les médecins ne sont appelés que dans les cas urgens, et ne peuvent d'ailleurs voir leurs malades qu'en présence des femmes esclaves et des eunuques. Dans ce cas même, les femmes ne quittent point leur voile. Pour l'écrivain, il n'entre jamais dans l'appartement occupé par la maîtresse, il se tient dans une salle voisine; une porte de communication est ouverte, et il écrit d'après les ordres qu'il reçoit.

Dans bien des maisons il y a un appartement au-dessous du quartier des femmes, et c'est l'intendante, femme ordinairement libre, qui lui dicte les volontés de la maîtresse.

Ces usages sont rigoureusement observés dans toutes les familles de distinction, où l'on se pique d'une grande décence. On regarde même comme venanteincon toute question sur les femmes, quel que soit le sentiment qui la dicte. Un homme, par exemple, ne se permet jamais de demander à un autre des nouvelles de sa femme, à moins qu'il ne règne une très grande intimité entre eux : dans ce cas encore, il emploie une locution consacrée par l'usage, dont le sens est : « Que fait la famille ? comment se portent les gens qui sont en haut ? » Les bienséances ne permettent pas non plus qu'on introduise souvent les a'lmeh dans les maisons rigoureusement attachées à l'étiquette et aux mœurs; elles n'y paraissent que les jours de grande réjouissance, et l'on ne souffre jamais que leurs chansons ou leurs danses aient quelque chose d'immodeste ou de licencieux. Les danses des *ghaouâzy*, que l'on voit dans les rues du Caire, en sont sévèrement exclues.

Cependant l'on n'est pas aussi rigide dans toutes les familles; il en est beaucoup dont les mœurs, plus relâchées, laissent aux femmes la possibilité de former des intrigues dans l'intérieur même des ha-

rems, ou bien au dehors, par le secours des esclaves : on se pare comme pour aller au bain ou en visite, et l'on court au rendez-vous. On conçoit que l'oisiveté dans laquelle vivent les femmes de l'Orient, ainsi que l'excessive chaleur du climat, doivent irriter leurs passions et les porter sans cesse aux plaisirs des sens. Une fois que leur imagination a réveillé des désirs et des besoins nouveaux, elles n'oublient aucun moyen de les satisfaire; mais la crainte d'être répudiées ou même mises à mort par leurs maris, est un frein assez puissant pour arrêter le plus grand nombre.

Les saggâ ou porteurs d'eau sont des espèces de mercures galans qui jouent un rôle principal dans presque toutes les intrigues amoureuses.

Les femmes de distinction ont à leur service des esclaves de leur sexe, auxquelles elles confient le soin de leurs affaires. La première en charge est la trésorière, qui a soin des bijoux, de l'argent, et de toute la garde-robe de sa maîtresse : c'est elle qui est la première affranchie. Vient ensuite, pour l'ordre et pour l'importance des fonctions, celle qui ordonne le café et les sorbets : c'est la maîtresse-d'hôtel. Après elle, l'esclave chargée de l'inspection de la cuisine a le pas sur toutes les autres.

Les Égyptiennes sortent rarement, et choisissent de préférence l'entrée de la nuit pour leurs petites courses. Dans les voyages, des espèces de berceaux

les reçoivent sur des chameaux. Elles ne se promènent pas non plus dans leurs jardins, qui la plupart manquent d'allées. Elles passent des journées entières assises sur leurs divans : les unes s'amusent à filer au fuseau de la soie de Brousse ou du coton des Indes, d'autres brodent des mouchoirs ou les châles de la ceinture de leurs maris. Les femmes esclaves ont les cheveux relevés sur la tête, et au lieu d'un grand voile, une simple pièce de toile ou de coton, dont elles se couvrent le visage en présence des hommes. Les femmes du peuple, obligées à des travaux extérieurs, éprouvent moins de gêne. En général les Égyptiennes aiment à fumer la pipe; mais ce goût est moins commun chez les femmes du premier rang. Elles aiment aussi beaucoup le bain, et les femmes riches ont toutes une salle de bain chez elles.

On observe strictement le cérémonial dû au rang et à la fortune. L'inférieur baise la main de son supérieur ou même le bas de sa robe, s'il y a une grande distance entre eux. On se contente de porter la main droite à la poitrine pour assurer un égal de l'amitié qu'on a pour lui, et cette main, posée sur la tête, exprime aux grands seigneurs la soumission de leurs administrés. Les enfans ont aussi un grand respect pour leurs pères et mères. Tous les matins ils viennent baiser la main à leur mère, et restent quelques instans debout devant

elle les bras croisés sur la poitrine; ils descendent ensuite chez leur père pour lui rendre les mêmes hommages. Celui-ci ne les admet pas à sa table, à moins que ce ne soit un jour de fête de famille.

Un mari ne monte jamais à l'appartement de sa femme sans se faire annoncer par un eunuque ou par une esclave. La femme a soin de lui cacher ses esclaves, dont la beauté pourrait le séduire; cependant, s'il en aperçoit une qui lui plaise et qu'il témoigne le désir d'être seul avec elle, sa femme d'ordinaire a assez de complaisance pour se retirer. Du reste, en Égypte, les hommes ne couchent jamais avec leurs femmes. Les riches ont des appartemens séparés, et les pauvres choisissent les deux coins opposés de leurs habitations. Le lit est un tapis étendu sur le plancher avec de gros coussins, une couverture et une moustiquière en soie ou en mousseline, pour se garantir des cousins. Les pauvres ne se donnent pas autant de peine, ils s'étendent sur une natte de feuilles de palmier et dorment avec leurs vêtemens. Dans les deux classes on ne change guère de linge de corps, ce qui contribue à faire développer la vermine. Pour éveiller un homme aisé, une esclave vient à petit bruit lui caresser la plante des pieds avec la main, jusqu'à ce que le chatouillement l'ait arraché doucement au sommeil.

L'Égyptien est naturellement timide, il fuit le

danger autant que possible; mais s'il s'y trouve jeté malgré sa prévoyance, rien n'égale son sang-froid et sa résignation. La base de son caractère est l'amour de l'argent, malgré la paresse et l'indifférence qui en sont les attributs.

Les Arabes qui habitent les provinces changent souvent de place, et ils vivent très sobrement. Ils sont très hospitaliers sous leurs tentes, mais très pillards dans leurs courses. Ils font de longs voyages dans le désert, ils s'y enfoncent quelquefois jusqu'à plus de vingt journées. Une longue habitude leur a appris à connaître ces plaines de sable; ils savent les endroits où l'on trouve de l'eau : d'ailleurs ils chargent sur leurs chameaux l'eau et les provisions nécessaires. La liberté est le trésor des Arabes. Ils reculent devant toute espèce d'assujétissement; ils préféreraient se condamner à ne sortir jamais de leurs vastes solitudes que de subir un joug quelconque. Ils sont très vindicatifs et vengent le sang par le sang.

Les jeux des Orientaux sont généralement en harmonie avec la gravité de leur caractère. On y reconnaît le goût d'un peuple penseur qui se plaît à méditer au milieu même de ses divertissemens. Le trictrac, le jeu de dames, et les échecs, sont les jeux favoris des Égyptiens. Ils aiment aussi l'exercice au djeryd, qui consiste à lancer à cheval un bâton horizontalement contre son adversaire; l'a-

dresse consiste à éviter le bâton et même à le recevoir dans la main : ce jeu rappelle les bâtonistes de Normandie et de Bretagne.

Les Égyptiens modernes ont encore, comme les anciens, un respect particulier pour les morts. Les funérailles, sans avoir le même appareil qu'au temps des Pharaons, sont accompagnées d'un grand cérémonial. Les corps ne sont plus embaumés, mais on les dépose avec dignité dans la tombe. La douleur d'une famille qui a perdu un membre chéri est souvent extrême; les femmes surtout se livrent à la vivacité de leurs regrets. Il y a en outre des pleureuses gagées, très exercées à pousser des sanglots et à donner des consolations. On lave toujours le corps avant de l'enlever et de le reconduire à la mosquée. Là on fait la prière, puis on se rend au cimetière, on tire le corps du cercueil et on le descend dans la fosse, la tête tournée à l'orient; ensuite le plus proche parent jette avec la main un peu de terre sur le cadavre que les fossoyeurs recouvrent sur-le-champ; après quoi les personnes étrangères qui ont accompagné le convoi font un repas autour de la fosse, tandis que les parens avec les pleureuses s'en retournent chez eux. Les femmes seules sont assujéties à la cérémonie des pleurs. Quant aux hommes, ils ne doivent point verser de larmes; ils sont tenus de montrer plus de courage.

Sous le rapport des institutions, l'Égypte s'est

modifiée considérablement depuis l'expédition française, du moins en ce qui touche le gouvernement politique. Mais quant aux lois, elles sont restées à peu près les mêmes; elles tirent leur origine du Koran. Relativement aux droits civils, le droit de propriété est dans les seules mains du pacha; il n'y a guère que les esclaves qui soient la propriété réelle de ceux qui les ont achetés. L'esclave, au reste, sait qu'il appartient tout-à-fait à son maître : debout devant lui, les mains croisées sur la poitrine et les regards fixés sur les siens, il semble étudier ses moindres désirs comme pour les satisfaire avant même qu'ils soient formés.

La loi de Mahomet fait un crime de l'usure; elle prohibe le prêt à intérêt. Cependant, l'appât du gain étant plus fort que la crainte des censures religieuses, les musulmans ont à peu près éludé ce précepte. Un emprunt a lieu sur billet en présence de deux témoins. Les témoins seuls, faute d'écrit, suffisent pour motiver la condamnation d'un débiteur. On doit donner aux pauvres le quarantième du bénéfice et du capital. Le scellé s'applique par un clou que la justice place dans la serrure de la porte, ou avec un peu de boue que l'on met dans la serrure en y laissant une marque.

Bien que la loi ordonne qu'une femme surprise en adultère soit lapidée, comme il faut quatre témoins oculaires qui déposent du fait, le mari par-

vient rarement à obtenir la preuve de son accusation, qui, non prouvée, lui attirerait d'ailleurs cent coups de fouet. S'il poignardait sa femme, ce meurtre encourrait la peine de mort; il ne peut que la répudier ou s'adresser au qâdi. S'il trouvait un esclave dans les bras de sa compagne, il n'aurait que le droit de le châtier ou de le vendre. Le viol est puni de cent coups de fouet; il faut aussi quatre témoins pour le prouver. Quoique la prostitution soit un crime, la loi n'inflige aucune peine temporelle aux femmes qui s'y livrent, et qui sont très nombreuses en Égypte, surtout dans la ville du Caire, où elles paient un droit au gouverneur. Mahomet n'a point assujéti les hommes qui ont commerce avec les prostituées à des corrections civiles, mais il les menace du feu après leur mort.

Le vol est sévèrement puni. L'homme convaincu d'escroquerie avec effraction dans un magasin, dans l'intérieur d'une maison ou d'une enceinte quelconque, a la main coupée; mais s'il a volé sur un individu ou sur l'étalage d'une boutique, en un mot hors d'un lieu muré, la loi le condamne seulement à la restitution et à la bastonnade. En cas de récidive, si le voleur a perdu déjà la main droite, on lui coupe la main gauche. Il faut deux témoins oculaires pour prouver un vol; la déposition des femmes n'est point admise. Le meurtre est ordinairement puni par le meurtre, à moins que les parens

du mort ne se contentent d'une amende. La peine du talion s'applique à celui qui blesse son semblable; on rend âme pour âme, œil pour œil, nez pour nez, dent pour dent; on peut aussi se contenter d'une amende. Il n'est point d'asile sacré pour un assassin. On le poursuit partout, jusque dans les mosquées et les harems; cependant l'homme généreux qui le dérobe à la première fureur de la famille outragée fait une action louable; mais si on persiste à demander sa tête, il est contraint de le livrer.

Après ces détails sur les mœurs et usages des Égyptiens, nous ferons connaître quelques traits concernant les principales villes, en commençant par celle du Caire, capitale sur laquelle M. Jomard a donné un Mémoire fort étendu et fort curieux.

Le Caire (ou le Kaire), capitale de l'Égypte, est situé entre la Haute et la Basse-Égypte, par 30 degrés 2 minutes 21 secondes latitude nord, 28 degrés 58 minutes 30 secondes longitude est. La ville est à environ huit cents mètres ou quatre cents toises du Nil, sur la rive droite. Avant d'y arriver on rencontre, en venant du nord, la petite ville de Boulacq, et en venant du midi, celle du vieux Caire; elles lui servent de port. Aussi les marchandises doivent être portées du Nil au Caire à dos d'homme ou à dos de chameau. Cette ville est bâtie au pied et sur les derniers mamelons de la chaîne de Gebel-

Moqattam, et va toujours en s'élevant jusqu'à la grande citadelle placée au sud-est, un peu inférieure elle-même au plateau de la montagne. Le climat du Caire est peu variable; l'hiver s'y fait sentir; les pluies y sont rares; la température moyenne est d'environ 18 degrés Réaumur; il n'y a point de vent dominant; la neige y est inconnue; la rosée est très abondante le soir et le matin, ainsi que dans tout le reste de l'Égypte. Le contour de la ville proprement dite est d'environ vingt-quatre mille mètres, c'est-à-dire à peu près celui de Paris.

La distribution intérieure du Caire ne ressemble point à celle des villes d'Europe : non-seulement ses rues et ses places publiques sont extrêmement irrégulières; mais la ville est presque entièrement composée, sauf plusieurs grandes communications, de rues très courtes et d'embranchemens en zigzag aboutissant à des impasses innombrables. Chacune de ces ramifications est fermée par une porte, que les habitans ouvrent quand il leur plaît. On a fait ces rues très étroites exprès à cause de la chaleur : leur largeur varie de quinze à cinq pieds; il en est même de deux pieds seulement. Souvent les balcons de deux maisons se touchent, et plusieurs rues sont même couvertes par le haut, afin que les rayons du soleil n'y pénètrent point; la lumière de reflet est la seule qui les éclaire.

Les quartiers sont au nombre de cinquante-trois, dont une vingtaine de principaux. Les rues même les plus longues, au lieu de porter un nom unique, changent de dénomination à chaque instant. Les soixante et onze portes du Caire en comprennent plusieurs intérieures. Les grands et les cheiks ont des jardins attenans à la ville; c'est dans l'un de ces jardins que se réunissaient les membres de l'Institut et de la commission des sciences et des arts pendant le cours de l'expédition. Il y a aussi plusieurs beaux jardins au dedans même de la ville; mais il n'y faut chercher ni allées, ni promenades, ni gazons: ce sont des bosquets touffus, des massifs d'orangers et de citronniers et des berceaux de vignes; l'accacia-lebbeck et le figuier-sycomore, les plus grands arbres de l'Égypte, y sont placés confusément à côté du dattier à la tige élancée, du mûrier, du grenadier, du myrte et du bananier à la feuille gigantesque et au fruit délicat. Si l'on ne s'y promène pas, en revanche on y repose dans des kiosques couverts en treillages, on y fume des tabacs aromatisés, et l'on y respire un air embaumé des plus doux parfums.

Il existe plusieurs cimetières à l'intérieur de la ville; mais les grandes enceintes de tombeaux sont à l'extérieur. Les deux plus célèbres par leur étendue et leur magnificence sont situées au sud et à l'est. On les appelle *villes des tombeaux*; leur étendue

équivaut à un quart de la ville du Caire. Il y a dans le Caire des marchés périodiques et permanens, au nombre total de cinquante-six. Quant aux monumens, il faut placer en première ligne les mosquées; on en compte deux cent trente-trois principales et cent cinquante-huit petites. La plupart ont plusieurs minarets ou tours très élevées, carrées ou circulaires, dans lesquelles les mouezzin montent cinq fois par jour, pour appeler les musulmans à la prière par des chants graves, mais harmonieux : ce sont les clochers des mahométans. Les quatre plus grandes mosquées du Caire sont remarquables par la richesse de leur architecture et la variété des marbres qu'on y a prodigués. Les autres monumens publics sont les bains, les citernes, les abreuvoirs, les écoles, les ponts élevés sur le canal qui traverse la ville. L'eau du Nil est apportée à dos de chameau à ces citernes destinées à procurer de l'eau gratuitement à la classe peu aisée du peuple. Les ponts sont en pierre et d'une seule arche; il en existe une vingtaine, et aucun n'est digne de remarque.

La plupart des maisons du Caire ont deux ou trois étages; on en trouve aussi de quatre étages dans les quartiers les plus populeux. Elles sont bâties en briques et d'une couleur sombre à l'extérieur; au dedans les murailles sont souvent enduites d'une belle couche de gypse d'un blanc éclatant, ou bien

blanchies à la chaux. Les balcons, les fenêtres et tous les jours sont fermés par des grillages très serrés en boiseries, qui laissent entrer peu de lumière et maintiennent la fraîcheur. Le château occupe l'angle sud-est de la ville; il est formé de trois enceintes, toutes garnies de tours crénelées. La citadelle est la résidence du pacha. Le palais, ou plutôt la belle mosquée, qu'on appelle communément *divan de Joseph*, est abandonnée; mais on admire encore ses grandes et belles colonnes de granit, au nombre de trente-deux, provenant des ruines de Memphis. Le puits de Joseph sert toujours à sa destination; sa profondeur est de trois cents pieds. Le fond est de niveau avec le Nil.

La population du Caire au temps de l'expédition française fut évaluée à deux cent soixante-trois mille habitans, que M. Jomard répartit comme il suit, sous le rapport des professions : dix mille cinq cents militaires en activité ou retirés; cinq mille propriétaires; trois mille cinq cents négocians indigènes et étrangers; deux mille deux cents artisans, tant maîtres qu'ouvriers; quatre mille cinq cents petits marchands; quinze cents individus tenant des cafés, où l'on fume aussi du chanvre, et où les oisifs vont écouter les conteurs arabes; vingt-six mille cinq cents domestiques mâles; treize mille journaliers. Le reste se compose de femmes et d'enfans. Sous le rapport de la religion on compte cinq

mille Grecs schismatiques, dix mille chrétiens jacobites, cinq mille Grecs catholiques et maronites, deux mille chrétiens d'Arménie, trois mille Juifs, quatre cents Francs, catholiques et protestans. Le reste est musulman. Sous le rapport de la nation, il y avait dix mille Égyptiens qobtes, trois mille Juifs, cinq mille Syriens, deux mille Arméniens, cinq mille Grecs, mille Francs ou Européens, dix mille Turcs ou Osmanlis, douze mille Africains, nègres et autres, dix mille Mamloucks, et environ deux cent dix mille Égyptiens, musulmans et Arabes. Sous le rapport du sexe, il y avait cent quatorze mille mâles et cent quarante-six mille femmes ou filles. Il n'y a guère que les noirs qui soient proprement esclaves.

Le Caire commerce avec l'Afrique, avec l'Asie et avec l'Europe. Plusieurs des rues portent les noms des marchandises qui s'y débitent. Il y a un quartier pour la vente des esclaves des deux sexes. Il existe aussi un assez grand commerce d'or et d'argent monnayé qui est dans les mains des Juifs.

Le Caire, bâtie par Gouhar, vers l'an 970 de Jésus-Christ, sous le premier des califes fatimites, et conquise par le sultan Sélim en 1517, fut prise par les Français en 1798, et soumise à leurs armes pendant trois années et demie. A la retraite de l'armée, la guerre civile et la guerre étrangère désolèrent de nouveau le Caire et tout le pays. Cependant, les

germes de civilisation déposés sur ce sol fertile au temps de l'expédition française n'étaient point destinés à périr, et dès que le pacha d'Égypte a pu secouer le joug de la Turquie, surtout depuis 1815, une sorte de révolution intellectuelle semble s'être opérée dans cet antique berceau des sciences, et aujourd'hui (1835) les fruits dépassent les espérances que l'on avait conçues.

M. Jomard ajoute à sa description du Caire quelques observations sur plusieurs usages de cette capitale. Nous extrairons deux ou trois faits, ou du moins leur substance.

Au Caire, sur les places publiques, on voit des charlatans fort habiles jouer des gobelets et couper le nez à des enfans de manière à produire une illusion cruelle, au point qu'on recule involontairement lorsque l'enfant mutilé et le visage sanglant vient demander aux spectateurs quelques parats pour l'assassin. Ces mêmes hommes jouent avec des serpens. D'autres vont dans les cafés débiter aux buveurs toutes sortes de contes merveilleux que l'Égyptien écoute à la vingtième fois avec autant de plaisir qu'à la première. La danse des almés, récréation des harems, est aussi un des amusemens du peuple, qui se complaît à ce spectacle tout lascif. Les almés, espèces de courtisanes, dansent au son des instrumens accompagnés de chant. Le caractère de ces danses consiste dans des

mouvemens continuels des reins ; la danseuse, les mains garnies de castagnettes, fait toutes sortes de gestes amoureux. S'il y en a deux ensemble, l'une d'elles représente l'amoureux, et toutes deux cherchent à l'envi les attitudes et les gestes les plus licencieux. Leur robe fendue laisse voir toute la gorge ; la tête est coiffée d'un turban ; les cils et le tour des yeux sont noircis fortement ; les doigts et les ongles sont rougis par le henneh ; une ceinture environne les reins. Au Caire, ainsi que dans les autres villes de l'Égypte, l'usage parmi le peuple est encore, le lendemain de la noce, de montrer la chemise de la mariée et d'exposer ainsi à une fenêtre les preuves de sa virginité, preuves sans lesquelles le mari peut sur-le-champ répudier sa femme. On le complimente à la vue des taches de la tunique. Dans les rues on rencontre souvent des espèces de fous, appelés *santons*, à qui tout est permis, même le viol, et pour qui le peuple est pénétré d'un respect aveugle et superstitieux. Un jour un santon apercevant une femme jeune et belle, car elle avait levé pour lui son voile, la saisit, la renversa dans la rue, et accomplit devant tout le monde l'œuvre de la copulation, aidé même par une autre femme qui couvrit de son voile le bienheureux couple en haranguant la foule et prédisant un nouveau saint ; après quoi elle mena le santon chez elle et lui donna des habits, car il était tout

nu; mais celui-ci les distribua aux pauvres. Enfin, M. Jomard fait la remarque que les cris de la douleur chez les femmes du Caire sont entièrement semblables pour le ton à nos cris de joie, et que dans les enterremens on dirait que leurs chants sont faits exprès pour égayer et divertir les passans.

C'est au vieux Caire que se font les chargemens pour la Haute-Égypte. Cette ville, dépendante du Caire, a près de dix mille habitans, dont six cents chrétiens, qui possèdent plusieurs couvens. Dans le voisinage et dans le Nil même, est l'île de Roudah, qui renferme des promenades et des jardins délicieux. En face du vieux Caire, et de l'autre côté du fleuve est située la petite ville de Gizeh, fortifiée du côté de l'ouest ou vers les Pyramides, debout dans une plaine dont Gizeh occupe une extrémité. Une autre ville plus importante que celle-ci est Boulaq, séparée du vieux Caire par une plaine de douze cents mètres de largeur et par des jardins; elle réunit vingt-quatre mille habitans; c'est là que s'arrêtent les barques portant les productions du Delta et les navires chargés des marchandises d'Europe et de tout l'Occident. Ce port est pour la Basse-Égypte ce qu'est celui du vieux Caire pour la Haute-Égypte. Le désert, et par conséquent l'empire des Bédouins, commence au pied de la citadelle du Caire, du côté du Moqatam.

Dans un mémoire de M. Jollois nous trouvons

aussi des renseignemens précieux sur la ville de Rosette. En voici la substance.

D'Alexandrie on se rend à Aboukir, et l'on arrive à l'embouchure du Nil pour entrer par le *boghâz*, mot turc qui signifie *gosier*. C'est un goulet très étroit, ouvert par le courant dans les bancs de sable formés à l'embouchure du Nil, et qui sont le résultat des dépôts du fleuve lorsqu'il perd sa vitesse en arrivant à la mer. Rien n'est plus variable que ce passage. Les bancs de sable dans lesquels il est pratiqué sont continuellement remués par les vagues de la mer; et lorsque les vents de l'ouest et du nord soufflent avec quelque violence, les eaux du fleuve sont en quelque sorte repoussées vers leur source, et le courant s'établit partout où elles éprouvent le moins de résistance.

A trois quarts de lieue environ de l'embouchure du Nil, les eaux ont une couleur verte très prononcée, et l'on aperçoit même distinctement la ligne de démarcation entre le vert du fleuve et la couleur bleue de la mer. A mesure que l'on approche davantage du boghâz, la teinte verte se change en une teinte jaune, due à la couleur des sables que le Nil dépose à son embouchure, et aussi au limon suspendu dans les eaux du fleuve. Le passage du boghâz offre un spectacle vraiment effrayant lorsque la mer est agitée; les dunes de sable qui bordent le débouché du fleuve sont aussi mobiles que les

vagues elles-mêmes; et ce n'est qu'avec un pilote très expérimenté que l'on peut espérer d'échapper au naufrage.

Lorsque l'on est entré dans le fleuve, on laisse derrière soi les tempêtes et la mer agitée; on n'entend plus le bruit des vagues qui venaient se briser sourdement contre les bancs de sable et le rivage: on jouit du calme le plus profond. On parcourt des yeux, avec un charme inexprimable, les bords si vantés du Nil, et on ne trouve rien d'exagéré dans les récits des voyageurs qui ont vu ces parages. Après avoir dépassé les débris d'un vieux fort abandonné qui servait autrefois à garder l'entrée du Nil, et qui plus tard, réparé et occupé par des invalides français, devait faire une défense héroïque, on laisse à gauche une île assez grande, couverte de verdure, et offrant la plus belle végétation. On a à sa droite des forêts de palmiers qui paraissent d'un vert éclatant; les rives du fleuve étant peu élevées, la vue peut s'étendre au loin sur des campagnes riches et fertiles; on aperçoit çà et là des hameaux pittoresques formés de quelques maisons de brique et de cabanes de roseaux, des habitations isolées, des minarets élégans et des sautons ou tombeaux de saints musulmans, autour desquels se groupent agréablement quelques bouquets de palmiers. Du côté du Delta se développent des campagnes couvertes de riz, offrant le plus riant

aspect. Un grand nombre d'arbres et d'arbustes croissent non loin du fleuve; on y remarque des groupes d'orangers et de citronniers qui répandent un parfum délicieux. Les rives même du Nil sont ornées de roseaux, de joncs et de nénufars. D'énormes sycomores, dont les vastes branches couvrent une étendue immense, sont distribués isolément dans la plaine, et présentent un des plus beaux phénomènes de la végétation; enfin on arrive à Rosette.

Rosette, en arabe *Rachyd*, est située sous le 28e degré 8 minutes 35 secondes de longitude, et le 31e degré 24 minutes 34 secondes de latitude. Cette ville, peu considérable au temps d'Aboul-Feda, est aujourd'hui l'une des plus importantes de l'Égypte par sa situation, son commerce et son étendue. Assise au bord du Nil à trois lieues de distance de la mer, elle sert d'entrepôt aux marchandises qui descendent du Caire et des parties supérieures de l'Égypte, pour être transportées en Europe par la voie d'Alexandrie. La branche du Nil qui passe devant Rosette a pris son nom de cette ville. Elle a porté dans l'antiquité la dénomination de *branche Bolbotine*, de la ville de Bolbotine, située sur ses bords. Les jardins de Rosette sont vantés avec juste raison; ils sont plantés d'arbres et d'arbustes, et situés sur la limite du désert. On y cultive des melons et des pastèques, fruits qui sem-

blent excellens dans un pays où la température est très élevée. Les rues de Rosette sont étroites, tortueuses, et la plupart du temps remplies d'ordures; elles ne sont point pavées. Il y court une grande quantité de chiens, qui pendant la nuit hurlent sans cesse. Les habitans de Rosette paraissent être d'une faible constitution. Les cafés de cette ville sont comme ceux d'Alexandrie, de véritables bouges, dont on n'approche qu'avec dégoût.

Nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de parler d'Alexandrie, et Volney en a donné une description : ajoutons-y le peu de mots ci-après.

La ville d'Alexandrie devint sous les Ptolémées, successeurs d'Alexandre-le-Grand, qui en fut le fondateur et qui lui donna son nom, la capitale de l'Égypte et le centre du commerce de l'Inde. Sous l'empire des Romains, elle s'éleva au rang de la seconde ville du monde, et conserva au sein de sa splendeur le plus riche dépôt des connaissances humaines. Depuis l'établissement de l'ère chrétienne jusqu'au temps du bas-empire, l'église d'Alexandrie, la première de l'Orient, avait été dans cette contrée une des plus fortes du christianisme. Après de longs déchiremens, elle finit par tomber sous le joug de fer des Arabes.

Alexandrie moderne, nommée *Iskanderyeh* par les Arabes, située vers l'extrémité orientale de la côte d'Afrique, est bâtie sur un banc de sable qui

réunit le continent à l'ancienne île de Pharos. Cette île, que les attérissemens ont transformée en une presqu'île qui conserve son ancien nom, couvre, du sud-ouest au nord-est, la ville et les deux ports naturels, les seuls que l'Égypte possède sur plus de soixante lieues de côtes sur la Méditerranée. Le territoire d'Alexandrie, baigné au nord par cette mer, est resserré au sud par l'ancien lac Mareotis, dont le vaste bassin, aujourd'hui alimenté par les eaux de la mer, était entièrement desséché à l'époque où nous fîmes la conquête de l'Égypte. Le premier des deux ports est le port vieux, situé à l'occident, au fond d'une rade immense qui a trois passes naturelles, dont la plus facile est du côté du cap Marabou. Le port neuf ou port oriental est formé par une anse dont la passe est près du fort ou rocher du Diamant. Les marées sont ici peu sensibles et n'ont rien de périodique. La presqu'île du Phare, où l'on cultive beaucoup de figuiers, couvre le vieux port; elle est bordée de récifs.

Après avoir franchi le quartier des Tombeaux, on pénètre dans l'intérieur de la nouvelle ville qui sépare les deux ports. Elle ne renferme aucun monument remarquable; les principales mosquées, les okels ou magasins publics, les maisons particulières, les quais, etc., sont remplis de débris d'anciens palais. Des rues étroites et non pavées, qui n'offrent aucun écoulement aux eaux pluviales, res-

tent toujours poudreuses ou fangeuses, suivant le temps : on n'y trouve du mouvement que vers les bazars ou quartiers des marchands. Du reste, tout concourt à donner à la ville un aspect triste et monotone.

Alexandrie est privée d'eau douce ; elle a des citernes pour y suppléer. La population, à l'époque de notre conquête, pouvait être d'environ huit mille âmes. Elle a beaucoup gagné depuis 1815, et elle est aujourd'hui (1835) de quinze mille habitans, qui exportent des grains, du riz et du natron de l'Égypte, du café d'Arabie et des marchandises de l'Inde. Le climat est sain, quoique chaud; il est tempéré en été par la fraîcheur des nuits.

Un objet sur lequel on se porte avec le plus d'intérêt est un obélisque appelé l'*aiguille de Cléopâtre*. La ville a cinq portes. On ne trouve plus que quelques citernes sur la longue et étroite péninsule qui s'étend au nord-est jusqu'à Aboukir, cap avancé en mer, dont la pointe est occupée par un fort. Ce nom d'Aboukir rappellera toujours de grands souvenirs par les revers et les triomphes de l'armée française en Égypte. Le sol de l'ancienne Alexandrie ne présente plus que des monticules de décombres, et quelques restes informes des monumens qui firent jadis sa richesse et sa splendeur.

Si des cités modernes de l'Égypte, dont nous n'avons indiqué qu'un petit nombre, nous vou-

lions passer aux cités anciennes dont il ne reste que des débris, le grand ouvrage de la commission d'Égypte nous offrirait à cet égard une mine féconde; mais les limites de l'analyse que nous avons eu la pensée de donner étant nécessairement restreintes, nous nous bornerons aux détails ci-après sur la ville de Thèbes.

Dans la ville aux cent portes, il existe des catacombes ou grottes, que la science désigne sous le nom d'*hypogées*. M. Jomard en a tracé une description curieuse, dont nous rapporterons seulement quelques traits, avec la permission que l'auteur a bien voulu nous en donner.

Il ne s'agit plus dans ces constructions de portiques somptueux, de statues colossales, ni de magnifiques péristyles; ici les travaux n'ont presque aucune apparence extérieure. « A la vérité, dit M. Jomard, le sein des montagnes a été ouvert dans mille sens; le roc a été creusé avec art, distribué avec symétrie, décoré avec goût; mais on n'aperçoit pas, dans ces ouvrages, de vastes dimensions, un style gigantesque, enfin la grandeur égyptienne. Si l'on y reconnaît à quelques marques les productions de ce peuple, c'est à la multitude incroyable des sculptures, des peintures variées, des ornemens de toute espèce, qui décorent les faces des rochers, jusqu'au sein des ténèbres les plus épaisses; c'est au fini admirable des détails, à cette unité

d'ensemble qui caractérise les Égyptiens, enfin à la constance que de pareils travaux ont exigée de la part de cette nation industrieuse, dont on a dit, avec assez de justesse, que si les monumens qu'elle a élevés sur la terre peuvent être comparés à quelque chose, c'est uniquement aux ouvrages qu'elle a exécutés sous terre. Qui le croirait? des salles, des réduits condamnés à une ombre éternelle, ont été ornés et enrichis avec autant de soin que les monumens éclairés par le soleil! De longues galeries, des pièces décorées de colonnes et de pilastres, ou bien de simples excavations composées de chambres étroites et basses, en un mot, tous les hypogées ont été, les uns comme les autres, couverts de peintures à fresque, la plupart consacrées à des scènes familières de la vie domestique. Ainsi l'on peut dire en quelque sorte que les hypogées étaient les monumens du peuple, comme les temples et les palais étaient les monumens de l'état; c'était là, et non dans des maisons de brique, qu'il pouvait satisfaire son goût naturel pour la sculpture: c'est ce qui explique en partie pourquoi, en Égypte, les habitations particulières n'ont pas été bâties avec les mêmes matériaux que les édifices publics, et par conséquent ont toutes disparu.

« A quelle cause pourrait-on attribuer ces travaux souterrains, continués pendant tant de siècles, si ce n'est à l'empire des mœurs et des usages reli-

gieux? Le respect pour les morts, professé par toutes les nations, était porté en Égypte au plus haut degré. Tout le monde sait que ce pays est le premier, sinon le seul, où les hommes imaginèrent de conserver en entier les dépouilles de leurs ancêtres, et de les dérober en quelque sorte au néant de la mort. Peut-être, à l'origine de l'art de l'embaumement, ignorait-on encore l'art de la sculpture, qui pouvait reproduire l'image d'un mortel; ou peut-être aussi pensait-on que ses restes, gardés religieusement au sein de sa famille, agiraient plus sur les cœurs qu'une copie infidèle et qu'une froide image. N'était-ce pas, en effet, mettre sous les yeux de la jeunesse un spectacle frappant, capable de l'exciter à égaler ses aïeux, que de lui présenter leur personne elle-même et leurs traits conservés et intacts, au lieu d'une ressemblance équivoque, sans parler du but moral qu'avait le législateur, en familiarisant les esprits avec l'idée et le tableau de la mort, et ne laissant rien à celle-ci de ce qu'elle a de repoussant? mais les inconvéniens ou les avantages de cette pratique ne doivent pas être examinés ici. Les peuples ont suivi plusieurs usages funéraires : presque tous ont honoré les morts. Celui d'Égypte n'a différé des autres que par cette singularité, d'avoir non-seulement laissé à la postérité ses arts, ses monumens, mais de s'être en quelque sorte conservé lui-même : tant il avait en

principe d'attacher à tout le sceau de la durée.

« Ainsi tous ces monumens souterrains étaient des tombeaux domestiques: et à cette destination il s'en joignait une autre peut-être plus ancienne, celle de retracer l'image de la vie civile. Le spectacle des hypogées aura donc pour les modernes un intérêt qui touche ordinairement les hommes, celui d'un tableau de mœurs; il suppléera le silence des historiens; et en montrant, pour ainsi dire, l'intérieur des familles, il repose l'esprit et les yeux du lecteur, de la contemplation des grands monumens...

« Si l'on veut se former une idée générale des hypogées de Thèbes, il faut se représenter une partie de la chaîne libyque, contiguë à la plaine de Qournah, du Memnonium et de Medynet-Abou, longue de plus de deux lieues, haute de trois à quatre cents pieds, et percée, d'espace en espace, d'ouvertures rectangulaires à toutes sortes de hauteurs. Qu'on imagine ensuite des conduits peu élevés et moins larges que hauts, qui, partant de ces ouvertures, pénètrent dans le sein du rocher, tantôt horizontalement, tantôt dans une direction inclinée, tantôt même en serpentant, interrompus çà et là par des puits; plusieurs divisés en nombreuses ramifications qui reviennent quelquefois sur elles-mêmes, et rendent le chemin difficile à reconnaître. Si l'on établissait des communications entre tous

ces conduits, ils formeraient le labyrinthe le plus inextricable.

« Cette multitude de galeries souterraines sert aujourd'hui de refuge à des Arabes qui vivent misérablement, et la plupart adonnés au vol. Quand les Européens viennent visiter ce lieu, c'est pour les premiers une bonne fortune trop rare pour qu'ils n'en profitent pas aux dépens des voyageurs.

« En songeant à quels hommes appartiennent à présent ces demeures souterraines, il se présente à l'esprit un rapprochement singulier. Avant les voleurs arabes, elles servaient d'asile aux anachorètes. Pour fuir les superstitions et les délices mondaines, ces pieux et austères cénobites n'avaient pu trouver de refuge plus sûr; cependant ils y trouvèrent encore les profondes images du culte égyptien : aussi recouvraient-ils ces images par des figures chrétiennes; on voit même quelquefois un enduit de plâtre entre les unes et les autres. Dans ces mêmes lieux où les prêtres de l'Égypte faisaient aux morts de magnifiques funérailles avec toute la pompe de leur religion, d'humbles solitaires venaient pratiquer une religion nouvelle, aussi éloignée de la première qu'eux-mêmes différaient des prêtres égyptiens; et aux figures d'Isis, d'Osiris et d'Harpocrate, sculptées avec une délicatesse extrême, succédaient des représentations grossières de la Vierge, du Christ et des apôtres. Cette succession,

dans les mêmes lieux, des prêtres d'Égypte, des anachorètes chrétiens et des voleurs arabes, remonterait encore plus haut, si l'on s'en rapportait à des auteurs un peu trop crédules...

« Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour exécuter tous ces ouvrages, et les amener au degré de fini qu'on y admire! Tant de catacombes prouvent encore combien a été nombreuse la population de la capitale, et combien de générations ont vu Thèbes florissante, avant d'aller remplir ce grand magasin de mortalité.

« Parmi les caveaux qui sont ouverts aujourd'hui, non-seulement on n'en trouve point d'intacts, mais tous offrent l'aspect d'un bouleversement total. Les momies ne sont point dans leurs caisses ni à leurs places; elles sont renversées à terre, pêle-mêle, et le sol en est jonché: quelquefois même le passage en est encombré entièrement. On est obligé de marcher sur les momies; elles se brisent sous le poids du corps, et souvent on a de la peine à retenir le pied embarrassé dans les ossemens et les langes. Au premier abord, on en ressent de l'horreur, mais peu à peu on se familiarise avec ce spectacle; et ce qui y contribue beaucoup, c'est que les momies n'ont rien qui répugne, soit à la vue, soit à l'odorat. L'odeur bitumineuse, quoique très forte, n'a rien d'absolument désagréable, rien surtout qui ressemble aux exhalaisons des cadavres. Un

autre sentiment que le dégoût occupe le voyageur: tous ces corps embaumés, enveloppés de toiles épaisses et chargées de bitume, peuvent s'embraser par une étincelle : si l'incendie s'allumait, comment en échapper, surtout dans les grottes profondes et entournées, ou dans celles où les galeries et les portes sont obstruées à tel point, qu'il faut ramper sur le ventre pour y pénétrer ou pour en sortir? Comme on ne reçoit de jour dans ces caveaux que par les flambeaux qu'on porte, il est aisé de juger du péril qu'on y court, et combien en se traînant sur ces corps combustibles, on a de peine à en écarter la bougie qu'on tient péniblement d'une main, tandis qu'on s'appuie sur l'autre pour avancer. L'idée d'un incendie vient d'autant plus naturellement à l'esprit, que souvent les Arabes rassemblent, à la porte des catacombes, des momies qu'ils ont brisées, et allument avec ces débris de grands feux qui s'aperçoivent au loin.

« Outre les milliers de momies qui recouvrent le fond des hypogées, on rencontre épars sur le sol, des amulettes, des statues portatives, des fragmens de statues plus grandes, soit en terre cuite soit en porcelaine, soit en pierre, en albâtre ou en granit, la plupart d'une conservation parfaite.

« Les Arabes qui habitent aujourd'hui dans les excavations de la montagne, sont d'une extrême

pauvreté, et l'espoir chimérique d'y trouver des trésors contribue à les retenir dans les singulières demeures dont ils ont fait choix. Cette espérance est soutenue de temps en temps par la rencontre de quelques antiques d'or massif, et par l'aspect des feuilles d'or qu'ils aperçoivent sur l'enveloppe et sur la peau même des momies. S'il faut en croire certains rapports, ils trouvent aussi quelquefois des pièces de métal dans la bouche de ces momies; mais je n'ai aucune connaissance personnelle de ce fait, et je me garderai de le garantir. En outre les Arabes ramassent des bronzes, des lampes, des vases, enfin toutes sortes d'antiques bien conservées, que l'on transporte au Caire, pour les vendre aux Européens. Ils sont donc continuellement occupés à fouiller les catacombes avec une patience infinie. Ils s'avancent dans ces labyrinthes, soulèvent les corps qui sont à terre, les visitent partout, mettent les enveloppes en pièces, enfin ne laissent aucun objet sans l'examiner. Qu'on imagine maintenant qu'un Européen, ignorant cette pratique, s'est introduit tout seul dans un hypogée; après avoir parcouru nombre de galeries et de salles, et avoir considéré les momies pendant des heures entières, s'il est fortement occupé à voir ou s'il médite dans un profond silence, et que tout à coup il vienne à entendre au fond d'un puits quelque bruit un peu considérable, n'éprou-

vera-t-il pas une impression soudaine, je ne dis pas de terreur ou de crainte, mais d'agitation et de trouble involontaire, faute de pouvoir expliquer à l'instant par une cause naturelle un effet imprévu? et s'il voit une figure blanche sortir lentement, une lampe à la main, du milieu des cadavres, ne lui faudra-t-il pas un peu de réflexion pour deviner que ce fantôme est un Arabe avec son *bornous*, enseveli volontairement au milieu des morts, et cherchant des antiques à la lueur de sa lampe?

« Des hypogées il se détache de temps à autre des parties énormes; et si l'on est inattentif ou trop occupé, on peut être écrasé par la chute des pierres. Ces accidens affreux, mais bien rares sans doute, puisqu'ils n'ont été funestes à aucun des voyageurs de l'expédition, malgré leur curiosité et leur imprudence, ne sont pas cependant ce qu'il y a de plus à redouter pour ceux qui visitent les catacombes; témoin l'aventure arrivée à deux d'entre nous. Ils avaient pénétré à cinq heures du soir au fond d'un vaste hypogée décoré avec la plus grande magnificence et composé de salles, de galeries et de couloirs faisant des angles fréquens. Quand on s'arrête souvent, que le spectacle occupe fortement l'imagination par des choses étranges et absolument neuves, le chemin parcouru paraît plus long et les détours plus compliqués. En outre, la profonde obscurité de ces lieux, qu'on ne peut dissiper qu'en

transportant soi-même une bougie au point que l'on veut bien voir, fait faire beaucoup de pas à droite et à gauche; car, à côté de la faible clarté que cette bougie procure, tout le reste est ténèbres. Il arrive donc qu'après avoir fait cinq cents pas en ligne droite, on croit en avoir fait mille. Nos curieux avaient rencontré sur leur route, un puits dont ils avaient jugé la profondeur d'environ dix mètres (trente pieds); pour le traverser ils avaient été obligés de s'asseoir sur le bord en s'avançant sur leurs mains. N'ayant pas compté les détours de la route ni constamment regardé à leurs pieds, ils pensaient avoir laissé derrière eux plusieurs puits; et effectivement il y en avait d'autres encore plus profonds dans l'hypogée. Enfin ils n'avaient qu'une idée confuse ou même fausse de la forme des lieux; il n'y a rien de commun entre l'impression que fait sur le cerveau l'ensemble des lignes d'un labyrinthe, surtout dans la situation que l'on vient de décrire, et l'effet que produit sur l'œil le plan dessiné des mêmes lieux, vu de sang froid.

« Par une imprudence dont l'expérience seule pouvait leur apprendre tout le danger, ils n'avaient que deux bougies pour éclairer leur marche. Au moment où ils étaient le plus attentifs à considérer les sculptures en ronde-bosse, tout d'un coup, du fond d'un couloir, s'élance un essaim nombreux

de chauves-souris qui agitent violemment l'air autour d'eux; l'une des bougies est frappée, et la flamme s'éteint. Celui qui la portait court la rallumer à l'autre bougie; et celle-ci, frappée au même instant, s'éteint comme la première. Le passage subit de la lumière aux ténèbres les saisit d'horreur; ils sentent qu'ils sont dans un dédale et entourés de précipices, mais le lumignon, encore rouge, peut les guider quelques secondes; ils mettent le temps à profit et reculent à grands pas; bientôt la dernière lueur brille et l'obscurité est complète.

« Ils s'arrêtent immobiles de stupeur. Comment peindre le désordre et la foule des pensées qui les agitent au même instant? L'espérance du salut ou l'horrible désespoir, le choix des moyens, le défaut de ressources, l'idée du lendemain, l'affreux genre de mort qui les menace, le souvenir de la patrie, mille sensations contraires les agitent à la fois. La raison succombe et l'imagination règne seule. Être enterrés tout vivans dans ces tombeaux, en proie à l'épouvantable faim, périr misérablement après trois ou quatre jours d'angoisses; voilà tout l'avenir qui s'offre à leurs yeux, sans mélange d'aucun espoir.

« Cependant peu à peu leur esprit revient de ce premier trouble, et la raison reprend ses droits; ils conviennent de différens signes, en cas qu'ils soient forcés de se quitter. L'un frappe des mains

à coups précipités, pour attirer l'attention de ceux qui pourraient se trouver dans l'hypogée; l'autre appelle du secours en poussant des cris aigus. Vains efforts! un silence absolu, ou l'écho de la voix, c'est la seule réponse qu'ils reçoivent. Comme ils étaient entrés dans la catacombe vers la fin du jour, presque tous leurs compagnons de voyage s'étaient déjà dirigés vers le Nil, distant de plus d'une demi-lieue. Être entendu des Arabes, c'était un hasard invraisemblable, car le nombre de ces hommes qui résident effectivement dans les souterrains est très petit. Néanmoins ils répètent plusieurs fois cette épreuve, crient de toutes leurs forces et prêtent l'oreille avec anxiété; un horrible silence, ou bien le sifflement plus horrible encore du vol des chauves-souris, les assurent qu'ils sont seuls. L'un des deux propose de chercher à tâtons le puits qu'ils avaient franchi; mais comment y arriver? Il fallait se rappeler les coudes qu'on avait suivis; il fallait les reconnaître et les distinguer au toucher. Enfin ils se livrent à cette chance faible et incertaine. Pour bien explorer le sol, ils conviennent de se donner la main en écartant les jambes le plus possible, et de marcher accroupis, pas à pas, lentement, chacun touchant toujours un des côtés de la galerie ou bien le plancher. Ils embrassaient ainsi trois à quatre mètres de largeur, d'autant plus que l'un d'eux tenait un pic, instrument destiné à la

fouille des momies. A l'aide de cette espèce de chaîne ils balaient, pour ainsi dire, le chemin, sûrs de ne pas laisser passer une muraille, une issue ou un puits, sans en avoir connaissance. Après quelques cents pas, les deux murs leur échappent en même temps; ils reconnaissent qu'ils sont dans un carrefour, reculent avec effroi, et ressaisissent la muraille. Mais ils ne devaient pas hésiter plus longtemps, de peur que les forces ne les abandonnassent; ils se déterminent donc à suivre le mur du côté droit seulement sans le quitter jamais, quelque détour qu'il fît. Ce parti pouvait les faire renfoncer de plus en plus dans le labyrinthe; mais aussi il pouvait les conduire de proche en proche jusqu'à l'issue. D'un côté la crainte de rencontrer des précipices, de l'autre le vif désir de retrouver le puits qu'on avait déjà passé, ralentissent et accélèrent tour à tour leur marche. Déjà la fatigue les gagnait; ils ne se disaient plus rien, et le désespoir se glissait dans leur âme sans qu'ils s'en fissent l'un à l'autre la confidence, lorsque tout à coup le premier sent qu'il a un vide sous les pieds, et signale un précipice; l'autre en même temps reconnaît le bord d'un puits! Comment le traverser? Faut-il le passer ensemble ou l'un après l'autre, debout ou assis, avec ou sans vêtemens? Sans retard, chacun s'assied en frémissant sur ce bord étroit. Le dos et la tête collés pour ainsi dire à la muraille, plus de

la moitié de la cuisse et les jambes suspendues sur l'abîme, ils se traînent doucement, insensiblement se soulevant sur les mains, et sans avancer à chaque fois de plus de six pouces. Enfin le précipice est franchi, non sans un faux mouvement de l'un qui, se retenant à l'autre, allait l'entraîner avec lui; mais déjà celui-ci avait atteint l'angle opposé du puits; tout en frissonnant, il saisit cet angle avec force, donne à son compagnon un point d'appui, et bientôt ils sont tous deux au-delà de l'ouverture. A un premier mouvement de joie pour ce bonheur inespéré, succèdent de nouvelles craintes. Si ce puits n'est pas celui qu'ils cherchent, il faudra qu'ils le repassent une autre fois; et s'ils continuent, ils s'égarent davantage. Mais il n'y avait qu'une même idée, suivie opiniâtrément, qui pût les sauver : ils s'attachent donc constamment à la muraille du côté droit. Comme ils marchaient dans cette direction, une lueur presque insensible et en apparence excessivement reculée, vient frapper leurs regards avides de lumière. Ceux qui ont veillé quelques heures dans un lieu complétement obscur savent que, dans cet état, la vue éprouve des illusions, et aperçoit subitement dans les ténèbres des lumières qui n'y sont pas. Nos voyageurs se demandent si c'est une illusion pareille qui les trompe? Est-ce une illusion gazeuse, allumée spontanément, ou bien la lampe d'un Arabe, ou sim-

plement une affection de l'organe? Malgré cette incertitude, ils se portent rapidement vers ce léger feu; la lumière semble aller en croissant; elle n'est point rouge comme celle d'une lampe, mais blanchâtre, et son étendue ne paraît pas limitée. Aussitôt il leur vient à l'idée qu'il est à peu près l'heure du coucher du soleil, et ils songent à la possibilité que le jour crépusculaire ait pénétré au fond de la catacombe, et ait jeté un reflet aux environs. Frappés de cette pensée soudaine, ils se précipitent sans précaution vers l'espace éclairé; c'était la clarté du jour!

« Il était six heures : le reflet de l'atmosphère avait atteint le bout de la grande avenue de l'hypogée, malgré un intervalle de plus de quatre-vingt-dix mètres (deux cent quatre-vingts pieds); et du fond il s'était réfléchi sur les galeries voisines. Les voyageurs n'avaient fait, dansleur retour, aucun pas faux ou inutile; et le puits qu'ils avaient traversé était celui qu'ils avaient passé d'abord. Avec quels battemens de cœur ils se portèrent jusqu'à l'avenue! L'un d'eux éprouva un mouvement vif et subit, non de joie, mais d'horreur, qui le fit courir, à perdre haleine, jusqu'au dehors de l'hypogée. C'est ainsi qu'ils furent rendus sains et saufs, à la lumière et à leurs compagnons de voyage, après des alternatives cruelles d'espérance et de désespoir. »

Après avoir vu les hypogées de Thèbes, M. Jo-

mard voulut aller visiter Syène et les cataractes du Nil. Consignons ici quelques-uns des résultats de son voyage.

Le voisinage du tropique et la mesure de la terre attribuée à Eratosthène ont donné à Syène une grande célébrité. Ceux qui ont le moins de notions sur l'Égypte ont entendu parler du puits de Syène, qui, le jour du solstice d'été, à midi, était éclairé en entier par la lumière du soleil. C'est dans cette ville que Juvénal fut exilé, après avoir stygmatisé un favori de Domitien. Ce lieu est environné de toutes parts de rochers nus et rembrunis, sous un ciel embrasé que jamais ne tempère une goutte de pluie. Inhabitable pour ainsi dire par les Européens, il était pour les géographes un des points les plus importans du globe, comme alors placé, disait-on, sous la ligne qui sépare la zone torride de la zone tempérée, tels qu'aujourd'hui Chandernagor et Canton en Asie, et la Havane aux Antilles. On sait que maintenant la ville de Syène ne répond plus exactement au point solsticial qu'on lui attribuait.

L'emplacement de l'antique Syène était au sud-ouest de la ville moderne, borné par le Nil d'une part, et de l'autre par des rochers de granit; son assiette occupait le penchant de la montagne, contre l'ordinaire des villes égyptiennes. Déjà ruinée à l'époque de la conquête des Arabes, elle perdit beau-

coup de son étendue par l'enceinte que ces derniers bâtirent à trois cents mètres en arrière, avec de larges fossés extérieurs et intérieurs. Cette enceinte est double de celle d'Alexandrie : elle a été fondée en général sur le rocher nu, et on l'a assujétie à suivre les mouvemens de la montagne; une de ses faces est construite à pic sur le bord du fleuve. La muraille est encore bien conservée; elle est bâtie tout entière en fragmens de granit, débris provenus des anciennes exploitations.

Quand on est au couchant de Syène ou sur la route de l'île de Philæ, on aperçoit avec étonnement cette longue enceinte toute flanquée de bastions et de tours carrées, et, ce qui est plus curieux, toutes composées de couleur rose, noire ou rougeâtre, diversement arrangées et présentant dans leurs nuances toutes les variétés d'un beau granit oriental.

Un autre spectacle encore plus rare en Égypte est celui des vestiges de bâtimens qui occupent la plus haute partie de la ville auprès du fleuve. Ces grands pans de murailles distribués par étages, ces nombreux palmiers sortant du granit, ces amas de rochers et de ruines dont les couleurs se confondent, cet horizon borné à chaque pas, forment un coup d'œil très pittoresque, d'autant plus qu'il diffère de l'aspect ordinaire, aux yeux des étrangers

qui visitent l'Égypte. Les Égyptiens ont couvert de sculptures et d'hiéroglyphes les surfaces lisses des rochers de tous les environs de Syène, et notamment ceux de l'île d'Éléphantine qui est en face. C'est vers le midi qu'est le chemin qui conduit à Philæ. Sur ce chemin on remarque une espèce d'acacia de la hauteur de cinq à six pieds, et qui jouit d'une étonnante propriété sensitive : dès qu'on en touche une branche, les pinnules des feuilles se rapprochent, les feuilles elles-mêmes s'abaissent. et tout le rameau s'incline; il faut plusieurs minutes pour que la branche reprenne son premier état.

Le port de Syène où s'arrêtent les barques du Caire est assez vaste, et fermé d'un côté par des écueils. Les habitans font principalement le commerce des dattes, lequel est leur principale ressource. La plupart d'entre eux marchent sans vêtemens, et l'on rencontre à chaque pas des enfans totalement nus. Il est vrai que l'extrême chaleur du climat et la paresse excessive des naturels favorisent beaucoup le goût de la paresse et de la nudité; aussi ont-ils tout le corps basané comme le visage, à un point tel que leur teint approche beaucoup de la couleur des Nègres.

En sortant de Syène pour aller à Philæ, on trouve une grande quantité de tombeaux. On voit aussi quelques mosquées. C'est de ce même côté, à partir

des bords du fleuve, que l'on commence à découvrir les carrières de granit où les Égyptiens ont puisé leurs colosses, leurs obélisques et leurs monolithes, immenses vestiges des plus immenses travaux que la main des hommes ait exécutés : on n'aborde pas seulement avec une vive curiosité dans ces vastes laboratoires, mais on éprouve en quelque sorte un sentiment de respect à la vue des masses énormes enlevées de la montagne, ou non encore entièrement détachées, des traces encore fraîches de l'exploitation, et des marques de ces instrumens que nos arts ne connaissent plus. Ce spectacle nous transporte en quelque façon dans les temps antiques, et au milieu même des architectes et des ouvriers égyptiens : nous les voyons, pour ainsi dire, choisir leurs blocs dans la montagne, les faire éclater au moyen des coins et des ciseaux, les ébaucher sur place, enfin les conduire au Nil et les embarquer sur des radeaux, pour aller servir à l'embellissement des cités de l'Égypte. Ces carrières occupent un développement de près d'une lieue et demie.

Auprès de Syène on trouve la première cataracte du Nil. Ce fleuve en a huit principales, depuis cet endroit jusqu'à sa source, c'est-à-dire sur une étendue de pays qui fait les trois quarts de son cours entier. La cataracte de Syène, dont les anciens avaient exagéré le bruit, se présente dans un des sites les

plus pittoresques et les plus extraordinaires de toute la vallée que le Nil arrose. Soit qu'on jette les yeux sur ces deux chaînes de granit toutes hérissées de melons noirs et anguleux, dont la cime, les plans et les pieds offrent des formes étranges, et qui, traversant le cours du Nil, viennent, pour ainsi dire, se joindre au milieu de son lit; soit qu'on arrête la vue sur ces îles escarpées et innombrables qui précèdent, forment et suivent la cataracte dans un espace de deux lieues; soit enfin que l'on contemple en venant de l'Égypte, cette limite brusque et tranchée entre une plaine fertile et des rochers inaccessibles, et le contraste d'un fleuve large et majestueux avec un torrent plein de gouffres qui bouillonne, écume et se brise entre mille écueils; tout présente aux regards une scène du plus grand effet. C'est le spectacle d'une nature sauvage que l'œil n'embrasse qu'avec horreur, à côté du tableau riant de l'une des plus riches vallées du monde. La navigation trouve ici une barrière presque insurmontable, la culture cesse, la végétation est morte. Aux campagnes et aux jardins d'Éléphantine succèdent un amas de collines groupées en désordre, ou de blocs à pic d'une nudité absolue, et des montagnes à perte de vue dont la teinte rembrunie se détache sur un ciel éclatant; le Nil ne réfléchit rien que l'azur ou bien les couleurs sombres des rochers qui divisent et déchirent son lit; enfin, son

cours variable et inégal, tantôt lent et tantôt impétueux, ses eaux furieuses et plus loin polies comme une glace, portent l'empreinte du désordre général; ce n'est qu'après avoir franchi tant d'entraves qu'il sort triomphant de la lutte, et qu'il prend enfin une marche paisible et un mouvement égal jusqu'à son embouchure.

Nous avons dit qu'en face de Syène est l'île d'Éléphantine; sa position sur les confins de la Nubie suffirait pour la faire distinguer parmi les différens lieux de l'Égypte, quand elle ne serait pas remarquable par ses antiquités. La verdure et la fraîcheur de son sol contrastent si agréablement avec le sol aride qui l'entoure, qu'on l'a surnommée l'*île fleurie* et le *jardin du tropique*. Elle s'offre au voyageur fatigué de ses marches pénibles comme un lieu enchanté au milieu de ces pics noirâtres et de ces sables étincelans qui occupent et remplissent l'horizon. Ce n'est pas que ce territoire soit d'une plus riche culture que le reste de l'Égypte; il tire tout son prix du site affreux et désert qui l'environne. Des mûriers, des acacias, des napecas, le doum et le dattier sont les seuls arbres d'Éléphantine; les uns servent de haies et de limites aux jardins; les autres sont répandus en petits bois dans les champs; d'autres forment une avenue irrégulière du côté du nord. En parcourant les sentiers de cette île on a l'oreille continuellement frap-

pèe par le bruit des nombreuses roues à pots qui servent encore, comme au temps de Strabon, à l'irrigation de la campagne, et qui entretiennent une fécondité inépuisable. On se promène avec délice à l'ombre de ces arbres toujours verts; on y respire un air pur et frais, lorsque dans le voisinage la température est brûlante. En un mot, le contraste de la nature et de l'art donne à ce canton une physionomie à part; c'est la première terre cultivée de l'Égypte, c'est l'entrée du Nil en ce pays quand le fleuve a franchi la cataracte. Ce point était dans l'antiquité la clé de l'Égypte du côté du midi. Il y existe encore un village habité par des Barabrahs ou Nubiens, occupés à ramasser des cornalines et des objets antiques pour les offrir aux voyageurs.

En redescendant la vallée du Nil et en prenant ensuite la direction vers le désert de la Libye à l'ouest, on arrive au Fleuve-sans-Eau et aux lacs de Natroun ou Natron, dont il importe de dire aussi un mot.

On ne connaît généralement de l'Égypte que la vallée qu'arrose le Nil. Il est probable cependant que les eaux du fleuve avaient pénétré dans des temps plus reculés au sein de la Libye. Aussi a-t-on retrouvé un ancien lit du Nil, et on lui a donné le nom de *Fleuve-sans-Eau* ou fleuve vide. Il n'est pas éloigné des lacs de Natroun. C'est ce lit ancien

que le général Andréossi fut chargé de reconnaître en 1799.

La vallée du Nil et celles des lacs sont, dit-il, séparées par un vaste plateau dont la seule face est légèrement ondulée; il peut avoir trente milles de largeur. Le terrain, ferme et solide, est recouvert de graviers ou de sable, de manière qu'on n'y aperçoit que la stérilité; aucun être vivant ne pourrait y trouver sa subsistance. Les lacs de Natroun comprennent une étendue d'environ six lieues de longueur sur six cents ou huit cents mètres de largeur, d'un bout du bassin à l'autre; ils sont séparés par des sables arides. On trouve un peu d'eau douce en creusant le long des lacs sur la pente du côté du Nil. Pendant trois mois de l'année, après le solstice d'été, l'eau coule abondamment à la surface du terrain; elle croît jusqu'à la fin de décembre, pour décroître ensuite et laisser quelques-uns des lacs entièrement à sec. Cette eau des lacs contient beaucoup de sel ou de natroun que l'on transporte à Rosette et au Caire. Les indigènes qui habitent le voisinage de ces lacs paient leur tribut au miri en transport de natroun.

Quant au fleuve sans eau, la vallée de ce fleuve est à l'ouest de celle des lacs de Natroun. Ces deux vallées, contiguës l'une à l'autre, ne sont séparées que par une crête montagneuse. La vallée du Fleuve-sans-Eau est encombrée de sable, et son bassin a

près de trois lieues de développement d'un bord à l'autre. Cette allée est stérile, et il n'y paraît point de sources. On y trouve beaucoup de bois pétrifiés. En remontant les deux vallées on arrive dans le Fayoum. Il est probable que le Nil, et plus vraisemblablement une partie des eaux de ce fleuve, coulait dans l'intérieur des déserts de Libye par les vallées de Natroun et du Fleuve-sans-Eau, et que le Nil fut rejeté dans la vallée actuelle.

Dans la vallée de Natroun se trouvent plusieurs couvens qobtes; ils ont été fondés dans le quatrième siècle. Ils n'ont qu'une seule entrée qui est basse et étroite; elle n'a pas plus d'un mètre de hauteur et de deux mètres de largeur. Une porte très épaisse la ferme en dedans; elle est contenue par un loquet dans le haut, par une forte serrure en bois dans le milieu, et vers le bas par une traverse qui pénètre à droite et à gauche de la maçonnerie. Cette porte est recouverte en entier, intérieurement, par de larges bandes de fer contenues par des clous à tête. L'entrée est en outre fermée, en quelque sorte hermétiquement, en dehors par deux meules de granit.

La cloche du couvent est placée à côté du mâchicoulis. Une longue corde, faite de filamens de dattier, y est attachée et pend jusqu'à terre. Les moines sont quelquefois réveillés pendant la nuit par le son de cette cloche; mais, toujours défians

même lorsqu'ils ont reconnu du haut de leurs murs qu'ils ont à faire à des gens amis, ils ne se déterminent à leur ouvrir la porte pour les recevoir que lorsqu'un moine, suspendu à l'extrémité d'une corde, est descendu par le mâchicoulis à l'aide d'un moulinet, et est venu voir de plus près si l'on ne cherchait pas à les surprendre. Pendant qu'on ouvre ou qu'on ferme la porte, un moine reste en sentinelle au haut du mur, et observe s'il n'aperçoit point d'Arabes.

Chaque couvent a, dans son intérieur, une tour carrée où l'on entre par un pont-levis qu'on lève au moyen d'une corde ou d'une chaîne.

Les religieux sont la plupart borgnes et aveugles; ils ont un air hagard, triste et inquiet. Ils vivent de quelques revenus, et principalement d'aumônes. Ils se nourrissent de fèves et de lentilles préparées à l'huile. Leur temps se passe en prières; l'encens brûle dans ces retraites entourées d'un mur de sable, et la croix domine les coupoles les plus élevées.

Ces mêmes religieux exercent envers les Arabes le devoir forcé de l'hospitalité, et ils sont obligés d'être sans cesse sur leurs gardes; lorsqu'ils vont d'un hospice à l'autre, ils ne voyagent que la nuit. Les Arabes, dans leurs courses, passent auprès des couvens, et s'arrêtent pour manger ou faire rafraîchir leurs chevaux. Les moines leur donnent des provi-

sions par-dessus le mur, car ils ne leur ouvrent jamais la porte. Une poulie placée à un des angles de l'enceinte est destinée à descendre, par le moyen d'une corde et d'une couffe, le pain, les légumes et l'orge qu'il est d'usage de leur fournir. Ils sont forcés d'en agir ainsi, pour n'être point exposés, lorsqu'ils sont rencontrés hors de leurs couvens, à se voir dépouillés et peut-être assassinés. Vivant dans la crainte et dans l'oppression, ils supportent impatiemment les zélateurs de la religion dominante; et tel est le funeste effet des préjugés, que la différence de religion ou même de secte rend ennemis mortels, dans ces contrées, non-seulement les disciples du Christ, de Mahomet, mais même dans l'islamisme, les hommes qui suivent des dogmes différens.

Les bords des lacs de Natroun sont fréquentés toutes les années par les Geouaby, tribu d'Arabes pasteurs et hospitaliers qui y campent l'hiver avec leurs troupeaux. Ils sont employés, pendant ce temps, au transport du natroun et des joncs épineux; ils ont aussi celui des dattes qu'ils vont chercher en caravanes à Syouah, dans l'oasis d'Ammon; c'est une route de douze à quinze jours. Ces Arabes vivent en marabou ou gens paisibles, errant çà et là pour trouver de l'eau et des pâturages à leurs bestiaux. C'est la tribu qui a le plus conservé les usages antiques; ils sont simplement pasteurs, et

ne veulent point cultiver. Leurs mœurs sont douces, et se ressentent de la vie qu'ils mènent. Ils ne sont cependant point exempts de l'orage des passions, surtout de celle de l'amour qui, dans tous les pays, et principalement chez les Orientaux, est si voisine de la jalousie; elle les porte quelquefois aux excès les plus cruels.

Franchissons le désert et le fleuve pour visiter le canal de jonction des deux mers, et en rapporter quelques détails sommaires pour compléter, autant que possible, nos extraits ou analyses concernant l'expédition d'Égypte.

De tous temps il a existé des relations commerciales entre l'Inde et les pays situés sur les bords de la Méditerranée et ceux qui occupent le nord de l'Europe. Ces communications ont changé de direction, selon que les peuples adonnés à la navigation et au commerce ont changé eux-mêmes et se sont succédés sur différens points du globe. Nous voyons d'abord les Phéniciens étendre leurs excursions sur la mer Rouge, la Méditerranée, et au-delà du détroit de Gibraltar. Les rois de Palestine, entre autres Salomon, qui en fut le plus riche et le plus puis sant, se réunirent aux Phéniciens pour partager le fruit de ces expéditions en commerçant avec les côtes orientales de l'Afrique et jusque dans les Indes. Les Égyptiens, malgré leur aversion pour le commerce extérieur et la navigation lointaine, commencèrent

à leur tour à s'y livrer sous le règne de Sésostris, et plus encore sous celui de ses deux successeurs Psammétichus et Nécos. C'est alors que fut entreprise la construction d'un canal qui devait communiquer de la mer Rouge au Nil.

Vers le même temps les Persans commerçaient avec l'intérieur de l'Asie par l'Indus et l'Oxus. Deux siècles plus tard, Alexandre-le-Grand, vainqueur des rois de Perse, voulut faire affluer le commerce des Indes au sein de ses vastes états, par le golfe Persique en remontant le Tigre et l'Euphrate, et par Alexandrie et le Nil jusqu'à Suez sur la mer Rouge. Alexandrie, fondée par Alexandre-le-Grand, devait hériter du commerce et de la splendeur de Tyr, que le conquérant venait de détruire. Ptolémée-Philadelphe, roi d'Alexandrie, eut la gloire d'achever l'entreprise du canal de Suez; mais il préféra ensuite une autre voie pour le commerce, celle de Coptos sur les bords du Nil, à Bérénice sur la mer Rouge : il fit même bâtir cette dernière ville et creuser des puits dans le désert. On employait douze jours à parcourir cette distance. Seleucus Nicanor, auquel la Syrie était échue dans le partage de l'immense succession d'Alexandre, forma le projet d'unir par un canal la mer Caspienne avec le Pont-Euxin. Ses successeurs entretinrent le commerce avec l'Inde par le golfe Persique, jusqu'au temps où Rome, quarante-quatre ans avant Jésus-

Christ, devenue maîtresse de la Syrie et de l'Égypte, ruina Palmyre au profit d'Alexandrie. Enfin le khalife Omar fonda Bassora, ville qui devint à son tour la rivale d'Alexandrie. Constantinople fut alors réduite à tirer les productions de l'Inde par la mer Caspienne et le fleuve Cyrus, d'où l'on parvenait ensuite en cinq jours de marche au Phase, qui débouche dans la mer Noire.

Deux cents ans après les conquêtes des mahométans, les Vénitiens et autres peuples d'Italie s'introduisent dans les ports de l'Égypte et de la Syrie; les Croisés s'emparent de ceux de Tyr et de Constantinople, et les Génois s'établissent à Caffah sur la mer Noire. Enfin une voie nouvelle est découverte pour le commerce de l'Inde, le cap Bonne-Espérance est doublé, et les nations de l'Occident abandonnent peu à peu les relations par la Méditerranée avec la mer Rouge et le golfe Persique, pour ne plus suivre désormais que la route maritime plus longue, mais plus sûre, de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance.

Nous avons dit que la première des quatre routes commerciales de l'Europe avec l'Inde avait été l'Indus et l'Oxus. On naviguait sur une partie de l'Indus pour transporter ensuite les marchandises par terre au bord de l'Oxus, d'où l'on parvenait dans la mer Caspienne, afin de remonter ensuite le fleuve Cyrus qui se décharge dans la même mer, et de conduire

par terre encore les marchandises sur les rives du Phase, qui débouche dans la mer Noire. La seconde route était celle du Tigre et de l'Euphrate, où l'on arrivait par les déserts en passant à Palmyre, ville alors florissante, située à soixante milles des bords de l'Euphrate et à deux cents milles de la Méditerranée. L'Euphrate et le Tigre conduisaient tout naturellement les marchandises au golfe Persique, où débouchent ces deux fleuves après s'être réunis devant Bassora. La troisième route passait par le golfe Arabique et l'Égypte, avec deux embranchemens, l'un du Nil à Suez, l'autre du même fleuve à Bérénice. La distance, du reste, n'était du Caire à Suez que de trente petites lieues. La quatrième et dernière route, qui est toute maritime, est celle du cap de Bonne-Espérance, dont nous avons déjà parlé.

De ce qui vient d'être exposé on peut conclure que la troisième route précitée devait avoir une très grande importanee, et cette importance ne pouvait échapper au génie pénétrant du chef de l'expédition française. Aussi, à peine était-il maître de l'Égypte qu'il porta ses regards et ses pas vers l'isthme de Suez, où existait l'ancienne communication de la mer Rouge et de la Méditerranée. Bonaparte découvrit le premier les traces du canal au milieu du désert, et il chargea des ingénieurs, entre autres M. le Père, d'en rechercher les restes sur

toute sa longueur. Ces recherches ont été couronnées d'un plein succès, et Bonaparte, avant de quitter le Caire, vit qu'il serait facile de rouvrir ce canal de la mer Rouge au Nil en partant du port de Suez.

Il serait hors de notre sujet d'entrer dans les détails du mémoire qui fut rédigé à cet égard; nous avons voulu seulement constater le fait, en renvoyant aux Mémoires mêmes ceux de nos lecteurs qui voudront obtenir une plus ample connaissance de la matière et savoir comment peuvent se verser encore à peu de frais les eaux de la mer Rouge dans ce qu'on appelle les lacs amers, et puis dans le Nil qui va joindre la Méditerranée. Il nous suffit de mentionner ce travail de nos ingénieurs, comme un des plus beaux monumens de l'expédition scientifique de notre Institut d'Égypte. Nous dirons seulement que l'ancien canal avait un développement total de vingt-cinq lieues de canal et de trente-trois lieues de navigation, y compris le trajet des lacs. Il paraît que la largeur du canal était de cent pieds, et il n'avait jamais moins de quinze pieds d'eau. Les Arabes introduisirent quelques améliorations à cette voie maritime qui a fini par être abandonnée, et que la superstition ou la barbarie a fait ensuite combler. On sait que maintenant il est question de r'ouvrir ce canal, et que le pacha d'Égypte a chargé des ingénieurs français et anglais de lui présenter de

nouveaux plans à ce sujet. Le prince égyptien voudrait ainsi rappeler le commerce de l'Inde à sa route naturelle et première, en rendant au port de Suez et à celui d'Alexandrie leur primitive splendeur.

Ici se termineront nos analyses sur les travaux de l'expédition scientifique d'Égypte; nous ne reviendrons point sur les résultats obtenus, nous les avons indiqués dès l'abord, et nous ne croyons pouvoir mieux finir qu'en répétant à leur occasion avec le poète : *Ære perennius.*

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

# TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



